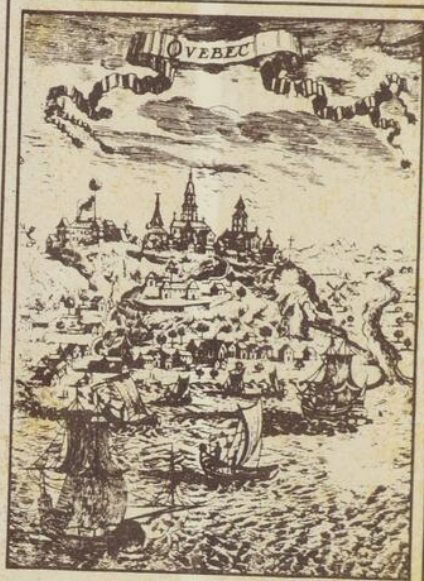
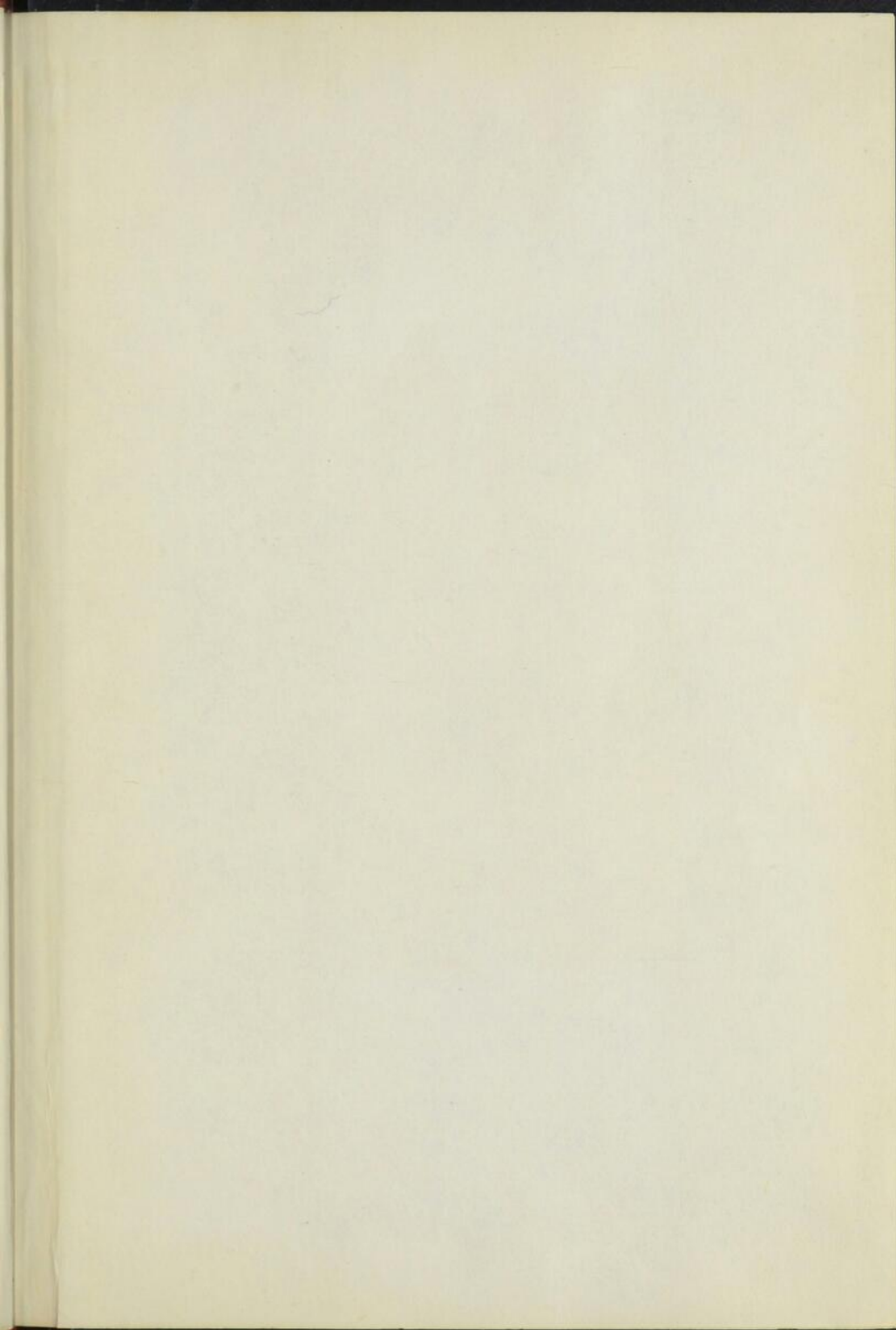
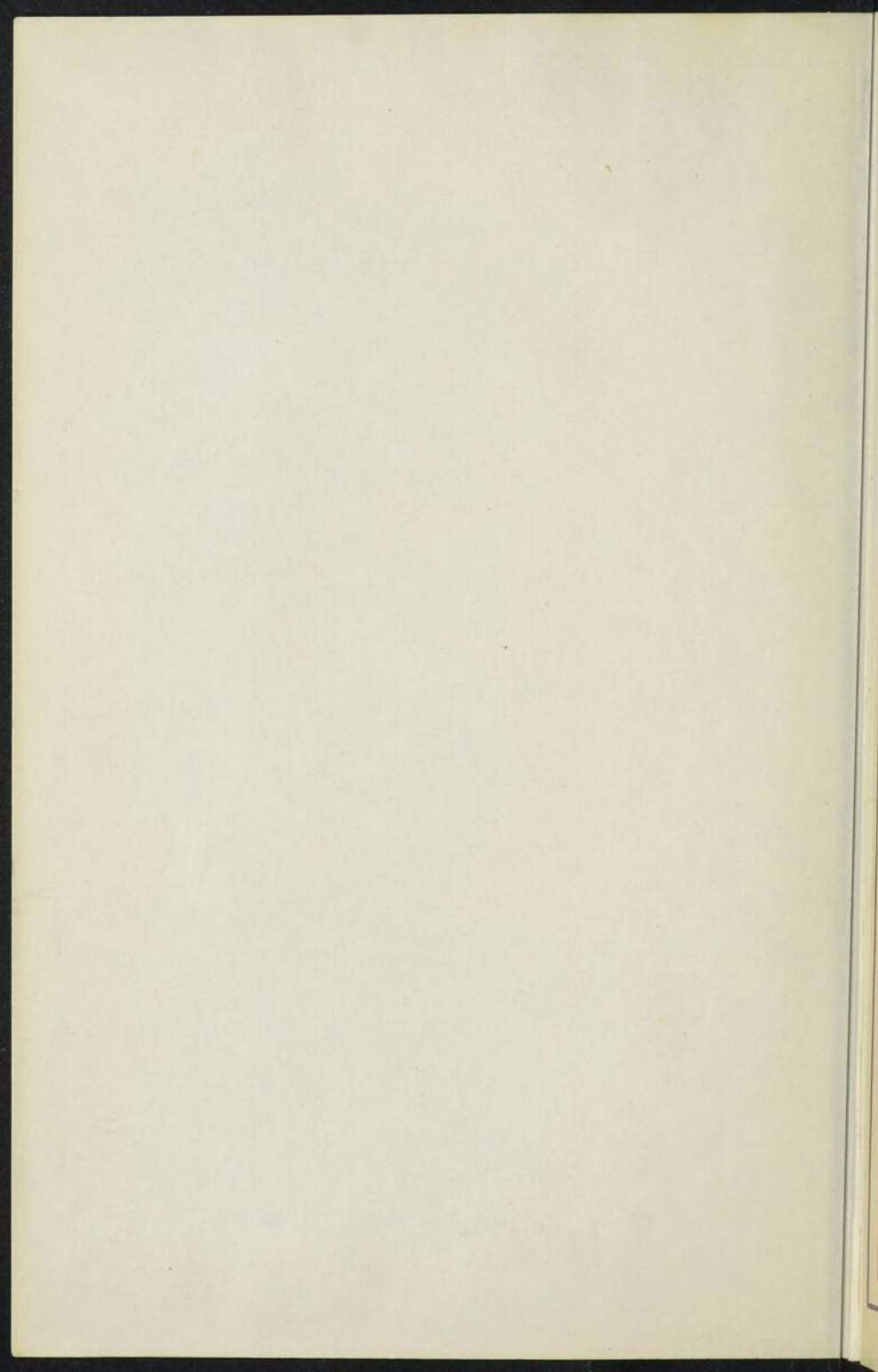






Bibliothèque Nationale du Québec



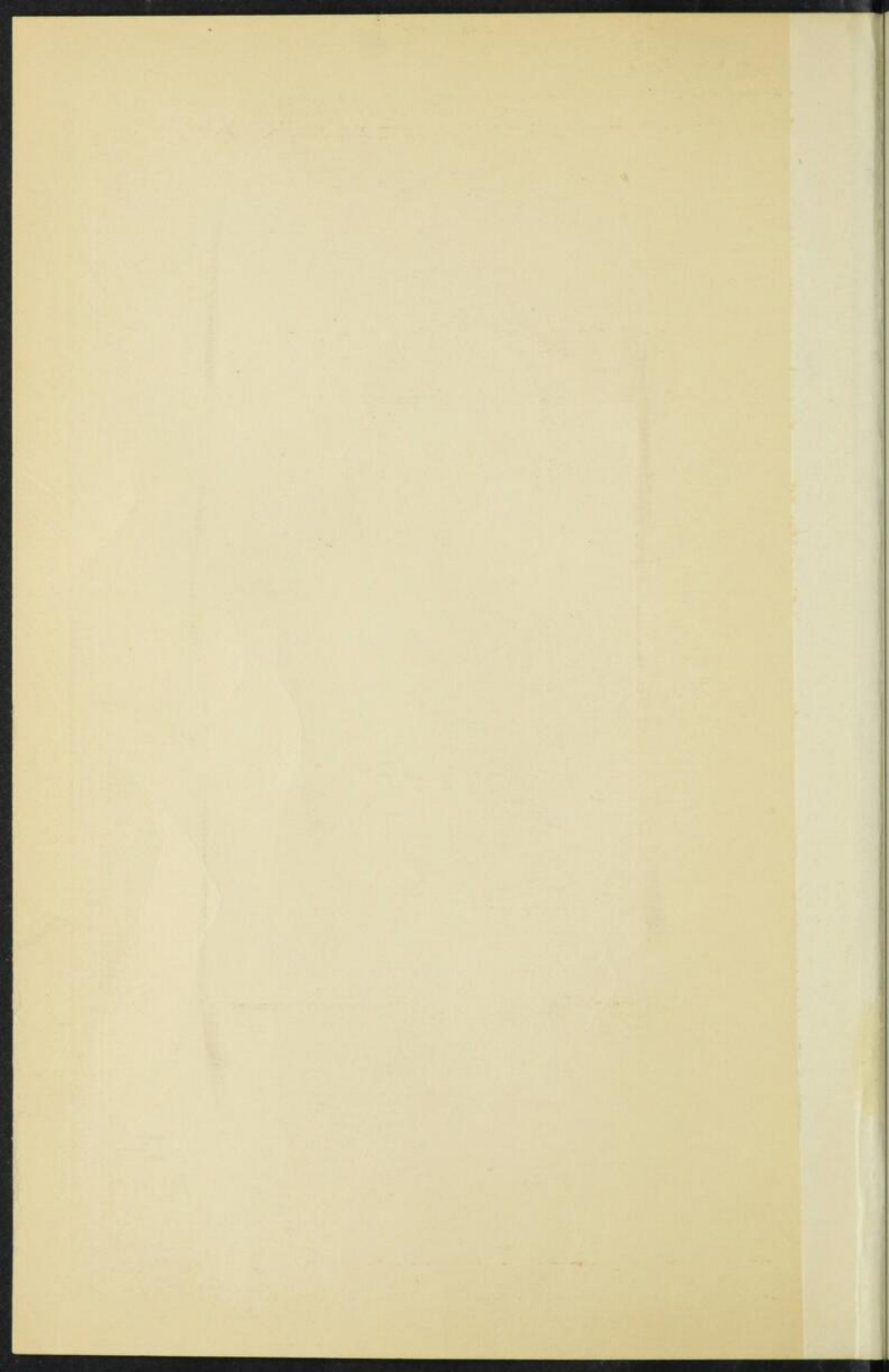


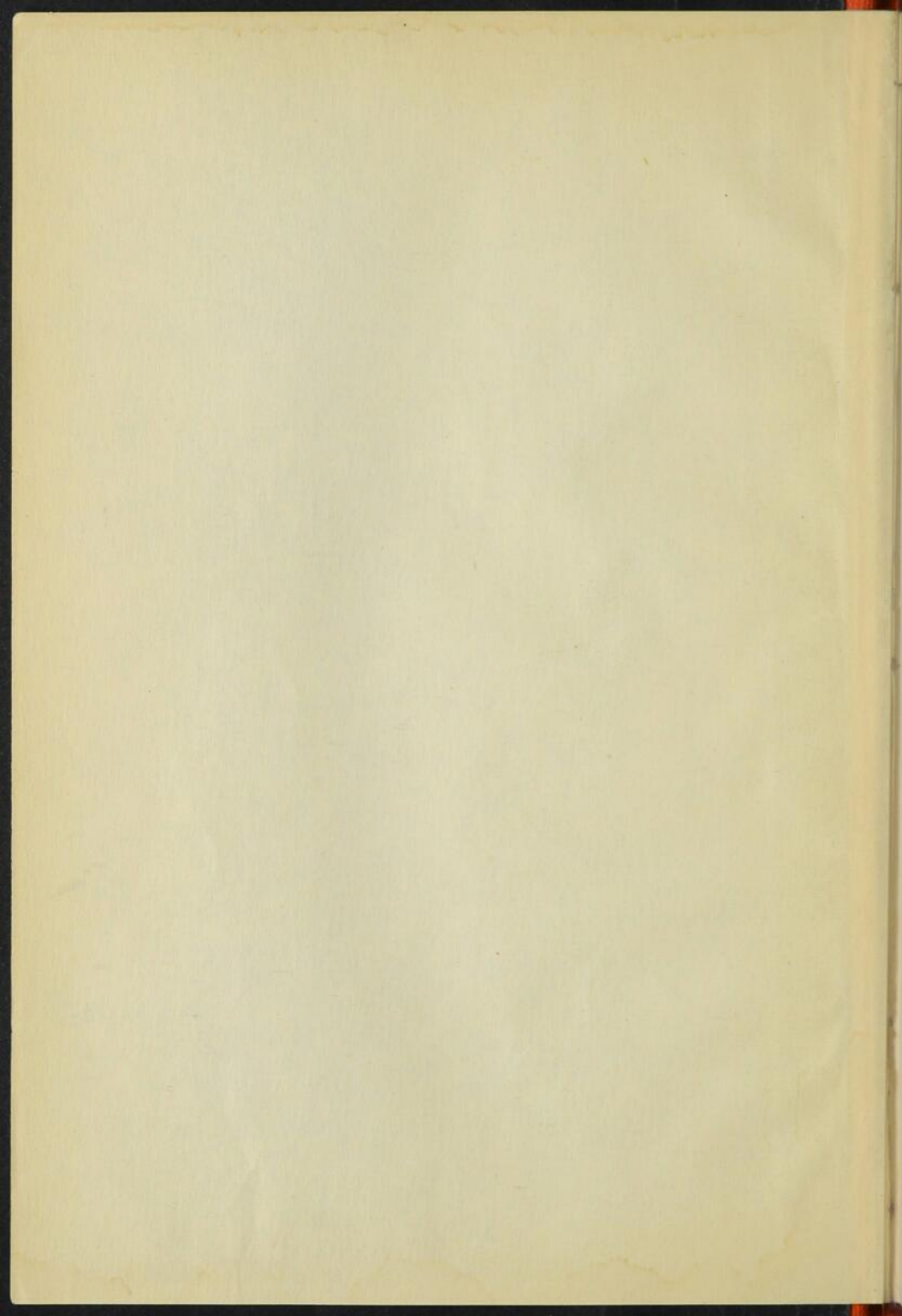
B. DUFEBVRE

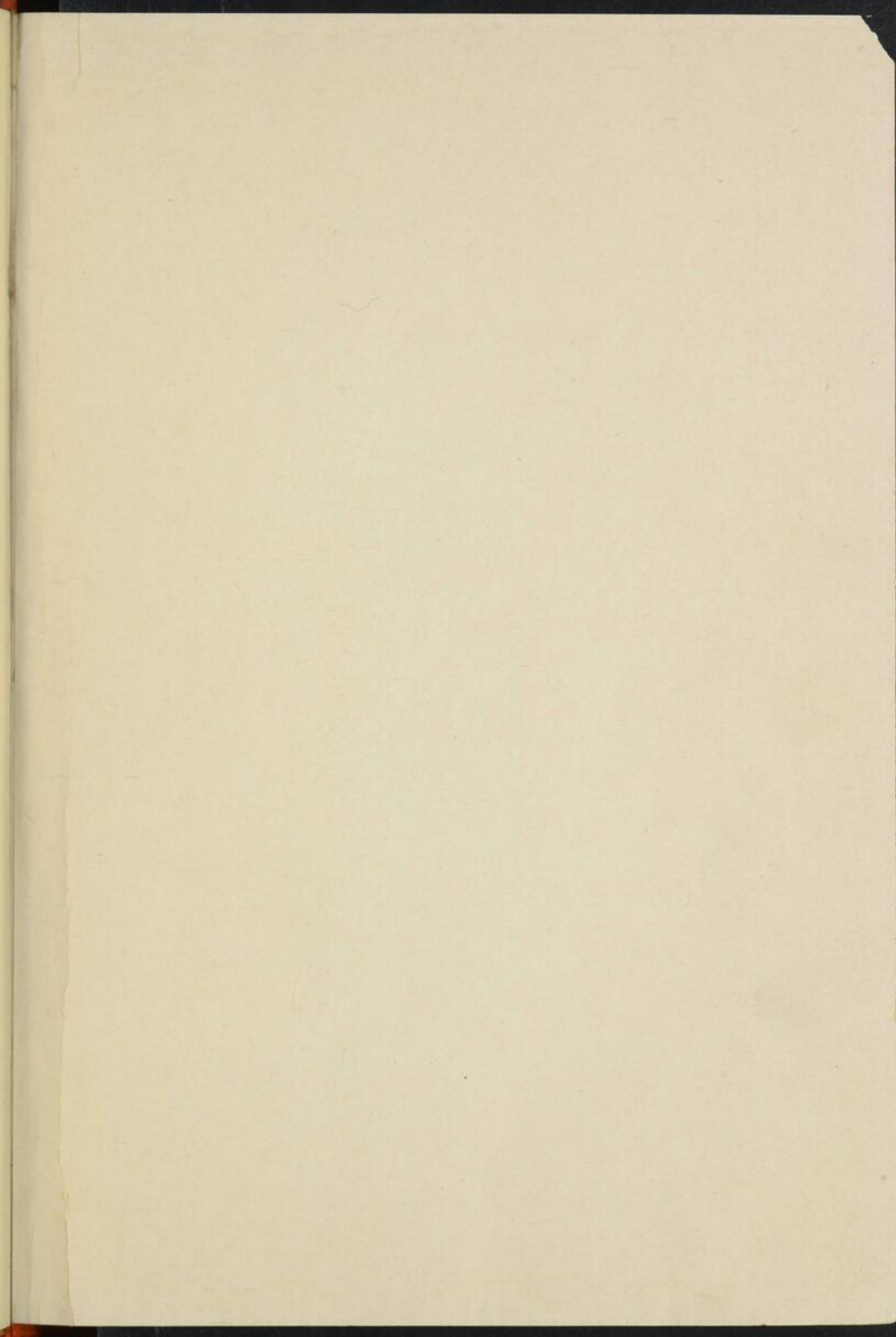
**CINQ FEMMES
ET NOUS**

BE

BELISLE, ÉDITEUR









La Haute-Ville de Québec et le couvent des Ursulines en 1760. On voit, à gauche, le bastion auquel il est fait allusion dans une des lettres de l'« Histoire d'Emilie Montague ». L'espace libre, qui s'étendait du couvent des Ursulines jusqu'aux fortifications, servait de pâturage aux animaux des religieuses et des habitants de la ville. C'est là un des douze dessins faits à Québec par Robert Short en 1760.

B. DUFEBVRE

CINQ FEMMES ET NOUS

BE

1950

BELISLE, ÉDITEUR

2 et 4, rue St-Jacques,

-:-

-:-

Québec

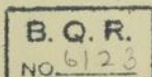
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Tous droits réservés

433890

FC
26
F4D84

La Semaine Commerciale Enr., 4 rue St-Jacques, Québec.



300910188
309102-1MA2

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE.....

I — FRANCES BROOKE

ou la femme de lettres.....

II — La baronne de RIEDESEL

ou le modèle des épouses.....

III — Madame SIMCOE

ou l'aristocrate.....

INTERMÈDE.....

IV — Lady AYLMER

ou la femme chrétienne.....

V — ANNA JAMESON

ou la féministe.....

ÉPILOGUE.....

TABEL DES MATIERES

PREFACE

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

CINQ FEMMES . . . ET NOUS.

*L'Histoire, sa lampe vacillante
à la main, trébuche le long de la
piste du passé, essayant d'en
ressusciter les scènes, d'en faire
renaître les échos et d'éclairer
de ses pâles lueurs les passions
des jours révolus.*

Winston CHURCHILL.

PROLOGUE

«Le 8 septembre, 1760, à huit heures du matin, le marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur de la Nouvelle-France, signait à Montréal la capitulation qui mettait fin à la domination française en notre pays ». (1)

Il faudra bien encore trois ans de négociations ardues entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal avant la signature du Traité de Paris, qui mettra fin à la guerre de Sept Ans, mais ne changera pratiquement rien, en ses quelques paragraphes concernant le Canada, aux termes arrêtés à Montréal entre Amherst et Vaudreuil.

En dépit de toutes les rancœurs et de tous les sujets de griefs que les Canadiens pouvaient avoir et avaient effectivement contre la France, ce ne sera pas sans un serrement de cœur qu'ils verront bientôt partir les fonctionnaires, officiers et soldats français auprès desquels ils s'étaient habitués à vivre, et un grand sentiment de solitude et de tristesse a dû descendre sur les deux rives du Saint-Laurent quand la dernière voile eut disparu au loin.

Au cours des quatre années qui vont suivre, le Canada vivra sous le régime de la loi militaire et, dès les premiers mois de 1761, on verra arriver, tant à Montréal qu'à Québec, toute une séquelle de négociants avides, d'agioteurs et de pêcheurs en eau trouble, venus de New-York et de Boston pour faire des affaires dans le nouveau domaine conquis par Wolfe au prix de son sang.

Mais il ne viendra pas que de ces tristes sires, Dieu merci ! et nous verrons aussi arriver de temps à autre des visiteurs et même des visiteuses, dont plusieurs nous ont laissé le récit de leur séjour parmi les nôtres. Du côté masculin, il y aura des Isaac Weld, les John Lambert, les Hugh Gray, les Edward Talbot, les Benjamin Silliman et bien d'autres encore.

Ce sont pourtant les visiteuses, peut-être parce que moins nombreuses, qui ont retenu notre attention et dont nous avons choisi de vous entretenir tout au long de ce livre. Elles sont cinq et chacune d'elles nous permettra d'évoquer une page de notre vie nationale, en des jours trop peu connus de notre histoire. Il y a toujours profit et quelquefois intérêt, dit-on, à connaître ce que les autres pensent de nous... C'est ce que nous allons voir.

Cependant, avant d'entrer dans le vif de notre étude, faisons un saut de quelques années pour nous trouver à Paris en 1770.

Mais chut ! voilà le rideau qui se lève sur ce drame historique et social, dont chacun des cinq actes est dû à la plume d'un auteur différent...

MRS. FRANCES BROOKE OU LA FEMME DE LETTRES

*Les romancières du XVIIIe
siècle brodaient avec esprit des
intrigues galantes. Pas un cri
violent. Pas un élan du coeur.*

Jean SARNAC.

Au printemps de 1770, le sieur Gauguéry, libraire parisien ayant boutique rue des Mathurins, à l'enseigne du «Roi de Danemark», mettait en vente le premier tome d'un roman intitulé "*Histoire d'Emilie Montague*, par M. Brooke, imitée de l'anglais par Monsieur Frénais." (1)

Il s'agissait de faire vite car, à cette époque, la propriété littéraire n'existait pas de pays à pays et une autre traduction du même ouvrage venait de paraître en Hollande; il importait donc d'obtenir le privilège d'imprimer et de mettre en vente la traduction de M. Frénais, avant l'arrivée des ballots du compéteur des Pays-Bas. Il restait bien quatre tomes à composer et à imprimer, pour compléter ce roman, mais on avertissait le lecteur, dans une note liminaire, que ces derniers lui parviendraient au plus tard en décembre. Quant à la traduction d'Amsterdam, M. Frénais en faisait son affaire dans un «avertissement du traducteur», affirmant que «la monotonie de son style fait perdre presque tous les agrémens de l'Original . . . C'est, depuis le commencement jusqu'à la fin, le même ton traînant, languissant & sans vivacité». Passant à sa propre traduction, voici ce qu'il en disait sans trop de modestie: «On y trouve peu de

ces tournures entortillées, de ces inversions pénibles qui déparent si souvent les meilleurs Livres Anglois... Je n'ose me flatter d'avoir imité la variété du style de l'Auteur, mais je crois y avoir mieux réussi que le traducteur de Hollande qui ne me paroît pas François ».

M. Frénais, d'ailleurs, n'en était pas à son coup d'essai, puisque l'on connaît de bonne source qu'il avait déjà traduit nombre d'ouvrages anglais, y compris le *Tristram Shandy* de Mr. Yorick (2).

Quel était donc ce roman dont on se disputait ainsi le privilège de la traduction ou de l'adaptation ? Il avait pour auteur Mrs. Frances Brooke, romancière anglaise, fort populaire grâce à un premier ouvrage, publié en 1763: *The History of Julia Mandeville*, suivi, quelques années plus tard, de *The Memoirs of the Marquis de St. Forlaix*.

Londres et Paris aux environs de 1765

On était à l'époque où les échanges littéraires et artistiques se faisaient très nombreux entre les deux grandes capitales de l'Europe. A Paris, l'anglomanie était très à la mode et il fallait avoir lu (ou prétendre avoir lu) Hume, Pope ou Gibbon, Richardson ou Sterne, pour être à la page. On savait que Mme du Deffand correspondait assidûment avec Horace Walpole; Voltaire et Rousseau avaient visité l'Angleterre, pays de toutes les libertés, et les salons littéraires et philosophiques s'arrachaient les auteurs ou les hommes politiques qui traversaient le détroit. Sterne sera un de ceux-là et il rapportera de son voyage, entrepris en 1765, son immortelle *Sentimental Journey*.

Mais où en est la France de Louis XV en ce moment de son histoire ? On a déjà oublié la guerre dite de Sept Ans, bien que la France y ait perdu son prestige, sa flotte et la plupart

de ses colonies. C'est l'expulsion des Jésuites qui passionne plutôt l'opinion. Défenseurs de l'ultramontanisme, ils sont en butte aux attaques des philosophes et des pamphlétaires, et l'on verra bientôt tous les pays catholiques d'Europe, ainsi que les colonies portugaises et espagnoles d'Amérique, s'acharner sur eux. Quant au Pape, il leur ferme ses États, en attendant d'abolir définitivement la Société en 1773. Pendant ce temps, le premier ministre Choiseul fait de son mieux pour réorganiser la marine et l'armée, laissées fort mal en point par la guerre. Mais bien qu'il eut offert les Jésuites en pâture aux Parlements, dans l'espoir de détourner leurs attaques contre la Couronne, il ne parvient pas à les apaiser. «De 1758 à 1770, ils mènent une guerre au couteau, paralysant le gouvernement, arrêtant les travaux publics, empêchant la levée des impôts, jetant partout le désordre et la terreur » (3). L'existence même de la royauté est en danger. L'irrégion fait partout des progrès de plus en plus grands et le clergé se défend malheureusement bien mal. Le roi, désabusé et dégoûté de tout, tente d'oublier ses déboires dans les bras d'une gourgandine, la Du Barry. Le trône est tombé dans la boue.

Les mœurs, pour leur part, s'orientent, sous de multiples influences, vers un retour à la Nature, à la constance, à la sensibilité, à la dignité morale et au sacrifice. Il est maintenant à la mode d'être extrêmement sensible et les femmes exercent une influence de plus en plus considérable dans tous les milieux.

Après avoir été fort libertin, le roman, sous l'influence de *«La Nouvelle Héloïse»*, verse dans une sensiblerie larmoyante; la poésie se meurt d'inanition. Au théâtre, Voltaire trône toujours et Marivaux le suit de loin en compagnie de Palissot et de quelques autres, dont Beaumarchais, qui rumine son *Barbier de Séville*.

En musique, les opéras de Rameau ne connaissent guère de concurrence. On parle bien d'un certain M. Gluck qui a fait applaudir un opéra l'an dernier et d'un M. Monsigny, mais ils devront attendre encore quelques années avant de connaître la faveur du grand public.

C'est un peu la même chose dans le domaine de la peinture. La réaction qui est en frais de se produire dans les mœurs a trouvé deux protagonistes en Greuze et Chardin; il leur faudra tout de même encore du temps avant de détrôner Boucher, Natoire et Fragonard.

Mais pendant que tout ce beau monde continue de s'agiter, les classes inférieures, qui sont plus ou moins dans la misère, lèvent lentement la tête... En ce printemps de 1770, où paraît chez Gauguéry l'*Histoire d'Emilie Montague*, Marat a 17 ans, Barras 15 ans, Danton 10 ans et Robespierre 12 ans. A Ajaccio, en l'île de Corse, Marie-Lætitia Ramolino, épouse de Charles-Marie Bonaparte, a donné naissance le 15 août 1769, à un fils qui, 30 ans plus tard, viendra mettre de l'ordre dans tout ce gâchis.

Quant au Canada qui, jusqu'en 1763, avait été la bête noire des Encyclopédistes, personne n'y pense plus, exception faite peut-être des habitués de l'Opéra-Comique, qui applaudissent en ce moment *Le Huron*, œuvre d'un jeune compositeur du nom de Grétry. On y entend, paraît-il, une bien belle marche guerrière !

Et en Angleterre ? Pour le contribuable, les colonies qui viennent s'ajouter aux colonies, doivent être une source de richesses de plus en plus grande et rien n'est négligé pour en arriver là le plus rapidement possible. La guerre de Sept Ans a coûté cher et il faut que les domaines transatlantiques aident à en solder le coût. Georges III, monarque par ailleurs estimable — surtout si on le compare aux deux fantoches simiesques

qu'il a eus pour prédécesseurs immédiats — fera l'erreur de vouloir gouverner contre le Parlement, et il sera le grand responsable de la révolte des colonies américaines, en tentant de leur imposer le «Stamp Act».

C'est George Grenville qui fera voter cette mesure en mars 1765. Choisi par le roi pour remplacer Lord Bute, qui avait lui-même succédé au grand William Pitt, idole du peuple britannique, il fut de tous les ministres anglais des temps modernes «le plus borné et le moins capable». Le marquis de Rockingham le remplace dès le mois de juillet; esprit libéral, il parvient à faire rappeler le «Stamp Act»; mais le mal est déjà fait.

En attendant, la Grande-Bretagne est à l'apogée de sa puissance. Sa population, en grande partie agricole, est estimée à huit millions d'habitants, alors que la France en compte plus de vingt. Mais l'Angleterre est maîtresse de la mer et ses exportations enrichissent les négociants et leurs nobles protecteurs, même si ses agriculteurs demeurent pauvres. La société qui, sous les règnes précédents, s'était livrée au jeu, à l'ivrognerie et à un libertinage effréné, commence, tout comme en France, à avoir la nausée de toute cette boue et elle va incliner à son tour vers le sentimentalisme et la «respectabilité». La transition ne se fera pas en un jour, cependant, et les mœurs demeureront encore faciles. Les marchands continueront de vaquer à leurs affaires, et à se saouler à l'occasion, laissant toute liberté à leurs femmes et à leurs filles de s'occuper de belles-lettres et de galanterie. Cette société cèdera, également, à l'emprise de Voltaire, et elle se passionnera pour sa philosophie et son soi-disant esprit de tolérance.

L'Angleterre a, tout comme la France, son arbitre en littérature, et bien que moins universellement connu que son modèle français, le docteur Samuel Johnson est un véritable dictateur, de-

vant qui tous ses congénères s'inclinent avec plus ou moins de bonne grâce. Alors que Paris a ses salons, c'est dans les clubs et les «coffee houses» que se réunit la gent littéraire londonienne. Au théâtre, Dryden essaie bien de s'imposer, mais il n'est pas près de naître l'auteur dramatique qui supplantera le «Grand Will». Hogarth, cet émule anglais de Greuze, mais d'un Greuze qui aurait fréquenté les mauvais lieux, vient de mourir. Reynolds et Gainborough vont rapidement s'imposer comme les portraitistes de l'époque. Haendel est mort l'année même de la prise de Québec, mais on jouera encore longtemps ses oratorios et ses opéras. Quant à Purcell, le plus grand des musiciens anglais, on l'a à peu près oublié.

A Potsdam, Frédéric II digère ses conquêtes et organise ses états.

Québec sous Murray

Pendant que la France s'achemine vers la Révolution — que l'Angleterre, elle, n'évitera que parce qu'elle a eu la sienne avec Charles 1er et Cromwell, et que le peuple vote, ce qui lui laisse croire qu'il est le maître de ses destinées — voyons aussi où en est la province du Canada, au moment où Mrs. Brooke vient y rejoindre son mari, aumonier anglican de la garnison de Québec.

Après quatre ans d'un gouvernement militaire fort paternel, les Canadiens, qui ont redouté tout d'abord d'être déportés comme les Acadiens, se sont rassurés assez rapidement et ils ne sont pas loin de croire qu'ils ont plutôt gagné que perdu à changer d'allégeance. Filoutés par la France et son roi, ils avaient bien peu de raisons de regretter l'une et l'autre. Ruinés une première fois, cinquante ans plus tôt, ils vont voir de nouveau leur créance répudiée par le roi banqueroutier. Bien que

la colonie soit à peu près dans la misère, les Canadiens ne désespèrent pas. Les dégâts de la campagne de 1759 ont été réparés et il n'en reste presque plus de traces. Québec a retrouvé son aspect extérieur de 1758.

Le Canada a pour proconsul le général James Murray. Chargé de maintenir l'ordre dans la nouvelle province anglaise, il agira tout d'abord sans ménagement et même avec brutalité. La guerre se continuant en Europe, entre la France et l'Angleterre, il redoutera un soulèvement, toujours possible, de la population canadienne, qu'il ne saurait mater facilement avec le peu de soldats dont il dispose. Mais dès la paix signée et ayant eu le temps de se rassurer sur l'attitude du clergé et de la noblesse, sa façon d'agir va changer du tout au tout et on le verra bientôt prendre le parti des Canadiens contre ses propres compatriotes. (4)

Mgr Briand, récapitulant les actes administratifs du général Murray, n'hésitera pas à louer sa modération et son exacte justice. Il reconnaîtra qu'il a été bon pour les pauvres, qu'il a maintenu une discipline sévère dans les troupes et que les Canadiens n'ont pas subi, comme cela aurait pu se produire au lendemain d'une conquête, les vexations, les pillages et les contributions arbitraires. (5)

En cette année 1765, messire Briand est à Londres, où il réussira finalement à se faire agréer comme «supérieur majeur de l'Église du Canada», malgré les obstacles que lui suscitera un apostat, l'ex-Jésuite Roubaud (6), et grâce aux bons offices de Murray, qui a envoyé son secrétaire Cramahé (7) en Angleterre, pour appuyer les démarches de son ami. Il arrivera à Québec en juin 1766 avec pleine juridiction épiscopale.

Ce Breton et ce Français sera le plus grand Canadien de son temps et l'un des plus grands évêques de notre pays avec Mgr Plessis. Alors que le peuple, entraîné par l'exemple d'une

bonne partie de la noblesse et de la bourgeoisie, sera trop tenté d'oublier ses traditions et ses devoirs, Mgr Briand saura lui rappeler ce qu'il est et ce qu'il doit rester.

Il y a en ce moment à Québec une clique de mercantis et d'aventuriers, arrivés à la suite de l'armée de Wolfe, qui s'indigne de voir Murray faire preuve de sympathie et même d'estime pour cet évêque et ces Canadiens « ignorants et paresseux ». Elle réclame déjà une Chambre d'assemblée où elle aurait naturellement voix prépondérante.

Mais le siège du gouverneur est fait et il ne cédera plus. Il s'est rangé définitivement du côté de la société québécoise: « le charme ne tarde pas à opérer. Et Murray est conquis par le grand air de ce beau monde formé à l'élégance française ». (8)

En somme les Canadiens ne désirent qu'une chose: qu'on leur laisse leur foi et leur langue; pour le reste ils se débrouilleront. Murray sera rappelé en 1766 et son successeur, le général Carleton, aura à son tour à faire face aux mêmes récriminations et aux mêmes embarras de la part du parti anglais... Mais n'anticipons pas et revenons un instant aux romanciers et aux romancières...

Les romans épistolaires et Mrs. Brooke

Si le XVIII^e siècle a été le siècle des femmes et des salons, il a été du même coup celui des lettres d'amour et des romans par lettres. Sans remonter à ces deux ancêtres: les lettres d'Héloïse et d'Abélard et « *La princesse de Clèves* », on peut assurer que ce genre d'ouvrages doit sa vogue première aux « *Lettres péruviennes* » de Mme Graffigny, publiées en 1747, et à la « *Clarisse Harlowe* » de Richardson (1749). Ces deux romans, en effet, ont eu un retentissement prodigieux et les éditions s'en sont multipliées.

Le public, las des romans «raisonneurs», a été transporté d'aise par la «sensibilité» toute nouvelle qui s'étale dans ces ouvrages, où il découvre enfin des personnages qui ont un cœur dans la poitrine. Les imitateurs ne seront pas lents à vouloir profiter de cet engouement et, sans s'arrêter aux comparses, on verra Mme Riccoboni emboîter le pas, en 1757, avec ses «Lettres de Mistress Fanni Butlerd à milord Charles Alfred de Cailombridge, comte de Plisiathe, duc de Raflingh, écrites en 1735, traduites de l'anglais en 1756 par Adélaïde de Varançai» (Ouf! l'interminable titre!), Le succès de Mme Riccoboni(9) fut tel que certain critique de l'époque n'hésite pas à la comparer à Crébillon fils et à l'abbé Prévost. Elle publiera ensuite *Histoire du marquis de Cressy* (1758) et *Milady Juliette Catesby* (1759), toujours à l'imitation de Richardson ou de Henry Mackenzie, et bien d'autres œuvres, aujourd'hui complètement oubliées.

Mais c'est en 1761 que paraît le chef-d'œuvre du genre: «*Lettres de deux amans*, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau». Sa vogue sera immense et l'on ira jusqu'à louer l'ouvrage à l'heure, faute de pouvoir se le procurer en librairie. Ce roman, mieux connu sous le titre de *La Nouvelle Héloïse*, va mettre la Nature à la mode, et la mode s'en inspirera à son tour pour créer des toilettes, des coiffures, des attitudes même. Il sera bien porté d'être sensible et on le sera à tel point «qu'on finira par ne plus avoir de cœur».

En Angleterre, c'est Mrs. Brooke qui voudra, à son tour, profiter de cet engouement. Alors que Mme Riccoboni s'est inspirée de romanciers anglais, elle se tournera plutôt du côté de Jean-Jacques.

Fille du Révérend William Moore, Frances avait vu le jour dans le Lincolnshire en 1724. Elle recevra une éducation bien supérieure à celle que l'on donnait alors aux jeunes anglaises

On entend parler d'elle, pour la première fois, comme faisant partie de la petite cour du romancier Richardson; un peu plus tard on la retrouve dans l'entourage de Samuel Johnson et, en 1755, elle publie ses premiers essais sous le pseudonyme de «Mary Singleton, Spinster» (10), dans un hebdomadaire littéraire, affublé du titre de *The Old Maid*. On a raison de croire qu'elle en était l'éditeur. Quelques années plus tard, ces essais seront réunis en volume et même traduits en français. En 1756, elle épouse le Révérend John Brooke, recteur de Colney, comté de Norfolk, mais sans pour cela renoncer à ses ambitions littéraires. C'est peu de temps après qu'elle fait la connaissance de David Garrick, le grand acteur shakespearien, devenu directeur du théâtre de Drury Lane. Se sentant aussitôt attirée vers la scène, elle entreprend d'écrire une tragédie, *Virginia*, que l'acteur-directeur s'empressera d'ailleurs de rejeter. C'est à cette tragédie que se rapporte l'anecdote suivante.

Mrs Brooke, toute fière de sa nouvelle œuvre, s'en fut trouver Johnson et lui demanda de bien vouloir la corriger. Johnson se récria, lui conseillant de faire ce travail elle-même. «Mais, je n'en ai pas le temps, de s'exclamer Madame Brooke, j'ai tellement de fers au feu!» «Eh bien, répondit Johnson, mettez alors votre tragédie avec vos fers!»

A cette époque, s'il faut en croire le journal de Fanny Burney, une autre femme de lettres, Frances Brooke était «une personne de petite taille et fort grasse qui louchait affreusement, mais possédant l'art de rendre la laideur agréable. Fort instruite, elle s'exprimait avec modestie sur tous les sujets, ce qui est bien agréable chez une femme auteur». (10)

C'est en 1760 qu'elle traduit *Milady Juliette Catesby*, de Mme Riccoboni, sous le titre de *The Letters of Lady Juliet Catesby to Lady Henrietta Camplay*. Cette traduction fut accueillie avec un enthousiasme tel que le grand éditeur de l'époque,

Dodsley, en donna six éditions en l'espace de quelques mois. Encouragée par ce succès, elle offrait bientôt à Dodsley un roman de son cru: *The History of Julia Mandeville*. Ce plaidoyer contre le duel allait connaître également plusieurs éditions, tant en Angleterre qu'en France, et Voltaire condescendra à en dire des choses très élogieuses. Ce fut à cette époque que le Révérend Brooke décida d'abandonner sa cure pour passer au Canada, comme aumônier d'un régiment qu'on y envoyait en garnison. A ce moment, le sort du Canada était encore en jeu, puisque le Traité de Paris ne sera signé qu'en 1763. C'est sans doute grâce à des renseignements communiqués par son mari, qu'elle décidera de glisser, dans une édition subséquente de *Julia Mandeville*, ce passage sur la colonie, dont les diplomates anglais et français s'occupaient alors:

«Le Canada, considéré au simple point de vue de la sécurité qu'il donne à nos autres colonies d'Amérique, est d'une importance nationale bien supérieure à toutes les îles à sucre du monde entier. Si on encourage ses habitants actuels à y rester par la douceur de nos lois et par cette entière liberté du commerce à quoi a droit toute créature nationale; si on leur enseigne par tout artifice honnête l'amour de cette constitution qui les rendra libres et l'attachement personnel au meilleur des princes; s'ils sont attirés à notre religion par le spectacle de sa véritable beauté; si on encourage le peuplement des terres inhabitées et si on y installe un établissement pour la pêche à la baleine, nous pourrions considérer le Canada comme une acquisition dépassant nos espérances les plus enthousiastes.»

Mrs. Brooke, accompagnée de sa sœur et de ses trois filles, s'embarquera à son tour pour le Canada en 1763. Elle débarquera à Québec au début de l'automne (11).

Les Brooke à Québec (1763-1768)

C'était pour la société québécoise de l'époque une acquisition peu ordinaire que d'accueillir dans ses rangs une romancière aussi célèbre que Frances Brooke. Elle fut immédiatement de tous les bals, de toutes les réceptions et de tous les dîners.

Mais il y avait le Révérend qui était déjà à Québec depuis bientôt trois ans, et celui-là n'avait pas perdu de temps à se mettre le gouverneur à dos, comme nous allons le voir dans un instant. En plus d'être l'aumônier de la garnison et le curé anglican de la population anglaise, il remplissait encore les fonctions «d'assistant auditeur général des revenus du Roi».

Les Brooke et Mlle Moore habitèrent à Sillery. On peut même se demander s'ils ne furent pas logés dans l'ancienne maison des Jésuites? Le gouverneur ayant requis une partie du collège de ces derniers, pour y entreposer des provisions, il ne serait pas surprenant qu'il en eut fait autant de leur maison, pour y installer l'aumônier de la garnison. N'oublions pas qu'il y eut à Québec, au lendemain de la Conquête, une crise très prononcée du logement... Voici comment Mrs. Brooke décrira le lieu de sa résidence:

«Je suis actuellement dans une Habitation charmante, au bord du fleuve. La maison est située au bas d'une montagne escarpée et couverte d'une multitude d'arbres... Les vaisseaux, qui montent et descendent, offrent aux yeux un spectacle mouvant fort agréable».

(Lettre X).

Bien que logés sur la rive, les Brooke ne sont pas trop isolés, car, dès 1762, quelques familles anglaises se sont installées au sommet de la falaise. Il y a là les Cramahé, les Ainsley (12) et un neveu de James Murray.

Nous ignorons si le Révérend prêchait souvent en l'église des Récollets qui, à cette époque, servait à certains jours et

à certaines heures, de temple aux protestants. M. H.-C. Stuart, dans son livre *The Church of England in Canada* (13) dit n'avoir trouvé, dans la *Gazette de Québec* (14), qu'une seule et unique mention d'un sermon prononcé par lui à l'occasion de la Saint-Patrice, en mars 1765 (15). Il avait pris pour texte un verset d'Isaïe: «Let them give glory unto the Lord, and declare his Praise in the Islands».

On trouve encore dans la même *gazette* quelques lettres du Révérend Brooke. La première, en date du 18 octobre 1764, a trait à certaines sommes d'argent qui lui avaient été confiées pour des fins charitables; le 11 avril 1765, il préconise l'inoculation contre la petite vérole. On le retrouve, un an plus tard, soit le 18 août 1766, recommandant un M. DeCroix comme maître d'école; enfin, le 27 janvier 1767, on peut lire dans la *Gazette* le court communiqué que voici: «Mardi matin, Daniel Durns, un déserteur du 28^e régiment, s'est rendu au Rev. Dr Brooke, aumônier de la Garnison. Il ignorait l'amnistie proclamée par le général Carleton». Il ne sera plus question de lui, dans la *Gazette*, jusqu'à son départ pour l'Angleterre.

Tout cela ne nous renseignerait guère sur nos personnages, si nous n'avions la correspondance de Sir James Murray.

«A en juger par le roman de Mrs. Brooke, a écrit M. Blue (16), le Canada était un pays où il n'y avait que danse, gaieté, joie et contentement, mais dans les lettres de Murray et de Francis Maseres, nous entrevoyons un revers à la médaille, qui nous suggère que sa vie à Québec ne fut pas sans ombres et sans vexations. Nous y entendons parler de disputes avec les officiers, de querelles entre son mari et le gouverneur, de chamailleries politiques et religieuses, qui ont dû sérieusement secouer la quiétude d'esprit d'une femme aussi aimable et aussi bien élevée que la créatrice de la «divine Émilie». Le Révérend John Brooke... paraît avoir été un homme très habile; mais

il était également doué de qualités convenant beaucoup mieux au « mess » des officiers qu'à la sacristie ».

Il appert que le Révérend ne se gênait pas pour faire échec à la politique d'apaisement et de tolérance de Murray envers les Canadiens. Brooke était du « parti anglais », de cette « cabale » qui, en 1765, comptait moins de 150 familles à Québec et à peine 60 à Montréal (17). Le parti réclamait à grands cris, places et privilèges.

Dans une pétition adressée au roi, voici quelques-unes des accusations qu'il porte contre le gouverneur : « ... de promulguer des ordonnances vexatoires, oppressives et anti-constitutionnelles, injurieuses à la liberté civile et à la cause protestante; de déprécier la religion protestante en négligeant d'assister aux offices religieux; en ne faisant rien pour donner aux Protestants un endroit approprié pour y pratiquer leur religion » (18).

Le général, qui n'aimait pas du tout qu'on discute de sa façon d'agir, ne ménagera pas plus Brooke que ceux qui l'appuient. S'il faut en croire sa correspondance, l'aumônier de la garnison « négligeait ses devoirs cléricaux pour se mêler à de vaines conversations peu dignes de sa soutane ». Comme il ne parlait pas français (sa femme le parlait pour deux) c'en était assez pour le déprécier complètement aux yeux de Murray, qui écrivait encore de lui : « ... il ne peut gouverner sa langue et il se mêle continuellement de choses qui ne le regardent en rien ... Malheureusement pour lui, les gens qu'il fréquente n'ont guère le goût d'apprécier les envolées de son imagination, ni la charité de voiler ses faiblesses ». (19)

De son côté, Mrs. Brooke ne paraît pas avoir bénéficié bien longtemps des bonnes grâces du gouverneur. Dans une autre lettre, celui-ci dira encore, parlant des Brooke : « J'avais espéré que les dames (Mrs. Brooke et sa sœur Mlle Moore)

y auraient apporté un changement, mais au contraire, elles se mêlent de tout encore plus que lui». Il faisait là allusion à une plainte portée par Mlle Moore contre un capitaine qui l'avait, paraît-il, insultée. Le Révérend Brooke, ayant pris parti pour sa belle-sœur, s'attira de Murray cette cinglante réponse: «... Je vous ai déjà dit, monsieur, à quel point je désirais la paix. Pour en arriver là vous pouvez être certain que j'avais compté sur vous pour donner l'exemple. Mais au lieu de cela je vous vois prendre part aux disputes inutiles, bien inutiles des tables de thé. La dignité d'un clergyman devrait être sacrée, et je ne négligerai jamais de la protéger par tous les moyens. Mais je ne puis vraiment prendre votre défense si vous épousez les querelles de Mlle Moore». Sir James lui promet ensuite de soumettre au secrétaire de la Guerre toute la correspondance échangée entre M. Brooke, Mme Brooke et lui-même sur ce sujet, et il termine: «Je désire que mes compliments soient acceptables à Mme Brooke». (20)

N'oublions pas que ceci se passait quelques années à peine après la conquête et que c'est un gouverneur anglais qui rabroue ainsi un ministre de la Religion Établie.

En 1766, Carleton succède à Murray, tout d'abord comme lieutenant-gouverneur, puis, deux ans plus tard, avec le titre de gouverneur en chef. Il continuera la politique de son prédécesseur et aura, à son tour, à tenir tête à la clique venue de la métropole ou des autres colonies anglaises. Il semble, cependant, que les Brooke se soient mieux entendus avec Carleton, et Mrs. Brooke fera débiter son roman «canadien» au lendemain du départ de Murray, afin de ne pas avoir à évoquer le temps où celui-ci rappelait son mari à l'ordre et aux convenances.

En effet, quand elle présentera enfin son *Histoire d'Emilie Montague* au public anglais, elle laissera entrevoir ce qu'elle pensait de l'irascible gouverneur en dédiant son roman, non

pas à Sir James Murray, mais à son successeur, Sir Guy Carleton, «à la probité et aux attentions éclairées duquel la colonie doit son bonheur et les individus cette tranquillité d'esprit sans laquelle ils ne pourraient développer leurs facultés de compréhension et d'imagination » (!).

Si l'on en juge par son livre, elle paraît, cependant, s'être intéressée fort peu à la politique, et, encore moins, à la société canadienne de Québec.

Pourtant, si elle s'en était donné la peine, elle aurait pu faire la rencontre d'hommes et de femmes dignes d'attention et, en particulier, d'un jeune et fringant médecin français qui, arrivé pendant l'été de 1766, fit aussitôt florès dans les salons de la Haute-ville, quand il n'était pas en frais de se battre avec des officiers anglais dans les tavernes de la Basse-Ville. Ce jeune homme avait nom Pierre de Sales Laterrière (21) et sa venue à Québec fut tout autant un événement pour la société canadienne, que l'avait été l'arrivée, trois ans plus tôt, de Mrs. Brooke, mais pour des raisons bien différentes...

Ce personnage picaresque, gai luron, enjoué, spirituel, beau garçon, bretteur, joueur, danseur infatigable, aimant le bon vin et les belles filles et qui prend son bien où il le trouve, devint en un rien de temps la coqueluche des «dames françaises» et le cauchemar des «petits-mâtres», aurait pu dire Mrs. Brooke. Mais pareil personnage dépasse le cadre de cette étude: c'est tout un livre qu'il faudrait lui consacrer (22).

Les grands amis de Mrs. Brooke seront les chefs du parti anglais: les Cramahé, les Mabane, les Grant et, surtout, les Caldwell, qui habitaient Sillery tout comme elle. La tradition veut même que le colonel Henry Caldwell eut été le prototype du beau colonel Rivers, le héros de son roman.

Les Brooke quittèrent le Canada au cours de l'été de 1768 après leur départ, Francis Maseres (23) dira de Mrs Brooke

qu'elle était «une femme à la fois très sensible et très agréable, d'une compréhension très développée, et cela sans pédanterie ou affectation.»

Pendant son séjour ici, la romancière avait mis la dernière main à un roman en quatre volumes, *The Memoirs of the Marquis de St. Forlaix*, qui fut publié dès son arrivée à Londres et aussitôt traduit en français. Elle reprit sans tarder sa place dans les milieux littéraires, où elle fut accueillie avec autant de curiosité qu'en montrèrent les Vénitiens pour Marco Polo revenant du lointain Cathay. Les dames du «Blue Stocking Club» eurent sans doute la primeur du récit du son long séjour au Canada et l'année suivante paraissait l'*Histoire d'Emilie Montague* (24); certains critiques iront alors jusqu'à dire que l'Angleterre comptait un second Henry Fielding (25).

A partir de ce moment Mrs Brooke redevient, du moins pour nous, une quelconque femme de lettres. Elle publiera encore un ou deux romans et des traductions; elle fera jouer une tragédie (*Sinope*) et deux opéras; *Rosina* et *Marian*, et elle mourra en janvier 1789, trois jours seulement après son mari.

L'Histoire d'Emilie Montague

Revenons maintenant à l'*Histoire d'Emilie Montague*, interminable roman, comme la plupart des œuvres d'imagination du temps. Robert de Flers a dit quelque part: «pour écrire de jolies lettres d'amour, il faut avoir ou beaucoup de talent (et alors il n'est pas indispensable d'avoir beaucoup d'amour), ou avoir beaucoup d'amour (et alors il n'est pas indispensable d'avoir beaucoup de talent)»; malheureusement, Frances Brooke n'avait beaucoup ni de l'un ni de l'autre. Elle possédait surtout une facilité de plume, qui lui permettra de délayer en

deux-cent-trente-cinq lettres (!) les tribulations sentimentales de la divine Émilie et du beau chevalier Rivers; on y trouve bien «les ondulations de la sensibilité mais non pas ses vagues.» (26). Elle avait aussi une bonne recette, empruntée à Richardson et à Rousseau, et elle saura s'en servir avec assez de succès, si on en juge par le nombre de ses éditions. Elle n'a fait là, d'ailleurs, rien de mieux ni de pire que tous les imitateurs de Clarisse Harlowe, Paméla, Tristram Shandy ou de la Nouvelle Héloïse et des «Lettres péruviennes». L'on pourrait dire de son roman ce que Johnson disait de Richardson: «Il faut le lire pour le sentiment et ne considérer tout le reste que comme une occasion de faire naître le sentiment.»

Elle imitera le langage de la passion, «les tourments délicieux du cœur, la toute-puissance du sentiment, les larmes, les cris, les exclamations» (27). Elle vaticinera, comme il se doit, sur tous les sujets, et citera ses auteurs favoris, qui, détail assez surprenant, seront, à deux ou trois exceptions près des Français: Montesquieu, Prévost, le «voluptueux» Saint-Évremond, etc. Pour le cadre, elle choisira le Canada, mais un Canada qu'elle s'est malheureusement donné bien peu la peine d'observer, laissant passer là une belle occasion de conserver tant de choses intéressantes qui auraient eu bien de l'intérêt pour nous.

Fidèle à la formule en vogue, Mrs. Brooke se choisira donc une héroïne (28) au passé mystérieux et douée de toutes les qualités. Écoutons plutôt Rivers parler d'Émilie à sa sœur Lucie, après la première rencontre:

«C'est un ange! Heureusement qu'elle est engagée! sans cela rien ne pourrait rassurer mon cœur. Je veux m'unir avec elle par les plus doux liens de l'amitié... Vous ne manquerez pas, si je vous faisais son portrait, de soupçonner que j'en suis amoureux & je ne le suis pas... Elle est pour moi la beauté la plus parfaite. C'est la vie, c'est l'esprit, c'est l'ani-

mation, c'est . . . enfin, c'est Émilie Montague qui, sans être une beauté régulière, charme tous les cœurs sensibles . . . Blonde, pâle, mais d'une pâleur fine, délicate & qui ne vient point d'un dérangement de santé, de beaux cheveux, des yeux noirs, grands, languissans . . . Ah ! elle paraît faite pour sentir jusqu'à l'excès la douce passion qu'elle inspire. Sa taille est svelte, élégante. Son air de douceur, de langueur, saisit d'abord l'âme. Ses yeux, les plus intelligens que j'aie jamais vus, vous tiennent enchaîné par leur sensibilité enchanteresse. Les charmes de sa conversation sont inexprimables . . . Mais vous ai-je dit qu'Émilie avait la plus belle main, & le plus beau bras du monde ? Son ton de voix est d'une douceur si mélodieuse . . . » En voilà assez, croyons-nous. Passons au deuxième personnage.

Le héros, le colonel Rivers, est venu en Amérique dans l'espoir d'y faire fortune rapidement. Appelé à Montréal, c'est là qu'il rencontrera Émilie Montague, fiancée au chevalier Clayton, personnage de bonne noblesse et très riche. C'est sir John Temple, le grand ami de Rivers, demeuré à Londres, qui nous fera le portrait du jeune homme : « . . . un beau colonel de 27 ans. Voyons . . . Cinq pieds sept pouces, bien fait, de belles dents, un sourire agréable. Les yeux vifs, un air militaire, toutes les manières d'un homme de qualité ; de l'esprit, de la franchise, un cœur généreux, un jugement sain, beaucoup de tendresse . . . Mais belles Dames, ne soyez pas craintives. Il y a une chose qui efface, dans mon ami, presque tous ces avantages. C'est une modestie, une timidité . . . Crois-moi, défais-toi de cette vertu ; c'est une sottise qui suffit pour décrier le plus galant homme ».

Il faut des confidens à nos deux personnages et ils en auront plus d'un. D'abord la sémillante, coquette et infiniment verbeuse Bella Fermor qui, de Sillery, correspondra avec Lucie Rivers à Londres et Émilie Montague à Montréal. Rivers,

lui, se confiera à sir John Temple et à sa sœur Lucie, puis, insensiblement à Bella. Enfin, il y aura le père de cette dernière, sir William Fermor. De temps à autre il écrira, à son tour, à son ami et protecteur le comte de . . . Ses lettres n'auront rien à voir avec l'intrigue, mais elles seront particulièrement intéressantes pour nous, par les aperçus qu'on y trouve sur le Canada, ses habitants . . . et ce que le gouvernement anglais aurait dû faire pour le plus grand bien de l'un et des autres !

Une lecture attentive de toutes ces lettres permet, croyons-nous, d'y discerner la main de trois auteurs différents. Il ne paraît pas improbable que, pendant leurs cinq années de séjour à Québec, Mrs. Brooke et sa sœur aient conservé les copies des lettres qu'elles adressaient à leurs amis respectifs en Angleterre. Le contraire serait surprenant chez ces deux bas bleus. Toutes les lettres, signées par Bella Fermor, sont d'un style différent de celles d'Émilie et de Rivers, qu'on peut attribuer à Mrs. Brooke. Mais pourquoi les lettres de Miss Fermor ne seraient-elles pas de la main de sa sœur Miss Moore ? Plusieurs des lettres de Miss Fermor pourraient être retranchées du livre sans nuire à l'intrigue et l'on y trouve, par ailleurs, une absence de pose qui paraît indiquer qu'elles n'ont pas été écrites en vue d'être publiées (29). La lettre XXII est, à ce point de vue, une des bonnes pages du roman, bien que peu flatteuse pour nos ancêtres :

Bella Fermor à Lucie Rivers, Sillery, 25 septembre 1766.

«Les Canadiens menent une vie qui ressemble beaucoup à celle des anciens Patriarches. Il y a des villages entiers dont tous les habitants doivent leur origine à un simple couple d'époux. L'Isle de Coudres, qui est fort grande, ne s'est pas peuplée autrement. Il faut croire, cependant, qu'ils furent chercher, dans le commencement, des femmes chez leurs voisins . . . à moins

qu'on ne suppose qu'ils aient épousé leurs sœurs. Il n'y auroit rien en cela de fort extraordinaire !

«La moisson n'est pas, à beaucoup près, si gaie que chez nous. Ces paresseux laissent la plupart de leurs terres incultes & n'en ensemencent dans chaque espèce de grain que pour leurs besoins particuliers. Trop orgueilleux & trop lâches pour travailler pour les autres, ils font leur moisson eux-mêmes... Je ne retournerai jamais en Europe à moins que l'on ne me conduise à Blois ou à Tours dans l'automne. Je veux manger du raisin sous un ciel François. (Voilà une petite phrase qui ne déparerait pas «La Nouvelle Héloïse»).

«L'oisiveté est ici le caractère dominant depuis le Seigneur jusqu'au plus grossier des Paysans. Ces Messieurs ne se promènent point à pied, ils ne montent pas non plus à cheval. Ils s'étendent dans des chaises ou des calèches, & se font traîner comme des femmes... Les vieillards, les femmes et les enfants travaillent; & ceux qui sont dans la force de l'âge ne songent qu'à se divertir.

«Un des plus grands plaisirs du peuple est de fumer. C'est une chose curieuse que de voir des petits garçons de trois ou quatre ans, assis sur leur porte, la pipe à la bouche, & fumant aussi tranquillement & avec autant de gravité que leurs grand-pères. Ils ressemblent à ces magots de la Chine qu'on met sur les cheminées.

(Suit une longue dissertation sur les fruits, les grains, le chanvre, etc).

«Un peu de grain de chaque espèce, un peu de foin, un peu de tabac; une demi-douzaine de pommiers, quelques oignons, quelques choux, forment toute la culture d'une plantation Canadienne. A peine trouve-t-on une fleur si ce n'est dans les bois.

«Ils sement le froment au printemps, ne donnent aucun engrais à la terre & ne la labourent que superficiellement. Ils

sont si indolens qu'ils ne mettent jamais d'engrais dans leurs terres ni même dans leurs jardins. On jettoit tout l'engrais de Québec dans la rivière, avant que les Anglais y arrivassent.

«Les fourrages, malgré la fécondité du terrain, sont fort chers, d'abord parce qu'on cultive peu, & ensuite parce qu'il y a une quantité prodigieuse de chevaux (30): il n'y a point de paysan, le plus pauvre comme le plus riche, qui n'ait une voiture avec plusieurs chevaux, sans compter un autre cheval qui ne sert qu'à faire les petites promenades de plaisir. La guerre avait prodigieusement affaibli la race des bestiaux: mais elle commence à s'accroître (31). Le prix des grains qu'on a envoyés cette année en Italie & en Espagne, ranimera l'avarice.

«Il me semble que ma lettre ne figureroit pas mal parmi les écrits ruraux dont on vous inonde. Oh ! je vous en prie, faites-là insérer dans vos papiers publics ».

Enfin, il y a les dissertations de ce brave Sir Fermor, que le Rév. John Brooke aurait pu signer les yeux fermés, tant les opinions qui y sont exprimées cadrent bien avec ce que l'on sait de lui. Voilà donc, ou nous nous trompons fort, un roman et trois auteurs !

° ° °

Le colonel Rivers est donc devenu amoureux fou d'Émilie, et celle-ci partagera son sentiment dès la première rencontre, même si elle ne doit l'avouer que beaucoup plus tard. Elle fera en sorte, avec une astuce toute féminine, d'amener son fiancé, le chevalier Clayton, à poser un geste qui lui permettra d'abord de remettre le mariage, qui est imminent, puis de rompre avec lui.

N'allons pas croire, pourtant, que cela suffira à arranger les choses, loin de là. Émilie est pauvre (ou se croit telle) et Rivers n'a que sa demi-solde et une petite rente de rien du tout. Comment peut-il, en pareille occurrence, offrir le mariage à Émilie ? Il faudra donc encore plusieurs mois avant que les deux amants s'avouent leur flamme, et plusieurs autres mois avant qu'ils puissent enfin s'épouser, ce qui, d'ailleurs, ne mettra pas encore fin au roman.

En effet, le dernier des cinq volumes sera consacré presque en entier au récit du retour en Angleterre du père d'Émilie (Dès la fin du quatrième tome tous les personnages sont retournés en Europe et il ne sera plus question du Canada). On va apprendre que M. Montague père, que l'on croyait pauvre, est en fait immensément riche. Quelques mois plus tôt, il avait écrit à la mère de Rivers, pour lui demander la main de son fils pour sa fille. Naturellement Mme Rivers mère ignorait qu'Émilie était cette fille et qu'elle avait déjà épousé son fils, sans attendre le retour ou le consentement de son père. De là inquiétude de Mme Rivers et de son fils. Si Émilie allait apprendre qu'elle a fait manquer un riche mariage à son époux bien-aimé ! Rivers présentera sa femme à celui qu'il ne sait pas être son père... Coup de théâtre. Reconnaissance du père et de la fille. La riche héritière, qu'on réservait à Rivers et que celui-ci avait refusée n'était autre qu'Émilie, sa femme ! Et le lecteur doit se débrouiller dans tout cet enchevêtrement, grâce aux innombrables lettres que nos personnages ne cessent d'échanger entre eux, chaque jour, et même plusieurs fois par jour.

Comme on peut le voir, toute cette histoire invraisemblable est terriblement longue et ennuyeuse et bien peu de lecteurs auraient, aujourd'hui, la patience de la lire jusqu'au bout. Mais

on pourrait en dire autant des chefs-d'œuvre du genre: «La Nouvelle Héloïse» et «Clarisse Harlowe»!

Enfin, si l'on veut essayer de tirer une leçon quelconque de tout ce fatras, on y reconnaît tous les poncifs de ce siècle matérialiste et positiviste. Pour Mrs. Brooke, la morale paraît se résumer dans la science du bien-être, des tendres joies de l'amitié et «des plaisirs vifs du cœur».

Le Canada vu par les Brooke

Malgré ses nombreux défauts, l'ouvrage de Mrs. Brooke n'en a pas moins pour nous, Canadiens, un intérêt tout particulier. Grâce à elle, nous avons du Canada, de 1763 à 1768, une esquisse qui, bien qu'incomplète, n'en est pas moins l'unique document que nous ayons de cette époque, en dehors de la paperasse officielle. On y entrevoit comment les deux nationalités prirent contact l'une avec l'autre et, malgré tous les préjugés de la romancière, ce tableau a un charme vétuste assez touchant. On regrettera, évidemment, qu'elle ait tout ignoré ou à peu près du passé de Québec. Quoiqu'il en soit, les pages qu'on va lire évoqueront pour le lecteur le train de vie de la société québécoise, en un temps bien peu connu aujourd'hui, sinon des spécialistes de la petite histoire.

Ouvrons donc le livre. Nous trouvons, tout d'abord, ces quelques lignes sur la ville de Québec:

«La vue de Québec est frappante & porte dans l'esprit le plus agréable étonnement à mesure qu'on en approche. Elle est située sur le sommet d'une montagne escarpée, au confluent du fleuve Saint-Laurent & de la rivière Saint-Charles. Les couvens & les autres édifices publics sont les objets que les yeux rencontrent d'abord, & c'est ce qui contribue beaucoup à la faire paraître avantageusement du port. L'Isle d'Orléans, la

vue lointaine de la cascade de Montmorency, le village de Beauport qui est vis-à-vis, & la charmante irrégularité des bords de la rivière Saint-Charles, tout cela augmente les agrémens de la perspective . . . » *(Lettre II).*

Un peu plus tard, elle écrira encore :

« Québec est une de nos villes de Province de troisième ordre (32). Beaucoup de politesse, de l'hospitalité, peu de société. Une grande passion pour les cartes, de la médisance, des scandales même, de la danse & bonne chère. Tout cela est fort agréable pour faire passer à certaines gens les longues soirées d'un hyver rude . . . » *(Lettre XLV).*

C'est, évidemment, un peu superficiel, mais l'auteur va retrouver toute sa verve pour nous décrire les Couvents de la ville. Entrons-y à sa suite et écoutons-la, faisant parler Rivers :

« J'ai des avantages ici que beaucoup de mes compatriotes n'ont pas. Je les dois à ma facilité de parler François. Remerciez-moi, Lucie, de l'application que j'ai donnée à l'étude de cette Langue. Elle me protège par-tout, c'est une espèce de clef, qui m'ouvre toutes les portes. Elle m'a introduit dans les Couvens & j'y vais fréquemment (33) : ma modestie m'a gagné la confiance des Religieuses. Je suis le favori de toutes les anciennes. Elles se sont déclarées hautement sur mon compte, & ce qu'elles disent de moi, si j'avais de la vanité, me ferait croire que je suis le plus aimable homme de toute la colonie. Il m'est permis de les voir quand je veux (?). Je le voudrais, peut-être, rarement si je ne voyais qu'elles, mais on ne me favorise pas à demi. Les Jeunes Nones viennent également à la grille quand j'y suis, & il y en a qui sont extrêmement jolies . . . »

« Il y a d'abord les Ursulines. C'est l'Ordre le plus austère de l'Eglise Romaine, après celui dont les règles sont assez cruelles pour défendre à celles qui s'y engagent la charmante douceur de parler . . . mais on parle chez les Ursulines . . . La Maison

de nos Urselines est fort grande et fort belle. Il y règne cependant un air sombre. C'est peut-être une idée qui naît de ce que les Religieuses sont habillées de noir & de la pâleur extrême que leurs jeûnes fréquens répandent sur leurs visages. L'Église est magnifiquement ornée, aussi claire, & aussi gaie que le Couvent paraît triste. La Supérieure est anglaise (34). Les Sauvages la firent prisonnière dans son enfance. Un Officier François la retira de leurs mains. Il la mit dans cette Maison. Quelle liberté il lui rendit! Je ne connais point de femme, cependant, qui, en apparence, soit plus contente de son sort. Il est vrai qu'elle a plus de soixante ans. Les murmures de la nature sont couverts de glace à cet âge. Elle est extrêmement aimable. L'air de bonté qui est répandu sur sa physionomie, captive d'abord tous ceux qui la voient, & sa conversation est si agréable qu'on se plaît à rester avec elle.

«Les deux autres Couvens sont des Maisons de charité. L'Hôtel-Dieu est très agréablement situé. On y a une vue sur les deux rivières & sur l'entrée du Port. La Maison est gaie, aérée, charmante. Une jolie femme doit être enchantée de s'y faire Religieuse, à cause seulement de l'habit; quel air n'a-t-elle pas sous un voile de gaze noire qui flotte sur une robe? Les règlements ne sont pas si austères que ceux des Ursulines, & l'on dirait que le Ciel les en récompense. Elles sont gaies, vives & jouissent d'une fraîcheur, d'une santé que les Ursulines n'ont pas.

«L'Hôpital-Général est situé à un mille de la Ville, sur les bords de la rivière Saint-Charles. C'est le plus agréable des trois Couvens. On y suit les mêmes règles qu'à l'Hôtel-Dieu: c'est aussi le même habillement, mais distingué par la croix que l'on a accordée aux Chanoinesses en Europe. L'intérieur de la Maison est magnifique: la propreté, l'élégance, l'ordre, la régularité règnent dans le dedans. Les Religieuses sont

toutes d'extraction noble (?). Il semble aussi, à les voir toutes, que leur règle exige pour point essentiel qu'elles soient belles: elles le sont généralement. Elles sont avec celà, fort enjouées, elles ont l'air du monde. Leur conversation est aisée, polie, animée. Vous oubliez la Religieuse avec elles pour ne voir que la femme de distinction. En un mot, c'est aux Ursulines qu'on trouve les meilleures Religieuses; & à l'Hôpital-Général, les femmes les plus agréables. Le chagrin ,cependant, perce à travers leur satisfaction apparente . . .

«Je me sens animé du zèle le plus vif contre des Institutions qui sont si contraires au bien public & si fatales au bonheur des particuliers; qui entraînent le sacrifice de la beauté & de l'innocence pour les plonger dans l'esclavage, dans les regrets, dans des malheurs aussi durables que la vie, & dans une prison plus fâcheuse, plus accablante que celles où la juste sérénité des Lois renferme les plus grands coupables . . .

«O superstition, quel est ton empire ! Tu n'as certainement point de plus cruel ennemi que moi . . .» (Lettre V)

Holbach ou Helvétius n'auraient pu mieux dire ! Mais, tout de même, pour la femme d'un Révérend . . . Ce qui ne l'empêchera pas, d'ailleurs, de mettre successivement ses trois filles au pensionnat des Ursulines, non pas, comme le croiront les bonnes religieuses, parce qu'elle est dépourvue de préjugés, mais plutôt afin d'être plus libre (35). Chaque fois qu'elle reviendra sur le sujet des Religieuses, ce sera pour afficher de nouveau sa prévention contre le Catholicisme et son entière incompréhension des joies de la spiritualité. Lisons plutôt ce passage de la Lettre XXXIII:

«La Religion Romaine, dans ses cérémonies, ressemble à la femme d'un citoyen, richement parée, mais trop éblouissante, trop magnifique. Une fille gauche, rustique, grossière, est l'image du culte Presbytérien. Mais la Religion Anglicane

semble réunir ce qui distingue une femme de qualité, élégante, modestement mise, unie & simple dans sa propreté, comme le dit Horace, mon auteur favori; le dogme est autre chose. Je ne parle ici que de l'extérieur . . . »

Mais laissons-là ce sujet. Frances Brooke ne paraît pas avoir quitté Québec ou Sillery de tout son séjour au Canada, sinon pour entreprendre de courtes excursions aux alentours de la ville. L'hiver est venu et, le 23 novembre, Bella Fermor écrit:

«Je viens de voir sortir le dernier vaisseau du port. Quel triste spectacle. J'ai suivi le vaisseau des yeux jusqu'à ce qu'il ait tourné la pointe de Lévi, & quand je l'ai eu perdu de vue, j'ai cru avoir perdu tout ce que j'ai de plus cher sur la terre.

«Il a neigé toute la semaine sans interruption . . . La neige est de niveau à nos fenêtres, quand nous nous éveillons. On nous déneige tous les matins ».

(*Lettre XLV*)

Ce n'est que dans les lettres de Bella Fermor que nous trouvons de ces petits tableaux si joliment croqués et qui nous délassent de la prose ampoulée des autres lettres.

A cette époque, tout comme aujourd'hui, les Chutes Montmorency étaient le spectacle que tout voyageur, de passage à Québec, se devait d'avoir vu. Voici la charmante description qu'en fait Bella Fermor dans une lettre de février 1767:

«Le premier objet de détail qui se présente à la vue est un rocher du côté du levant. Il forme un précipice uni, presque perpendiculaire, & de la même hauteur que la cascade. Le sommet, qui penche un peu, est agréablement couvert de pins & d'autres arbres toujours verts dont la neige d'alentour & celle qui brille sur les branches à moitié fondues dans les rayons du soleil, lustre le feuillage. Des milliers de petits arbrisseaux, qui sortent des crevasses imperceptibles du rocher, en ornent

toute l'élévation & les contemplateurs, qui les regardent du bas, s'imaginent qu'ils croissent en l'air.

«Le côté occidental est aussi haut mais il a plus de pente, & ses talus inégaux favorisent la croissance d'une multitude d'arbres & d'arbrisseaux dont il est presque entièrement couvert.

«La rivière, gelée sur ses bords, ne donne plus un volume d'eau considérable, & il s'est formé sur les différentes butes avancées du rocher des masses de glace qui offrent une variété prodigieuse de figures et de proportions.

«Le torrent ne descend plus, dans de certains endroits, que d'un pas lent et majestueux. Là, il paraît suspendu en l'air. Ici plus fort que les obstacles qui s'opposent à son cours, il se précipite avec une fureur redoublée dans le bassin qui écume & d'où s'élèvent des lames d'eau qui retombent en pluie. Celles qui s'écartent se congèlent & font de chaque côté un parapet de glace irrégulier, tandis que les autres plus volumineuses forment sur le devant une haute & magnifique pyramide de glace».

(Lettre LXXXI)

Voulez-vous maintenant d'une excursion à l'île d'Orléans sur le pont de glace ?

«Nous venons de faire une partie de plaisir des plus agréables que l'imagination puisse se figurer. C'est une course à l'isle d'Orléans par la cascade de Montmorency. Cette cataracte est éloignée de chez nous d'environ neuf milles en passant à travers le grand bassin de Québec; mais l'hyver on est obligé de prendre des détours à cause des inégalités de la glace qui embarrassent le chemin, & il faut faire, à peu près, 12 milles pour y arriver. Cette route offre beaucoup de variété. Il faut franchir je ne sais combien de collines & de montagnes de glace . . . La rapidité de la marée du fleuve soulève la glace des deux rivières qui ne se congèlent que par degrés, & forme en la repoussant, des amas de rochers transparens qui sont d'une

hauteur surprenante & d'une telle force que la marée la plus impétueuse ne peut plus les ébranler.

« Cette circonstance donne beaucoup d'agrémens à ce petit voyage. Un ciel clair & pur, l'éclat éblouissant du soleil, les couleurs brillantes qui naissent de la réfraction de ses rayons sur ces montagnes de glace transparentes, les détours qu'il faut faire, l'éclipse subite que la rencontre d'une montagne fait faire à quinze ou vingt traîneaux, leur apparition imprévue sur le sommet d'une autre montagne, l'apparence effrayante du danger qu'il y a d'y monter ou d'en descendre quoiqu'il n'y en ait réellement aucun, tout cela réuni donne à cette scène une grandeur qui vous étonne & vous enlève !

« Les agrémens de nos traîneaux couverts vous sont absolument inconnus. Quel plaisir n'est-ce pas d'avoir à côté de soi un homme attentif à qui cette scène romanesque inspire encore plus de vivacité. Je ne dis rien de ce que la situation peut inspirer à sa compagne !

« On verse quelquefois : autre plaisir ! on tombe doucement & sans danger sur un duvet de neige & cet accident ne fait que jeter de la variété dans les attentions de votre conducteur : Fitzgerald les aime infiniment . . . » (Lettre LXXX)

Un mois plus tard, Mlle Fermor décrira à Lucie Rivers une pêche sur la glace :

« Nous avons soupé chez votre frère. Ses fenêtres donnent sur la rivière Saint-Laurent, & nous avons joui d'un spectacle singulier.

« On suit ici, pour pêcher, l'hiver, une méthode qui n'a rien de particulier au pays. On casse la glace par endroits, & le poisson pour avoir de l'air vient se faire prendre sur la surface de l'eau. Mais les Pêcheurs, pour se mettre à l'abri du froid excessif de la nuit, se construisent des petites cabanes de glace, dans une forme demi circulaire. L'éclat du feu qu'ils

font de distance en distance, pénètre la transparence de la glace & répand une lumière vive, brillante et nuancée qui fait un plaisir infini.» *(Lettre CXIV)*

C'est encore à Bella Fermor que nous devons une des bonnes pages du livre — la débâcle des glaces sur le fleuve, le 20 avril 1767:

«Du sommet du Cap Diamant, la vue s'étendait à quelques lieues au-dessous & au-dessus de la Ville. La rivière était débarrassée dans la partie supérieure, ainsi qu'au dessous de la pointe de Lévi. La rapidité du courant s'était frayé un passage sous le pont qui était resté ferme.

«La marée remonte enfin la rivière avec une impétuosité surprenante & frappe le pont qui s'ébranle... & résiste... L'eau reflue sur elle-même, s'arrête... mais revenant bientôt avec une fureur redoublée, elle frappe cette masse prodigieuse avec une telle force que la glace cède enfin.

«Une vaste plaine de crystal se met alors en mouvement & avance d'un pas grave & majestueux. Les pointes de terre qui s'avancent dans le fleuve suspendent pendant quelques momens ses progrès... mais entraînée par son poids énorme & par la rapidité du courant, elle surmonte enfin tout obstacle, se fracasse avec un bruit horrible, & rien ne lui résiste.

«On voit avec un plaisir extrême le lit du fleuve s'ouvrir de plus en plus à mesure que la glace disparaît. Elle a bientôt tourné la pointe de Lévi, & l'on ne voit plus alors qu'une plaine claire & fluide qui nous annonce le retour des vaisseaux de l'Europe & la verdure et les fleurs dont la terre va se couvrir...»

(Lettre CXXX)

La Société Québécoise

Passons à la société québécoise. Nous réunirons les passages qui y ont trait en deux groupes: ceux qui se trouvent

dans les lettres du colonel Rivers (Mrs. Brooke) et ensuite ceux, beaucoup plus nombreux, empruntés à celles de Bella Fermor (Mlle Moore). (36)

LETTRES de RIVERS

«Je n'ai pas encore eu le temps de bien observer les habitants. Les Dames m'ont paru avoir la même vivacité que les Dames Françaises & m'ont semblé plus belles. En général, les habitants, comparés avec les François, dont ils descendent, paroissent d'une autre espèce, mais ce n'est ici que le premier coup d'œil. Il n'y a maintenant ni bals ni assemblées. Nous sommes dans une espèce d'interrègne. Nous attendons un Gouverneur (37); on s'en promet un âge d'or. (17 juin 1766)

«Il y a des Dames ici qui semblent faites pour te plaire. Les Canadiennes seroient, à tes yeux, les plus aimables femmes du monde. Gaies, vives, coquettes, peut-être en aurais-je la même opinion si elles changeoient leur coquetterie en sensibilité; mais moins tendres que galantes, plus flattées de pouvoir inspirer une passion que susceptibles de la ressentir, elles sont comme leurs compatriotes d'Europe: elles préfèrent les attentions extérieures d'une admiration feinte, aux sentimens réels du cœur. Il n'y a peut-être point de femmes sur la terre qui parlent plus d'amour que les Françaises, & qui en ressentent moins. Les Angloises, au contraire, s'affectent vivement; mais elles semblent rougir du sentiment délicieux auquel elles doivent tout leur Empire.

«Je vais accompagner une des plus jolies Dames Françaises qu'il y ait ici, jusqu'au Chemin de Sainte-Foy. C'est notre Hyde-park, c'est le beau Boulevard de Paris. Il n'y a point de soirée qu'on n'y voye une cinquantaine de calèches remplies de femmes charmantes.

(1er juillet)

«Toutes les petites connaissances, répandues dans le Canada, sont le partage des femmes. La plupart des Seigneurs même

sont comme étoient les Grands en Europe jusqu'au quinzième siècle: ils ne savent pas signer leur nom. . . .

«Les Dames (de Montréal), qui semblent faire du plaisir leur unique affaire, m'ont paru belles. Je les ai presque toutes vues ce matin se promener autour de la Ville, dans des calèches, avec des Officiers Anglois. Elles ont un air de vivacité qui charme. On m'a dit qu'elles aimoient de petits bals à la campagne . . .

«Les femmes ont beaucoup de penchant pour les Officiers Anglois. Les François du Canada ne sont pas ce que sont les François d'Europe. Ils ne se captivent pas comme eux le cœur des Dames; ils n'ont guère de part ici à leurs faveurs.»

(9 juillet)

Rivers se rend à «Kamaraskas» (Kamouraska) pour y acheter des terrains et il fait là la connaissance d'une Dame Desroches: «C'est une veuve d'environ trente ans, d'une figure agréable, & d'une grande vivacité. Elle a beaucoup d'esprit &, contre l'ordinaire des Dames du Canada, elle l'a fort cultivé; c'est l'ouvrage de la lecture: retirée comme elle l'est, elle ne peut guère avoir d'autre société que des livres.» (10 octobre).

On pourrait se demander pourquoi Rivers est allé à Kamouraska, plutôt que n'importe où ailleurs, pour acheter une terre. Une autre lettre nous l'apprendra. Il y avait alors sur l'île Saint-Barnabé un ermite qui vivait-là, disait-on, depuis 1740. Il se nommait Toussaint Cartier (38). C'était, pour la romancière, une occasion de glisser dans son roman un morceau de bravoure, où elle relatera les aventures romanesques de ce personnage, dont on s'entretenait un peu partout en bas de Québec.

Cartier avait quitté la France, après bien des déboires, avec sa jeune épouse Julie pour venir faire fortune au Canada.

Le navire qui les portait ayant mis l'ancre devant l'île Barnabé, le jeune homme descendit à terre. Pendant qu'il était là, une tempête terrible s'éleva. Mais écoutons le récit qu'il va faire à Rivers: «L'orage devint furieux. Ses progrès me jettèrent dans une anxiété incroyable. Le vaisseau que je n'avais pas perdu de vue ne put résister à sa furie. Les Matelots se jettèrent dans la chaloupe & eurent l'humanité d'y placer Julie. Ils cherchèrent à gagner l'endroit où j'étois; ils approchaient: je tendois les bras pour la recevoir, en levant les yeux au ciel pour implorer son secours en faveur de tous. Une vague énorme se brise alors sur la chaloupe. J'entends un cri universel. Je crus distinguer ceux de Julie... Ils reparoissent Les Matelots redoublent leurs efforts... Une seconde vague... Je ne les revis plus...

«Cette horrible scène ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je tombai évanoui sur le rivage... Quel objet en revenant à la vie! Le corps inanimé de ma Julie étoit à mes pieds. Hélas! elle n'étoit plus. La seule consolation que le ciel me donna, fut de lui rendre les devoirs funèbres.»

N'est-ce pas que Rivers a bien fait d'aller à Kamouraska pour en rapporter un aussi touchant récit? Nous y trouvons en germe le naufrage et la mort de Virginie et les funérailles d'Atala!

Voilà tout ce que les lettres de Rivers nous révèlent du Canada. Mlle Fermor sera beaucoup plus prolixe. Écoutons-la.

LETTRES de BELLA FERMOR :

«J'ai cru m'apercevoir que les hommes ne sont pas dangereux ici. C'est une espèce de Petits-Maitres qui montrent dès l'abord tout ce qu'ils sont. Vains, présomptueux quand ils s'imaginent qu'on les écoute avec plaisir: mais timides jusqu'à

la stupidité, quand ils voyent plus réellement que l'on se moque d'eux. J'irois me promener dans un bois, au clair de la Lune, avec le plus aimable des François de ce pays-ci, que je ne croirois pas courir plus de danger qu'au milieu de la rue à midi. Les Dames Canadiennes en ont apparemment la même opinion. J'en juge, au moins, par tout ce qu'elles font pour attacher nos Officiers à leur char. Il est mortifiant pour leurs beaux que nous ne cherchions point à user de représailles.

(24 aout 1766).

«Les Dames Françaises ne se promènent jamais que le soir, & c'est, selon moi, une preuve de leur bon goût: mais elles ne se promènent que dans l'enceinte de la Ville, & voilà le revers; c'est le mauvais goût (39). Elles vont & viennent lentement après souper sur un bastion particulier qui leur sert de mail (40). Il semble qu'elles ayent les jambes engourdies. Elles n'ont point la moindre idée des promenades de la campagne, & elles sont insensibles à toutes ces scènes charmantes qui les environnent. La coquetterie, la toilette, la dévotion, prennent tout leur tems. Leur beauté, & l'art de la mettre dans le plus beau jour, leur tient lieu de tout. Elles ont avec cela du babil & un air de vivacité, & les hommes les trouvent assez bien ainsi pendant qu'elles sont jeunes. Il n'y a que deux Dames dans tout le Canada qui lisent; mais elles ont plus de cinquante ans & sont retirées. Les hommes les citent comme des prodiges d'érudition; les femmes ne les citent point.

(18 septembre).

«Quoi ! point de Petits-Mâîtres avec vous, Monsieur le Gouverneur? C'est n'en point avoir que de n'en avoir que six pour chaque femme. Nos Dames se plaignent du peu...

«Nous avons toutes un rendez-vous général, demain, chez le Gouverneur, & il nous donne bal jeudi. Québec est tout autre... On n'y voit, à présent, que des visages rians. On

y est d'une gaieté charmante. Je suis déjà priée à danser par une foule de beaux Messieurs. Je les ai comptés, ils sont vingt-sept. Mais comment danser vingt-sept contredanses? Ce n'est pas cela qui m'embarrasse le plus. Il faut que vous sachiez que pendant la disette horrible que nous avons eue d'hommes à Québec, parce qu'ils étoient tous allés à Montréal (au devant de Carleton), j'ai permis, pour tuer le temps, à un petit étourdi de Capitaine de me conter fleurette. Il en veut tirer avantage; il prend le ton d'un amant en pied, & se fâche de ce que je ne l'ai pas mis à la tête de mon répertoire.

«Ce seroit une chose criante que chaque absurde animal qui se donne les airs de nous faire l'amour, se crût en droit d'exiger quelque chose de nous. Qu'ils sont donc ridicules ces hommes !
(29 septembre).

«Nouvelle ! Les Sauvages nous assurent, de la part des Castors, que l'Hyver qui se prépare sera doux. Ces animaux n'ont pas fait de provisions si abondantes qu'à l'ordinaire : cela sert d'almanach au pays.

«Les voitures d'Hyver commencent déjà à se montrer : elles me plaisent infiniment. Il y en a de deux sortes, d'ouvertes et de fermées. Les premières sont des espèces de chaises à un cheval; les autres ressemblent à un carrosse. Quels jolis tête-à-tête on peut s'y ménager.
(10 novembre).

«Il a beau faire froid, l'usage du Canada exige impérieusement que l'on aille voir les Dames les premiers jours de l'an. Elles sont parées & assises en cérémonie pour recevoir les fades complimens qu'on vient leur faire. Nous avons l'air de ces châsses qu'on va, respectueusement, baiser dans de certains endroits pour s'attirer leurs bénignes influences.

«C'est fort divertissant de voir tous ces hommes descendre de leurs traîneaux, enveloppés de fourrures de la tête jusqu'aux pieds. La seule chose qui les distingue des ours, c'est qu'ils

ont sur la tête, en guise de chapeau, un grand casque, à la mode des vaillants Chevaliers de nos anciens Romans . . .

«Les Dames ont un habillement plus décent. Elles ont de longues pelisses de drap avec des capuchons détachés à-peu-près comme les femmes du marché dans le nord de l'Angleterre. Ma pelisse est d'écarlate, & mon capuchon est doublé de la plus belle Marte Zibeline. Les hommes m'appellent le petit capuchon rouge. C'est là l'habillement de l'intérieur (. . .) Quand nous sortons, nous avons de plus dans le traîneau, une grande peau de buffle. On ne peut mettre de glaces aux traîneaux fermés, parce qu'on verse trop souvent; mais il y a des rideaux doublés de gros canevas & de drap bien serré.

«Vous ne sçavez pas ce qui me fait jaser ainsi dès le matin ? C'est que papa m'a fait boire un petit verre d'une liqueur excellente: c'est la mode ici.

«Toutes les Dames en prennent un peu en se levant, & c'est ce qui les rend si gaies ; si agréables. Oh ! rien n'est si bon qu'un verre d'eau-de-vie de Cognac pour faire babiller une femme ! Elle parle comme un ange.

(2 janvier 1767).

«La rigueur de la saison interrompt le cours des affaires, & l'on se livre à une dissipation générale. On ne songe uniquement qu'à s'amuser (41).

(9 janvier).

«La charmante nuit ! Le souper était admirable, le vin excellent, le dessert rare, élégant, & l'on ne sçavait d'où ni comment (Rivers) avait pu avoir des pruneaux de Tours mi-cuits . . . On ne s'en est allé qu'à quatre heures & j'ai vu tout le monde regretter de s'en aller si-tôt. Il est inutile de vous dire qu'il y avoit des violons. On ne donne pas un repas au Canada sans violons. Quelle race de danseurs !

(13 janvier).

«Ce qui me plaît le plus c'est de voir comme les femmes ici sont suivies. Il n'y en a pas une, pour peu qu'elle ait d'attraits, qui n'ait à son lever une troupe de Petits-Maitres qui bourdonnent autour d'elle.

«C'est à qui obtiendra le bonheur de l'accompagner dans quelque partie de plaisir & chaque jour en fait naître trois ou quatre.

«On m'appelle pour aller bailler au whist . . . » (25 février).

Et ce sera tout jusqu'au 30 juin, alors que Mlle Fermor, sur le point de rentrer en Angleterre, aura ce dernier mot:

«La société au Canada n'est pas telle que vous vous en êtes formé l'idée d'après ce que je vous en ai dit dans un temps où je ne l'avais pas encore beaucoup fréquentée. On ne peut pas dire qu'elle est excellente; mais, à tout prendre, j'aimerois, cependant, mieux vivre à Québec que dans aucune ville d'Angleterre, à l'exception de Londres.»

Cette société de Québec (et l'on pourrait en dire autant de celle de Montréal), telle que nous la révèle *L'Histoire d'Emilie Montague*, se compose de l'élite de la population, tant canadienne qu'anglaise, ne l'oublions pas.

La situation des nôtres

La guerre de Sept Ans, dans laquelle Louis XV s'était laissé entraîner, a donc été un désastre pour la monarchie française tant en Europe qu'en Amérique. Les Canadiens, en fidèles sujets de Sa Majesté Très Chrétienne, ont fait leur part, mais sans y mettre beaucoup d'enthousiasme. Au lendemain du Traité de Paris, ils se retrouvent sujets d'un autre roi et englobés dans ses possessions d'Amérique.

Ce sera, du moins ils veulent le croire, la fin de ces interminables conflits, qui les ont mis si souvent aux prises avec

leurs voisins du sud, la plupart du temps sans trop savoir pour quoi. Ils vont pouvoir reconstruire leurs maisons, refaire leurs troupeaux, ensemençer leurs terres et vendre leurs produits, contre de bonnes pièces d'or et non plus en échange de la monnaie de cartes, dont ils savent bien maintenant ce qu'elle vaut.

Leurs prêtres leur ont demandé de se rallier loyalement et sans arrière-pensée à leur nouveau maître, et ils sont disposés à le faire; rassurés qu'ils sont, par l'attitude de Murray, qu'on leur laissera leur religion, leurs terres et leur langue.

Mais il n'en est pas tout à fait de même d'une partie de la noblesse et de la bonne société. Demeurées françaises, frivoles et profondément désarmées par la Conquête, elles iront beaucoup plus loin, dans un effort de rapprochement. A peu près ruinées, elles aussi, elles voudront s'attirer les faveurs du nouveau régime par tous les moyens, espérant se refaire ainsi de leurs pertes et conserver leur rang. Très imbue des idées philosophiques en cours, à peu près indifférente en matière de religion (42), une appréciable majorité de notre élite, habituée depuis longtemps à considérer les institutions anglaises comme des modèles du genre, ne songera tout d'abord qu'à son avenir immédiat.

Les papas et les mamans de nos belles, verront, avec satisfaction les officiers et les fonctionnaires anglais ou écossais leur faire la cour et les épouser, même si la cérémonie nuptiale est trop souvent célébrée devant un ministre protestant (43). Ceux qui n'ont pas de filles, vendront leur seigneurie ou leur fief au plus offrant; on assistera à des défections beaucoup plus viles et perpétrées dans le seul but d'obtenir quelque bonne sinécure ou quelque grasse prébende (44).

Est-il surprenant que, dans de pareilles circonstances, nos «jeunes messieurs canadiens» n'aient eu guère de chance de briller. On en verra quelques-uns s'expatrier, pour aller

tenter fortune en Europe ou dans les colonies, en prenant du service dans l'armée ou la marine de Georges III, ou encore en se lançant dans le négoce.

On peut donc se demander ce qui serait advenu des nôtres, si le peuple avait suivi cet exemple, comme il n'avait d'ailleurs que trop tendance à le faire. Il sera arrêté sur cette pente dangereuse par la poigne de fer de Mgr Briand, qui aura l'appui de la plupart de ses curés, des seigneurs (45) restés sur leurs terres et, peut-être aussi, par la soi-disant ignorance des nôtres, qui les protégera contre les idées et les tendances de l'époque.

Voyons, maintenant, ce que les Brooke ont pensé de cette population des campagnes, restée, malgré tout, si attachée à ses vieilles traditions.

Des lettres de Rivers (Mrs. Brooke), deux seulement contiennent quelques lignes sur les Canadiens; les voici:

«Je n'ai trouvé, à chaque pas, sur toute ma route (de Québec à Montréal), que des filles charmantes, vives, pleines d'esprit, coquettes, enjouées, habillées comme les Bergères des Romains, & qui n'ont pas la plus légère teinte de cette mauvaise honte qu'on remarque dans nos Villageoises les mieux élevées . . . »

Voilà qui est bien, trop bien, mais voyons la suite:

«Les Paysans sont ignorans (46), paresseux, mal-propres, stupides au delà de tout ce qu'on en peut dire: mais bons, affables, civils; ils se font un plaisir de l'hospitalité, & ils s'en acquittent avec une attention qui doit plaire à tout voyageur qui à l'âme bien placée . . . Leur conversation est gaie & amusante.

(9 juillet 1766).

«Cette Colonie est une mine abondante qui n'est pas encore ouverte. C'est le sol le plus riche pour y cultiver le bled & y élever du bétail. Les Canadiens se trouvent à leur aise, presque sans travail. La bigotterie, la superstition, la stupidité &

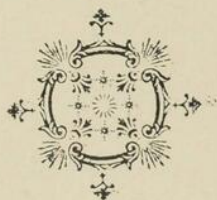


Portrait de Mme Frances Brooke, auteur de l' « Histoire d'Emilie Montague ». Cette gravure ancienne nous la fait voir à l'époque de ses débuts littéraires, avant son mariage avec le Révérend John Brooke, qu'elle viendra, par la suite, rejoindre à Québec.

HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE,
PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur
F R E N A I S.

PREMIERE PARTIE.



A P A R I S,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue
des Mathurins, au Roi de
Danemarck.



M. D C C. L X X.

Avec Approbation & Privil. du Roi.

Page-titre de l'édition française (1770) de l'« Histoire d'Emilie Montague ». Publié en anglais à Londres en 1769, cet ouvrage, dont on a pu dire qu'il a été « notre premier roman canadien », connut plusieurs éditions, tant en français qu'en anglais.

la paresse réunies, n'ont pas eu assez de force pour plonger les habitants dans la misère.

«Les Curés m'ont reçu avec la plus grande honnêteté, quoiqu'ils n'aient que de misérables Cures. Le Clergé Paroissial est utile par tout & devrait être dans une plus grande aisance. Mais je n'aime pas les Moines; ce sont autant de bourdons dans la ruche politique, qui semblent ne s'étudier qu'à se rendre le plus inutiles qu'il leur est possible dans le monde.

«J'ai fait, partout où j'ai passé, une visite à la Dame du village. Pour les Seigneurs, si j'en excepte deux ou trois, il n'y en auroit pas un seul qui méritât qu'on l'allât voir s'il n'était pas marié ».

(*Sans date*).

C'est tout et c'est assez ! Voila donc ce que Mrs. Brooke a su voir des nôtres en cinq ou six ans de séjour au Canada . . . Mais il y a les lettres de Sir William Fermor (le Rév. Brooke ?). Nous y découvrirons quelques observations justes, des vérités désagréables pour notre amour-propre, d'utiles conseils et de pitoyables sornettes:

LETTRES de SIR W. FERMOR:

«Il semble que les François, en formant cette colonie, n'aient eu d'autre vue que de faire la conquête du pays. Leur système paroît n'avoir été que militaire sans mélange, pour ainsi dire, de commerce.

«Les possessions sont militaires. Chaque paysan est soldat, chaque officier est Seigneur, & tous servent sans paie quand le besoin l'exige. Ce service — si l'on en excepte un cens, qui est très-modique, & qu'ils paient par forme d'hommage — est la seule chose qu'ils doivent pour leurs terres.

«Les Paysans sont, en général, d'une grande taille & robustes. Leur indolence est excessive: ils aiment la guerre & détestent le travail. Alertes, braves, hardis en campagne,

la paresse & la nonchalance les engourdit chez eux. La stupidité, l'ignorance dans laquelle ils sont plongés, n'altère point en eux les grands sentimens de l'honneur, & ils ne sont jamais plus heureux, quoiqu'ils servent sans paie, que lorsqu'on les appelle à la guerre.

«Il n'y a, peut-être, point d'hommes plus vains. Les François leur paroissent le seul peuple civilisé qu'il y ait au monde; mais ils se regardent comme la fleur de la Nation (47). On m'a assuré qu'ils avaient eu une aversion & un mépris extrêmes pour les troupes Françaises (48) qui vinrent à leurs secours pendant la dernière guerre. Toute leur estime se tourna sur le Marquis de Montcalm; elle alloit jusqu'à l'idolâtrie, & j'en ai vu plusieurs verser des larmes à son seul nom.

(*Lettre LXXII*).

«La pauvreté est la compagne inséparable de la paresse & de l'indolence. La fertilité du sol n'empêche pas les Canadiens d'être pauvres sur des terres qui leur appartiennent & dont ils ne payent que le cens le plus modique à leurs Seigneurs.

«Il est rare de voir des paysans marcher à pied. Ce seroit même une fatigue insupportable pour eux que de monter à cheval: à l'imitation de leurs Seigneurs qui sont aussi lâches & aussi paresseux, ils se penchent nonchalamment, selon la saison, dans un traîneau ou dans une chaise. Ils ne se donnent pas même la peine de conduire la voiture. Un Domestique, assis sur le siège, mène le cheval. Ils ont l'hyver les mains dans un gros manchon, & avec tout cet appareil, qui annonce de l'opulence, leurs femmes & leurs enfants n'ont souvent pas de pain.

«L'hyver se passe parmi eux dans un mélange d'enjouement & d'inaction. Leurs momens de gaieté sont remplis par la danse & les festins. Ils fument & boivent de l'eau-de-vie auprès d'un poele bien échauffé pendant tout le reste du temps. Lorsque le retour de la belle saison les invite à cultiver

la terre pour se procurer leur subsistence, ils se contentent de retourner une seule fois le gazon. Ils n'y répandent point d'engrais, & la terre, sans être ameublie par la herse, reçoit la semence qu'ils y jettent, & ils ne s'en inquiètent qu'au moment de la récolte (49).

«Le goût universel pour les amusemens dans cette saison, donne une habitude de dissipation & de fainéantise qui rend le travail plus difficile, plus fâcheux, plus incommode lorsque la belle saison reparaît.

«La religion qu'ils suivent offre avec cela des obstacles qui nuisent à l'industrie & à la population. Les fêtes nombreuses les accourrent à l'oisiveté (50), & les Couvens enlèvent à la Société un grand nombre de sujets qui lui seroient utiles. C'est ainsi que la paresse & les abus qui se glissent dans la pratique de la Religion, s'opposent aux vœux de la Providence & rendent la bonté du Ciel inutile.

«Je crois qu'il ne seroit pas difficile de réformer ces abus dans le Canada, sans porter d'atteinte ni d'altération aux Dogmes de la Foi des Habitans. Il seroit injuste, inhumain & peu sage, de les gêner dans la liberté de rendre un culte à la Divinité de la manière qu'ils croyent la meilleure." (*Lettre CXVIII*).

«J'avoue que l'Angleterre est peuplée: mais elle ne l'est qu'en proportion de son étendue, & elle ne peut pas fournir à la population de ses colonies. Les Habitans lui sont d'ailleurs trop utiles pour qu'on en doive souffrir l'émigration (51).

«Les Colonies sont absolument nécessaires à notre commerce. Elles sont la source la plus sûre & la plus abondante de notre opulence. C'est d'elles, principalement, que dépend l'existence de notre puissance comme Nation commerçante. Il est donc très-essentiel que l'attention du Gouvernement se porte sans cesse à en accroître la population & à les rendre plus florissantes.

«Mais il n'est pas moins intéressant, en même temps, que cette population ne s'augmente pas au détriment de celle de l'Angleterre. C'est ce qui rend l'acquisition que nous avons faite d'un peuple aussi nombreux que celui du Canada très-précieuse. On nous auroit donné une étendue de terre déserte & inculte, encore plus grande, que nous n'en retirerions pas tant d'avantages. La portion industrielle du peuple anglais ne passe point dans les Colonies, & l'on n'y voit arriver que des essaims de vagabonds, de libertins, & de gens livrés à la paresse & à l'oisiveté qui ne valent rien nulle part (52).

«Pussions-nous conserver un si grand nombre de sujets ! Il faudrait pour cela les gouverner avec bonté; les exciter à parler notre langue, leur faire connoître la douceur de nos lois & leur inspirer l'idée qu'elles sont faites pour rendre un peuple heureux. Il faudroit, en même temps, tourner leur esprit à l'industrie & au commerce. C'est l'unique moyen de leur procurer de l'aisance & d'augmenter leur nombre.»

Et cette lettre se termine sur cette petite phrase, annonciatrice d'un mal dont nous n'avons pas cessé de souffrir: «La pulmonie ne laisse pas que de faire des ravages parmi la jeunesse».
(*Lettre CXXIV*).

A quelques mots près, cette lettre est fort sensée. Celle qui suit l'est beaucoup moins, comme on va le voir.

«Je voudrois qu'on établît ici des Écoles gratuites pour enseigner l'Anglais aux enfans (53). Il faudroit que les sujets d'un même Souverain n'eussent que le même langage: c'est un lien d'affection & de fraternité, cela cimente les unions. Il ne serait pas difficile d'exciter les Canadiens à parler notre langue, & à leur faire faire tout ce qui pourroit contribuer au plus grand bien de la Colonie. Il faudroit, peu à peu, rendre l'Anglois

le langage de la Cour du Gouverneur. La Noblesse, qui ne peut obtenir de faveurs que par lui, le rendroit bientôt le langage universel...

«La passion dominante des Canadiens est l'ostentation. Je suis persuadé que le grand attachement que la Noblesse a pour la France puise sa source dans la répugnance qu'elle auroit à se défaire des Croix de Saint-Louis dont elle est décorée. Ne pourroit-on pas instituer quelque ordre semblable pour le Canada?

«Les Paysans ont beaucoup gagné ici en changeant de Maître. Leur propriété est plus assurée, leur indépendance est plus grande, plus affermie, leurs profits sont plus que doublés. Ils sont fort attachés à notre Gouvernement».

(Lettre CXXXVIII)

«Les Canadiens sont plutôt dévots que vertueux. Ils ont de la Religion sans morale & un sentiment de l'honneur sans avoir une exacte probité...»

(Lettre CLII.)

«Je voudrais qu'il n'y eut que les filles des Seigneurs qui puissent devenir Religieuses. J'en ferois une espèce de privilège de leur naissance. Je voudrais que leurs Vœux se bornassent à celui de l'obéissance simplement. Il faudroit qu'elles puissent se retirer pour se marier...

«J'allai il y a quelques jours rendre visite à une Dame Française. Sa fille, âgée de seize ans, & qui est charmante, me dit qu'elle alloit entrer au Couvent dans le dessein de prendre le Voile. Je lui demandai quel Couvent elle avoit choisi : c'étoit l'Hôpital Général. «Je suis bien aise, lui dis-je, que ce ne soit pas les Ursulines. Vous n'auriez jamais pu vous accoutumer à l'austérité de leur Institut». «Oh ! ce n'est pas cela, dit-elle, qui m'auroit retenue. Mais l'Habit de l'Hôpital-Général...

Je souris.

... est si léger».

Et si séant, Mademoiselle ».

« Elle sourit à son tour & je la laissai bien convaincue de la sincérité de sa vocation . . . » (*Lettre CLIII*).

Nous terminerons toutes ces citations par ce passage de la seule lettre de Mlle Fermor, écrite avant son départ, où il soit question de nos gens de la campagne.

« Je m'occupe tout ce jour à aller tantôt chez un Paysan du voisinage, tantôt chez l'autre. J'aime ces bonnes gens. Ils m'aiment tous . . . Je ne sors pas d'un endroit que je n'entende dire que je suis la femme du monde la plus aimable & la plus généreuse. On ajoute pour refrain: « C'est bien dommage qu'une aussi bonne âme soit damnée ! »

Nous pouvons croire, sans la moindre hésitation, que cette petite scène a été croquée sur le vif!

o o o

Neuf ans après le départ de Mrs Brooke, soit en 1777, une autre dame, tout aussi digne de retenir notre attention, arrivera à son tour à Québec. Celle-là n'est pas une femme de lettres, mais elle note ses observations dans son journal et correspond régulièrement avec ses parents demeurés en Europe.

C'est ainsi que le 11 juin 1777, elle écrira:

« Québec nous est apparue à dix heures du matin. A première vue, la ville nous a semblé fort belle, et, en admirant toute la perspective qui s'offrait à mes yeux, je me souvins de la magnifique description que nous en a donnée Émilie Montague dans ses lettres, et je la trouvai bien exacte . . . »

Madame la baronne de Riedesel, née Frédérika von Massow, allait demeurer six longues années en Amérique, mais c'est là une autre histoire !

NOTES ET RÉFÉRENCES

- (1) T. CHAPPAIS, *Cours d'Histoire du Canada*, Montréal, 1919 vol. 1, p. 1.
- (2) Pourquoi cette simple mention «par M. Brooke»? Nous sommes là, croyons-nous, en face d'une petite supercherie du libraire. Bien qu'elle fut avantageusement connue des amateurs de romans, Mrs. Brooke avait auprès du public français un compétiteur dangereux, Henry Brooke, dont *The Fool of Quality* remportait en ce moment un gros succès. Gauguéry ou Frénais ont-ils voulu exploiter cette similitude de noms?
- (3) «Mr. Yorick», pseudonyme adopté par le "clergyman" Laurence Sterne pour publier un livre quelque peu libertin.
- (4) Pierre GAXOTTE, *Le Siècle de Louis XV*, Fayard, Paris, 1933, p. 348.
- (5) Cf. Rapport sur les Archives du Canada, Ottawa, 1912. Correspondance du général Murray. La lettre du 27 octobre 1764 est un véritable plaidoyer en faveur d'un «peuple misérable qui doit maintenant tout abandonner ou se soumettre à la persécution des plus cruels, ignorants et repaces fanatiques qui aient jamais existés». Il ajoute qu'il ne saurait voir la misère d'un peuple qu'il aime et admire.
- (6) Cf. *Mandements des Evêques de Québec*, Québec, 1888, vol. II, p. 169; Mandement du 4 juin 1763.
- (7) Dans une lettre à Lord Halifax (juin 1764) Murray lui donnera des détails sur la «trop grande vénération de Roubaud pour le sexe». Rapport sur les Archives du Canada, Ottawa, 1912, p. 97.
- (8) Hector-Théophilus Cramahé sera nommé lieutenant-gouverneur en 1771, en l'absence de Sir Guy Carleton.
- (9) L'abbé L. GROULX, *Lendemain de conquête*, Montréal, 1920, p. 78.
- (10) Marie-Jeanne de Laboras de Mézières. Elle avait épousé M. Riccoboni, directeur du Théâtre Italien.
- (11) Cf. Charles S. BLUE, *Canada's First Novelist*, The Canadian Magazine, novembre 1921.
- (12) En novembre, Sir James Murray écrit à sa femme: «Mrs. Brooke arrived here some time ago in perfect health». Rapport sur les Archives du Canada, Ottawa, 1912, p. 88. Moins heureux que le Révérend Brooke, Murray ne put convaincre sa femme de venir le rejoindre. Il lui parle de la nécessité «d'une grande variété de somptueuses toilettes» et que le peuple «s'attend à voir l'épouse du gouverneur ajustée comme elle devrait l'être»... mais elle ne viendra pas!
- (13) En 1762, le Séminaire avait concédé à Thomas Ainsley le terrain où s'élevait la résidence d'été qui avait appartenu à Mgr Dosquet, évêque de Samos.
- (14) H. C. STUART, *The Church of England in Canada*, 1759-1793, Montreal, 1893, p. 25.
- (15) *La Gazette de Québec*, notre première feuille publique, publiée en anglais et en français, avait vu le jour en juin 1764.
- (16) Il ressemblait, en cela du moins, à l'évêque anglican Jacob Mountain, qui arrivera à Québec en 1793, et dont un voyageur anglais, John Lambert, dira: "The Protestant bishop of Quebec is said to be a man of abilities, and a most eloquent and masterly preacher... He preaches two sermons annually!" *Travels through Canada*, by John Lambert, Londres, 1816.

- (16) Cf. Chs. S. BLUE, *The Canadian Magazine*, 1921.
- (17) Le 29 juillet 1765, dans une lettre adressée à lord Hillsborough, Murray accuse «le Dr Brooke, chapelain, d'être un des chefs de la cabale». *Rapport sur les Archives Canadiennes*, Ottawa, 1912, p. 103.
- (18) Documents relatifs à l'histoire constitutionnelle du Canada, 1921, p. 204. Cette pétition est de 1765.
- (19) Lettres de Murray citées par M. Blue.
- (20) Lettre en date du 8 janvier 1764. Cf. Chs. S. BLUE, *Canada's First Novelist*.
- (21) Il avait fait la traversée en même temps que Cramahé, Montgomery, le futur général qui se fera tuer devant Québec, un jésuite, le Père Lajoncaire, et l'ex-jésuite DeLisle, devenu ministre de l'église anglicane. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, 1912, p. 64.
- (22) Cf. L'abbé H.-R. CASGRAIN, *Oeuvres complètes*, Québec, 1875.
- (23) Le baron Francis Maseres, nommé procureur général, arriva à Québec en 1766. Calviniste d'origine française, il était né à Londres (1731-1824). Il aurait voulu assimiler les Canadiens et, de retour en Angleterre, il se fera le conseiller du parti anglais du Canada.
- (24) On a dit que «ses gracieuses descriptions de la nature vierge, forte et belle du Canada» engagèrent plusieurs familles anglaises à émigrer.
- (25) Henry FIELDING (1707-1754), auteur du célèbre roman *Tom Jones*, publié en 1748.
- (26) Lettre de Mme de la Popelinière au duc de Richelieu.
- (27) Cf. Philippe VAN TIEGHEM, *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau, Paris, 1929, p. 129.
- (28) En 1762, décédait en Angleterre une célèbre épistolière, Lady Mary Wortly Montagu. Mrs Brooke a-t-elle voulu évoquer son souvenir en choisissant pour son héroïne le nom d'Emily Montague?
- (29) M. J.-M. LeMoine paraît avoir soupçonné la même chose quand, dans ses *Monographies et Esquisses*, Québec, 1885, il écrit: «Quant à moi je préfère la coquette, la gaie Bella Fermor, à la tendre, à la «divine» Emilie», p. 195.
- (30) Le recensement de 1762 indique qu'il y avait dans le gouvernement de Québec près de 4,500 chevaux pour environ 3,800 familles, ce qui n'est certainement pas exagéré.
- (31) Toujours d'après le recensement de 1762, soit deux ans après la conquête, il y avait dans le gouvernement de Québec 15,349 bêtes à cornes, 7,751 moutons et 9,251 porcs.
- (32) Québec, à cette époque, avait tout au plus 5,000 habitants, sans tenir compte d'une faible garnison.
- (33) Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut se souvenir que cette lettre est écrite par le colonel Rivers.
- (34) Catherine Wheelwright, Mère de l'Enfant-Jésus; elle mourut en 1780.
- (35) Cf. *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, vol. III, p. 211.
- (36) Pas une seule des lettres d'Émilie Montague ne contient la moindre allusion aux Canadiens.
- (37) Ce sera Sir Guy Carleton, plus tard lord Dorchester.

(38) Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, vol. XVII, p. 333.

(39) Il y a là contradiction flagrante avec la lettre de Rivers, citée plus haut (1er juillet). Autre indice que ces lettres n'ont pas été écrites par la même personne.

(40) Ce bastion faisait face à la rivière Saint-Charles et s'élevait à peu près où se trouve maintenant la rue Chauveau, entre l'Hôtel-de-Ville et l'Académie de Québec. Une des estampes de Richard Short, gravées en 1760 ou 1761, nous montre ce bastion ainsi que le couvent des Ursulines tels qu'on pouvait les voir des fortifications situées plus à l'ouest.

(41) On ne fait que continuer, au lendemain de la Conquête, la fête commencée sous Bigot: «Misère affreuse au gouvernement de Québec... Il n'y a jamais eu tant de bals ni de jeux de hasard aussi considérables». Qui a écrit cela? Montcalm! Murray aurait pu en dire autant.

(42) «Avant 1760, la société cultivée se laisse envahir par la pensée de Voltaire. Après la Conquête la société perd une partie de son élite qui l'a corrompue, elle ne perd pas son esprit. Bien plus, les courants d'indépendance produits par la frivolité française vont bientôt grossir en un torrent d'incrédulité». M. TRUDEL, *L'Influence de Voltaire au Canada*, Montréal, 1945, Vol. I, p. 39.

(43) «C'est Montréal, surtout, qui souffrit de cet engouement de nos Canadiennes pour des mariages qui, le plus souvent, leur faisaient perdre leur langue quand ils ne les conduisaient pas à l'apostasie». P.-G. ROY, *A travers les Anciens Canadiens de P.-A. de Gaspé*, Montréal, 1943, p. 185.

(44) «... dans ce clergé trop longtemps privé de chefs, de douloureuses défections se sont produites. A peine est-on remis de la folle équipée du Père Roubaud, qu'un franciscain, le Père Veyssière, abjure publiquement à Québec et devient ministre protestant aux Trois-Rivières. Vers le même temps, un récollet, le Père Houdin, s'affiche comme chapelain d'un régiment anglais». L'abbé L. GROULX, *Lendemain de conquête*, Montréal, 1920, p. 227. Il y aura encore l'ex-jésuite DeLisle, devenu lui aussi ministre anglican, qui arrivera au pays en 1766.

(45) Ce même clergé et cette noblesse sauveront la colonie pour l'Angleterre en 1775, presque malgré le peuple qui, malheureusement cette fois, refusera d'écouter leurs conseils.

(46) A-t-on assez reproché à nos habitants d'être ignorants? Ils l'étaient ni plus ni moins que les paysans d'Europe à la même époque. Cf. *Political and Historical account of Lower Canada*, etc., Londres, 1830, pp. 120 et 124.

(47) Montcalm écrivait déjà en 1756: «Les Canadiens se croient, sur tous les points, la première nation du monde». Cf. T. CHAPAIS, *Le Marquis de Montcalm*, Québec, 1911.

(48) Ceci est exact. Cf. Ferland, Chapais, etc.

(49) «Les habitants canadiens... réduits à leurs seules lumières, vivaient isolés, étrangers à toutes réformes, on les verra reprendre jusqu'à l'épuisement les mêmes cultures, les mêmes expériences, et de plus en plus s'enliser dans la routine». L'abbé L. GROULX, ouvrage cité, p. 190. Voir aussi J.-E. ROY, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, Lévis, 1904, Vol. IV, pp. 182-183.

(50) Sur ce point, l'auteur a raison. Par la suite, nos évêques supprimeront de nombreuses fêtes ou les renverront au dimanche suivant. Cf. *Mandements des Evêques de Québec*, Québec, 1888, vol. III.

(51) Il n'y aura de véritable émigration vers le Canada qu'après les guerres napoléoniennes, pour obvier au chômage et à la misère, particulièrement en Irlande. Les Loyalistes, qui arriveront au Canada à partir de 1782, iront presque tous s'établir dans ce qui deviendra, en 1791, le Haut-Canada.

(52) A rapprocher de la lettre de Murray à lord Shelburne; «La plus immorale collection d'individus que j'aie jamais connue...»

(53) L'évêque anglican Jacob Mountain tentera de réaliser ce projet trente ans plus tard: ce sera l'Institution Royale, qui périlitera pendant des années, puis disparaîtra.

LA BARONNE DE RIEDESEL OU LE MODELE DES EPOUSES

Il n'y a qu'un bonheur: le devoir.

Carmen SYLVA.

Au moment où, à Londres, Mrs. Frances Brooke remet à l'éditeur Dodsley le manuscrit de son roman *The Story of Julia Mandeville*, traversons le Pas-de-Calais et les Pays-Bas et gagnons le duché de Brunswick, au centre de l'Allemagne, pour assister à un mariage au petit hameau de Newhaus.

Ce fut, en effet, le 21 décembre 1762 que Frederika von Massow, âgée de 16 ans, épousa le colonel baron Frederick Adolph von Riedesel, âgé, lui, de 24 ans (1). La cérémonie fut suivie de fêtes très brillantes, auxquelles le duc régnant lui-même voulut assister avec sa cour. Mme de Riedesel nous dira un jour, dans ses Mémoires, que quatre des plus belles demoiselles de la noce se firent peindre pour cette occasion, chacune représentant une saison. La mariée, qui était du nombre, personnifiait tout naturellement le Printemps, ce qui lui revenait de droit, car elle était vraiment très jolie, si on en juge par ce portrait qui nous a été conservé par la gravure (2).

Frédérique était la fille d'un important fonctionnaire de la cour de Brunswick, le seigneur von Massow qui, pendant la guerre de Sept Ans, avait été chargé par Frédéric II de missions importantes auprès de ses alliés.

Mais cette guerre venait de prendre fin et les préliminaires de la paix, signés en novembre, avaient permis au colonel baron d'obtenir un congé pour aller se marier. Les fêtes terminées, il dut cependant rejoindre ses soldats, en attendant la signa-

ture du traité de paix. En 1763, son régiment ayant été envoyé en garnison à Wolfenbützel, il s'y achètera une maison et sa jeune femme viendra l'y rejoindre. Jusqu'en 1776, les deux époux, qui s'adorent, y vivront heureux et ignorés — ils auront deux charmantes fillettes: Gustava et Frederika.

Petits pays d'Allemagne

En cette même année 1776, où nous allons les retrouver, l'Allemagne comptait un puissant monarque, Frédéric II qui, après avoir agrandi son royaume aux dépens de l'Autriche-Hongrie, s'occupait activement de l'organiser et de le rendre prospère. On y trouvait encore quelques autres royaumes de second ordre, tels la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg; tout le reste de ce vaste territoire relevait de quelque trois cents roitelets indignes de toute attention, exception faite des familles régnantes de Brunswick et de Saxe-Weimar. De la première, nous retiendrons que Ferdinand, duc régnant, était le beau-frère de Frédéric II et le père de la duchesse-douairière Anne-Amélie de Saxe-Weimar.

Cette douairière de 36 ans, son mari étant mort fort jeune, aimait les lettres et la musique et elle s'était mis en tête de faire de Weimar, bourgade de deux cents maisons et de six mille habitants, l'Athènes du Nord; et, ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'elle y réussit. C'est pourquoi on trouve à sa petite cour, où elle a su les attirer, ces trois grands noms de la littérature allemande: Wieland, Herder et Goethe. Ce dernier, âgé de 26 ans, est déjà célèbre par sa tragédie *Goetz von Berlichingen* et surtout par son roman de *Werther*.

Le duc Karl-August a dix-huit ans et il est marié depuis un an. C'est un soldat, un chasseur et un reître; Goethe en fera encore un grand prince et un savant (3). Il y a, à Weimar,

un théâtre où l'on joue chaque semaine des pièces de Destouches, Gresset et Voltaire, car toute cette société parle communément le français. On lit aussi les œuvres de Schiller et de Klopstock. On peut dire, qu'à ce moment, Weimar est quasi la capitale littéraire de l'Europe.

La France, quant à elle, a un nouveau roi qui a été couronné le 11 juin 1775. Elle en attend un retour aux plus beaux jours de la monarchie et c'est d'avoir trop espéré de lui que sa désillusion sera d'autant plus grande et sa réaction si brutale. Voltaire et Rousseau achèvent leurs jours et Necker vient d'être appelé, par le jeune roi, pour tenter de mettre de l'ordre dans les finances du royaume.

Au théâtre, on applaudit *Le Barbier de Séville* ; à l'opéra, piccinistes et gluckistes se chamaillent, mais les compositeurs à la mode sont Grétry, Monsigny, Gossec et Dalayrac, petits maîtres de la romance langoureuse ; à Versailles, les belles marquises roucoulent *Plaisir d'amour* . . .

En Angleterre, on assiste à l'agonie du classicisme et les premiers tenants du romantisme ne se sont pas encore affirmés. Mais en cette année 1776, Albion a bien d'autres soucis. Inquiète de la situation en Amérique et n'ayant pas les troupes suffisantes, sous la main, pour mater ces insolentes colonies, qui osent se révolter contre le droit qu'elle s'arroge de les taxer, elle décide sans plus tarder de recruter des mercenaires.

Des traités sont rapidement signés avec plusieurs petits états allemands, dont les princes, désireux d'imiter leurs puissants voisins, ne regardent guère aux moyens «pour avoir, eux aussi, leurs châteaux, leur cour, leurs feux d'artifices et leurs maîtresses». (4).

C'est ainsi que la flotte anglaise s'en fut embarquer à bord de ses transports 17,000 soldats, loués au bon prix. Quatre

mille trois cents d'entre eux étaient des Brunswickois qui furent placés sous les ordres du baron Frederick-Adolph de Riedesel (5).

Le baron, adjudant-général de l'armée de Brunswick depuis 1767, est promu major-général. Lorsqu'il quitte son épouse, le 22 février, celle-ci est sur le point d'accoucher. Elle le rejoindra en Amérique dès que sa santé le lui permettra (6). Il s'embarque à bord d'un navire de guerre, le «Pallas», et le 21 mars 1776, il adresse à sa femme la première lettre d'une correspondance qui ne cessera que le jour où celle-ci sera venue le rejoindre en Amérique avec ses trois filles.

«Je me lève à sept heures, après avoir dit mes prières au lit, écrit-il. Nous nous habillons rapidement nous-mêmes et déjeunons à la mode anglaise de thé, de pain et de beurre. Je monte alors sur le pont pour y fumer ma pipe... Dîner à deux heures, suivi d'une heure employé à boire des santés. Puis le café. Dans la soirée un rubber de whist. A 8 h. 30 des viandes froides, avec vin ou bière. Au lit à dix heures.»

Ainsi qu'on peut le voir, le général de Riedesel était un bon Allemand, pour qui les questions de nourriture et de boisson n'étaient pas sans importance et ce n'est pas dans ses lettres à son épouse que nous trouverons grand'chose à retenir. Le convoi, transportant les troupes de Riedesel, quitta Portsmouth le 4 avril, 1776 et atteignit Québec le 1er juin.

Le général et ses soldats seront cantonnés dans le gouvernement des Trois-Rivières, où ils passeront aussi l'hiver de 1776-1777. Il semble qu'ils se soient bien entendus avec les habitants et la discipline fut maintenue dans tous les cantonnements. Riedesel lui-même logeait aux Trois-Rivières, où il se fit de bons amis de la famille Tonnancour (7) et surtout du grand vicaire, M. de Saint-Onge (8).

Voici ce qu'il dira à sa femme des Canadiens, dans une de ses premières lettres écrites des Trois-Rivières:

«Les habitants sont excessivement courtois et obligeants, et je ne crois pas que nos paysans, dans les mêmes circonstances, se conduiraient de façon aussi satisfaisantes (avec des troupes cantonnées dans leurs villages). »

Le Canada de 1774 à 1776

D'importants événements s'étaient déroulés au Canada depuis le début de l'année 1774. L'Acte de Québec, que Sir Guy Carleton lui-même était aller réclamer à Londres, refusant de revenir au pays qu'il n'eût été approuvé par les Communes (9), allait enfin accorder une certaine mesure de liberté aux Canadiens. Pendant les quatre années d'absence du gouverneur, le clergé et la noblesse avaient fait tout en leur possible pour maintenir la paix dans la province et mettre les nôtres en garde contre la propagande, de jour en jour plus active, des agents venus de Boston et de Philadelphie pour soulever les esprits, soudoyer des complices et crier bien haut contre les «exactions» de la métropole.

La crise, entre l'Angleterre et ses colonies, avait, en effet, atteint son point culminant et les «Bastonnais» ou «Yankais», comme les appelaient les nôtres, cherchaient à se faire des alliés des anciens colons français, qu'ils avaient combattus quinze ans plus tôt. Ceux-ci, peu pressés de se mêler à une querelle de famille, avaient jusque là prêté assez peu d'intérêt au conflit qui se préparait.

La grande majorité des Canadiens ne sut d'abord que penser de l'Acte de Québec; constatant que l'Angleterre daignait enfin s'occuper d'eux, ils l'acceptèrent non comme une faveur, mais plutôt comme la reconnaissance d'une partie de leurs justes revendications... et ils attendirent les événements.

Il n'en fut pas de même chez les Anglais de Québec et de Montréal (10). Quoi ! le gouvernement de la métropole rejetait leur demande d'une assemblée, où ils eussent été les seuls maîtres des destinées de la province et de ses habitants ? Et pour comble, on rendait à ces crétins de Canadiens une partie des lois françaises d'avant 1759 et on ne réclamait plus d'eux qu'un simple serment pour remplir un emploi public ? By Jove ! cela ne se passerait pas ainsi et ils sauraient bien faire entendre raison à Georges III ! S'il préférait courtiser les Canadiens, plutôt que favoriser ses loyaux sujets, établis au Canada depuis quelques années, ceux-ci pourraient bien s'aviser de faire cause commune avec leurs frères du sud !

Aussi, à peine de retour au pays, Carleton eut-il à faire face à une situation à la fois fort embrouillée et très inquiétante. Il apprenait, coup sur coup, que le Congrès invitait le Canada à lui envoyer des députés et que le général Gage, gouverneur du Massachusetts, lui réclamait des renforts à grands cris.

Si Carleton avait espéré que l'Acte de Québec ferait des Canadiens, du jour au lendemain, d'enthousiastes sujets de la Couronne, il s'était trompé et de beaucoup. Quant à l'élément anglais, il n'avait plus à compter sur lui. Il n'en forma pas moins le Conseil législatif, autorisé par l'Acte de Québec, et il y fit entrer Hector-Théophilus Cramahé, lieutenant-gouverneur, William Hey, juge en chef, Hugh Finlay, Thomas Dunn, James Cuthbert, Collin Drummond, George Pownall, Francis Lévêque, Edward Harrison, John Collins, Adam Mabane, Joseph Chaussegros de Léry, Roch de Saint-Ours, Pécaudy de Contrecoeur, George Alsopp, Charles-François de Lanaudière, Lacorne de Saint-Luc, Alexandre Johnston, Conrad Gagy, Picoté de Bellestre, Des Bergères de Rigauville et John Fraser.



Baroness
Amalie von Riedesel
nee de Masfou

Portrait de la baronne de Riedesel, peint à l'occasion de son mariage, par l'artiste allemand Tischbein. Mme de Riedesel publiera, en 1800, sous le titre de « Voyage du devoir », le récit de son séjour en Amérique de 1777 à 1783.



Mme John Graves Simcoe, en costume gallois. Elle était l'épouse du premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, province créée par la Constitution de 1791. Le journal de son séjour en Amérique a été édité, pour la première fois, en 1911, par John Ross Robertson.

Le 17 juin 1775, la bataille de Bunker-Hill marquait l'ouverture des hostilités entre la Grande-Bretagne et ses colonies d'Amérique.

Bien que désireux de s'attaquer au Canada, qu'ils savaient à peu près sans défense (11) et où ils comptaient être accueillis à bras ouverts, par une bonne partie des négociants anglais et avec sympathie par la plupart des Canadiens, les Américains n'en voulurent pas moins attendre la venue de l'automne et la fermeture de la navigation sur le fleuve, certains de n'avoir ainsi à faire face qu'à une poignée de soldats et assurés qu'aucun secours ne pourrait atteindre le pays avant le printemps. Le gouverneur, qui sentait venir l'orage, voulut mobiliser les milices des campagnes, mais partout les Canadiens refusèrent de s'enrôler. (12) A Québec seulement, la population répondit à son appel et prit les armes (13); ceux qui auraient refusé de le faire n'auraient eu, d'ailleurs, d'autre alternative que de quitter la ville (14). Au milieu de tous ses tracas, Carleton ne pourra compter, en définitive, que sur un seul homme influent, Mgr Briand (15). Ces deux-là, le prêtre et le soldat, appuyés par les seigneurs, la plupart des curés et quelques centaines de Canadiens, fidèles à leur serment d'allégeance, feront plus que quiconque pour conserver le Canada à l'Angleterre et sauver les nôtres presque malgré eux.

Dès le début de novembre, Montgomery envahissait la province et, un mois après, il était devant Québec (15a) où l'attendait Arnold, venu par la Kennebec. Pour défendre la ville, Carleton n'a sous ses ordres que 700 miliciens canadiens et 900 soldats, miliciens, matelots et artilleurs anglais. La province tout entière est dans l'anarchie la plus complète.

Nous ne raconterons pas ici le siège, où se joua, dans la nuit du 31 décembre, le sort de la domination anglaise au Canada. Nos chefs, noblesse et clergé, avaient fait leur devoir

avec vaillance. «Ils eurent la clairvoyance, la sagesse et le courage. Résolument et presque violemment, ils arrêterent notre peuple sur le bord de l'abîme où il allait tomber » (16).

Le 6 mai 1776, 9,000 soldats débarquaient à Québec et la province fut bientôt débarrassée du dernier trainard de l'armée continentale (17). Le 1er juin, de nouveaux renforts arrivaient — il s'agissait des Brunswickois commandés par le général de Riedesel. Un mois plus tard, le 4 juillet, les États-Unis proclamaient leur indépendance, mais la guerre allait se continuer jusqu'en 1783, bien que plus un seul soldat américain ne dut remettre le pied sur notre sol.

Les années qui s'écouleront de 1776 à 1783 n'en seront pas moins, pour les Canadiens, des années de crainte et de stupeur, avec le cortège de la misère et de la détresse. Pour ajouter encore à leurs malheurs, le mal de la Baie Saint-Paul ira grandissant et envahira bientôt presque toute la province (18).

La part que prendra la France à la révolution américaine viendra encore ajouter aux difficultés. «La navigation fut tellement entravée, mentionnera l'Annaliste des Ursulines de Québec, que le Monastère percevait à grand peine ses revenus d'outre-mer». Français et Américains prendront, cependant bien garde de laisser savoir aux Canadiens que les colonies révoltées n'avaient accepté l'aide de la France, qu'à la condition expresse que celle-ci ne réclamerait pas le Canada, comme prix de ses services. Ceux des nôtres qui allaient continuer de travailler pour le compte du Congrès se faisaient donc gravement illusion, s'ils n'étaient pas tout simplement des traîtres.

De la campagne de 1776, il y a peu à retenir. La flotte anglaise remonta le fleuve dans le but d'aller libérer Montréal, encore aux mains des Américains. Le 16 juin, apprenant le départ de l'armée continentale de Chambly et de Montréal, les troupes mirent pied à terre sur la rive sud et gagnèrent Ver-

chères, puis Laprairie, où elles prirent leurs quartiers. Au mois d'août, Riedesel et ses soldats se rendront à l'Île-aux-Noix et, en octobre, Carleton remportera la victoire navale du lac Champlain. Redoutant l'approche de l'hiver, il croira plus prudent de ne pas s'aventurer plus avant et, au début de novembre, l'armée prendra ses quartiers.

Le départ des troupes du Congrès allait avoir, par ailleurs, des suites désagréables pour certains meneurs qui n'avaient pas cru devoir fuir. Ils s'en tireront tous, cependant, par des séjours plus ou moins prolongés en prison, alors même que les plus coupables crieront le plus fort, par la suite, contre l'odieuse tyrannie dont ils auraient été les victimes ! Nous reparlerons d'eux . . .

La campagne terminée, le général de Riedesel reçut l'ordre de ramener ses troupes dans le district des Trois-Rivières. « Deux escadrons de dragons et trois compagnies du régiment de Riedesel demeurèrent dans notre ville, écriront les Ursulines des Trois-Rivières; il y avait aussi des troupes à la Pointe-du-Lac, au Cap-de-la-Madeleine et au sud du fleuve. Le régiment du prince Frédérick, commandé par le lieutenant-colonel Prétorius, passa l'hiver à Machiche et à la Rivière-du-Loup (ennaut) » (19) . . .

C'est à ce dernier endroit, chez le curé Pétrimoult (20), que le médecin français, Pierre de Sales Laterrière, rencontrera un soir, en compagnie de son ami le comte de Sainte-Aulaire, sans doute un agent du Congrès, un capitaine du régiment de Prétorius et le jettera par la fenêtre. Riedesel, mis au courant de cette rixe, fera en sorte qu'elle n'ait pas de suite.

Le 31 décembre, Riedesel est à Québec, où il prend part à la célébration de l'anniversaire de la défaite de Montgomery. Il y eut grand'messe à la cathédrale pour les catholiques, service pour les protestants, banquet et bal dans la soirée. Carleton a beau-

coup d'estime pour lui, bien plus que pour Burgoyne, récemment arrivé au Canada, et à qui le gouvernement anglais donnera le commandement de la campagne de 1777, ce qui sera un rude coup pour l'amour-propre du gouverneur.

Le 20 janvier, Riedesel donne, à son tour, un bal en l'honneur de la reine d'Angleterre, dont c'est l'anniversaire de naissance. Dans ses Mémoires, il dira de cette fête: «Plusieurs officiers de différents postes se rendirent aux Trois-Rivières à cette occasion. La ville était tellement pleine de vie et de mouvement que les citoyens disaient n'avoir jamais assisté à pareille fête.»

Quittons maintenant le général et voyons plutôt ce que devenait sa femme, demeurée en Europe.

Mme de Riedesel se met en route

La baronne de Riedesel était alors âgée de 30 ans. Dès qu'elle fut relevée, elle s'occupa des préparatifs du long voyage, qu'elle allait entreprendre avec ses trois fillettes et deux domestiques (21).

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Riedesel avait quitté Portsmouth le 4 avril 1776 en route pour le Canada. Un peu plus d'un mois après, soit le 14 mai, la baronne disait adieu aux siens et partait à son tour. Elle comptait atteindre Québec au cours de l'automne. De fait les deux époux ne se reverront qu'en juin 1777. Mais n'anticipons pas.

La baronne a laissé un récit très détaillé de son odyssée; nous en retiendrons juste ce qu'il faut, pour donner une idée de ce que pouvait être un pareil voyage à cette époque. Quoi qu'il lui arrive, on ne l'entendra jamais se plaindre ou douter un seul instant de la Divine Providence. Quand, par la suite, les plus grandes épreuves s'abattront sur son mari, elle remerciera

Dieu d'être à ses côtés pour le soutenir et l'encourager. En bonne ménagère, elle notera aussi le prix des repas, des chaises de poste, des logements . . .

A peine en route, elle se fait exploiter par le propriétaire d'une auberge où elle s'est arrêtée: «J'ai payé dix groschen pour une soupe à la bière», gémit-elle.

A Maestricht, on la met en garde contre les malfaiteurs qui infestent toutes les routes. Au cours de la quinzaine précédente, paraît-il, on en avait pendu pas moins de cent trente, mais il en restait encore des milliers en liberté !

«Nous traversons une forêt au crépuscule, écrit-elle quelques jours plus tard. Soudain un objet suspendu dans les airs me frappe au visage par la fenêtre ouverte de ma voiture. Je m'informai de ce que cela pouvait être. C'était les pieds d'un pendu encore chaussé de ses bas de laine !»

Toujours accompagnée de ses fillettes, elle traverse sans encombre Bruxelles, Tournai et Saint-Omer et arrive enfin à Calais. Elle s'occupe aussitôt de trouver un bateau pour gagner l'Angleterre.

«Pour la traversée de la Manche, j'ai eu un amour de cabine où se trouvaient huit couchettes. Tous les meubles étaient d'acajou et de cuivre fort bien astiqué. Traversée splendide en cinq heures . . . J'avais dû laisser ma voiture à Calais et je fus obligée de prendre un «stage-coach» de Douvres à Londres, ce qui était très dispendieux, car on faisait payer à la livre pour les bagages. J'arrivai à Londres le soir du 1er juin.»

Elle avait fait cette étape avec un homme, que lui avait recommandé un aubergiste de Douvres. Elle le croyait noble, mais ce n'était qu'un valet de place et un filou, dont elle eut quelque difficulté à se débarrasser. Les jours suivants, elle fera

quelques courtes promenades dans Londres, mais elle devra revenir bientôt à sa chambre, à cause de la petite Caroline qu'elle nourrit.

«Je fus deux fois dans St. James Park, et je vis le roi et la reine qui passèrent près de moi dans leurs sedans . . .

«Au cours d'une de ces promenades, une partie de notre toilette n'était pas à la mode anglaise. Ma petite Gustava était vêtue à la française, avec un petit jupon bouffant et un joli bonnet rond . . . Tout le monde nous montrait du doigt et je voulus en connaître la raison. On me répondit que j'avais un évantail, objet qu'on ne devait jamais porter en même temps qu'un bonnet, et que ma toilette était trop voyante, ce qui nous faisait prendre pour des Françaises, qui étaient alors peu populaires à Londres. »

Le 10 juin, Mme de Riedesel, ayant réussi à faire venir sa voiture de Calais, quitte Londres pour Bristol, où elle va rejoindre une dame du nom de Foy, épouse du capitaine du navire, à bord duquel le général avait fait la traversée. Riedesel lui avait fortement recommandé de s'en faire une amie et de s'entendre avec elle, afin qu'elle l'accompagne en Amérique, où elle devait se rendre également.

«Nous venions à peine de nous arrêter devant l'auberge, que la populace se pressât autour de nous, regardant, avec curiosité, ma voiture (munie d'un marche-pied à l'allemande) et les deux mousquets que mes domestiques avaient fixés solidement sous la caisse. Quelques individus s'en approchèrent pour les regarder de plus près et soulevèrent même la bâche de la voiture pour voir comment elle était peinte . . . »

Il n'en fallait pas plus pour qu'une bataille s'engage entre les domestiques de la baronne et la populace. Dieu sait comment cela aurait pu finir, sans l'arrivée opportune du maire de

Bristol, qui parvint à rétablir l'ordre et à tirer Mme de Riedesel de cette mêlée carnavalesque.

«Je me donnai beaucoup de peine pour apprendre l'anglais et je fis des progrès tels qu'au bout de six semaines je pouvais demander ce que je voulais avoir et lire les gazettes. Bristol serait un endroit très agréable pour y résider, si sa société était meilleure, mais le grand nombre de matelots qui habitent cette cité la rend rien moins qu'intéressante...

“Le lendemain, m'étant approchée de la fenêtre, je vis deux hommes, demi-nus, boxant avec la plus grande fureur. Je vis couler leur sang et la rage qui luisait dans leurs yeux. Chaque fois qu'un coup était porté ou reçu la foule hurlait de joie...

“Un jour que je portais une robe de calico, garnie de taffetas vert, je me promenais avec Mme Foy, quand une centaine de matelots se mirent à nous suivre en me montrant du doigt et criant en même temps *French whore* ! Je dus chercher refuge dans une boutique, sous prétexte d'y acheter quelque chose».

Dès le jour suivant, Mme de Riedesel fera cadeau de cette robe à sa cuisinière... Elle ne nous dit pas, cependant, ce qui advint de sa domestique, lorsque celle-ci s'aventura à son tour dans la rue, avec cette toilette compromettante !

La baronne pressait Mme Foy de s'embarquer, mais cette dernière remettait continuellement la date du départ. Trois ou quatre mois se passèrent de la sorte.

Lord George Germaine (22) avertit un jour Mme de Riedesel qu'un navire partirait bientôt de Portsmouth et que sa place y était retenue. Il avait fait mettre à bord de nombreuses provisions ainsi qu'une vache, afin que ses fillettes ne manquent pas de lait frais pendant la traversée. La baronne, Mme Foy, la sœur de celle-ci, les trois enfants et les domestiques s'acheminèrent donc vers Portsmouth. A peine arrivées, Mme Foy et sa sœur «passent une soirée très gaie avec des officiers» et,

le lendemain, annoncent à Mme de Riedesel qu'elles ont décidé de ne pas entreprendre pareil voyage, aussi tard dans la saison, et qu'elles retournent à Bristol pour y passer l'hiver.

Un hiver à Londres

La pauvre femme songe d'abord à partir seule puis, se souvenant des conseils de son mari, se met à son tour en route, la mort dans l'âme, pour retourner à Bristol.

Mais, à une étape, elle fait la rencontre d'un capitaine Young et de sa femme, retour de Tobago. Charmée par leurs belles manières et leur courtoisie, elle consent à les accompagner à Londres. Au bout de quelques semaines, cependant, l'Anglaise et l'Allemande ne s'entendent plus. Mme Young a retrouvé ses anciens amis et s'est lancée dans un train de vie fort dispendieux. La maison est toujours remplie de modistes et c'est à la douzaine que la sémiillante et frivole jeune femme achète toilettes et bonnets. Incapable et d'ailleurs peu portée à faire pareilles dépenses, Mme de Riedesel quitte donc cette péronnelle et loue un petit logement, où elle pourra vivre tranquille et selon ses moyens avec ses fillettes.

Quelques mois plus tard, elle aura d'ailleurs la satisfaction de nous apprendre que «Mrs. Young avait contracté tellement de dettes qu'elle évita avec peine d'être arrêtée. Son mari, peu de temps après, dut s'enfuir du pays pour la même raison».

Pendant les premières semaines de son séjour à Londres, elle avait noté: «Les légumes sont tellement bons en Angleterre, qu'on peut les manger en les faisant simplement bouillir avec du sel . . » et, encore, «les femmes, en Angleterre, sont toujours obligées de mettre leur bonnet pour entrer à l'église, et on les montrerait du doigt, si elles y allaient sans les mettre. Quand je retournai en Allemagne et que mes fillettes et moi-même

nous rendions à l'église avec nos bonnets sur la tête, tout le monde nous regardait avec étonnement. Aujourd'hui, les autres femmes font fréquemment la même chose. Il en est ainsi de toute nouvelle mode . . . »

L'hiver est venu, avec son cortège de fêtes et de bals, et des amis conseillent à Mme de Riedesel de se faire présenter à la cour.

« Je fus présentée par Lady Germaine le premier jour de l'an 1777. Je trouvai le château fort laid et les meubles bien démodés. Les dames et les messieurs attendaient dans la salle d'audience. Le roi entra, précédé par trois chambellans. La reine le suivit bientôt, escortée d'une dame qui portait sa traîne et par un chambellan. Le roi fit le tour de la salle par la droite et la reine par la gauche. L'un et l'autre dirent quelques mots à chaque personne présente. Ils se rencontrèrent à l'autre bout de la salle, se firent une profonde révérence, puis retournèrent ensemble à l'endroit d'où ils étaient partis ».

La baronne est ensuite conduite auprès des souverains. Le roi l'embrasse et lui parle de son mari; quant à la reine, elle s'informe de ses enfants.

« Pendant la réception, je vis les enfants royaux, à l'exception d'un seul qui était malade. Ils étaient au nombre de dix (23) et tous beaux comme des images ». Par la suite, la baronne sera reçue souvent par la reine Charlotte, qui appréciait en elle l'excellente mère de famille et la ménagère avertie.

A cette époque, Georges III régnait depuis seize ans et il était âgé de 38 ans. Sa vie privée était exemplaire. Ses journées se passaient à manger, à se promener à pied, à cheval ou en chaise, avec sa femme et ses filles, et à jouer aux échecs. Après cinq heures, il consacrait quelque temps aux affaires publiques. Dans la soirée, il jouera aux cartes ou au « backgammon » dans le salon de la reine. A onze heures, tout le

monde dort. De temps à autre il va au théâtre ou au concert, mais il préfère les farces et les pantomimes.

Cette vie prosaïque prêtait facilement au ridicule et les caricaturistes, en particulier le célèbre Gilray, prendront plaisir à se moquer de ce gros bourgeois et de son petit bout de femme au nez en trompette. Le roi, tout le premier, s'amusait de ces caricatures, lorsqu'elles lui tombaient sous les yeux.

Dès le début d'avril 1777, Mme de Riedesel, sur un nouvel avis de lord Germaine, accepte de partir sur un navire de commerce, où l'on fera monter également quelques officiers et soixante soldats. Elle écrit à Mme Foy pour l'inviter à faire route avec elle et celle-ci accepte ; elle sera accompagnée par son inséparable sœur.

Le 15, la baronne, ses fillettes et ses deux compagnes de voyage prennent place à bord du navire, qu'elles trouvent confortable et spacieux. L'équipage a été averti que le premier homme qui manquera de respect à la femme du général sera puni de la même façon que s'il avait offensé le capitaine.

Le même jour, Riedesel, ignorant que sa femme vient de s'embarquer, lui écrit : « . . . Le grand vicaire, M. Saintonge (sic) vous remettra les clefs à votre arrivée; lui et la famille Tonnancour vous prêteront tout ce dont vous pourriez avoir besoin en fait de meubles . . . et il ajoute : « L'épouse du général Carleton ne sera pas une femme à votre goût; elle est trop orgueilleuse . . . »

« Le grand vicaire a une cousine du nom de Cabenac, une jeune fille très spirituelle qui, je veux le croire, vous plaira beaucoup; puis il y a la famille de M. Tonnancour, un colonel de milice et un veuf, mais il a trois filles bien éduquées, qui vous feront une bien bonne compagnie . . . Je crois que vous préférerez Trois-Rivières à Québec, car on peut vivre ici pour moins de la moitié de ce que cela coûte à Québec ou à Montréal . . . »

Et le général l'entretient encore de bien d'autres choses, mais sa femme est déjà en mer !

De Portsmouth à Québec

Le convoi se composait de transports accompagnés de deux navires de guerre, le « Porpoise » et le « Blonde ».

« Le 16 avril 1777, dès que le navire de guerre, le « Blonde », eût donné le signal, nous partîmes de Spithead. Trente voiles. Nous avons tous eu le mal de mer pendant presque toute la journée.

« 19 avril.— Passons devant Plymouth, grâce à une bonne brise. Il fait si beau que nous avons dansé sur le pont. Musique: un fifre et trois tambours.

« 20-23 avril.— Vents contraires, tempêtes, très grosses vagues. Tous les hommes ont le mal de mer. Dîner à 2 heures, thé à 6 heures, à 8 heures je couche les enfants, puis je prends mon souper.

« 25 avril.— Calme. Le gouvernail s'est brisé mais a bientôt été réparé. Je ne trouve pas la mer aussi effrayante que l'on me l'avait peinte et je n'ai pas le moindre repentir d'avoir entrepris ce voyage. J'avais conscience de faire mon devoir et je suis calme parce que j'ai confiance que Dieu me conduira en sûreté jusqu'à mon cher mari...

« 27 avril.— Nous avons eu le service divin. Dans la soirée le vent a tourné et le navire a été secoué de façon terrifiante. Je suis tombée plusieurs fois.

« 2 mai.— Nous avons fait 650 milles.

« 3-6 mai.— Vents contraires et tempêtes.

« 7 mai.— Avons eu un très bon vent et avons fait 130 milles en 24 heures. Tout le monde était heureux et on s'est rendu visite à bord des différents navires. Chaque jour, le

navire de guerre le « Porpoise » s'approche de nous et le capitaine demande des nouvelles de ma santé.

« 8 mai. — Un cable s'est rompu à bord du navire de guerre le « Blonde » et a projeté quatre matelots dans la mer. L'un d'eux fut sauvé, mais les trois autres se sont noyés.

« 12 mai. — Beau temps, mais pas de vent.

« 13-14 mai. — Grosse brume et vents variables. Il est nécessaire, pendant la nuit, de souffler dans des trompettes pour mettre les autres navires en garde, au cas où ils se rapprocheraient trop du nôtre.

« 15 mai. — Il a plu et fait froid toute la journée.

« 16-21 mai. — Toujours des vents contraires.

« 22 mai. — Pleine lune — bon vent.

« 23 mai. — Vents variables. Avons entrevu les « bancs », mais sommes incapables de les atteindre. Les navires de guerre tirent du canon d'heure en heure afin d'empêcher les transports de s'écarter.

« 24 mai. — Beau temps, bon vent.

« 26 mai. — « Le cuisinier du navire a pris une grosse morue, et me l'a apportée. Le capitaine de notre navire, qui était un vieil et intime ami de Mme Foy, n'a pas aimé qu'il ne la lui ait pas donnée; il la lui arracha des mains et la rejeta à la mer. J'ai cependant donné à ce brave homme une guinée pour son trouble... mais j'ai eu mon triomphe quand, peu de temps après, le capitaine du « Porpoise » m'envoya quatre morues attachées sur une planche...

« Bon vent. Sommes arrivés sur les bancs de Terre-neuve... J'ai d'autres bonnes raisons de regretter d'avoir amené Mme Foy avec moi; car sa sœur ne s'est pas conduite de bien belle façon, et elle est d'ailleurs très opiniâtre; et la vieille intimité de Mme Foy, avec le capitaine de notre navire, a été la raison pour laquelle elle n'a pas osé lui refuser ces libertés auxquelles il était

habitué dans le passé. Autre chose qui a rendu ma position des plus désagréables: c'est sa fille de chambre, une très belle créature, qui l'avait accompagnée dans le seul but de quitter un pays où elle était déjà trop bien connue et elle a trouvé, parmi les matelots, des amis licencieux comme elle les aime. »

Nancy, tel était le nom de cette fille, se fera prendre à voler du vin pour son amant, «un ivrogne qui passait souvent la nuit avec elle dans mon antichambre» . . .

«27-29 mai.— Bon vent et temps merveilleux. Le «Blonde» a pris cent poissons. Ils étaient pendus par les ouïes autour du vaisseau; on leur avait retiré les entrailles et rempli les orbites vides de sel; de cette façon on peut les conserver pendant longtemps.

«30 mai.— Temps superbe — pas de vent. C'était un spectacle magnifique que de voir quelque trente voiles sur la mer, qui était unie comme un miroir. Nous avons passé les Grands Bancs et parcouru 2,121 milles. Nous avons vu un grand nombre de baleines de trente-cinq à quarante pieds de longueur.

«31 mai.— Nous avons vu l'île de Saint-Pierre, pendant l'après-midi. La première terre !

«2 juin.— Avons passé l'île Saint-Paul et le Cap-Breton.

«4 juin.— Nous sommes entrés dans le fleuve Saint-Laurent et nous avons vu des montagnes à main gauche. Avons rencontré un grand nombre de navires, en route pour l'Europe; mais le vent était si fort que nous n'avons pu communiquer avec eux.

«5 juin.— Nous avons laissé l'île d'Anticosti derrière nous pendant la nuit.

«6 juin.— Nous voyons des terres et des montagnes.

«7 juin.— Vent contraire.

«8 juin.— Bon vent. Plus que 160 milles pour atteindre Québec !

«9 juin.— Calme plat. Nous sommes à l'ancre près de l'île du «Pôt de Brandy».

«10 juin.— L'ancre a été levé à quatre heures du matin. Comme c'est ravissant de voir les deux rives.

«11 juin.— Québec nous est apparu à dix heures ce matin . . . » La traversée avait duré huit semaines.

«La ville de Québec est aussi sale que possible et très inconmode, car pour en parcourir les rues il est nécessaire d'escalader une haute montagne. Il y a aussi très peu de belles maisons, mais les habitants sont gens polis . . . (24).

«Quand on sut à Québec que j'approchais de la cité, je fus saluée de coups de canon par tous les vaisseaux dans le port; et, à midi, nous vîmes approcher une embarcation, montée par douze matelots vêtus de blanc, coiffés de casques d'argent et portant des ceintures vertes. Ces matelots avaient été envoyés pour me transporter du navire jusqu'à terre, et ils me remirent une lettre de mon mari . . .

«Parvenue à terre, je vis un cheval attelé à une petite *carryall* (carriole). C'était là l'équipage de Madame la générale Carleton, qu'elle m'envoyait, avec une invitation pressante de bien vouloir dîner avec elle et de loger au château. Je n'acceptai que la première invitation, car je voulais partir sans retard pour rejoindre mon mari. Chez la générale, je fus reçue par tous avec amitié.

«Lady Carleton avait envoyé un messenger à son époux pour lui apprendre mon arrivée, afin qu'il puisse communiquer la nouvelle à mon mari. »

Et, sans plus attendre, Mme Riedesel nous entretient des modes canadiennes en ce mois de juin 1777 !

«Les dames furent étonnées de me voir vêtue comme une Anglaise... La mode canadienne pour la toilette d'une femme est un très long manteau de drap écarlate. Les personnes riches les portent de soie et elles ne sortent jamais sans ce vêtement. Ces dernières portent, en plus, une espèce de bonnet de drap de laine garni de bouillons de ruban, ce qui distingue les dames de la noblesse des autres classes. En effet, les dames sont tellement orgueilleuses de ce genre de coiffure, qu'elles pourraient l'arracher de la tête d'une femme de rang inférieur qui oserait s'en parer. Les grands manteaux recouvrent souvent des vêtements vilains et très sales. Elles portent encore un sous-jupon et un corsage avec de longues manches; et quand elles sortent, elles passent par-dessus leur tête une grande cape qui recouvre toute la tête et cache le visage et qui, en hiver, est doublée de plume.

«A deux heures de l'après-midi, nous nous sommes mises à table chez Mme la générale Carleton.»

La famille Carleton

Comme Mme de Riedesel partira le jour même de son arrivée à Québec (après un voyage de huit semaines en mer!) pour aller rejoindre son mari à Chambly, et qu'elle ne reverra pas les Carleton, nous croyons devoir nous arrêter un instant à cette famille.

Nous avons vu plus haut que Riedesel n'appréciait guère Mme Carleton. On a dit d'elle, en effet, qu'elle était très pointilleuse sur l'étiquette et qu'elle traitait les gens de fort haut. On lui a même reproché d'avoir été «élevée à la cour de Versailles... et d'en avoir gardé toute la prétention impertinente.»

Il se peut que cette petite femme blonde, assez jolie et très cérémonieuse, fut devenue plutôt désagréable et excentrique sur ses vieux jours, mais nous doutons qu'il en ait été ainsi, en 1777, alors qu'elle avait à peine 30 ans. Les Canadiens l'ont eu en grande estime, ce qui serait difficile à comprendre si elle eut usée de grands airs, pour leur faire sentir combien elle leur était supérieure en tout. Quelle eut été volontaire et très capable de se faire respecter, c'est là une autre affaire.

Voici comment elle en était venue à épouser Sir Guy Carleton. Après son retour en Angleterre, en 1770, celui-ci avait fait la connaissance d'une des filles de Thomas Howard, deuxième comte d'Effingham, et avait bientôt demandé sa main, pour apprendre, à sa grande mortification, qu'elle était déjà promise à son propre neveu. Carleton reprit le chemin de Londres. Cependant, après son départ, la troisième fille du comte, Maria, ayant appris ce qui s'était passé, s'écria, devant quelques amis de la famille: «Si pareille demande m'avait été faite, ce n'est pas moi qui aurais refusé d'épouser un aussi charmant homme!»

Ces paroles furent rapportées à Carleton, quelques semaines plus tard. Charmé, il s'en fut sans retard demander la main de Maria, qu'il épousait le 25 mai 1772. Elle n'avait pas encore 25 ans et il en avait 48!... ce qui ne les empêcha pas d'être heureux en ménage et d'avoir beaucoup d'enfants (26).

Elle arriva au Canada, en même temps que son mari en 1774. Pendant les quatre premières années qu'elle passera au pays, elle saura se faire aimer des Canadiens, dont elle parlait la langue et connaissait l'histoire. Elle aussi, tout comme Mme Brooke, quelques années plus tôt, visitera les Couvents et les Hôpitaux de Québec; mais alors que l'*Annaliste des Ursulines* ne mentionne même pas le nom de Mme Brooke, elle ne

tarit pas d'éloges pour Mme Carleton et, quand celle-ci repartira pour l'Angleterre en 1778, elle écrira mélancoliquement:

«Un moment avant de s'embarquer pour l'Europe, cette estimable dame, (Mme Carleton) vint faire une dernière visite à notre communauté et nous réitérer ses adieux. Elle avait avec elle ses trois petits messieurs, et la petite Dlle que nous n'avions pas encore vue... Elle présenta à notre Rév. Mère Supérieure, en la quittant, deux flambeaux d'argent, disant que c'était un petit souvenir pour notre église. Un catholique, ajoutera le vieux Récit, n'aurait pas fait les choses avec plus d'à-propos et de délicatesse » (27).

Sir Guy Carleton, pour sa part, était une vieille connaissance de nos bonnes religieuses. Elles l'avaient connu au lendemain du siège de 1759, alors que, blessé, il avait été soigné par elles. A son retour, en 1766, comme successeur de James Murray, «la joie au monastère a été générale,» nous apprendra le *Récit*; «sa douceur, sa bonté et son mérite le faisant aimer de tous. Nous souhaitons de tout notre cœur que le Roi nous fasse la grâce de l'avoir longtemps pour gouverneur » (28).

De Québec à Chambly en 1777

Mme de Riedesel, nous l'avons dit plus haut, n'avait pas perdu son temps à Québec. Descendue à terre à midi, elle dîna au Château à 2 heures et...

«Aux environs de six heures du soir, nous avons pris place dans une des embarcations d'un des navires de guerre; à minuit nous atteignîmes un endroit à sept milles anglais de Québec ayant eu avec nous pendant tout ce temps le plus beau des clairs de lune et de la musique splendide.

«Le 12 (juin) à deux heures et demie du matin, nous repartîmes dans trois calèches, bien petites, inconfortables, mais

très rapides . . . J'attachai solidement ma seconde fille, Frederica, dans un coin; je pris la plus jeune, ma petite Caroline, sur mes genoux; pendant que l'aînée, Gustava, étant la plus sage, s'asseyait entre mes pieds sur ma bourse . . .

«Au cours de l'après-midi nous atteignîmes Berthieux (il s'agit plutôt de Batiscan), où l'on m'assura qu'aucune calèche n'était disponible et que je serais obligée de prendre une embarcation, ou plutôt un canot très léger, fait de l'écorce d'un arbre. Je suppliai, j'implorai et j'offris de l'argent pour une calèche, car il faisait un temps horrible, et j'avais à traverser les trois rivières qui conduisent au village des Trois-Rivières . . . »

Mais rien n'y fit et ce fut en canot d'écorce que Mme de Riedesel, ses fillettes et trois domestiques arriveront aux Trois-Rivières le même soir.

«Le grand vicaire (Pierre Mague Garaut de Saint-Onge) avait à peine appris mon arrivée, qu'il venait déjà me visiter. Il avait conçu une grande affection pour mon mari, qui avait passé tout l'hiver précédent dans cette ville, et il augmenta encore ma hâte de le rejoindre, le plus tôt possible, par tout ce qu'il me relata de son tendre amour et de ses appréhensions pour nous . . .

«Comme la mauvaise température continuait, le grand vicaire eut la bonté de m'offrir une calèche couverte, que j'acceptai, et nous repartîmes, le lendemain matin à six heures. Ce véhicule filait si rapidement que j'eus de la peine à retrouver mon souffle; je fus tellement secouée (et je devais constamment retenir mes enfants) que je fus presque mise en pièces. A chaque étape, j'étais obligée de descendre, pour me dégourdir en marchant un peu. Pour atteindre Chambly, où il se pouvait que mon mari fût encore, je devais choisir l'une de deux routes. Je pris celle qui passe par Montréal, ou j'arrivai le soir du 13; je passai la nuit là; et je repartis à très bonne heure le lendemain. »

Elle arrive enfin à Chambly, pour apprendre que son mari est allé au devant d'elle à Berthier... par l'autre route. Elle fait la rencontre de Carleton, venu passer le commandement de l'armée au général Burgoyne, sur l'ordre qu'il en avait eu de Lord Germaine, avec qui il s'était brouillé et qui se vengeait par ce coup de Jarnac. Le lendemain, 15 juin, la baronne voit enfin une calèche qui roule vers le camp :

«C'était mon mari ! Comme il était encore fiévreux, il avait revêtu (bien que ce fût l'été) une espèce de casaque (casach) de drap de laine bordée de rubans et à laquelle était attachée une frange blanche et rouge, à la mode du pays. (!)

«Ma joie ne saurait être décrite, mais l'apparence faible et malade de mon mari me terrifia et m'enleva un peu de mon courage. Je remarquai que mes deux filles aînées étaient en larmes, Gustava, de joie, pour avoir retrouvé son père, et la petite Frederica parce qu'elle le voyait dans cet état... Elle ne cessait de répéter : «Non, non, ce papa est vilain ; mon papa est beau ! » Cette conduite venait du fait que je lui avais bien souvent montré le portrait de son père et que je lui avais dit qu'il avait un bel uniforme. Elle n'était donc pas préparée à le voir dans un pareil costume. Mais à l'instant où il enleva son manteau canadien, elle l'embrassa tendrement... Nous restâmes ensemble pendant deux heureux jours. »

En effet, l'armée allait se mettre en marche et il ne pouvait être question pour Mme de Riedesel de suivre son mari en ce moment. Elle reprit donc le chemin des Trois-Rivières... «Cette fois-ci, je ne voyageai pas aussi rapidement ; car à chaque étape qui m'éloignait davantage de celui que j'aimais, mon cœur saignait un peu plus. »

«Alors que nous traversions un bois, je vis tout à coup quelque chose comme un nuage se lever devant notre voiture... C'était un volier de pigeons sauvages, qu'on appelle ici des

tourtes, et qui se trouvent en si grand nombre, que le Canadien en vit pendant plus de six semaines à la fois. Il va armé d'un fusil chargé de petits plombs. Quand il les aperçoit, il fait du bruit. Les oiseaux s'envolent et il tire au beau milieu d'eux, généralement avec un résultat surprenant; il lui arrive quelquefois d'en blesser deux ou trois cents; ils sont ensuite assommés à coup de bâton... On en fait soit une soupe ou encore une excellente fricassée avec de la crème et de l'ail . . . »

Séjour aux Trois-Rivières

Mme de Riedesel est donc de retour aux Trois-Rivières et, en attendant que son mari l'appelle auprès de lui, elle regarde autour d'elle et note ses observations . . . et quelquefois aussi les commérages de la petite ville:

«Les habitants, pour la plupart, logent dans de bonnes maisons, avec de grandes chambres et des lits à rideaux. Chaque maison à une salle d'entrée spacieuse et, au moins, trois ou quatre pièces. Les maisons sont peinturées en blanc, ce qui leur donne la plus belle apparence. Chaque résidence à un petit verger. Les vaches (tout comme les cochons) sont conduites dans les bois et reviennent à l'heure dite pour être traites. Mais il ne faut pas négliger de donner beaucoup de foin aux bestiaux, à leur retour, autrement ils demeureraient dans les bois.

«Mon invariable société est le grand vicaire et sa soi-disant cousine. Du moins c'est comme cela qu'elle m'a été présentée (29). Elle est de joyeuse humeur et cause de façon plaisante. Il a les mêmes qualités et c'est un homme intelligent. J'ai appris plus tard (de quelque âme charitable, sans doute !) que chacun de ces messieurs a le même genre de cousine, habitant avec lui, et qui agit comme ménagère; mais qui, afin d'éviter

de donner scandale, est obligée presque chaque année de s'absenter pour un peu de temps, pour une certaine raison . . . »

Énigmatique personnage que ce M. de Saint-Onge. Il appuiera loyalement Mgr Briand, dans tout ce qu'il fera pour empêcher les Canadiens de passer du côté des Américains et il sera bien vu de Carleton et de Haldimand, pendant toute cette période troublée. Cela n'empêchera pas un de ses contemporains d'écrire de lui dans ses Mémoires: « . . . homme éduqué, ambitieux et rusé (quoiqu'il n'ait jamais pu être évêque, quelques tentatives et efforts qu'il ait faits, à cause de Mlle Cabana (Cabenac), qu'il n'a jamais voulu abandonner), faisant tout ce qu'il pouvait pour être remarqué du gouvernement . . . Il avait la liberté de tout dire et d'écraser chrétiennement qui l voulait . . . » (30).

Mais laissons là ces cancans et accompagnons plutôt la baronne chez les Ursulines des Trois-Rivières.

« Je trouvai parmi les religieuses plusieurs personnes charmantes avec qui j'ai passé bien des journées -laisantes. Elles avaient beaucoup aimé mon mari; et j'appris qu'il leur avait souvent envoyé du vin et de la viande de rôti. Voulant suivre son exemple, je fis de même et plus encore; car je commandai que mon dîner fut apporté au couvent ou je le mangeais avec elles . . . Elles se travestissaient quelquefois et dansaient une sorte de danse cosaque, en même temps qu'elles me faisaient endosser un costume de religieuse . . . Une jeune novice me demanda même un jour de me faire nonne. J'y consentirais avec plaisir, lui répondis-je, si vous voulez prendre mon mari comme aumônier, afin qu'il puisse vivre avec nous. Elle avait si peu d'expérience, qu'elle m'assura qu'elle croyait la chose possible . . . Elle nous quitta et peu de temps après, nous la trouvâmes en prière devant un crucifix, remerciant

Dieu de ma conversion... Les religieuses chantent exquisement, et comme elles chantent derrière un rideau, on pourrait s'imaginer entendre un chœur angélique...»

Quand elle était chez elle, Mme de Riedesel s'occupait principalement de ses fillettes, faisait un peu de broderie et lisait. Elle ne cesse, pendant tout ce temps, d'implorer son mari de lui permettre de le rejoindre. La permission arrive enfin et, accompagnée d'un officier, elle se met en route. Le 15 août elle a rejoint son mari au sud du lac Champlain. Le lendemain c'est l'infortunée affaire de Bennington. Si Mme de Riedesel avait retardé son départ de quelques jours, elle aurait été forcée de passer quatre longues années au Canada avant de revoir son mari, car à partir de ce jour toutes les communications furent interrompues entre l'armée de Burgoyne et la province de Québec.

La campagne, entreprise par Burgoyne d'un côté et Howe de l'autre, devait, par un mouvement de pinces, isoler la Nouvelle-Angleterre, foyer de la révolte, des autres colonies, et mettre fin en quelques semaines à la rébellion. Il allait en être tout autrement.

Mme de Riedesel avec l'armée

Au début de 1775, l'Angleterre s'était rendu compte qu'elle avait à faire face à une véritable révolution, dans quelques-unes de ses colonies, et qu'il était grand temps de mettre fin à pareille insubordination.

Au mois d'avril, à la suite de l'escarmouche de Lexington, le gouverneur de Boston se voit isolé par une vingtaine de mille miliciens qui n'entendent pas la plaisanterie. Sur ces entrefaites, le Congrès s'assemble et déclare représenter toutes les colonies unies de l'Amérique (le Canada y compris). Dix mille soldats

anglais arrivent à point pour renforcer la garnison de Boston, mais ils constatent, avec stupeur, que les milices du Massachusetts restent sur leurs positions et ne songent pas du tout à regagner leurs foyers.

L'armée anglaise se porte à l'attaque de leur ligne et le combat de Bunker-Hill, le 17 juin, débloque la ville, mais l'affaire à été chaude et les troupes du Congrès demeurent menaçantes.

Au printemps de 1776, Howe s'empare de New-York, où les Loyalistes sont d'ailleurs en grand nombre, et il semble que les colonies du sud ne bougeront pas, alors même qu'elles ont expulsé leurs gouverneurs anglais l'automne précédent.

Le 4 juillet, les délégués, en congrès, à Philadelphie, proclament l'indépendance des colonies américaines, malgré la furieuse résistance des députés de la Pennsylvanie et de la Caroline du sud et l'abstention de ceux de New-York.

Au mois d'août, le général Howe décide d'en finir avec ces mutins et il force Washington à évacuer les colonies de New-York et de New-Jersey, pour se retirer sur l'Hudson et la Delaware. A la fin de l'automne, une habile manœuvre de Washington lui permet, cependant, de forcer à son tour Howe à retraiter vers New-York.

La campagne de 1777, conçue par nul autre que Lord Germaine, allait, du moins il l'espérait, mettre fin à la guerre. Burgoyne, en juin, marche sur les lacs Champlain et Georges, afin de se saisir de la ligne de l'Hudson et d'isoler la Nouvelle-Angleterre. Howe doit se porter à sa rencontre à Albany. Mais Howe, qui paraît ignorer ce plan de campagne, se dirige, au contraire, vers Philadelphie, après avoir battu Washington sur la Brandywine et il oublie complètement Burgoyne.

Celui-ci, après avoir essuyé un premier échec, manœuvre de telle façon qu'il finira par se faire cerner complètement par

le général Gates, à la tête de 25,000 miliciens de la Nouvelle-Angleterre. Il devra mettre bas les armes le 17 octobre, à Saratoga, avec ses six mille soldats brunswickois et anglais . . . ainsi que Mme de Riedesel et ses enfants (31).

Nous retiendrons des souvenirs de la baronne, sur cette dernière campagne, quelques épisodes caractéristiques. Burgoyne ne lui est guère sympathique et pour cause. Alors que son armée avait encore quelque chance, par une retraite rapide, de se tirer du piège où elle s'est engagée, que fait Burgoyne ?

« Il passait la moitié de ses nuits à chanter, à boire, et à s'amuser avec la femme d'un commissaire, qui était sa maîtresse et qui, tout comme lui, aimait le champagne . . . Quelque grand que fut le danger, le galant général et sa belle maîtresse n'en continuaient pas moins leurs orgies . . . »

Le jour de la capitulation, elle fait la rencontre, dans le camp américain, d'un jeune chirurgien français :

« Il se réjouit grandement quand il découvrit que je parlais sa langue et il se mit aussitôt en frais de me faire toutes sortes de beaux discours et de me dire des impertinences ; entre autres choses, il ne pouvait croire que je fusse la femme d'un général, car une femme d'un aussi haut rang n'aurait certainement pas suivi son mari dans les camps. Je ferais donc bien mieux de rester avec lui, puisqu'il est préférable d'être du côté des vainqueurs, plutôt qu'avec les vaincus. J'étais hors de moi devant pareille insolence. Quand la nuit fut venue, il m'offrit de nouveau de partager sa chambre ; mais je lui répondis que j'allais rester dans la pièce où se trouvaient des officiers blessés. »

On ne sait trop comment cette aventure aurait pu se terminer pour la pauvre baronne, si, à ce moment, son mari n'était survenu. A la vue du général, le jeune et impertinent chirurgien devint aussitôt fort poli, et céda sa chambre à la baronne . . . pour aller lui-même coucher ailleurs !

Les Riedesel et les troupes brunswickoises furent acheminées vers Boston, que les Anglais avaient définitivement évacuée, comme trop difficile à défendre, et on les enferma dans des huttes. Au bout de trois semaines, nouvel exode, cette fois vers Cambridge, au milieu d'une population qui ne leur ménagea ni les insultes ni les coups.

De Boston et de ses habitants, en cet automne de 1777, Mme de Riedesel nous brosse ce tableau :

« Cette ville est jolie, mais elle est habitée par de terribles patriotes et remplie de méchantes gens. Les femmes, en particulier, n'avaient aucune retenue et elles me regardaient avec répugnance, crachant, même sur moi, quand je passais près d'elles.

« Pendant mon séjour en Angleterre, j'avais fait la connaissance d'un capitaine Fenton, de Boston. Ayant été appelé par le Congrès, fidèle à son roi, il refusa d'obéir. En apprenant ceci, les femmes de la populace, exaspérées, se saisirent de son épouse — une femme digne de la plus grande estime — et de sa très belle jeune fille, âgée de quinze ans. Sans aucun égard pour leur bonté, leur beauté ou leur modestie, elles les dépouillèrent de leurs vêtements, les enduisirent de goudron, les roulerent dans la plume et, dans cet affreux état, les promenèrent en spectacle à travers la ville. » Comme quoi toutes les révolutions se ressemblent !

En février 1778, on apprend que la France vient de signer un traité d'alliance avec la nouvelle république. Notre ancienne mère-patrie espère se venger ainsi des humiliantes défaites subies vingt ans plus tôt. Louis XVI et ses ministres mettaient à la disposition du Congrès argent, troupes et navires, alors que la France était à peu près ruinée. Les diplomates américains avaient poussé l'audace jusqu'à bien faire comprendre aux Français qu'ils ne devraient rien attendre d'eux, en retour.

Les deux pays s'engagèrent ensuite solennellement à ne jamais faire une paix séparée. En 1782, les États-Unis s'entendront avec l'Angleterre et laisseront la France se débrouiller du mieux qu'elle le pourra . . .

L'hiver se passe tant bien que mal pour les prisonniers et, le 3 juin, Mme de Riedesel croit pouvoir se risquer à donner un dîner intime à l'occasion de l'anniversaire de naissance de son mari. Il est bon de mentionner ici que l'Angleterre avait payé, jusque là, les frais d'entretien de ses soldats, prisonniers de guerre. Au cours de l'été, elle décida de ne plus se laisser bernier ainsi par ses colonies et elle mit fin aux paiements, ce qui allait avoir des répercussions pour les Riedesel.

Cette même année, au Canada, Carleton est rappelé et Haldimand lui succède.

Exode vers la Virginie

L'automne venu, la Nouvelle-Angleterre obtient qu'on la débarrasse de ces Allemands encombrants, dont personne ne paie plus les frais de logements et de nourriture. L'ordre arrive, en novembre, de les acheminer vers la Virginie. Décimées par la maladie et les privations, les malheureuses troupes de Riedesel se remettent en route. Le général a réussi à trouver une voiture où sa femme et ses filles pourront prendre place. Cette marche sera une «affreuse épreuve», dira plus tard la baronne.

A Hartford, ils font la rencontre du marquis de LaFayette. «Il y avait plusieurs Américains dans sa suite, qui paraissaient prêts à bondir hors de leur peau, tant ils étaient vexés de nous entendre parler constamment en français. Ils craignaient, ajoute la baronne, qu'il nous confie des choses qu'il valait mieux

que nous ne sachions pas . . . » Et la caravane continue sa marche vers le sud.

Écoutons le témoignage d'un officier américain, le colonel Tromp, chargé d'escorter les prisonniers: «Vous ne pouvez vous imaginer les difficultés que nous avons eues à surmonter pendant notre marche. Les habitants de presque toutes les maisons où nous nous sommes arrêtés, semblaient prendre plaisir à rendre notre séjour avec eux aussi désagréable que possible. Je regrette devoir ajouter qu'ils se sont conduits de façon grossière avec Mme Riedesel.» Mais celle-ci ne se plaindra pas; elle endurera tout, le sourire aux lèvres, plutôt que d'avoir à quitter son mari . . .

Un jour, un fermier lui demandera de rester avec lui, car sa femme se fait vieille et ne vaut plus rien . . . Un peu plus loin, après être demeurée presque deux jours sans manger, elle frappera à la porte d'une ferme pour demander un morceau de pain pour ses enfants. On lui répondra qu'on n'a rien pour ces chiens de Royalistes . . . Une autre fois, elle chantera pour un fermier, qui lui donnera du beurre en retour !

Le long calvaire prend fin au milieu de février 1779. La caravane en guenilles aura pris trois mois à traverser les colonies du Connecticut, de New-York, de New-Jersey, de Pennsylvanie et du Maryland, parcourant ainsi une distance de 678 milles.

Une maison est réservée aux Riedesel; «Nous n'avions pas de chaises pour nous asseoir, seulement des blocs de bois, qui servaient également de table, en plaçant des planches dessus. Nous vécumes de cette manière pendant trois ou quatre mois.»

Si on en juge par certains passages des mémoires de la baronne, suivis des commentaires du traducteur américain, les mœurs des Virginiens laissaient quelque peu à désirer: «On nous a informés, écrit-elle, que deux filles sont devenues enceintes de leur père; ce crime, il est vrai, fit un peu parler, mais il n'en

demeura pas moins impuni. Un autre homme échangea sa bru pour sa femme, donnant en plus à son fils deux vaches et deux chevaux,» et le traducteur ajoutera que de pareils trocs étaient communs à cette époque !

Au cours de 1779, le général et sa famille iront habiter dans le village morave de Bethléem. A l'automne, Riedesel et quelques autres officiers obtiennent enfin la permission d'aller à New-York, sur parole; sa femme et ses filles le rejoignent bientôt et le gouverneur Tryon les loge chez-lui. Finies les misères et les humiliations de la captivité ! Chez Tryon, on est dans un véritable château et, à chaque repas il y a six plats principaux et quatre plats de moindre importance; c'est la baronne qui nous l'assure.

L'hiver de 1779-1780 sera marqué par des bals et des dîners continuels et... quelques incursions des troupes américaines dans les lignes anglaises ? On ne manque d'à peu près rien, sinon de bois de chauffage. Le 7 mars, Mme de Riedesel donne naissance à une quatrième fille, que l'on nommera America.

La campagne de 1780 est marquée de succès et de revers. Au mois d'août, rappelons que le général Gates, le vainqueur de Burgoyne à Saratoga, se fera battre à Camden et s'enfuira honteusement du champ de bataille. A l'automne, Riedesel est enfin échangé; il est nommé lieutenant-général et reçoit le commandement de Long-Island, où sa femme ira le rejoindre au printemps.

Pendant ce dernier hiver que les Anglais passeront à New-York, la misère sera grande pour la populace, ce qui n'empêchera pas les dames de la haute de se promener dans les rues, avec les dernières toilettes arrivées d'Europe.

Au mois de juillet 1781, le général, dont la santé laisse de plus en plus à désirer, obtient la permission de retourner au Canada. Toute la famille s'embarque, le 22, à bord d'un navire,

faisant partie d'un convoi de troupes, parmi lesquelles se trouvent 450 Brunswickois. Mme de Riedesel rapportait au Canada les drapeaux allemands, qu'elle avait réussi à cacher aux Américains, pendant toute sa captivité, en les dissimulant dans son matelas. La flotte atteignit le Saint-Laurent le 10 septembre, après une escale assez longue à Halifax.

Dans leur hâte d'être plus vite à Québec, Riedesel et les siens descendent à terre, quelque part sur la rive sud du fleuve, pour terminer le voyage en voiture. Mme de Riedesel avait quitté le Canada au mois d'août 1777; elle y revenait, après quatre ans d'absence, pour y demeurer encore deux ans.

Deuxième séjour au Canada

Heureuse de se revoir enfin dans un pays qu'elle aime, la baronne note avec empressement tout ce qu'elle voit le long de la route:

«La campagne que j'ai traversée est très pittoresque. Chaque habitant a une bonne maison qu'il prend grand soin de chauler chaque année. Comme les fils, et aussi, les gendres, dès que mariés, se construisent près de leurs parents, de très jolies paroisses croissent rapidement autour d'eux, et voilà pourquoi ces gens se donnent le nom d'habitants plutôt que de paysans... Ces maisons sont entourées d'une étable, d'un verger et d'un pâturage et sont toutes en bordure du St-Laurent. On trouve aussi, près de chacune de ces maisons, une glacière qui peut être installée le plus facilement du monde. Par exemple, on creuse un trou dans le sol et on le remplit aux trois-quarts de glace et puis d'eau qui, en se congelant, bouche toutes les fissures. On place pardessus une planche bien propre, sur laquelle on dépose les aliments à conserver... Ces glaciers

sont indispensables, car chaque habitant fait boucherie lui-même et il ne pourrait conserver la viande fraîche pendant l'été, alors que la chaleur est grande ».

On lui fait goûter de la petite morue, conservée dans une glacière. «Ce poisson, écrit-elle, est très agréable au goût, surtout quand on le fait frire dans le beurre.»

Après cet intermède culinaire, elle passe à la description de l'intérieur de la maison canadienne:

«Ces maisons sont très confortables et on y trouve de bons lits très propres. Les parents ont des lits à rideaux. Comme les cuisines sont très grandes, c'est là qu'on place d'habitude les lits. Il y a aussi un grand four où l'on fait la cuisine. Les soupes sont très substantielles et sont préparées, la plupart du temps, avec du bacon, de la viande fraîche et des légumes; tout cela mijote dans un chaudron et est servi en même temps que les entremets...

«Les habitants sont hospitaliers et d'humeur gaie; ils chantent et fument à journée longue. Les femmes ont souvent le goître. A part cela, les gens jouissent d'une bonne santé et vivent jusqu'à un âge avancé.»

Du sucre d'érable, elle nous dira qu'il n'a qu'un défaut à ses yeux, et c'est d'être trop brun; exception faite de ce détail, il paraît qu'il est également bon pour les maladies de poitrine...

Comme on le voit, c'est la maîtresse de maison qui s'affirme de nouveau dès qu'elle en trouve l'occasion et il ne cessera d'en être ainsi. Écoutons-la encore:

«Au commencement de novembre, chaque foyer prépare ses provisions d'hiver. Je fus très surprise quand on vint me demander combien de volailles et, particulièrement, quelle quantité de poisson je désirais emmagasiner pour l'hiver. Je demandai où je pourrais bien garder le poisson, n'ayant pas de vivier. «Dans le grenier, me répondit-on, où il se conservera

mieux que dans la cave.» Je fis donc provision de trois ou quatre cents poissons, qui se conservèrent frais. Tout ce qu'il y avait à faire, quand nous avions besoin de quelque chose pour la table, tel que viande, poisson, œufs, pommes ou citrons, était de les placer dans l'eau froide le jour précédant. De cette façon, le froid s'en retirait et la viande, tout comme le poisson, redevenaient tendres et juteux. Quant aux poules et au gibier à plume on les enveloppe de neige qui forme autour une telle croûte de glace qu'on doit se servir d'une hachette pour les en débarrasser. Ils ont un fruit, au Canada, qu'on nomme «attocas». Il pousse dans l'eau, il est rouge et de la grosseur d'une petite cerise, mais sans noyau. On en fait de bonnes conserves, surtout s'il a été cueilli après les premières grosses gelées. Les autres fruits sont rares; et ce n'est qu'à Montréal qu'on peut trouver de bonnes, oui, d'excellentes pommes telles que les reinettes et une variété de grosses pommes rouges d'une saveur délicieuse, qu'on nomme «bourrassas». Les Canadiens les mettent en barils qu'on doit laisser debouts et recouvrir d'un papier, qu'on colle sur le couvercle, et elles se conservent ainsi indéfiniment...»

Un peu plus d'un mois après l'arrivée des Riedesel au Canada, on apprendra la reddition de Cornwallis à Yorktown, où il s'était aventuré dans l'espoir de reconquérir la Virginie (32). Battues un peu partout, les troupes anglaises vont se retirer lentement vers les ports de mer, pour gagner ensuite l'Angleterre, les Antilles ou le Canada. La guerre prenait fin, faute de combattants. Quant aux négociations de paix, elles se prolongeront jusqu'en 1783.

Haldimand et les Canadiens

Le général Frédéric Haldimand avait atteint la soixantaine quand il revint au Canada en 1778. Suisse de naissance, il

avait servi dans l'armée de Frédéric II, pendant la guerre de Sept Ans, puis il était passé à l'armée anglaise. Il commandera un peu partout, aux Antilles et dans les colonies américaines, après avoir été gouverneur aux Trois-Rivières, en 1762, où il avait laissé un bon souvenir. L'examen de sa volumineuse correspondance a révélé que ce prétendu soudard était, en réalité, un homme cultivé et ami des arts (33).

De tous les gouverneurs que nous avons eus, il en est peu, cependant, dont la réputation soit plus mauvaise et ce n'est que tout récemment que quelques historiens ont tenté (oh ! bien timidement) de réhabiliter cet homme, dont le nom a été si longtemps synonyme de tyran, de bourreau, de cerbère, de geôlier, de fou dangereux, de despote et que savons-nous encore !

Les légendes ne meurent pas facilement, comme on sait, et si tant de nos historiens se sont fourvoyés sur le compte de Haldimand, c'est, tout d'abord, parce qu'il a toujours été de bon ton de noircir les Anglais et, ensuite, qu'ils n'avaient, pour faire son portrait qu'à s'en remettre à « l'immortel » Pierre du Calvet et à choisir, au hasard, dans son livre, *l'Appel à la justice de l'Etat*, tous les traits nécessaires pour le déshonorer aux yeux de la postérité.

Haldimand n'était pas un ange, loin de là, et il donnait prise à la critique de ses adversaires par ses méthodes de vieux soldat atrabilaire. Mais ce n'était pas d'un bon garçon que l'Angleterre avait besoin, en 1778, pour gouverner le Canada, si elle tenait à sauver cette colonie du désastre qui menaçait en Amérique.

Nous avons dit plus haut que la province était en effervescence. Travaillés par les agents du Congrès, la plupart recrutés au pays même, les Canadiens, malgré tous les efforts du clergé et de la noblesse, demeuraient frondeurs et n'avaient plus à la bouche que les « grandes libertés, » que nos « Congréganistes » faisaient si habilement miroiter à leurs yeux.

Qu'on lise la correspondance de Mgr Briand, avec son clergé, pendant ces années troublées. Il y est constamment question du mauvais esprit et de l'insolence des habitants, de leur insubordination et des scandales de tous genres qui vont se multipliant. N'est-il pas, lui-même, empêché, depuis des années, d'occuper son église cathédrale, par l'obstination et le mauvais vouloir des marguilliers à lui en reconnaître le droit ?

En 1776, il écrivait au curé de Saint-François-du-Sud : « Vos prétendus convertis, nous eussent vous et moi aussi conduits à la potence et aux galères avec bien de la satisfaction. Leur conduite à notre égard, tandis qu'ils ont espéré que les Bostonnais, ces cartouchiers et ces malandrins détestables, l'emporteraient, en est une preuve incontestable » (34).

Le gouverneur n'était pas homme à s'en laisser imposer, lui non plus, et il eut vite fait de coffrer les plus remuants des agitateurs, qu'il aurait d'ailleurs fort bien pu envoyer à l'échafaud. Qu'il les ait gardés sans procès ou qu'il ait fait en sorte de les envoyer se faire pendre ailleurs, est un fait avéré. Mais le pays était en guerre et c'eût été une faiblesse criminelle, à ses yeux, que de laisser agir plus longtemps, comme bon lui semblait, la petite bande d'agitateurs dont les chefs, pour la plupart, étaient des étrangers, arrivés au Canada depuis la conquête, tels du Calvet lui-même, Jotard, Mesplet, Cazeau et quelques autres :

« Assurément, Haldimand commit de nombreuses fautes, écrira Thomas Chapais, il se montra souvent très ombrageux . . . Mais après avoir condamné ses erreurs de jugement et ses excès d'humeur soupçonneuse, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître d'indéniables qualités » (35).

C'est lui qui écrira à Lord North : « Il vaut mieux laisser ces terres désertes (les cantons de l'est) aussi longtemps que possible. Les Canadiens français croîtront en population, et

dans peu d'années, ils manqueront de terres pour s'établir; il me semble de bonne politique que ces frontières soient peuplées de gens professant une religion différente, parlant une autre langue et accoutumés à d'autres lois que celles de nos entrepreneurs voisins de la Nouvelle-Angleterre» (36). Et c'est là l'homme qu'on a accusé d'en vouloir justement à notre religion, à notre langue et à nos lois !

Quant aux sombres et humides cachots dépeints par du Calvet, et où Haldimand envoyait pourrir les pauvres victimes de son affreuse tyrannie, on lira, peut-être avec surprise, ce qu'en écrivait un de ces prisonniers, qui ne s'est pas gêné, par ailleurs, pour déblatérer lui aussi contre Haldimand: «Ma bonne amie, à qui j'avais acheté exprès une maison près de la porte de notre prison, faisait faire chez elle mon ordinaire; ma petite fille m'apportait le déjeuner, ma servante le dîner et le *tea*, et ma bonne amie passait souvent la nuit avec moi; car nous avions divisé ce grand appartement en quatre cabinets, et chacun avait fait fermer son cabinet, et y faisait comme chez lui ce qu'il voulait ».

Il y a bien des prisonniers qui, même de nos jours, apprécieraient un pareil régime pénitentiaire...

Haldimand et les Riedesel

Taciturne et peu enclin aux confidences, Haldimand nous apparaît sous un jour tout différent dans les mémoires de Mme de Riedesel. L'arrivée au Canada du général allemand et de sa femme fut sans doute considéré par lui comme un bienfait de la Providence. Enfin, il allait avoir quelqu'un avec qui il pourrait abaisser le masque et s'entretenir en toute franchise, sans s'exposer à ce qu'on s'empare de ses paroles pour les tourner contre lui, l'occasion venue. Depuis sa venue à Québec, il avait

vite découvert qu'il ne pouvait compter sur personne, dans son entourage immédiat et il ne s'était pas fait faute, par la suite, de tenir tout le monde à distance. Une femme, comme il n'avait probablement jamais eu l'occasion d'en rencontrer, allait percer cette rude écorce et éveiller des sentiments tout nouveaux dans le cœur de ce vieux célibataire endurci. Cette femme, ce fut Mme de Riedesel:

«Le lieutenant-général Haldimand, nous avait été représenté comme un homme avec qui il était difficile de s'entendre, car personne n'avait jusque là réussi à lui plaire. J'eus la satisfaction de recevoir de lui non seulement des bontés, mais encore de gagner son amitié, que j'ai gardée aussi longtemps qu'il a vécu... Nous nous conduisîmes avec lui en toute confiance et à cœur ouvert, une ligne de conduite qu'il ne fut pas long à reconnaître par des remerciements, d'autant plus qu'il n'avait guère été accoutumé à pareilles manières. De grandes transformations furent alors faites à la maison du gouverneur qui, jusque là, ressemblait plutôt à une caserne. Il la fit meubler et décorer à la mode anglaise; et, bien qu'il n'eût été au Canada que depuis trois ans, son potager était déjà rempli de fruits et de plantes étrangères, que personne n'aurait pu croire capables de se développer sous ce climat ».

Le vieux général n'aimait guère les cérémonies et, après un bon dîner, quand son foie le lui permettait, il était satisfait de pouvoir s'asseoir devant la cheminée et de fumer sa pipe, seul avec ses pensées. Mais tout cela va changer et, bien qu'il eût fixé la résidence des Riedesel à Sorel, dans la seigneurie que la Couronne venait d'acquérir, il invitera souvent le général et sa femme à venir faire de longs séjours avec lui à Québec.

«Au cours des deux hivers que nous avons passés au Canada, les invitations que nous adressait le général Haldimand compensaient largement l'absence de société à Sorel. Nous passions

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

à Québec six semaines à la fois chez le Dr Mabane, un fidèle ami du général. Nous dînions chaque jour avec lui et il poussait la bonté jusqu'à insister pour que les enfants nous accompagnent. Le soir il venait à la maison de notre hôte pour jouer aux cartes et prendre le souper. Il disait vouloir agir ainsi afin de ne pas m'éloigner de mes enfants. Il restait à jouer aux cartes souvent jusqu'à minuit et quelquefois jusqu'après une heure. »

Il avouera un jour à la baronne que les trop courtes semaines passées avec elle et son mari auront été les plus beaux moments de sa vie... Pendant l'été, les Riedesel viendront encore passer plusieurs semaines à Québec.

«Le général Haldimand s'était fait construire une maison qu'il nomma «Montmorency», d'après la grande et célèbre cataracte de ce nom. Il nous y conduisit. C'était là sa retraite favorite et rien ne pouvait certainement en égaler le site. Cette cataracte fameuse plonge d'une hauteur de cent soixante-trois pieds, avec un bruit épouvantable, par une échancrure entre deux montagnes. Pendant que le général nous faisait admirer ce magnifique spectacle, je fis sans y penser la remarque qu'il serait splendide d'avoir une petite maison juste au-dessus des cataractes. Trois semaines plus tard, il nous conduisit de nouveau à Montmorency. Nous fîmes l'ascension du sentier escarpé sur des blocs de pierre unis entre eux par de petits ponts à la façon des jardins chinois. Quand nous eûmes enfin atteint le sommet, il me donna la main pour me conduire à une petite maison suspendue directement au-dessus des chutes. Il fut étonné de mon courage, quand, sans hésiter un instant, j'y entrai immédiatement. Mais je l'assurai que je ne saurais avoir peur en la compagnie d'un homme aussi prudent qu'il l'était toujours. Il nous montra comment la maison se soutenait dans un pareil endroit. Il avait fait installer huit fortes poutres

3U03HTOL188
309.112-7MA2

de la rive jusqu'à quelque distance au-dessus de la gorge, où s'engouffraient les eaux de la cataracte. Là, des soliveaux reposant en partie sur le roc, supportaient la maison. C'était un spectacle effrayant mais majestueux. On ne pouvait d'ailleurs rester longtemps dans la maison car le bruit des eaux était horrible ».

Les Riedesel à Sorel

Haldimand avait donné à Riedesel, dès son arrivée, le commandement des troupes chargées de surveiller la vallée du Richelieu. Il dut donc s'installer à Sorel, d'où il lui serait également possible de se porter du côté de Montréal en cas de danger.

Le général se fit construire une maison, à quelque distance du village, tout près des avant-postes du camp des troupes. En attendant qu'elle fût prête à être occupée, sa femme et ses enfants logèrent chez un habitant. A la Noël 1781, la famille prit possession de sa nouvelle résidence, où l'on trouvait une grande salle à manger, un cabinet de travail pour le général, une belle chambre à coucher pour les époux, deux jolies chambres pour les enfants et un grand salon. Dans le vestibule, un gros poêle distribuait la chaleur à toute la maison. Au-dessus, il y avait quatre chambres, dont deux pour les visiteurs et les deux autres pour les domestiques. Mme de Riedesel avait fait couvrir les murs de papier-tenture, une nouveauté au Canada à cette époque.

La neige à peine disparue au printemps, les époux voulurent avoir leur potager et un verger, où ils firent planter douze cents arbres fruitiers. «Ceci fit que le jardin fut à la fois ornemental et utile, car nous avons semé des légumes. Tout poussa splendidement et, chaque soir pendant l'été, nous allions dans le jardin pour y cueillir de cent cinquante à deux cents concombres,

dont je fis des marinades. Cette façon d'apprêter ces légumes n'était pas connue des Canadiens; j'en donnai à tous ceux qui en voulurent et, particulièrement, à notre bon général Haldimand, qui les trouva excellents... J'avais aussi mes vaches, un grand nombre de poules et des porcs de Virginie. Je faisais notre beurre. Ce fut là vraiment la terre promise pour nos soldats, car chaque barquement avait son propre jardin ».

Au cours de l'été, les Riedesel se rendirent plusieurs fois à Québec, où Haldimand les accueillait toujours avec joie. Au cours de l'un de ces séjours, peut-être ont-ils fait la connaissance d'un jeune capitaine de vaisseau, Horatio Nelson, commandant du sloop « Albemarle », de 26 canons, et qui allait faire parler de lui quelques années plus tard. M. LeMoine assure qu'il « fut accueilli au château Saint-Louis et dans les meilleures maisons de Québec » (37).

L'automne venu, Riedesel dû se rendre à l'Ile-aux-Noix pour y surveiller la construction d'un fort. Pendant cette absence, son épouse donne naissance à une cinquième fille qui reçut le nom de Canada; cependant elle devait mourir au début du printemps et être enterrée dans le cimetière de Sorel.

Ce même hiver, Mme de Riedesel achètera une « misérable vieille épinette » de messire Xavier Noiseux, curé de Belœil (1748-1834) et elle demandera au chef de musique d'un des régiments brunswickois, Frédéric Glackmeyer, de bien vouloir donner des leçons à ses filles Frederica et Gustava (38). Pendant les longues soirées, on lira encore à haute voix, et en compagnie de quelques officiers, les ouvrages allemands et français rapportés de New-York: Wieland, Schiller, Rousseau, etc., et « *La Messiade* » de Klopstock, livre qui n'a pas quitté le chevet de la baronne, pendant toutes ses pérégrinations.

Quelques temps après, la nouvelle arriva que les préliminaires de la paix avaient été signés entre l'Angleterre et les États-Unis

d'Amérique. Riedesel apprit, presque simultanément, que son père venait de mourir. Pour cette raison, et sa santé laissant de plus en plus à désirer, il sollicita de Haldimand la permission de retourner en Europe.

Le gouverneur ayant consenti à son départ et les ordres nécessaires étant arrivés de Londres, la famille fit ses préparatifs pour aller s'embarquer à Québec. Mais avant de quitter Sorel, Mme de Riedesel rend visite au curé (39), au sujet de la tombe de son bébé: «C'était un très brave homme. Je lui exprimai les craintes que j'avais que quelque bigot s'avisât de violer la sépulture d'un enfant qui n'était pas de la religion catholique. Il m'assura que ma fille n'ayant été que baptisée, et pas encore confirmée, elle était certainement avec les anges et que ses restes mortels ne seraient pas touchés ».

A son arrivée à Québec, un major de la garnison conduisit Mme de Riedesel à bord du navire choisi par Haldimand pour la traversée du général et des siens. «C'était un navire des Antilles, à trois ponts et en bonne condition . . . On me le fit visiter dans tous les coins et on me demanda de choisir les appartements que je désirais avoir, car il me faudrait certainement un salon et un boudoir. Je ris tout en répondant: Comment pourriez-vous me donner tout cela? — Laissez m'en le soin, répondit le major. Il donna aussitôt l'ordre d'enlever les canons qui se trouvaient sur ce pont, de percer une grande fenêtre et d'installer de chaque côté des cabines où les messieurs auraient leurs lits, des chaises et des tables solidement fixés au pont. Je retins pour mon mari et pour moi-même la grande cabine, que nous fîmes cloisonner, afin d'avoir également des chambres pour mes enfants ».

«Le général Haldimand s'était également rendu à bord, à maintes reprises, afin de surveiller lui-même les travaux. Il fit ensuite embarquer une vache et son veau, pour nous as-

surer du lait frais en tout temps. Il donna ordre d'étendre d la terre, dans un coin du pont supérieur, et on y mit des plant^s de laitue, ce qui était non seulement agréable à la vue, mais bon pour la santé pendant un voyage en mer. Nous avions également acheté des poules, des moutons et des légumes variés ».

Deux jours avant la date fixée pour le départ, les officiers de la garnison invitèrent les deux époux au spectacle qu'ils donnaient deux fois la semaine. A la fin de la représentation, ils chantèrent un compliment en musique, dans lequel ils exprimaient leurs regrets de les voir partir et leurs souhaits d'une heureuse traversée.

« Sur le point de partir, mon mari envoya au bon général sa jument favorite avec son beau poulain. En retour, il me fit parvenir un magnifique manchon et une pèlerine de zibeline; pour me faire souvenir du pays où nous avons vécu si longtemps. Il fit aussi cadeau d'un très beau chien de chasse à ma fille Augusta, « sa petite femme », comme il disait. Au moment de nous quitter, il était si ému que nous en fûmes nous-mêmes très affectés ».

Vers le milieu du mois d'août 1783, le convoi mit enfin à la voile. Quelques dix-huit cents soldats brunswickois avaient pris place dans les transports, pour retourner en Allemagne en même temps que leur général. Le navire de la famille Riedesel portait le nom de « Québec ».

Parvenus au Bic, les vaisseaux durent attendre un vent favorable pendant deux semaines. Mais on ne tarderait pas à reprendre le temps perdu. En effet, poussé par une tempête d'une violence inouïe, qui allait souffler pendant trois semaines, le convoi ne prit que dix-huit jours pour traverser l'Atlantique. Un vrai record pour l'époque.

Quelques semaines auparavant, Pierre du Calvet, rendu à la liberté, avait quitté le couvent des Récollets, ce « cloaque »,

écrivait-il, où il croupissait depuis plus de deux ans... Les poches bourrées de mémoires et d'affidavits, il était allé s'embarquer subrepticement à bord d'un navire à l'ancre, en aval de l'île d'Orléans, pour, de là, gagner Londres. Il ne redoutait pas tant qu'on le retienne (Haldimand, au contraire, n'est pas fâché de le voir s'en aller), que de se voir délester de tous les précieux documents qu'il emportait et grâce auxquels il espérait bien pouvoir se venger du gouverneur. Il avait déjà en tête tout le plan de son « Appel à la justice de l'État »...

La publication des "Mémoires"

La grande aventure de Mme de Riedesel était terminée. De retour en Allemagne, elle vivra à Lauterbach, avec les siens, jusqu'en 1794 et elle aura encore un fils et trois filles. Cette année-là, le baron sera nommé commandant de la place de Brunswick. C'est là qu'il mourra en 1800. Son épouse lui survivra encore huit ans. Tous les deux reposent dans la voûte familiale à Lauterbach.

Cédant sans doute aux instances de ses parents et de ses amis, Mme de Riedesel fit éditer en allemand, à Berlin, l'année même de la mort de son mari, un livre intitulé « *Le Voyage du devoir en Amérique*; lettres de Madame la Générale de Riedesel, envoyées en Allemagne pendant son voyage et son séjour de six années en Amérique, au temps de la guerre en ce pays, durant les années 1776-1783 » (40).

Quelques-unes de ces lettres furent reproduites en anglais, pour la première fois, par le général Wilkinson, dans ses *Memoirs of my own Times*, publiés à Philadelphie, en 1816; on en retrouve des fragments dans l'ouvrage du professeur Silliman, *Remarks made on a short tour between Hartford and Quebec in the autumn of 1819*. La première traduction, à peu près complète, à en

être donnée en anglais, paraîtra à New-York en 1827. Quarante ans plus tard, William L. Stone en publiera une nouvelle traduction beaucoup plus fidèle, sous le titre de *Letters and Journals relating to the War of the American Revolution and the Capture of the German troops at Saratoga. By Mrs. General Riedesel. Translated from the original German by William L. Stone, author of The Life and Times of Sir William Johnson.* Albany, Joel Munsell, 1867 ». C'est à cette édition que nous avons emprunté les textes cités dans cette étude.

Grâce aux souvenirs de la baronne, c'est toute une époque de notre histoire qui s'éclaire d'un jour nouveau et nous devons lui savoir gré d'avoir représenté nos habitants de façon beaucoup plus sympathique, et sans doute plus vraie, que sa devancière Frances Brooke. A l'opposé de celle-ci, qui ne paraît avoir jamais mis le pied dans une demeure canadienne, hors les murs de Québec, Mme de Riedesel, pour avoir beaucoup voyagé du bas du fleuve jusqu'à Montréal, et être demeurée de longs mois à Québec, aux Trois-Rivières et à Sorel, a vu nos gens de beaucoup plus près. C'est aussi parce qu'elle était une épouse modèle et une ménagère avertie qu'elle a su apprécier leurs vertus domestiques, leurs humbles travaux, leur courtoisie et leur chaude hospitalité.

NOTES ET RÉFÉRENCES

(1) Il était né au château de Lauterbach, dans la Hesse rhénane en 1738. « Ses aïeux appartenaient à l'une des plus riches et des plus vieilles familles de l'Allemagne centrale ». Cf. Georges MONARQUE, *Un général allemand au Canada*, Montréal, 1927.

(2) Ce portrait avait été peint par l'artiste allemand Tischbein.

(3) Le deuxième fils de Karl-August, Bernard, combattit à Waterloo; il visitera les États-Unis en 1825 et poussera une pointe jusqu'à Québec. En 1830, il commandera les troupes hollandaises pendant la campagne de Belgique.

(4) Emil LUDWIG, *Les Allemands*, New-York, 1941, p. 154.

(5) Environ 1,500 Brunswickois devaient, plus tard, se faire licencier pour s'établir aux États-Unis et au Canada. Nos Canadiens d'origine allemande, les Glackmeyer, les Koenig, les Scherrer, les Besserer, etc., descendent presque tous de ces officiers et soldats. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*.

(6) Une fille naîtra au début de mars. Elle sera nommée Caroline.

(7) Descendant d'une illustre famille trifluvienne, Louis-Joseph Godefroy, sieur de Tonnancour, était né aux Trois-Rivières en 1712. Lieutenant-colonel de milice en 1775, il refusa, seul de tous ses officiers, de remettre sa commission aux Bostonnais. Cela lui assura l'amitié de Carleton et de Haldimand. Il s'était marié deux fois et il décéda en 1784. Cf. Rév. Père L. LE JEUNE, *Dictionnaire général du Canada*, Ottawa, 1931. Un contemporain a dit de lui qu'il était « illibéral, sans éducation, jésuite comme un chien et ne pardonnant jamais... Et de plus un vrai Harpagon! »... mais il paraît avoir eu de bonnes raisons pour détester M. de Tonnancour!

(8) Pierre Maugue-Garaut de Saint-Onge, né à Montréal en 1721, grand vicaire de 1764 à 1788, décéda en 1795. Son frère, Charles, né en 1724, fut successivement curé de plusieurs paroisses; à Saint-Vallier de 1770 à 1794.

(9) « Ce ne fut qu'après quatre années d'assiduité et d'instances auprès du gouvernement impérial que cet infatigable ami des Canadiens gagna leur cause. Quoiqu'on le pressât à plusieurs reprises de revenir au Canada, il ne voulut jamais y consentir qu'il ne pût apporter aux sujets français de Sa Majesté l'assurance d'une entière liberté... » *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, vol. III, p. 60.

(10) Quant au Congrès de Philadelphie, il dénoncera, à Londres, l'Acte de Québec comme beaucoup trop favorable aux catholiques du Canada.

(11) En juin 1775, il n'y avait que 744 soldats anglais dans la province.

(12) Le juge en chef s'étant lui-même rendu à l'île d'Orléans pour procéder à l'enrôlement, eut à faire face à 250 habitants armés de bâtons qui menacèrent de l'assommer. Des seigneurs subirent un sort pareil de la part de leurs tenanciers. Il en fut de même à peu près partout. Cf. Journal par MM. Baby, Taschereau et Williams, etc., publié dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1928, p. 431 et suiv., aussi les Mémoires du temps publiés par l'abbé H.-A. Verreau: *Invasion du Canada*, collection de mémoires, Montréal, 1873.

(13) La population de Québec, en 1775, n'atteignait pas 6,000 âmes. Cf. P.-G. Roy, *Mémoires de Nicolas-Gaspard Boisseau*, Québec, 1907.

(14) Le 12 novembre, on verra un «M. Williams monter en chaire dans la chapelle (désaffectée) de l'évêché et tenter de convaincre les citoyens de Québec de livrer la ville aux troupes du Congrès. Le colonel McLean étant entré, le fit descendre et dissuada l'assemblée de suivre un conseil aussi lâche». Cf. *Mémoire de Berthelot*, Montréal, 1870.

(15) De 1766 à 1784, Mgr Briand sera le véritable chef des Canadiens. Pendant toute la guerre de l'indépendance américaine, malgré son âge et ses infirmités, il luttera sans un instant de repos contre les fauteurs de désordre où qu'ils soient et même dans les rangs de son clergé. N'allez pas, cependant, chercher une biographie sérieuse de Mgr Briand — il n'en existe pas, quelque inconcevable que cela paraisse. Ce grand évêque a fait plus que tout autre pour orienter les nôtres vers leur émancipation.

(15a) Trois jeunes filles furent les premières à signaler l'approche des troupes de Montgomery, qu'elles aperçurent d'une fenêtre de l'Hôpital-Général. C'étaient Mlle de Lanaudière (qui épousera François Baby) et Milles Langlois et Bailly. Cf. Valère GUILLET, *Le Foyer Canadien*, 1865, p. 315.

(16) T. CHAPAI, *Cours d'Histoire du Canada*, Montréal, 1944, Vol. I, p. 208. M. Chapais ajoute: «L'histoire intime de ces jours malheureux constitue l'une des pages les plus pénibles de nos annales. Pour s'en convaincre il suffit de lire le terrible mandement publié par Mgr Briand contre les sujets rebelles en 1776». L'Annaliste des Ursulines écrira de son côté: «Quant aux Canadiens «Congréganistes», ils avaient été de bonne heure rassasiés de leur triste rôle; dès le printemps, il n'en restait presque plus sous les drapeaux républicains». *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. III, p. 134.

(17) Un régiment de Canadiens passera la frontière avec les Américains. Il était accompagné de son chapelain, l'abbé François-Louis-Eustache Chartier de Lotbinière, interdit en 1772 par son propre cousin, Mgr d'Esglis. Il mourra en exil en 1784. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*.

(18) Cf. B. SULTE, *Mélanges Historiques*, Montréal, 1921, Vol. 7, p. 99 et suivantes.

(19) *Les Ursulines des Trois-Rivières*, Trois-Rivières, 1888, p. 372.

(20) Le Père Dominique Pétrimoult, Récollet, né à Québec en 1735, ordonné en 1758 par Mgr Pontbriand. Il décédera en 1799.

(21) Gustava, Frederika et Caroline, âgées respectivement de 4 ans et 9 mois, de deux ans et de dix semaines !

(22) Secrétaire des colonies.

(23) Sept garçons et trois filles. Le roi et la reine auront encore cinq enfants par la suite.

(24) La ville elle-même n'avait pas trop souffert du siège de 1775-76, mais les deux faubourgs, plus de deux cents maisons, avaient été réduits en cendre par les Bostonnais. Cf. L'abbé H.-A. Verreau *L'Invasion du Canada*, Montréal, 1873, Vol. I, p. 123.

(25) Geo. MONARQUE, *Un général allemand au Canada*, Montréal, 1927, p. 66. Cet ouvrage, très intéressant en ce qui regarde Riedesel, ressasse, par ailleurs, tous les bobards de Pierre du Calvet sur Haldimand et son administration.

(26) Ils en eurent, effectivement, onze: neuf garçons et deux filles.

(27) *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. III, p. 150.

(28) Id. p. 59.

(29) En mars 1777, Mgr Briand écrivait déjà à M. de Saint-Onge pour le prier de surveiller sa conduite et ne pas donner occasion aux mauvaises langues de le discréditer. *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, Québec, 1930, Inventaire de la correspondance de Mgr Briand, par l'abbé Ivanhoe Caron, p. 115.

(30) L'abbé H.-R. Casgrain a dit de ces Mémoires: «Ce précieux manuscrit... écrit d'un style clair et ferme, ressuscite une foule d'anecdotes, ouvre des aperçus nouveaux sur la politique, les hommes et les mœurs de cette époque trop peu connue de notre histoire». Cf. *Oeuvres complètes*, Québec, 1875.

(31) Burgoyne retournera en Angleterre en 1778 et évitera la cour martiale grâce à de puissants protecteurs.

(32) Parmi les officiers capturés à Yorktown, se trouvait John Graves Simcoe, commandant des «Queen's Rangers», un régiment composé entièrement de Loyalistes. Simcoe reviendra en Amérique en 1791, comme lieutenant-gouverneur de la nouvelle province du Haut-Canada.

(33) Il avait doté Québec de sa première bibliothèque publique en 1779. Cf. Geo. GALE, *Historic Tales of Old Québec*, Québec, 1923, p. 284.

(34) *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, Correspondance de Mgr Briand, Québec, 1930, p. 113.

(35) T. CHAPAIS, *Cours d'Histoire du Canada*, Montréal, 1944, Vo. I, p. 220.

(36) *Bulletin des Recherches Historiques*, Année 1922, p. 84.

(37) J.-M. LEMOINE, *Monographies et Esquisses*, 1885, p. 166.

(38) Dans une note manuscrite reproduite dans le *Bulletin des Recherches Historiques* (année 1916), Glackmeyer racontera plus tard: «J'étais logé et traité avec la plus grande politesse et civilité. Mes élèves auraient fait de plus grands progrès si elles avaient eu un meilleur instrument; il n'y avait alors qu'un seul piano à Québec. J'ai encore en ma possession une excellente recommandation du général Riedesel, qui m'accorda mon licenciement de l'armée, accompagné d'une somme considérable de guinées, et l'offre, au cas où je voudrais retourner avec lui en Allemagne, d'une place d'organiste à Lauterbach... mais je déclinai cette offre, n'ayant aucune envie de retourner en Allemagne».

M. Glackmeyer (1751-1836), s'établit à Québec et fut le fondateur de la lignée des Glackmeyer au Canada.

(39) L'abbé Pierre-René-Ambroise Martel, né à Montréal vers 1751, ordonné en 1775. Curé de Sorel de 1775 à 1805. Cf. *Dictionnaire Biographique du clergé canadien-français*, par l'abbé J.-B.-A. ALLAIRE, Montréal, 1910.

(40) Le général de Riedesel avait lui-même fait imprimer ses souvenirs de campagne en Amérique, mais dans une édition limitée aux seuls membres de sa famille. Cet ouvrage a également été traduit en anglais par M. Stone et publié en deux volumes à Albany, en 1868, sous le titre de *Life and Journals of Major-General Riedesel, Relating to the campaign under Burgoyne, and captivity of the German Troops in New England and Virginia.*

Mme JOHN GRAVES SIMCOE OU L'ARISTOCRATE

Elle fut séduite par tout ce que cette contrée offrait de neuf et d'intéressant à la curiosité de son esprit, à la vivacité de son imagination, à la mansuétude de son cœur.

J.-R. Robertson.

Nous devons déjà à deux femmes de connaître un peu mieux ce que furent le Canada et les Canadiens au lendemain de la conquête et au cours de la révolution américaine. Négligeant, l'une et l'autre la politique, les traités, les proclamations, les causes et les effets, elles se sont contentées de regarder autour d'elles et de noter leurs impressions sur les gens et les choses. Il est surprenant de constater comme ces simples remarques éclairent souvent d'une lumière autrement pénétrante, une page de la vie d'un peuple, que ne le font les gros bouquins, farcis de récits de batailles, de noms de souverains, de ministres ou de généraux.

Notre reconnaissance va donc à Frances Brooke et à la baronne de Riedesel pour nous avoir laissé, l'une son *Histoire d'Emilie Montague*, et l'autre, les lettres et le journal de son *Voyage du devoir*. Mais huit ans après le départ de la baronne, une troisième femme viendra nous rendre visite.

Le vendredi, 11 novembre 1791, à une heure après minuit, la frégate «Triton» jetait l'ancre devant Québec (1). Vers sept heures du matin, une jeune femme, pas très jolie, plutôt petite et maigre, le nez long et les yeux perçants, sous une opulente chevelure, risque un coup d'œil au dehors par la fenêtre de la

poupe. Il neige ! A travers la bourrasque, elle entrevoit, à quelques encablures, un rocher grisâtre, des maisons aux toits couverts de neige et quelques clochers tout au haut de la falaise. C'est donc là ce Québec, dont hier encore, elle lisait la description dans le *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*, du baron Jean de la Hontan ? (2)

«J'étais peu disposée à quitter le navire pour entrer dans une ville d'un aspect aussi lugubre que Québec me parut être, à travers le brouillard, le grésil et la neige; mais à six heures de l'après-midi le lieutenant Talbot me conduisit à terre et la carriole couverte du général Clarke (3), une petite chaise sur lisses, au lieu de roues, attendait pour me conduire à l'hôtel dans la ville haute, vers laquelle nous montâmes une colline immensément raide par des rues mal bâties. La neige n'était pas assez épaisse pour permettre à la carriole d'avancer confortablement, aussi fus-je secouée terriblement et je me fis une idée très déplaisante de la ville où j'arrivais. Le triste aspect de la vieille hôtellerie où je parvins enfin, et qui dans mon esprit ressemblait à l'idée que je me faisais d'une maison flamande, n'était guère plus encourageante. Mes chambres étaient toutes au rez-de-chaussée, avec une grande cuisine à côté du salon. Je n'avais plus froid car le tout était chauffé par des poêles, si bien bourrés de bois, que je trouvai bientôt nécessaire d'ouvrir les finettes des fenêtres. On me servit de délicieuses perdrix et des pommes savoureuses, appelées Roseaux — elles sont roses de part en part et ont un goût de fraises — c'est une pomme hâtive et qui ne se conserve pas . . . »

Ainsi qu'on peut le constater, ce n'est pas là une voyageuse ordinaire: elle a fait la traversée à bord d'un navire de guerre, un aide-de-camp l'escorte à terre et c'est dans la carriole d'un général qu'elle se rend à l'hôtel ! Qui était donc cette personne autour de laquelle on s'affairait ainsi ?

Elizabeth et John Graves Simcoe

Tout comme Frederica von Massow n'avait que seize ans, lors de son mariage au baron de Riedesel, Mlle Elizabeth Pos-thuma Gwillim, nièce d'un amiral, venait d'atteindre sa sei-zième année, lorsqu'elle unit sa destinée à celle d'un brave officier de quarante ans, le 30 décembre 1782, dans l'église de Buckerall, Devon. Orpheline de père et de mère dès sa naissance (4), elle avait été recueillie par un oncle et une tante qui l'aimaient tendrement.

Le lieutenant-colonel John Graves Simcoe était, pour sa part, un vétéran de la guerre de l'indépendance des États-Unis, alors qu'il avait commandé les fameux «Queen's Rangers», régiment loyaliste par excellence, et il avait regagné l'Angleterre en décembre 1781, au lendemain de la capitulation de York-town.

Elizabeth Gwillim n'était pas une jeune fille comme les autres. Elle parlait l'allemand et le français, en plus de sa langue mater-nelle; elle pouvait dessiner et peindre à l'aquarelle avec un joli talent d'amateur; et nous verrons, à la lecture de son journal, qu'elle maniait la plume avec autant de facilité que le crayon ou le pinceau. Elle aimait encore la musique, les livres, la vie au grand air, la danse.

L'heureux couple vivra à Wolford, Devon, où le colonel Simcoe retrouvera sa santé, fort ébranlée par ses années de guerre et ses blessures. C'est à lui que le gouvernement anglais va songer quand il s'agira du choix d'un lieutenant-gouverneur pour la nouvelle province du Haut-Canada, créée par la Cons-titution de 1791: cette boîte de Pandore, que nous ne pouvions refuser d'ouvrir, mais d'où allaient sortir les prodromes des trou-bles de 1837-38.

Simcœ, qui a en tête depuis longtemps, tout un plan de colonisation, quelque peu chimérique, pour la nouvelle province, n'a garde de refuser ce poste, qu'il a obtenu, d'ailleurs, contre le désir de Lord Dorchester, nommé lui-même gouverneur en chef des deux provinces. Ce dernier s'en souviendra, le moment venu.

A Wolford, Elizabeth, toute à la joie de faire un beau voyage, vague aux préparatifs de départ. Il y a fort à faire, car il faut tout emporter, même les meubles, si l'on ne veut pas être pris au dépourvu, au fond des forêts du Haut-Canada. De leurs cinq filles, seule la plus jeune, Sophia, âgée de 2 ans, les accompagnera, ainsi que Francis, l'héritier du nom, né trois mois plus tôt. Une nombreuse suite de domestiques sera également du voyage.

Les Simcœ passèrent huit jours à Plymouth avant de s'embarquer. Georges III, la reine et la Cour s'y trouvaient et ce sera l'occasion, pour Mme Simcœ, de faire la connaissance de Leurs Majestés, ainsi que des personnalités les plus en vue de la haute société. Elle note, dans son journal, avoir causé longuement avec le capitaine Sydney Smith et Sir J. Jervaise. Le premier de ces deux hommes, quelques années plus tard, défendra victorieusement Saint-Jean-d'Acre contre le général Bonaparte; quant au deuxième, il écrasera la flotte espagnole à la bataille du Cap Saint-Vincent en 1797.

Le départ eut lieu le 26 septembre 1791; la traversée devait être longue et orageuse.

Le mardi, 4 octobre, Mme Simcœ notera que le meilleur moyen qu'elle a trouvé de se préserver du mal de mer est de manger du bœuf salé, recouvert de moutarde... Quand le navire n'est pas trop secoué par les vagues, elle joue au piquet ou lit, mais le plus souvent elle se distrait en copiant des cartes marines et des estampes de navires.

Poussée par des vents contraires, la frégate descend jusqu'aux Açores. Le 10 octobre, elle constate que son mari achève la lecture de *L'Histoire Générale de la Nouvelle France*, de François-Xavier Charlevoix, un «voyageur jésuite français». Elle s'inquiète de ne pouvoir arriver à Québec avant que les glaces remplissent le Saint-Laurent.

Mais les tempêtes se suivent et, le 16, elle remarque que les pilotes auront sans doute quitté "l'Isle de Bic, près de Rimouski, avant que le navire n'atteigne le fleuve. Dans ce cas, il faudra se rendre aux Barbades pour l'hiver."

«*Vendredi, 21.*— Gros coup de vent. Nuit de tempête. Il pleuvait sur mon lit, mais un épais manteau me recouvrait et j'ai bien dormi. Notre navire se comporte bien, cependant ses parties hautes font eau de toute part, au point que le plancher de ma cabine n'est presque jamais sec... Quelques voiles ont été perdues pendant la bourrasque».

Le 28 octobre, par une belle matinée d'automne, on aperçoit enfin l'Isle de Sable; le lendemain on est en vue des côtes de la Nouvelle-Écosse.

«*Vendredi, 4 novembre.*— Vent nord-est. Affreuse bourrasque et tempête de neige; plusieurs hommes ont été à demi gelés la nuit dernière, pendant le pire mauvais temps que nous ayons encore eu. Le château d'avant du navire disparaissait presque continuellement sous les vagues. Le matin venu, nous avons aperçu l'Isle de Bonaventure, au nord-est et à l'opposé du Roc de Percé, mais, le vent étant contraire, nous avons couru des bordées toute la journée et perdu du terrain...»

Le 6, à la hauteur du cap des Rosiers, une autre tempête. «Si ce temps continue pendant plusieurs heures, nous ne pourrions lui tenir tête et nous serons repoussés hors du fleuve et forcés de nous rendre à New-York, si nous le pouvons, et plus probablement jusqu'aux Antilles. Les hommes ont tellement

souffert du froid et il y a un si grand nombre de malades, que l'équipage n'est plus assez nombreux pour la manœuvre contre des vents adverses. Le dîner a été renversé, le service à thé brisé, mais j'ai mangé du potage sans le répandre ».

Les trois jours qui vont suivre seront plus beaux et la navire atteindra enfin le Bic. Un coup de canon est tiré pour obtenir un pilote, qui ne tarde pas à monter à bord. « Il était arrivé ce jour même de l'Isle aux Coudres, pour assister à une danse au "Bique", endroit qu'il avait quitté juste une semaine plus tôt, n'attendant plus de voir arriver des navires d'Angleterre, aussi tard dans l'automne. Le lendemain, il aurait repris le chemin de l'Isle aux Coudres et nous aurions dû quitter le fleuve, faute de pilote. Notre arrivée, aujourd'hui, ne pouvait être plus opportune. J'ai copié, ce matin, quelques plans de Des Barres. Le vent est si favorable que toutes les voiles sont hissées, même les gratte-ciel, et le navire marche de façon tellement régulière qu'on ne le sent même pas avancer... » Le lendemain, 10, pluie et neige. Le 11 ce sera Québec... Enfin !

Coup d'oeil sur l'Europe

En débarquant à Québec, quelles sont les nouvelles d'Europe qu'apportent les Simcœ ? Le général Charles Alured Clarke, qui remplace Dorchester, a hâte de questionner son collègue. Dès après le dîner, alors que les dames passent au salon et que les messieurs achèvent le café, tout en allumant leurs cigares, Clarke s'informe de la santé de Leurs Majestés.

« Mon cher général, j'ai vu le roi et la reine, à plusieurs reprises, avant de m'embarquer et Sa Majesté a longuement causé avec moi. Sa santé est bonne et voilà bien deux ans que la maladie... que vous savez (5), le laisse tranquille. Vous dirai-je, cependant, que le prince de Galles donne bien des soucis à notre vénéré

monarque. Sans vouloir répéter tous les ragots qui courent sur son compte, je ne puis vous cacher que son attachement pour Mrs. Fitzherbert est toujours aussi puissant et qu'il se fait voir avec elle en toute circonstance (6).

«La conduite du duc d'York et du duc de Clarence est, vous ne l'ignorez pas, tout aussi répréhensible. On peut, sans doute, s'afficher avec des actrices, mais de là à vouloir les épouser, n'est-ce pas, mon cher Clarke...

«Mais, dites-moi, général, je verrai tout à l'heure le Prince Edouard... Cette soi-disant baronne de Fortisson (7), dont on parle, même en Angleterre... Est-il bien vrai que?... Comme tout cela est triste et dans quels temps vivons-nous?

«Tout étrange que cela puisse vous paraître, l'opinion est toujours divisée au sujet des événements de France. Vous aurez lu comme moi, j'en suis sûr, les *Réflexions sur la Révolution française*, de M. le conseiller Burke? (8) Non? Oh, mais je vous passerai le livre, il vaut la peine qu'on le lise. M. Burke y fait un tableau terrible de tous les maux qui vont s'abattre sur la France, si le roi ne parvient pas à reprendre la situation en main, ce qui me paraît peu probable, après son équipée jusqu'à la frontière...

«Tous ceux qui, comme M. Fox, (9) voient dans cette Révolution «le plus magnifique édifice de la liberté, élevé sur les fondations de l'intégrité humaine», risquent fort de se tromper, j'en ai bien peur.

«Pour ma part, je n'hésite pas à me rallier à l'opinion de M. Pitt (10), que nous n'avons rien à faire dans cette galère, à moins que les événements nous forcent d'intervenir, pour la défense de nos propres institutions. Mais je crains que la Prusse et l'Autriche n'attendent pas aussi longtemps. Elles trouveront l'occasion trop belle de s'arrondir de quelques provinces, aux dépens de la France... Qu'en dites-vous? Oh! je reconnais

avec vous que Frédéric-Guillaume n'est pas Frédéric II, mais il ne serait pas difficile pour une armée disciplinée d'avoir raison de la canaille française . . . Il y a aussi Léopold II, et il se doit, semble-t-il, de défendre sa sœur, surtout s'il y trouve son intérêt !

«Vous me demandez si la Russie se joindrait à cette coalition ? Je doute qu'on l'y invite. Le partage des dépouilles se fera plus facilement à deux qu'à trois. Souvenez-vous de l'affaire de Pologne . . . Et puis cette vieille guenipe de Catherine a trop à faire de se choisir de nouveaux amants, parmi ses grenadiers ou ses domestiques.

«Il reste tout de même que le virus révolutionnaire fait des progrès dans nos classes inférieures et je veux espérer que le ministère saura enrayer ces tendances . . . Des échauffourées, comme celles de Dundee et de Sheffield, pourraient bien être un signe de ce qui se prépare pour nous, si l'on ne réagit pas avec toute la fermeté nécessaire. On a chassé cet énergumène de Tom Paine (11) et on a bien fait . . . Pour ma part, je l'aurais fait pendre !

«Ce pauvre Louis XVI a perdu tout crédit en France, j'en ai peur. Vous savez que si ce n'eût été de M. Barnave, le chef de ce parti qu'on appelle la Gironde, je crois, ou les Girondistes, les extrémistes auraient certainement fait voter sa déchéance. Quant à la reine, on m'a assuré qu'il se colporte contre elle les plus affreuses calomnies . . . Mon cher général, je crains que la Monarchie française ne soit gravement malade et M. de Lafayette, contre qui j'ai combattu à Yorktown, aura fort à faire pour étayer le trône du roi, tout en voulant sauvegarder la fameuse Liberté, dont il est toujours si entiché.

«J'allais oublier de vous dire que les Communes ont remis, encore une fois, à plus tard le Bill prohibant l'importation des

esclaves. Cette question ne sera pas facile à régler. Il y a tant d'intérêts en jeu...

«A ce propos, j'ai également apporté un livre, dont l'auteur ne m'est pas connu, mais ses idées politiques me paraissent pleines de sagesse et de bon sens et j'espère ne pas les oublier, quand je serai à la tête du gouvernement du Haut-Canada. Cet ouvrage est intitulé *Principles of Morals and Legislation* (17). Vous dites?... Ah ! il est bien entendu qu'il faut se méfier des théoriciens, mais je connais assez l'Amérique et ses habitants. Nos sujets loyalistes trouveront en moi un chef qui saura les comprendre et les guider. Lord Grenville me disait justement avant mon départ de Weymouth que — Pardon?... Oh ! c'est pourtant vrai. Il est temps d'aller rejoindre les dames. Mais, à votre tour, il faudra me renseigner sur nos voisins du sud. Voilà tout de même Washington président... Après vous, mon cher Clarke».

John Graves Simcoe aurait pu ajouter encore que Londres avait eu, quelques mois plus tôt, la visite du grand musicien allemand Josef Haydn et que les concerts, où il avait fait entendre quelques-unes de ses nouvelles symphonies, avaient été très appréciés des connaisseurs. Au théâtre, les Kemble font toujours applaudir Shakespeare, Sheridan et Dryden... mais Simcoe n'était pas amateur de ces divertissements.

La Société canadienne en 1791

En cette fin d'année 1791, où le Canada se demande, avec un peu d'inquiétude, ce que lui réserve la nouvelle Constitution dont il vient d'être gratifié, où en est la société canadienne ?

La nouvelle que cette Constitution avait été votée par le Parlement britannique, nous avait été apportée par un des fils du roi, le prince Édouard, arrivé à Québec en août. Quelques

jours plus tard, lord Dorchester s'était embarqué pour Londres, laissant au général Clarke le soin de voir à la mise en vigueur de la nouvelle forme de gouvernement et de préparer nos premières élections.

Depuis la fin de la guerre de l'indépendance américaine, les esprits s'étaient graduellement calmés et l'ordre régnait de nouveau au pays, grâce surtout à la sage administration de Dorchester. Les relations avec la France ont été renouées et l'on s'y rend tout aussi facilement qu'en Angleterre. Les nobles et les négociants entreprennent ce long voyage, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir; ils envoient leurs enfants là-bas pour y terminer leurs études. Les uns comme les autres nous reviennent, trop souvent, imbus des idées en vogue et secrètement gagnés par la liberté de mœurs qu'ils ont découverte à Paris (13). Cette société canadienne, où la noblesse domine encore, ne s'occupe guère de politique locale. A quelques exceptions près, nos seigneurs abandonnent ce domaine aux avocats. Ils préfèrent les bonnes sinécures, qui leur sont d'ailleurs accordées avec parcimonie; ou ils demeurent dans leurs manoirs, se contentant de venir à Montréal ou à Québec, pendant la saison d'hiver, pour être de tous les bals et de toutes les réunions mondaines (14).

La sœur annaliste des Ursulines nous raconte, à ce sujet, que «un jeune Canadien arrivé de France se hâta, vers 1787 ou 88, d'établir un théâtre afin de jouer des comédies françaises. Ce théâtre fut fréquenté par ce qu'on appelait alors la bonne compagnie...» (15).

Le contact continu de notre aristocratie avec l'élément anglais, protestant et libéral, ne pouvait vraiment que maintenir, chez elle, une indifférence presque totale en matière de religion et cet esprit voltairien et frondeur, qu'elle avait hérité de la génération précédente.

C'est également à cette époque que l'on assista au plus grand nombre de mariages entre les deux races. Cette «bonne entente», fruit de l'Acte de Québec, ira en s'atténuant assez vite, avec l'introduction de la politique dans nos mœurs.

En effet, nos Canadiens ne tarderont pas à apprendre tous les trucs et tous les rouages de la machine électorale; dès la première élection, en 1792, on assistera à quelques échauffourées, modeste prélude à un nouveau sport national, où les nôtres se jetteront avec tout l'enthousiasme et l'aveuglement qu'il requiert de ses disciples (16).

La Révolution française, elle aussi, eut des répercussions profondes dans notre société. La nouvelle de la prise de la Bastille, fut accueillie par notre «bonne compagnie», comme une belle victoire des grands principes libertaires sur l'obscurantisme et la tyrannie. Il faudra l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette avec les massacres de la Terreur, pour qu'on déchanté un peu et qu'on s'avise que c'était là aller vraiment trop vite en affaire...

Dans les *Lettres Canadiennes d'autrefois*, M. Séraphin Marion s'étonnera de voir la gazette du temps (17) déverser, sur ses trop rares lecteurs, une véritable avalanche d'articles révolutionnaires, sans que l'autorité religieuse élève la voix, pour mettre fin à pareil scandale. Ne serait-ce pas que le clergé était tout d'abord divisé sur cette même question et qu'il aurait été, sinon imprudent, du moins bien inutile de vouloir enrayer ces idées subversives chez une élite qui, depuis longtemps, s'était émancipée et n'écoutait plus la voix de ses prêtres. Notre haut clergé savait également que nos habitants de la campagne étaient plus ou moins immunisés contre la contagion, puisque bien peu d'entre eux étaient en mesure de lire l'unique feuille de Québec, qui ne comptait guère d'abonnés en dehors de la ville.

C'est un peu pour la même raison que nos bons Canadiens se laisseront embrigader si rapidement par les politiciens. Ne lisant pas, ils écouteront leurs candidats ou leurs députés avec extase et le «husting» deviendra bientôt pour eux la chaire de toutes les vérités... politiques.

Le Canada n'avait plus à ce moment un Mgr Briand (18) pour le garder dans le droit chemin et il se passera encore plusieurs années avant que Mgr Plessis puisse faire, à son tour, sentir son influence. C'est dans cet état de désarroi momentané que l'on verra Mgr Bailly de Messein, le coadjuteur, «prélat hautain, grincheux et mauvais coucheur» (19), attaquer brutalement son évêque, Mgr Hubert qui, dans sa grande humilité, s'en remettra à son clergé de le défendre (20).

Un prêtre français (21), réfugié au Canada, dira de l'état de la religion à cette époque: «Ne croyez pas que les mœurs ici, que la religion ne souffrent aucune éclipse. Autrefois, elles brillaient d'un vif éclat. Lorsque j'arrivai au Canada, j'eus la consolation d'en voir de beaux restes. Mais à mesure que la colonie devient florissante, par le commerce, l'industrie, les sciences même, qui sont enseignées avec éclat, dans tous nos collèges, à mesure que la philosophie se répand, et jusque dans nos feuilles canadiennes, on voit cet esprit d'impiété, de vertige...» Et il ajoute: «Le Canadien est bon, mais il est léger! Il aime sa religion, mais il l'observe sans la connaître assez. Le plus chrétien d'entre eux n'aura pas de vice, mais il n'aura pas non plus de grandes vertus.»

Écoutons maintenant un seigneur nous parler, tour à tour, de sa propre classe et de la bourgeoisie: «Les nobles... regardaient avec dédain les occupations d'un marchand. Chercher leurs propres moyens de subsistance aurait été pour eux se déshonorer. Vivre du labeur des autres leur apparaissait comme une prérogative honorable. La vieille noblesse, malheureuse

ment pour elle, négligea l'éducation de ses enfants... Les enfants de ces familles nobles grandirent donc dans l'oisiveté et l'ignorance.

«La bourgeoisie s'étant enrichie, chercha les moyens de faire instruire ses enfants. La nouvelle génération reçut une éducation convenable et utile, grâce au clergé; et elle fut ainsi capable de surpasser en connaissance ses nobles compétiteurs...

«Les effets de cette suite de circonstances allaient devenir d'une évidence éclatante à partir du moment où commencèrent les luttes politiques. Quand le peuple jugera important d'avoir des députés capables à la Chambre d'assemblée, des hommes éduqués et actifs, c'est vers la bourgeoisie qu'il se tournera; et les nobles disparaîtront de la scène une fois pour toutes » (22).

En 1791, cependant, on est bien loin de prévoir tout cela. L'hiver se passera, une fois de plus, comme tous les hivers précédents; on se promènera en carriole, on dansera, on banquettera, on ira au spectacle (23), on organisera des piques-niques aux Chûtes Montmorency, on fera de la musique, on chantera...

Les arts d'agrément sont aussi à l'honneur. Les dames et les demoiselles vont chez M. Glackmeyer pour apprendre à jouer du piano-forte et à roucouler la romance; elles pinceront aussi la harpe, elles apprendront à broder et à dessiner et il leur arrivera, de temps à autre, de lire un roman.

On se fait encore portraiturer par François Malépart ou François Baillairgé et, bientôt, par deux peintres étrangers, dont la vogue sera très grande: Louis Dulongpré et Louis-Chrétien de Heer (24).

Enfin, on n'oublie pas de boire en toute circonstance et à propos de rien. Dès 1768, Mgr Briand s'était élevé avec force contre l'ivrognerie, ce fléau de la race. En 1787, Mgr d'Esglis reviendra à la charge, mais notre bonne société n'en continuera pas moins de boire du vin de Madère jusqu'à rouler sous la table

et notre brave peuple, de son côté, se saoulera avec du bon vieux rhum de la Jamaïque ou des Barbades, dont il fait une consommation qui émerveillera tous les voyageurs de passage au pays. Mais il faut bien s'amuser, n'est-ce pas, surtout pendant les longs et monotones hivers canadiens. !

La noblesse, tout comme sous la domination française, n'a cessé depuis trente ans, de graviter autour de Québec et du château Saint-Louis, résidence des gouverneurs. Québec est la capitale d'un pays immense et le siège du gouvernement avant d'être, comme Montréal, un «emporium» du commerce. Aussi longtemps que Québec sera le seul port de mer du Canada, son hégémonie se maintiendra, même si le commerce de la fourrure s'est depuis longtemps concentré à Montréal.

Si l'on veut donc connaître la belle société de ce temps, c'est dans la capitale qu'on la trouvera et, tout particulièrement pendant la saison d'hiver, alors que, toutes affaires cessant, on ne songe plus qu'à tuer le temps le plus agréablement possible.

Qu'on veuille bien ne pas l'oublier: quand nous parlons de la société canadienne de 1791, c'est tout autant de l'aristocratie d'origine anglaise que de la française qu'il s'agit. Nous faisons exclusion, bien entendu, de la classe des négociants et des brasseurs d'affaires, qui ne prendront le haut du pavé que dans quelques années, avec l'avènement du commerce du bois et de la construction des navires.

Quant aux avocats, médecins et notaires, ils s'imposeront à l'attention publique dès la session de 1792, en compagnie de quelques-uns des plus riches marchands(24a) et de trop rares seigneurs et cultivateurs. Vingt-cinq ans à peine suffiront pour que les premiers s'implantent définitivement dans les cœurs et les esprits de nos bonnes gens. Dès qu'ils se sentiront maîtres de la situation, ils amorceront le conflit qui, en 1837-38, nous

conduira au bord du gouffre. Mais nous aurons sans doute l'occasion de reparler de tout cela . . .

Nous avons jeté un coup d'œil sur les différentes classes de notre population; voyons maintenant les individus eux-mêmes.

Une réception chez M. Dunn

Imaginons, pour un instant, qu'en cet automne de 1791, nous entrons dans une grande maison, sise à l'encoignure des rues Saint-Louis et Sainte-Ursule, à la suite de ces dames et de ces messieurs, invités à la réception qui s'y donnera tout à l'heure, en l'honneur du prince Édouard, quatrième fils de Sa Majesté le roi Georges III (25). L'honorable juge Thomas Dunn, membre du Conseil législatif, est, à 50 ans, un fort bel homme; il reçoit avec sa femme, née Henriette Guichaud, qu'il avait épousée huit ans plus tôt — quelque temps après le décès de son premier mari, le Dr Fargues — et qui est encore dans tout l'éclat de ses trente et quelques années (26). Bientôt, les deux grands salons sont remplis d'une quarantaine d'invités qui causent en français, à l'exception de quelques jeunes filles et jeunes messieurs, qui s'entretiennent, moitié en anglais moitié en français, avec Juliette Fargues, jolie brune de 19 ans: c'est la fille aînée de Mme Dunn.

En attendant l'arrivée de Son Altesse Royale, faisons le tour de ces deux salons. Les quatre messieurs âgés, assis près de la cheminée qui flambe, sont, croyons-nous, les doyens de la réunion. Il y a là M. Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry, seigneur de Gentilly, conseiller législatif, tout comme M. Dunn, et âgé de 70 ans; à sa droite, ce petit homme maigrelet et qui paraît frissonner un peu, malgré le grand feu qui lui rôtit le visage, est le juge Adam Mabane, un grand ami des nôtres,

que le gouverneur trouve un peu trop démocrate. A l'arrivée au Canada du prince Édouard, il lui a loué sa maison de la rue Saint-Louis et il se propose de passer l'hiver à sa résidence de Woodfield, en compagnie de sa sœur Isabella; le troisième personnage, gros et grand, le visage rubicond et le crâne chauve, sanglé dans sa tunique rouge et sa culotte noire collante est le major Samuel Holland, hollandais de naissance et arpenteur-général. Il a eu une jeunesse aventureuse et l'on se souvient encore qu'il avait enlevé sa fiancée, Marie-Josepte Rolette, avant de l'épouser. Très riche, ce gentilhomme est de bonne éducation et, sur ses vieux jours, il est devenu un savant authentique. Le dernier personnage de ce quatuor n'est autre que François-Marie Picoté de Bellestre, grand-voyer de la province. C'est un beau vieillard encore vert, qui aime ponctuer de coups de canne sur le parquet, chacune des phrases sentencieuses qu'il est à débiter à ses trois auditeurs, qui l'écoutent en hochant la tête de temps à autre.

Les trois personnes qui causent, assises sur ce grand sofa, sont M. François Baby et Mme Baby, née Marie-Anne Tarieu de Lanaudière, en compagnie du colonel Henry Caldwell. Le colonel est un véritable seigneur féodal et l'on vante à la ronde les diners et les bals qu'il donne à son manoir de Belmont ou à sa magnifique résidence de Québec. Son fils unique, John, est avec les jeunes gens qui rient et causent dans l'autre salon. Quant au couple Baby, il personnifie, de son côté, la vieille aristocratie française: il en a toutes les qualités et quelques-uns des défauts. M. Baby, bien qu'il approche de la soixantaine, ne s'est marié que cinq ans plus tôt, ce qui ne l'empêchera pas d'avoir une bonne douzaine d'enfants. Conseiller et ami de lord Dorchester, il est devenu sujet anglais, mais sans cesser d'être canadien et fervent catholique.

Ce grand sexagénaire à l'air noble et doux, au vaste front et au sourire quelque peu narquois, est le juge en chef William Smith. En compagnie de M. William Grant, qui, pour n'être pas baron de Longueuil (27), ne déteste pas s'entendre appeler seigneur de Saint-Roch, il s'empresse auprès de quelques dames, parmi lesquelles Mme Henry Caldwell, sœur du baron Hamilton, Mme Elzéar Taschereau, née Louise-Françoise Juchereau Duchesnay, et Mme Smith elle-même. Cette dernière est très populaire, dans tous les cercles de la capitale, malgré son âge . . . canonique.

Dans ce groupe, près d'une fenêtre, on reconnaît Antoine Juchereau-Duchesnay, seigneur de Beauport, et sa seconde femme, née Catherine Lecomte-Dupré et Charles-Louis de Lanaudière et Mme de Lanaudière, née Élisabeth de la Corne. Le «beau chevalier», comme on a longtemps surnommé Lanaudière, est aide-de-camp et favori de Dorchester; il est propriétaire de cinq bonnes seigneuries. Causant avec eux, ce grand écossais n'est autre que le major Stewart et ce petit homme, qui se ren-gorge et se dresse sur ses ergots, le seul et unique Herman-Whitsius Ryland, le secrétaire perpétuel de toute une lignée de nos gouverneurs. «Arriviste qui se donne des airs d'aristocrate» (28), il péroré avec la fatuité des jeunes gens haut placés, et ses compagnons l'écoutent avec déjà un peu de lassitude.

Au milieu du salon, trois ou quatre jeunes messieurs entourent M. et Mme Louis de Salaberry ainsi que M. et Mme Louis Roch de Saint-Ours, les deux plus jeunes couples de cette réunion, car Salaberry n'a que 39 ans et Saint-Ours 38 ans. Le premier, véritable hercule, dépasse de la tête tous ceux qui l'entourent. Mme de Saint-Ours, une nièce de James Murray, est à raconter quelque chose, avec son amusant accent anglais, ce qui ne fait qu'ajouter du piquant à son histoire. Il y a encore là le capitaine François Vassal de Monviel, qui se

fera une carrière de la Milice et l'ambitieux et souple Amable de Bonne, type accompli de nos voltairiens d'alors, dont les trop nombreuses bonnes fortunes sont en train de lui faire une assez vilaine réputation, réputation qu'il fera d'ailleurs en sorte de conserver jusque dans sa vieillesse.

Dans l'autre salon, ce bel officier et sa jolie femme, qui se sont mêlés à toute la jeunesse qui est là, sont le capitaine David Alexander Grant et sa femme, Marie-Charlotte, fille unique de la troisième baronne de Longueuil, qui a elle-même épousé l'oncle du capitaine. Dans un coin, ces trois personnages, qui paraissent avoir oublié où ils se trouvent, causent à voix basse de la nouvelle Constitution qui sera bientôt promulguée et des élections qu'il faudra préparer pour l'an prochain. Nous reconnaissons en passant, M. René-Amable de Boucherville, M. Jean-Antoine Panet et M. Gabriel-Elzéar Taschereau, arrivé le jour même de son manoir de Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce, avec sa seconde femme (29).

Quelques-uns des hommes qui sont là ont combattu les uns contre les autres en 1758-60; la plupart sont des vétérans du siège de 1775-76.

Mais celui qu'on attendait fait, à ce moment son entrée. Le prince Édouard est un grand jeune homme blond de 24 ans, très élégant dans son uniforme chamarré. Il donne la main à sa belle compagne Mme de Saint-Laurent, baronne de Fortison, pour faire le tour des deux salons et dire un mot agréable à chacune des personnes présentes, qui s'inclinent à leur passage. Alphonsine-Thérèse-Bernardine-Julie de Montgenet de Saint-Laurent est arrivée à Québec en même temps que le prince. Bien que personne n'ait eu l'audace de questionner le jeune homme, qui est d'ailleurs muet comme une carpe sur ce sujet, on a cru sage de voir en cette femme charmante, aimable et très digne, son épouse morganatique. Où avait-il rencontré

cette jeune et belle émigrée? A Londres? A Gibraltar? On ne sait; mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il ne la quittera qu'en 1818, et avec beaucoup de chagrin, pour épouser la fille du duc de Saxe-Cobourg, dont il aura une fille qui sera la reine Victoria...

Québec — hiver 1791-92

Mais il est temps de revenir au journal de Mme Simcœ.

«*Samedi, 19 novembre.*— J'ai été à la maison que nous avons louée rue Saint-Jean, qui n'a rien que de modéré, mais c'est la seule qui soit libre en ce moment. Il y a un poêle (qui venait sans doute des forges du Saint-Maurice) dans un salon et un foyer dans l'autre» (30).

Elle ne dit rien de la porte Saint-Jean, même si l'on vient de la reconstruire pendant l'été (31).

Lundi, le 21, Mme Simcœ assiste à un concert où elle entend la fanfare du 7^e Royal Fusiliers, le régiment du prince Édouard. Le 26, elle soupe chez le major Watson: «Mrs. Watson m'a paru plaisante. Mrs. Caldwell, l'épouse du colonel, était là». Le lendemain, un dimanche, elle va à l'église.

«Le service a lieu dans une salle qui sert à l'occasion de Chambre du Conseil. Le prince Édouard assiste régulièrement aux services religieux, et sa fanfare joue pendant la cérémonie... Les Français nous permettent de nous servir de l'église des Récollets, entre les heures de leurs cérémonies, mais comme ils ne veulent pas qu'on y fasse du feu, la Chambre du Conseil sert généralement de temple pendant l'hiver».

La semaine suivante, elle assiste, le lundi, à un concert, puis à une danse donnée dans la caserne des Fusiliers (Collège des Jésuites); le mercredi, elle accompagne son mari à Woodfield, résidence du docteur Mabane: «C'était un chirurgien de

l'armée; il entra dans le Conseil, amassa une fortune et vécut de façon bien hospitalière, mais au-delà de ses moyens ». Le jeudi, 1er décembre, elle note: «J'ai marché trois milles, jusqu'à la maison du major Holland, où j'ai vu quelques belles estampes d'Italie et du mont Vésuve. Ayant observé que les poêles sont généralement chauffés de façon excessive, on m'assura que, dans cette maison, on les chauffait modérément. Je regardai le thermomètre, il indiquait 74°. On m'assura aussi que, quelques jours plus tôt, chez le juge Smith (33), le thermomètre marquait, un soir, 86° ».

Elle fera encore des visites et elle retournera voir la sœur de M. Mabane; elle se rendra à Sans-Bruit, propriété que le colonel Caldwell avait louée du pasteur Philip Tosey. Un autre jour, c'est chez le colonel Caldwell lui-même, à Belmont, qu'elle ira dîner avec son mari: «C'est une maison d'apparence bien ordinaire, mais confortable à l'intérieur. Je fus sur le point de m'évanouir tant la chaleur était suffocante. On me dit, qu'un soir, le thermomètre Farhenheit avait indiqué 100° dans ce salon. J'ai mangé une partie d'un «métiffe», un oiseau entre l'outarde et l'oie domestique. Cela fait un plat bien préférable à l'oie domestique. Il faisait si froid dehors quand je repris le chemin de la ville, dans une carriole ouverte, que je mis un des masques d'escrime, doublé de fourrure, que me prêta le capitaine Stevenson ». Le lendemain, 3 décembre, elle restera chez elle et copiera quelques vues d'Italie, que le major Holland lui a prêtées.

Le 5, dégel et chemins pleins de «cahots», ce qui n'empêchera pas le prince Édouard et des amis de se rendre à Lorette en carrioles. «C'est la coutume ici de se réunir en petits groupes, pour aller dîner à la campagne. On emporte un repas froid et, au retour, on danse toute la soirée, et cela par un froid vif que Anglais paraissent apprécier tout autant que les Canadiens . . .

«Un léger choc sismique a été ressenti dans la rue Saint-Louis ce soir. Québec est divisée en haute et basse villes. Cette dernière est habitée par les négociants, à cause de la proximité du port et des quais. Ils ont des maisons spacieuses, hautes de trois étages, construites de pierre grise, mais les rues sont étroites et tristes. Il y a dans les faubourgs les ruines du palais de l'Intendant, qui était un très grand édifice. La ville haute est plus aérée et plaisante, bien que les maisons en général le soient moins.

«Le Château, résidence du gouverneur, est juste au-dessus de la basse-ville et contient quelques très bonnes pièces, construites par Sir Frederick Haldimand... Le vieux château est dans un état délabré, mais il sert de bureaux et cela convient bien au gouverneur, étant si près de sa propre résidence, qu'il n'a qu'une cour à traverser ».

Les dîners, les soupers, les réceptions se suivent. Le 19 décembre, Mme Simcoe dinera et soupera chez les Baby (35). Mme Baby deviendra la grande amie de Mme Simcoe et il sera souvent question d'elle à l'avenir dans le journal. «J'ai mangé du moufle (mufle) d'orignal... C'est un plat très riche, avec une sauce délicieuse. On me dit que la lèvre du bœuf est souvent vendue à sa place. Un pâté fait de crêtes de coqs est aussi un plat favori des Canadiens et l'on peut s'en procurer facilement, car des quantités de volailles sont tuées en hiver et gardées au froid... »

Du mufle d'orignal et des crêtes de coqs! Voilà deux plats que les amateurs de cuisine canadienne voudront, peut-être, ressusciter pour quelque grande circonstance.

Le lendemain, elle manquera une cérémonie importante à laquelle assista pourtant le prince Édouard et que l'Annaliste des Ursulines consignera comme suit: «Le 20 décembre, S.A.R. le prince Édouard obtint la permission d'entrer au monastère

pour assister à la profession de ma sœur Marie de l'Incarnation. Il suivit la cérémonie dans notre chœur, accompagné de M. Hubert, curé de Québec et d'un grand nombre d'officiers. Sa Grandeur vint ensuite rejoindre le prince et le conduisit dans les différents départements du Monastère. Son Altesse s'informait partout d'une manière très gracieuse de notre genre de vie. Il fut reconduit en dernier lieu à la chambre de notre Rév. Mère Supérieure, où se trouvait une table couverte d'un excellent dessert. Son Altesse y fit honneur et se retira, dit-on, très satisfaite. Une heure environ après son départ, le Prince envoya à notre Communauté la somme de 280 liv., pour la valeur de trois guinées au plus d'ouvrages que nous lui avions présentés » (34). Mais Mme Simcoe va se reprendre . . .

Le 22, en effet, ce sera la traditionnelle visite au couvent des Ursulines ! « J'avais eu la permission nécessaire de Mgr François Hubert, l'évêque catholique de Québec, pour entrer au Couvent des Ursulines et je m'y suis rendue aujourd'hui avec Madame Baby. La Supérieure (Mère Saint-Louis-de-Gonzague) est une femme agréable, bonne causeuse et de beaucoup d'adresse. Les religieuses me parurent gaies, contentes de voir des visiteuses et disposées à converser et à poser des questions. Leur costume est noir avec une coiffe blanche et quelques-unes me parurent très jolies. Elles poussent la propreté et l'ordre au plus haut point de la perfection dans toutes les parties du couvent et elles sont très industrieuses dans l'administration d'un grand jardin. Elles enseignent les enfants et admettent des pensionnaires et des externes. Elles font toutes sortes de décorations pour leurs autels et l'église, et dorent des cadres. Elles nous montrèrent une très belle broderie faite par une religieuse anglaise, maintenant décédée. Quelques-unes d'elles font des coffrets et des coussins à épingles avec de l'écorce de bouleau, cousue avec du poil d'orignal teint. Ce poil est si

court qu'il doit être enfilé pour chaque point, ce qui est bien fastidieux. Toutes sortes de gâteaux et de sucreries sont faits ici et tous les desserts de la ville sont préparés par les religieuses. Elles font sécher les pommes d'une manière bien particulière. On dirait des abricots secs. Toutes ces choses sont nécessaires pour leur maintien, leurs finances étant bien médiocres.

«Un autre couvent est appelé l'Hôtel-Dieu; on y reçoit les malades, qu'ils soient Français ou Anglais. Les médecins de la garnison y vont chaque jour et ils parlent hautement des attentions données aux malades par les religieuses. L'Hôpital Général est un couvent à un mille de la ville, où les malades et les aliénés étant soignés ».

Le lendemain, Mme Simcoe visitera la cathédrale et le séminaire et elle s'arrêtera enfin à l'église des Récollets: «C'est un bel édifice, orné de quelques tableaux, mais sans grande valeur. Deux modèles de navires sont suspendus à la voûte, placés là en souvenir de l'arrivée des colons de France (35). Les religieux survivants ont des logements spacieux près de l'église, une bonne bibliothèque et de grands jardins. Je suis allée ce soir à un bal par souscriptions. Il y avait trois salles bien éclairées et la compagnie était vêtue avec goût ».

Le jour de Noël ! Madame Baby n'allait pas négliger une si belle occasion de prendre sa jeune amie à la remorque, pour lui faire admirer les beautés du culte catholique en pareil jour. Les Simcoe avaient-ils passé la veille à la mode anglaise et étaient-ils sans doute encore debout, quand Mme Baby arriva en carriole aux petites heures ? C'est probable.

«Je fus à la cathédrale avec Mme Baby, à cinq heures du matin, pour voir les illuminations de l'autel qui, lorsqu'on n'a pas vu les églises catholiques d'Europe, si décorées, en valent la peine. Les chants et les psalmodies sont solennels. J'étais bien enveloppée et je portais une espèce de bonnet doublé

d'édredon, un couvre-tête très confortable; mais le froid était intense, car les catholiques romains ne veulent pas de feux dans leurs églises, de peur de gâter les tableaux(?) Je n'en vis aucun de beau ».

Le lendemain a lieu la lecture et l'affichage des proclamations, divisant la province de Québec en Haut et Bas Canadas. Il y eut des banquets dans les hôtels et des illuminations, le soir, pour commémorer cet événement. Le surlendemain bal au château Saint-Louis et Mme Simcœ danse avec le prince Édouard.

« *Samedi, 31 décembre.*— La lune était brillante et quel que soit l'intensité du froid ici, tout est si calme la nuit, qu'on le ressent moins qu'en Angleterre, où un froid moindre est toujours accompagné de vent. Il vente peu ici, excepté lorsqu'il y a tourmente de neige. Les Français appellent cela "poudrerie" et il est très désagréable de voyager quand cette fine neige vous fouette le visage. Les Canadiens portent d'épais manteaux de laine, et quelquefois de cuir, avec un capuchon par-dessus leur bonnet rouge. Les habitants appellent ces manteaux des « capitchaw » (capots de chat?) et ils sont serrés à la taille par une ceinture tressée de couleur. Ils ont toujours la pipe à la bouche. Les femmes françaises portent de longs et minces manteaux de toile avec, quelquefois, un capuchon doublé d'édredon, mais elles sortent souvent dans la rue coiffée d'un simple bonnet de mousseline ».

Le jour des Rois . . . « J'ai été à la cathédrale avec Mme Baby et j'ai entendu Messire Plessis, secrétaire de l'évêque (37), prêcher un très beau sermon sur le sujet des Rois d'Orient à la recherche de Jésus-Christ. Ses gestes étaient animés et son sermon impressionnant. L'Évêque lui-même était présent (38). Il était revêtu d'une longue robe de mousseline blanche et d'un riche manteau brodé d'or; des gants de soie bleus avec insertions

de fil d'or; ses mitaines rose et argent, bleu et or. Il changea de vêtements deux ou trois fois, pendant le service, qui fut théâtral, pauvre et peu convenable. »

Le 18 janvier, grand bal au château, à l'occasion de la fête de la reine. Il y aura près de 300 invités et Mme Simcoe notera, une fois de plus, que les dames étaient bien mises pour la circonstance.

Huit jours plus tard, ce sera au tour de Mme Simcoe de recevoir.

« *Mardi 24.*— J'ai donné une danse et un souper à une douzaine d'officiers du 7^e Fusiliers et à un nombre égal de jeunes dames danseuses. Mes salons étant petits, je fus forcée de me limiter à ce petit nombre d'invités et seulement ceux qui savaient danser.

« *Dimanche, 29.*— J'ai fait un tour en carriole fermée, dans la direction de l'Isle d'Orléans... La glace était si rude et la neige inégale que je fus sur le point d'avoir le mal de mer.

« *Lundi, 30.*— J'ai été en carriole ouverte voir les chutes de Montmorency, à six milles de Québec. La rivière mugit sur un lit rocheux au milieu des bois avant d'atteindre le précipice où elle tombe d'une hauteur de 280 pieds... Sir Frederick Haldimand avait fait construire une maison d'été s'avançant au-dessus de la rivière, supportée par des poutres. Nous y descendîmes par des marches taillées dans le roc, et nous eûmes de là une belle vue des Chûtes. Sir Frederick Haldimand avait également une bonne maison sur le bord du fleuve offrant une superbe perspective. Le prince Édouard l'a louée l'an dernier, mais comme il devait se rendre à Québec chaque jour, il a trouvé les routes pierreuses très préjudiciables aux pattes de ses chevaux ».

Pont de glace et . . . printemps

Les dîners et les soupers continuent d'alterner avec les bals et les réceptions et, le samedi 11 février, on soupera chez les Baby, mais le repas ne sera servi qu'à minuit à cause du Carême !

«*Mardi, 14.*— Souper chez le major Stewart. Le prince était là. Pendant l'hiver, de grands champs de glace dérivent sur le fleuve et les habitants qui viennent au marché de la rive opposée traversent en canots, qu'ils quittent quand ils atteignent un de ces bancs de glace. Ils portent leurs canots sur leurs épaules et les remettent à l'eau de l'autre côté; cette opération doit être répétée plusieurs fois avant d'atteindre Québec, où ils vendent un dindon bien engraissé pour 15 pences et des provisions de toutes sortes à des prix proportionnés. Cette façon de traverser le fleuve paraît si difficile et dangereuse que l'on peut à peine y croire avant de l'avoir vue. Ce soir on a annoncé que «le pont est pris» (39), c'est-à-dire que la glace s'étend maintenant d'une rive à l'autre, que les canots ne sont plus nécessaires et que les carrioles vont traverser, ce qui sera très utile aux habitants et très agréable pour ceux qui se promènent pour leur amusement. Cette année le vent étant d'accord avec la marée, quand le pont a pris, la glace est très unie. Il ne s'était pas formé de pont depuis 7 ans».

Le lendemain, M. et Mme Simcœ s'aventurent sur le pont de glace et le colonel vient à un cheveu de se noyer. Il en sera quitte pour un bain glacé.

«*Samedi, 18.*— Une des casemates près de la porte Saint-Louis a été transformée en théâtre. Quelques messieurs canadiens ont joué les pièces françaises du *Médecin malgré lui* et de *La Comtesse d'Escarbagnas* de Molière. Je fus surprise que ces gens, qui n'ont jamais vu de spectacles dramatiques, puissent

jouer aussi bien qu'ils l'ont fait et je m'amusai bien. Les Fusiliers doivent faire de même et comme le colonel Simcoe n'aime pas voir des officiers s'employer à pareil jeu, il n'a pas l'intention de retourner au théâtre.

«J'ai traversé le fleuve hier et me suis rendue à la Pointe-Lévy. La glace était bonne et le soleil très chaud. Nous nous rendîmes à pied jusqu'à l'église. Les sapins étaient bien beaux sous la neige par ce jour si clair. Nous avons rencontré le prince en carriole.»

Le 19, à un dîner chez les Baby, elle fera la connaissance de Mme Tonnancour et de M. et Mme de Salaberry. Le 20, ce sont les messieurs du clergé que son mari recevra à dîner. Il y aura là l'évêque, Messire Gravé de la Rive, vicaire-général, le P. de Berey, supérieur des Récollets (40) qui, d'après de Gaspé, avait des goûts et des allures tant soit peu soldatesques, ce qui fera dire à Mme Simcoe qu'il était un peu trop badin pour un prêtre. Le 25 février, nouvelle promenade sur le pont de glace; «La scène sur la rivière est maingenant fort gaie. Plusieurs personnes patinent; les carrioles circulent à une vitesse furibonde; et des huttes de bois ont été érigées, où l'on vend des gâteaux et des liqueurs; il y a des poêles dans ces huttes».

Le vendredi, 2 mars, les Simcoe, ayant déménagé à l'intérieur des murs, occupent une maison plus grande, avec vue à l'arrière sur les jardins des Ursulines. En enlevant une cloison, à l'étage supérieur, ils disposent maintenant d'une salle de 45 pieds de longueur, avec une salle de thé et une salle de cartes. L'occasion est belle de donner un bal et l'on n'y manquera pas. Quarante personnes seront de la fête et le prince Édouard, on pouvait s'y attendre, sera présent. «Les Fusiliers sont d'excellents danseurs, portant bien l'uniforme et les plus beaux hommes que l'on puisse voir dans une salle de bal. Ils sont tous musiciens et aiment danser, et ils dépensent tout autant

d'argent, que d'autres régiments dépensent en vin, à donner des bals et des concerts, ce qui fait qu'ils sont très populaires ici, où la danse est un amusement si goûté, qu'il ne paraît pas y avoir d'âge qui en soit exclus; et, en vérité, je trouve que donner une danse est la façon la plus facile d'amuser la compagnie, et la plus agréable pour elle . . . »

C'est une histoire bien différente qu'elle notera le surlendemain. Un groupe d'officiers arrive à Québec, après avoir couvert une distance de 370 milles, dont 240 en raquettes, en 19 jours. Écoutons-la nous raconter comment ils avaient accompli cet exploit, digne des coureurs de bois:

«Ils se mettaient en route au lever du jour, marchaient jusqu'à midi, s'arrêtant dix minutes (pas plus longtemps à cause du froid) pour manger debout. Ils repartaient pour marcher jusqu'à quatre heures et demie, alors qu'ils choisissaient un endroit, où il y avait du bon bois de chauffage, pour y camper. La moitié de la bande (ils étaient 12) s'occupaient de couper du bois, l'autre creusait la neige pour y faire une fosse de plusieurs pieds de circonférence, où le feu serait allumé. Ils coupaient aussi des branches de pin et de cèdre, étendaient une couverture par-dessus et, s'enveloppant dans une autre, se trouvaient suffisamment au chaud, avec les pieds à proximité d'un grand feu, qui était entretenu toute la nuit . . . Un Canadien qui était du groupe, habitué à cette façon de voyager, portait un sac de 60 livres et marchait plus vite que tous les autres. Ils se guidaient sur le soleil, les rivières et une boussole de poche. »

Elle notera, le 15 mars, que son mari compare Québec à une seconde Capoue et qu'il y trouve bien peu d'hommes instruits. Pour sa part, ajoute-t-elle ingénument, elle trouve Québec un endroit délicieux. «Le colonel Simcoe et moi passons la matinée ensemble à lire ou à nous promener, etc. Le

soir, je vais aux bals, aux concerts, aux soupers, et, quand je suis avec des familles françaises, «je fais la conversation d'une façon à peu près parisienne» (41), comme M. Baby se plaît à me le dire; de voir tout le monde assidu à me plaire et de n'avoir rien d'autre à faire que de me laisser guider par ma fantaisie, est une façon bien agréable de vivre... Comme je suis heureuse ! »

Jamais pareil cri du cœur ne lui échappera de nouveau. Il nous fait plaisir que cette exclamation spontanée se soit échappée de ses lèvres dans la bonne vieille ville de Québec.

Et le mois se terminera sans la moindre relâche dans la ronde quotidienne des amusements de toutes sortes. Le 31, elle remarque: «Le temps le plus désagréable de l'année est sur le point de débiter. Les gens peuvent à peine se risquer hors de leurs maisons, par suite de la neige fondante ».

«*Vendredi, 20 avril.*— Le prince a dîné avec nous, le général Clarke, Mme Murray et M. St-Ours; une soirée vraiment très froide. Comme le froid et les jours courts nous obligent à être de moins en moins sociables et que toute gaieté paraît avoir pris fin, il faut bien se contenter d'un dîner par-ci par-là. J'ai été si peu habituée à passer mes soirées seule en hiver, que je ne puis me consoler de ne plus aller aux bals, aux concerts, aux soupers et aux parties de cartes...» Puis long silence de plus d'un mois, dont elle ne donne aucune explication.

«*Dimanche, 29 mai.*— J'ai vu des moustiques ce soir, alors que je me promenaïs sur les remparts... La semaine dernière nous sommes allés à pied à Powell Place et à Woodfield. Les bois sont merveilleux et nous nous sommes rendus près de Sillery, ce joli vallon décrit par Émilie Montague; vraiment sa description me paraît bien près de la vérité ».

Et c'est ainsi que Mrs. Frances Brooke aura eu pour lectrices et la baronne de Riedesel et l'épouse du premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada.

Ce même dimanche, Mme Simcœ se souvient, qu'il y a quelques jours, une semaine exactement, une chaloupe a chaviré devant Québec et que quatorze personnes se sont noyées. Elle ajoute que des accidents se produisent souvent sur le fleuve, parce que les embarcations portent trop de voiles: «Quand le vent est contre la marée, cela est très dangereux. Les courants sont terriblement forts».

Ajoutons quelques détails à ce récit trop bref. Mme Simcœ aurait dû savoir que, parmi les passagers, se trouvait messire David-Augustin Hubert, curé de Québec et parent de l'évêque. Des douze personnes (et non pas quatorze) dans la chaloupe, dix périrent. Ce désastre frappa la ville de stupeur. M. Hubert était très aimé de ses paroissiens et sa mort, dans des circonstances si pénibles, ajouta, si possible, à la douleur générale. C'est le jeune abbé Joseph-Octave Plessis, qui lui succèdera.

Pendant presque tout le mois de mai, Mme Simcœ a encore oublié son journal. Il lui faut se préparer au départ pour le Haut-Canada. M. Osgoode, le juge-en-chef, et quelques autres dignitaires de la nouvelle province, débarquent à Québec le 2 juin et il y aura un grand bal au Château, le surlendemain, et les toilettes commandées par Mme Simcœ qui ne sont pas arrivées . . .

«*Lundi, 4 juin.*— Un bal splendide, au Château, mais la chaleur était si grande que je fus sur le point de m'évanouir après avoir dansé le «Money Musk» et «le jupon rouge». Le 5, elle fera une dernière promenade aux Chutes Montmorency et en rapportera un très joli dessin à la mine de plomb.

De Québec à Kingston en 1792

Le 8 juin, les Simcœ et leur suite s'embarquent sur trois bateaux. Trois heures après avoir quitté Québec, ils sont à la Pointe-aux-Trembles, où ils descendent pour déjeuner. Ils visitent ensuite l'église où on leur montrera une peinture représentant Sainte-Cécile, don du général Murray.

Après le dîner, «l'Évêque de Capse (Mgr Bailly de Messein) qui habite ce village, vint présenter ses hommages au colonel Simcœ. "C'est un homme plus estimé pour sa science que pour sa religion, ayant été accusé d'avoir les ouvrages de Voltaire dans sa bibliothèque, il avait répondu: Les meilleurs médecins tiennent les poisons en leur boutique (42). Il s'excusa de ne pas nous inviter chez lui, sa résidence étant en réparation."

Le même soir, ils arrivent au Cap-Santé, où ils couchent chez des habitants. A six heures, tout le monde est debout. «Nous avons escaladé la falaise qui est à l'arrière de la maison . . . A l'est se dresse l'église, recouverte de fer blanc, comme c'est la coutume dans ce pays. Je ne puis comprendre que la rouille soit sans effet sur ces toitures. Cela me paraît démontrer la grande sécheresse de l'air ».

Après avoir remonté les rapides de Richelieu, les voyageurs s'arrêtent à Deschambault, d'où ils repartent, mais en calèches cette fois, pour les Grondines, «où nous nous arrê tâmes pour dîner et coucher à la maison de Mme Hamelin, la seigneurresse de ce village, que nous vîmes, dans la soirée, assise dans le cimetière, au milieu d'un grand rassemblement de paysans, lisant et commentant une circulaire distribuée par un commerçant de Québec, candidat pour représenter ce comté à la prochaine élection.

«Le ton et l'air décidé de la lectrice, l'attention des auditeurs et leur apparence flamande, auraient fait un beau tableau. Les Canadiennes sont plus éduquées que les hommes, qui s'occupent de leurs chevaux et de bien peu d'autres choses, laissant le soin de leurs affaires aux femmes».

Ce sont là les trop rares lignes que Mme Simcœ consacrera à nos habitants, mais on aura constaté qu'elle était beaucoup trop prise par ses relations sociales et peu portée, par son rang et son éducation, à s'intéresser à de simples paysans. Une grande dame française d'avant 1789 n'aurait pas fait autrement, car, pour ce monde-là, le peuple n'entraîne guère en ligne de compte.

Nous avons, heureusement, deux autres témoins de ce temps qui viendront compléter les maigres renseignements que nous a laissés Mme Simcœ et ce sont un Canadien «pure laine» et un Irlandais.

Le notaire Nicolas-Gaspard Boisseau, dont M. Pierre-Georges Roy a publié les Mémoires, en 1907, connaissait bien les habitants de l'île d'Orléans, où il exerça sa profession pendant toute sa vie. Après avoir énuméré tous les travaux qui réclament l'attention presque continuelle d'un bon cultivateur, il continuera: «Les habitants canadiens sont tous assez dévots, mais faciles à faire tomber dans la superstition; ce n'est pas surprenant, le manque d'éducation en est la cause.

«Quant à la politesse ils n'en sont pas beaucoup munis, il est vrai; ils sont, au contraire, la plupart bien grossiers: ils entreront chez vous le bonnet sur la tête, la pipe à la bouche, s'assoieront sur une chaise et y resteront souvent un quart d'heure sans vous dire un mot, attendant que vous leur demandiez le sujet de leur visite...

«Ce qu'on pourrait peut-être leur reprocher c'est d'être un peu trop intéressés, faisant souvent quatre lieues ou même

six, s'ils savent avoir pour deux coppes meilleur marché ce qu'ils ont à acheter . . . »

Il ajoutera qu'ils sont très charitables.

L'Irlandais, c'est Isaac Weld, qui arrivera au Canada en 1795. Il vantera, contrairement à Boisseau, la politesse de nos gens, la propreté de leurs maisons: «toutes les maisons sont pourvues de bons lits à la française, élevés de quatre ou cinq pieds et garnis d'une paillasse, d'un matelas et d'un lit de plume». Il ajoutera encore qu'on rencontre parmi les Canadiens «très peu d'hommes qui sachent lire et écrire; ce sont les femmes qui possèdent le peu d'instruction que l'on trouve dans le pays. Un Canadien ne conclut jamais une affaire, il ne fait même aucune démarche importante, sans consulter sa femme».

«De nos Canadiennes, il dira enfin: «Les villageoises françaises sont en général très jolies dans leur jeunesse. Leur costume simple, mais propre, consiste en un corset bleu, ou écarlate, sans manches et un jupon d'une couleur différente. Un chapeau de paille leur donne aussi un air extrêmement intéressant» (43).

Comme on le voit Weld était galant homme . . .

Ces deux témoignages nous consoleront du silence de Mme Simcoe.

Vers le même temps, l'évêque anglican de la Nouvelle-Écosse viendra à Québec et il remarquera que «les Canadiens sont aussi français qu'à l'époque de la conquête», et il reprochera à Dorchester de gâter les nôtres comme s'ils étaient des enfants et de ne pas faire assez de distinction entre l'Église catholique et l'Église anglicane. (44)

C'est aux Grondines que Mme Simcoe fera connaissance avec les poires sauvages, l'herbe à la puce, et «un vilain insecte appelé «frappe d'abord», qui tire le sang partout où il pique . . . »

Le lendemain, un dimanche, on remonte dans les bateaux, mais le courant étant très fort, les hommes sont obligés de «tirer à la cordelle» en suivant le rivage. Le soir venu, on s'arrête au Cap-de-la-Madeleine, «le plus sale et le plus désagréable réceptacle à moustiques que j'aie jamais vu». Et elle ajoute: «je ne fais jamais d'esquisses des endroits dont je ne tiens pas à me souvenir».

«*Lundi, 11 juin — Trois-Rivières.*— Il y a un petit couvent ici et les religieuses font des travaux remarquables avec de l'écorce. Nous avons payé le gros prix pour un mauvais déjeuner dans une auberge tenue par un Anglais, car nous n'eûmes pas la chance d'aller à la maison de poste française, où nous aurions été mieux servis et aurions payé moins cher». Le soir les bateaux arrivent à la Rivière-du-Loup (en haut). Le lendemain on est à Sorel: «Le sol de Sorel est si plat que rien ne vient en relever la perspective sinon les mats de quelques petits navires qu'on est à y construire. Nous dînâmes dans le bateau, la chaleur étant excessive; mais la soirée fut si calme et si agréable que je me persuadai presque qu'il valait la peine de traverser l'Atlantique pour avoir le plaisir de voyager sur cette délicieuse rivière, plutôt semblable à un lac. Le soleil couchant reflétait les ombres les plus profondes du rivage et projetait ses riches couleurs sur l'eau. Ce repos est agréablement accompagné par les chansons des hommes de bateaux, qui chantent au rythme de leurs coups d'aviron, ce qui est du meilleur effet imaginable... Au cours d'une journée fatigante, où de forts courants exigent d'eux un effort particulier, ils chantent sans discontinuer et rament avec plus d'ensemble quand ils sont soutenus par ces chansons. Ils ont emprunté cette coutume des Voyageurs ou Canadiens, engagés par la Compagnie du Nord-Ouest, pour remonter jusqu'au Grand-Portage, à l'extrémité du lac Supérieur. Nous

avons tellement admiré une de leurs chansons, «Trois filles d'un Prince », que nous la leur fîmes chanter plusieurs fois ».

Le lendemain soir, 13 juin, la caravane atteignit Montréal et passa la nuit au Château Ramezay: «Je fus enchantée de la grandeur et de la hauteur des pièces, qui sont tellement mieux que toutes celles que j'ai vues à Québec ».

La chaleur des deux jours suivants fut très grande, le thermomètre se maintenant à 96 degrés ou plus. Une sentinelle dira à Mme Simcœ: «Il n'y a qu'une feuille de papier brun entre cet endroit-ci et l'enfer ».

«La ville de Montréal est grande; les clochers des églises, couverts de fer blanc, donnent du brillant à la scène et l'on dirait des mosquées. Le pays d'alentour est bien cultivé et des vergers recouvrent presque toute la montagne.

«Le 19, j'ai dîné avec la baronne de Longueuil à une jolie maison, qu'elle et M. Grant ont fait construire sur la rive nord de son île de Sainte-Hélène, vis-à-vis l'extrémité est de Montréal. Bien que la distance soit courte, le courant est si fort que le passage est presque alarmant... La baronne a la seule serre que j'aie vue au Canada. Les glaciers sont communes ici, mais on s'en sert peu dans le but d'avoir de la glace pour les desserts. On emploie la glace pour garder les liqueurs et le beurre frais et on garde la viande dans ces glaciers ».

Le 22 juin, la petite troupe reprend son voyage. On se rend jusqu'à Lachine en voiture afin d'éviter les rapides. Parvenu là, on monte dans les bateaux. «Les hommes de bateau suivent la berge d'aussi près que possible, et à force de travail, ils poussent le bateau contre le courant. Nous mîmes pied à terre aux Cascades et marchâmes un mille à travers bois; nous vîmes les bateaux remonter de terribles rapides près de cet endroit, où le général Amherst perdit quatre-vingts hommes au cours de la dernière guerre, en voulant descendre ces rapides

sans conducteurs dans les bateaux ». Et, de nouveau, on s'embarque puis on débarque, jusqu'aux Cèdres. Enfin on atteint le lac Saint-François et la frontière du Haut-Canada.

Le 26 juin, après avoir voyagé alternativement en voiture et en bateau, nos voyageurs sont à Cornwall, puis au Long-Sault. Le 28, ils seront à la Galette, le dernier rapide avant d'atteindre le lac Ontario. On peut s'imaginer la fatigue d'un tel voyage, par des routes à peine tracées, remplies d'ornières, ou dans des bateaux qui n'avancent que très lentement, par suite de la violence du courant. Les auberges sont malpropres et mal tenues et les voyageurs préfèrent souvent coucher dans les bateaux ou dans des tentes, sur le rivage.

Le 30 juin, les bateaux s'engagent dans les Mille-Iles. Le 1er juillet, le départ se fait au lever du jour. «Après avoir passé Grande-Ile et l'Ile-Gauchois, nous savions approcher de Kingston, avant même d'en voir les maisons, par les vagues moutonnantes du lac Ontario, qui nous apparut pareil à une mer, car le vent soufflait très frais... Kingston est une petite ville d'environ cinquante maisons de bois, plus les entrepôts des marchands. Une seule maison est de pierre. Il y a ici une petite garnison et un havre pour les navires. Un salut fut tiré à notre arrivée... Les «Queen's Rangers» sont campés à un quart de mille de la maison où nous allons loger». Huit longues journées auront été nécessaires pour atteindre Kingston !

Le 8 juillet, Simcœ prêtera le serment d'office, avant d'assumer ses fonctions de lieutenant-gouverneur.

Nous ne suivrons pas les Simcœ plus avant. Pendant les deux années qui vont suivre, Mme Simcœ remplira son rôle officiel, tout comme si elle eut été dans un pays parfaitement organisé et non dans une province où, dix ans plus tôt, on trouvait à peine quelques forts et des postes de traite.

Les Loyalistes au Canada

À lire l'histoire des États-Unis, on pourrait croire que la révolution américaine sortit tout armée du *Tea Party* de Boston et qu'elle fut la protestation spontanée et générale de toute la population des colonies contre le *Stamp Act*. En fait, un petit groupe de « patriotes » attendaient depuis longtemps l'occasion de soulever le drapeau de la révolte contre la mère-patrie. La Nouvelle-Angleterre fut la première à se rebeller et il n'est pas exagéré de dire que les églises dissidentes, méthodistes, quakers et puritaines, jouèrent, dans toute l'affaire, un rôle que l'on n'a pas assez mis en lumière. Il ne faut pas perdre de vue qu'un grand nombre des colons descendaient de ces pionniers, qui avaient quitté la Grande-Bretagne, justement pour échapper aux persécutions de l'Église établie et qu'ils n'entendaient pas retrouver en Amérique les mêmes ennuis.

La plupart des colonies du sud ne prirent à peu près aucune part à la révolution et il faudra l'aide bénévole de la flotte et des troupes françaises pour que triomphent enfin les animateurs du Congrès.

Il y avait donc, parmi la population des colonies américaines, trois groupes principaux : les partisans de la révolution, les indifférents — ce fut peut-être le plus grand nombre — et les loyalistes, c'est-à-dire ceux qui crurent devoir demeurer fidèles à leur souverain.

Si la Révolution américaine n'a pas connu les horreurs de la Révolution française, on peut croire que cela est dû, pour une large part, au fait que l'armée anglaise allait demeurer maîtresse, pendant toute la guerre, des principaux ports de l'Atlantique et que les hauts fonctionnaires, ainsi que le clergé anglican,

tous fidèles sujets de Sa Majesté Georges III, eurent le temps d'y chercher refuge, en attendant de se rembarquer pour l'Angleterre (45).

Quant à cette partie de la population qui, pour avoir exprimé trop ouvertement ses opinions loyalistes, se trouva, au lendemain de la fin des hostilités et du départ des troupes anglaises, en face d'une énorme majorité, devenue subitement plus patriote que Washington lui-même, son sort ne fut pas rose. «Leurs maisons furent pillées et brûlées, leurs troupeaux abattus ou enlevés, les propriétés de tous ceux qui avaient aidé la cause du roi furent confisquées, plusieurs parmi eux furent jetés en prison, d'autres avaient été enduits de goudron et de plume, d'autres encore avaient vu leurs parents tués sous leurs yeux» (46).

Ces malheureux n'eurent d'autre alternative que d'abandonner toutes leurs possessions aux fils de la Liberté et de s'acheminer vers le Canada, dans l'espoir d'y refaire leur vie (47). L'Angleterre décida de leur ouvrir les forêts de la rive nord des lacs Érié et Ontario et, dès l'hiver de 1783, ce territoire fut divisé en cantons pour les recevoir. Ce fut à Chambly et à Sorel que l'on rassembla le plus grand nombre de ces Loyalistes, pour les acheminer ensuite vers ce qui allait être le Haut-Canada. On fit en sorte de grouper ensemble les réfugiés venus d'un même district et, dans la mesure du possible, on réunit en communautés distinctes catholiques et protestants.

Ce sont ces pauvres diables que l'on verra un de nos historiens, de l'école de 1850-60, qualifier de «transfuges américains qui avaient préféré faire engraisser leur oisiveté à notre râtelier, que d'accepter la glorieuse et active révolution de l'Union fédérale» (48).

L'Ontario se peupla ainsi, en moins de dix ans, d'une dizaine de mille âmes et c'est ce qui allait amener Lord Dorchester à préconiser une nouvelle constitution pour le Canada; les 150,000

Canadiens de langue française de la vallée du Saint-Laurent auraient leur propre Chambre d'assemblée et les Loyalistes se gouverneraient eux-mêmes dans le Haut-Canada. Ce devait être la tâche de John Graves Simcoe de tenter d'organiser cette province. Qu'il n'y soit pas parvenu est dû à bien des causes, qu'on nous dispensera de rapporter ici. Il n'est pas douteux, cependant, que ses méthodes utopiques et quelque peu féodales y aient été pour quelque chose. Dorchester, beaucoup plus réaliste, contrecarrera la plupart de ses projets et avec raison, semble-t-il.

Ce sera donc le cœur brisé de n'avoir pu réussir, là où il projetait d'accomplir de bien grandes choses, que Simcoe quittera le Canada, en 1796, pour n'y plus revenir.

Si l'on veut connaître un peu mieux ce qu'ont été les débuts du gouvernement du Haut-Canada, de 1792 à 1796, c'est encore vers le journal de Mme Simcoe qu'il faudra se tourner. C'est là, bien mieux que dans les documents constitutionnels et les papiers d'État, que l'on découvrira ce que fut la vie quasi quotidienne de cette province, «alors que Niagara était le centre de la vie militaire, civile et sociale, et que York, la future capitale, comptait à peine une vingtaine de maisons habitables, en plus des casernes primitives érigées par le gouverneur» (49).

Mme Simcoe revient à Québec

L'exécution de Louis XVI et la déclaration de guerre de la Convention à l'Angleterre, furent apprises simultanément au Canada, au début du printemps de 1793. Notre population qui, jusque là, s'était montrée très favorable aux idées révolutionnaires (49a), va se ressaisir. *La Gazette de Québec*, le 2 mai, publiera un long récit des derniers moments du roi (50).

L'été précédent, soit immédiatement après le départ des Simcœ pour le Haut-Canada, nous avions eu nos premières élections. Parmi les cinquante élus, seize députés étaient de langue anglaise. On comptait quelques seigneurs, mais surtout des avocats, des notaires, des négociants.

Si l'on veut savoir comment nos députés se préparèrent à assumer leurs nouvelles fonctions, sans y faire preuve d'une trop grande inexpérience, qu'on lise l'anecdote suivante:

«Trois hommes publics... allaient chez tous les députés; ils portaient avec eux un évangile politique, c'est-à-dire un livre sur le gouvernement parlementaire anglais, écrit par un nommé Delolme. Ce livre, ils le lisaient aux députés, leur expliquant les rouages du gouvernement par les Chambres, leur démontrant les ressources que la procédure parlementaire livrait aux représentants du peuple, leur indiquant comment on pouvait tourner à bien un instrument fort coupant... qui nous avait été offert comme une arme de suicide (?), mais qui devait nous frayer une voie jusqu'au gouvernement responsable. Le député, chez qui on allait, gardait son hôte trois, quatre, cinq jours, pendant lesquels il copiait le livre de Delolme et promettait de l'étudier à tête reposée» (51).

Au Conseil législatif nous retrouverons la noblesse avec Chaussegros de Léry, Picoté de Belestre, Paul-Roch de Saint-Ours, François Baby, Joseph de Longueuil, Charles de Lanaudière, Amable de Boucherville.

A la session qui suivit, se posa la question de l'emploi de la langue française. Celle-ci allait sortir du débat «honorée et fortifiée». Cet épisode appartient à la grande Histoire, et il est trop bien connu de tout Canadien, digne de ce nom, pour que nous nous y arrêtions. Cette belle victoire était due, surtout, à Messieurs Panet et Papineau père. Mais les événements suivent leur cours...

Pendant l'été de 1793, le ci-devant comte de Volney, devenu le citoyen Volney, viendra faire un voyage d'étude en Amérique; il visitera le Haut-Canada et il se peut qu'il ait rencontré les Simcœ, bien que la femme du lieutenant-gouverneur ne parle pas de lui dans son journal. Il paraît cependant assuré qu'il fit la connaissance de la belle-sœur de Mme François Baby, au cours d'une traversée du lac Érié. M. de Gaspé a raconté la chose de façon plaisante dans ses Mémoires (52).

A l'automne de 1794, on craindra, pendant un temps, de voir les États-Unis profiter de la guerre entre l'Angleterre et la France, pour s'emparer du Canada. Le Haut-Canada était particulièrement exposé. Simcœ obtint de sa femme qu'elle le quitte pour revenir à Québec où, elle et ses enfants, seraient beaucoup plus en sûreté.

Mme Simcœ arrivera donc à Québec le 24 septembre 1794 et elle logera chez les Caldwell, à Belmont, en attendant de se trouver une maison en ville. Les premiers jours, c'est un défilé continu de visiteurs «qui paraissaient tous heureux de me revoir», notera-t-elle.

Le 2 octobre, elle ira visiter une maison qui lui a été offerte. Entre-temps les thés, les dîners et les réceptions ont repris de plus belle. Le 13, elle s'installe dans sa nouvelle résidence, côte du Palais, et dîne au château, où elle fera connaissance avec lord et lady Dorchester, absents de Québec lors de son premier séjour parmi nous.

Mme Simcœ sait trop bien où en sont les relations de son mari avec le gouverneur en chef, pour se risquer à parler politique. Elle racontera plutôt à ses nobles hôtes quelques anecdotes amusantes, recueillies au cours de ses longues randonnées à travers la nouvelle province. Il sera question, tout naturellement, entre les deux femmes, de leurs enfants. Mme Simcœ a encore fait connaissance avec la famille du nouvel évêque

anglican de Québec, Jacob Mountain. Le 18, elle notera avoir eu vingt-deux visiteurs dans la seule matinée . . .

«*Jeudi, 23 octobre.*— Un grand nombre de visiteurs ce matin. La certitude de la paix (entre l'Angleterre et les États-Unis) m'enleva tant d'inquiétudes que je me ressens à peine d'être loin du Haut-Canada, comme je l'avais tout d'abord redouté. Et pourtant, il m'arrive de me demander, si la populace américaine ne pourrait agir en opposition à son gouvernement exécutif.» Elle ajoute qu'elle a fait l'acquisition d'une carriole couverte, d'un cheval, d'une vache, d'un chat et d'un cocher canadien. «Patras (Poitras ?) conduit admirablement,» ajoute-t-elle.

Son journal, au cours des semaines qui vont suivre, est un véritable carnet mondain. Le 25 novembre, elle notera que la nouvelle est arrivée de la mort du Dauphin . . .

Mme Simcœ, qui ne laissait passer aucune occasion de se distraire, a certainement dû assister — bien qu'elle n'en parle pas — aux représentations du théâtre de Marionnettes, que le père et la mère Marseille avaient ouvert, rue d'Aiguillon, deux ans plus tôt et que le prince Édouard honorait souvent de sa présence.

Le 6 décembre, elle reçoit une lettre de Simcœ, l'invitant à le rencontrer à la Pointe-au-Bodet, à la frontière des deux provinces, en janvier ou en février. «Je n'avais pas songé à partir avant la réouverture des communications, aussi cette suggestion m'est-elle doublement agréable, en ce qu'elle sera un plaisir inattendu et je crois que j'aimerai beaucoup voyager en carriole.

«Lady Dorchester a poussé l'obligeance jusqu'à insister pour m'envoyer une de ses carriages ouvertes . . . et cela ajoutera encore à mon amusement; vraiment, elle et lord Dorchester ont été uniformément polis et obligeants; elle est une de ces

rares femmes qui paraissent agir toujours par principe, et avec une constance que rien ne peut ébranler. Je la trouve raisonnable et charmante et j'aime beaucoup les "parties" du Château; il y a là, presque chaque soir, de quarante à cinquante personnes et je trouve très amusant de faire le tour de la pièce et d'avoir quelque chose à dire avec tout le monde, sans avoir à m'arrêter à une longue conversation, avec quelqu'un en particulier ».

«*Mardi, 16 décembre.*— Au Château, Je suis certaine d'y trouver Madame Baby, qui est une des femmes les plus charmantes de Québec ».

Que Mme Simcœ, qui aimait tant bals et réceptions, ait encore eu le temps de dessiner presque chaque jour et de lire pendant de longues heures, paraît à peine concevable, et pourtant elle y parvenait, comme en font foi les douzaines d'esquisses et d'aquarelles qu'elle a laissées et, aussi, ce trait rapporté par Ph. Aubert de Gaspé, dans ses Mémoires: «... elle avait des goûts littéraires distingués. Ma tante Baby n'ayant un soir d'autre livre à lui prêter que le petit carême de Massillon, elle déclara vouloir lire tous les sermons de nos grands prédicateurs; et les Bossuet, Bourdaloue, etc., firent ensuite ses délices». Il ajoute qu'un jour Mme Simcœ dit à sa mère: «De grâce, amenez-moi votre fils, quand vous viendrez prendre le thé ce soir: on me dit que c'est un savant » (53). De Gaspé avait alors 8 ans !

Le jour de Noël, elle ira entendre l'abbé DesJardins (54), à la cathédrale; «un admirable sermon» dira-t-elle. Le lendemain, elle assistera au mariage de Herman Witsius Ryland, secrétaire de Dorchester. Le dernier jour de l'année, elle fera une longue promenade sur les Plaines d'Abraham, en compagnie de lady Dorchester.

«*Jeudi, 1er janvier 1795.*— J'ai dîné au Château. Il y avait environ quarante personnes. Dans la soirée il y eut grande

assemblée pour présenter les étrangers . . . Le fait d'avoir dîné au Château, sans avoir été formellement présentée, est un compliment peu ordinaire. Il y avait 63 dames ce soir. Je gagnai un "rubber" au whist; il n'y avait qu'une table à cartes. Les gens sont d'un formalisme incompréhensible, quand ils viennent au Château, bien que lady Dorchester leur propose de jouer aux cartes et qu'elle désire les voir s'amuser ».

Ce formalisme avait déjà été remarqué par notre brave notaire de l'île d'Orléans qui, ayant été invité à une de ces réceptions, nous en a laissé ce tableau, beaucoup plus complet, bien qu'un peu prosaïque :

« Je résolus de sortir un peu de mon île malgré un froid de 25 degrés et deux pieds de neige dans le chemin pour aller voir le bal de la reine . . .

« Je m'y rendis donc à 6.30 heures du soir. Le bal s'ouvrait. Le château était rempli d'officiers, majors et subalternes et des connétables de la ville. Les dames y étaient en grand nombre et formaient un assez beau coup d'œil, étant rangées sur les bancs qui s'élevaient en amphithéâtre au nombre de trois degrés. Les hommes étaient debout.

« On commença le bal par des menuets, au son d'une très belle musique. Le Lord était au haut de la chambre. Le premier salut du menuet s'adressait au Lord, et le second était pour le couple qui dansait. Il ne fut dansé que cinq menuets, après quoi on commença les contre-danses anglaises. Elles durèrent une heure chacune, ce qui est si ennuyant (pour qui ne danse pas) que si ce n'eût été de la musique qui me réveillait, je crois que je m'y serais endormi, ou du moins que je serais sorti bien vite.

« Il y avait d'heure en heure plusieurs domestiques qui offraient à tout le monde des rafraîchissements. C'était du

bon vin de Madère avec de l'eau chaude et du sucre et quantité de bonbons.

«A 11.30 heures on vint annoncer que le souper était dressé. Chaque cavalier prit en conséquence sa partenaire et la conduisit dans une chambre basse où les tables étaient placées. Le Lord s'y plaça à la tête avec les premières dames à ses côtés et deux ou trois officiers généraux. Tous les autres messieurs étaient debout derrière leurs partenaires.

«Pyramides de fruits sur la table. Le souper dura 1.30 heure, à la fin duquel les belles voix des principales dames y furent entendues. Le Lord se retira ensuite mais le bal se continua jusqu'à cinq heures du matin » (55).

Le 6, jour des Rois, elle se rend à Woodfield avec lady Dorchester. «Les cochers sont canadiens et, de ce fait, refusent de porter livrée. Les «capots» canadiens avec ceintures, sont très pittoresques. J'ai pris le thé au Château, et Mlle Carleton a dansé.»

Cette demoiselle était, tout comme sa mère d'ailleurs, la coqueluche des bonnes Ursulines, qui lui donnaient des leçons de français, de broderie et de travail sur écorce. Lady Dorchester accompagnait quotidiennement sa fille au couvent et elle assistait à ses leçons. L'Annaliste des Ursulines, rapportant ce petit fait, ajoutera: «Cette dame s'occupe beaucoup. Elle est très-gracieuse et polie; montre en tout une belle éducation. Elle parle très bien français » (56).

«*Lundi, 26 janvier.*— Ai pris le thé avec Mlle Mountain. Lord Dorchester m'a envoyé sa dormeuse, une voiture de voyage adaptée pour y dormir, afin que je puisse voir si j'aimerais en avoir une pareille pour me rendre dans le Haut-Canada. Elle ressemble à une carriole couverte, avec une tête faite de peaux de phoque et doublée de "braize"; une grande peau d'ours ou de buffle se fixe à l'avant, ce qui vous protège parfaitement contre

le vent et la température, et peut être enlevée, si le temps est beau et doux; un siège bas et un lit de plumes vous gardent les pieds chauds. J'ai fait un mille ou deux dedans et je l'ai tellement aimée que je songe à m'en faire faire une semblable ».

Mme Simcœ et ses enfants se mettent enfin en route, le 6 février, dans la grande dormeuse qu'elle s'est fait construire sur le modèle de celle du gouverneur; le soir ils couchent à la maison de poste de la Pointe-aux-Trembles. Le voyage se fera sans encombre, bien que la traversée des rivières eut donné des inquiétudes aux voyageurs: la glace menaçant souvent de se rompre sous le poids de cette grosse carriole. Le 9, à 5 heures de l'après-midi, Mme Simcoe sera à Montréal et, le 11, à la Pointe-au-Budet, où son mari l'attend.

Au cours du mois de juin suivant, les Simcœ auront la visite d'un personnage de marque, en la personne du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, un émigré, qui retournera d'ailleurs en France sous le Directoire. Simcœ s'étant informé, auprès de lord Dorchester, si ce dernier permettrait au duc de visiter le Bas-Canada, essuya un refus et de La Rochefoucauld reprit le chemin des États-Unis. Dans le récit qu'il laissera de son séjour en Amérique (1), La Rochefoucauld aura ceci à dire de Mme Simcœ qui, pourtant, l'avait accueilli de son mieux:

«Mme Simcœ est une dame de trente-six ans. Elle est timide et parle peu; mais c'est une femme sensée, élégante et aimable, et elle remplit tous ses devoirs de mère et d'épouse avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Comme épouse elle pousse la complaisance jusqu'à servir de secrétaire à son mari. Ses talents pour le dessin, qu'elle limite à tracer des cartes et des plans, lui permettent d'être exactement utile au gouverneur ».

Quelques auteurs anglais ont voulu voir là une insulte gratuite à la femme du gouverneur, que La Rochefoucauld se serait

plu à rabaisser au rang de secrétaire ou de commis. La lecture du texte qui précède ne nous paraît pourtant pas contenir un aussi noir dessein. Quoi qu'il en soit, Mme Simcœ garda une fâcheuse impression du ci-devant duc et c'est peut-être cela qui explique la mauvaise humeur de ses biographes :

«*Lundi, 22 juin.*— Le duc de Liancourt est arrivé. Il est accompagné par M. Gilmard, un Anglais; un officier de marine nommé Dupetit-Thouars et M. de Blacons. Leur toilette est parfaitement démocratique et malpropre ». Quelques jours après, parlant des visiteurs, elle écrira : « Ils me déplaisent tous ! »

Dernier séjour à Québec

Les relations entre Dorchester et Simcœ étant de plus en plus tendues, ce dernier décida, au début de 1796, de solliciter son rappel. Au milieu de juillet, la réponse lui parvint, l'avisant, du même coup, que la frégate « Pearl » serait à Québec, au début du mois d'août, pour le ramener en Angleterre. Les Simcœ quitteront donc le Haut-Canada dans le courant du mois de juin et ils atteindront Montréal le 30 juillet. Après un court arrêt de trois jours, ils repartiront pour Québec, où Simcœ a hâte de se trouver, pour remettre ses pouvoirs entre les mains du gouverneur. Le 5 août, les voyageurs quittent les bateaux à Cap-Rouge et montent en calèches pour arriver, une fois de plus, chez leurs grands amis les Caldwell.

Lord et lady Dorchester ne sont plus là. Ils se sont embarqués, le 15 juillet, pour ne plus revenir. Quant à la frégate « Pearl », elle est dans le Golfe et ne reviendra à Québec que le 6 septembre. Les Simcœ passeront donc un mois agréable avant de partir à leur tour.

Dorchester n'avait appris son propre rappel qu'en juin, à l'arrivée de son successeur, le général Prescott.

«*Jeudi, 11 août.*— Avons quitté nos hospitaliers amis, à Belmont, et nous sommes rendus ce soir habiter la maison de l'Évêque (Mountain) à Québec, où nous sommes confortablement logés. Nous sommes grandement obligés à l'Évêque Mountain, car il n'y a aucun endroit convenable ici pour loger les voyageurs et il n'y a aucune maison confortable à louer, comme Mme Prescott en a fait l'expérience avant que le Château ne soit libre ».

La semaine qui suivra sera affreusement chaude, ce qui n'empêchera pas les Simcœ d'aller dîner de côté et d'autre — jusqu'au 19 — alors qu'elle notera dans son journal: « Je suis si malade que je n'ai pu dîner chez Mme Baby ». Il en sera de même les 20, 21 et 22. « La chaleur est insupportable. Les seules heures tolérables sont de huit heures à dix heures alors que nous nous promenons sur les remparts ». Heureusement, le 24, le vent tournera et il fera presque froid.

«*Samedi 27.*— Mme Baby a obtenu la permission de l'Évêque pour notre admission au Couvent des Ursulines. Les religieuses furent très polies et enchantées de voir que je reconnaissais celles d'entre elles que j'avais déjà vues.

«*Mardi, 6 septembre.*— Comme je montais dans ma voiture pour me rendre au Château, je remarquai que la rue était pleine de fumée et nous crûmes qu'il s'agissait d'un feu de cheminée. Nous étions à peine parvenus chez Mme Prescott, que les messieurs furent informés que le feu, qui s'était déclaré dans une grange, faisait rage dans la rue Saint-Louis et menaçait la maison de l'Évêque (Mountain). Le général Simcœ s'y rendit immédiatement et y passa tout l'après-midi, dirigeant les marins du « Pearl, » grâce à quoi la maison de l'Évêque et les maisons voisines furent sauvées, bien qu'elles aient pris feu à plusieurs reprises. Mme Prescott et moi regardions d'une des fenêtres

supérieures, quand nous vîmes un tison tomber sur l'église des Récollets, et quelques minutes après, toute la toiture était en eu.

«L'église et les maisons, étant recouvertes de bardeaux, brûlèrent en un rien de temps; les bardeaux étant légers, ils étaient facilement emportés par le vent qui soufflait avec force et, s'il n'avait pas tourné, une grande partie de la ville aurait probablement été détruite. Les navires dans le port levèrent l'ancre... Nos valises ayant été transportées chez le juge en chef, je m'y rendis pour changer de vêtements, car nous étions tous en grande toilette, Mme Prescott devant donner un bal ce soir-là. J'étais terrifiée en traversant la Parade. La chaleur qui se dégageait des ruines de l'église des Récollets était si grande que des pompes devaient arroser continuellement le Château qui était en grand danger...»

Le lendemain soir, elle remarquera que les décombres de l'église brûlent toujours, éclairant la Parade et le Château de lueurs terrifiantes.

Le 10 septembre, le «Pearl» est prêt à appareiller et les Simcœ montent à bord.

«La cabine est plus grande que celle du «Triton», mais les canons sont bien incommodes. Je ne gardai que quelques valises avec moi, parce que je fus informée que si nous devions rencontrer des vaisseaux français, il faudrait être prêts à combattre et que tous les bagages seraient jetés pêle-mêle à fond de cale». La frégate lève l'ancre et donne le signal de la suivre aux navires marchands qu'elle doit escorter. Le 17, le convoi est à la hauteur de Terre-Neuve. Mme Simcœ trouve la marmalade d'orange excellente contre le mal de mer...

Le 20, le convoi fait la rencontre de deux frégates et d'un brig français, qui s'emparent de six des navires du convoi, ceux-ci s'étant trop éloignés. Le «Pearl» appareille pour le combat.

«N'ayant jamais été en danger, je n'avais aucune idée de ce que c'était que d'avoir aussi peur. On m'apporta quelque nourriture, mais je ne pus manger . . . »

Toute la nuit et toute la journée du lendemain, les vaisseaux français suivront le convoi avec leurs prises, mais le jour suivant, ils avaient disparu. On les croyait commandés par le célèbre corsaire américain Joshua Barney.

Au début d'octobre, on essuiera une rude tempête. Le 10 on verra les Iles Scilly et Land's End et, le 13 octobre, les voyageurs descendront à terre.

Mme Simcœ devait garder un souvenir impérissable de son séjour au Canada. De retour à Wolford, où les attendaient quatre de leurs enfants, les Simcœ vont reprendre leur vie tranquille, mais pour quelques mois seulement. En effet, en décembre, le général apprendra qu'il a été nommé commandant-en-chef à Saint-Domingue. Il arrivera à Port-au-Prince en mars 1797, y rétablira l'ordre et reviendra en Angleterre en septembre. Nommé par la suite à une sinécure, en Angleterre, il habitera Wolford jusqu'en 1806, alors qu'on songera à le nommer commandant-en-chef aux Indes. Il avait à peine commencé ses préparatifs de départ, qu'il reçut l'ordre de se rendre au Portugal, que l'on disait sur le point d'être envahi par les troupes françaises. Il en reviendra, en octobre 1806, très gravement malade et mourra quelques jours plus tard. Il laissait quatre filles et deux fils. Sa mort apporta un grand changement dans la vie de Mme Simcœ; elle se consacrera désormais à l'éducation de ses enfants et passera les dernières années de sa vie à s'occuper d'œuvres de charité. Elle s'éteindra à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 17 janvier 1850.

Son journal, commencé le 17 septembre 1791, se termine le 16 octobre 1796, trois jours à peine après son retour en Angleterre. Il allait demeurer inédit jusqu'en 1911, alors que M. John Ross Robertson, propriétaire du *Toronto Telegram*, en donnait une édition qui est un véritable chef-d'œuvre d'érudition et qui a certainement demandé des années de recherches, ainsi que des dépenses considérables.

Cette édition est illustrée de la plupart des dessins de Mme Simcoe, ainsi que de portraits et de gravures de l'époque, que M. Robertson a su réunir et faire graver. C'est à cette édition, véritable travail de Bénédictin, que nous avons emprunté les textes qui accompagnent cette étude. Puissent-ils inciter un de nos éditeurs à nous donner, un jour, une traduction de ce journal, où revit si bien le Canada des dernières années du XVIIIe siècle.

NOTES ET RÉFÉRENCES

(1) Quelques jours plus tôt, Chateaubriand s'était embarqué pour retourner en France, après être demeuré quelques mois en Amérique.

(2) Cf. *The Diary of Mrs. Simcoe*, with notes and a biography, by J. Ross Robertson, Toronto, 1911, p. 52.

(3) Le général Charles Alured Clarke, lieutenant-gouverneur de la province, en l'absence du comte de Dorchester.

(4) Son père, qui avait pris part à la bataille des Plaines d'Abraham, était mort sept mois avant sa naissance et sa mère quelques heures après, d'où son prénom de Posthuma. Cf. *The Diary of Mrs. Simcoe*. Préface.

(5) Le roi Georges III était sujet à des accès de folie.

(6) Le prince de Galles avait secrètement épousé cette veuve en 1785. Il la quittera en 1795.

(7) Mme de Montgenet de Saint-Laurent, baronne de Fortisson, voir plus loin, La Société canadienne en 1791. Cf. *Bulletin des Recherches Hist.*, année 1913.

(8) Edmund Burke, célèbre orateur et écrivain. On a dit de lui qu'il fut un patriote irlandais qui sut être un grand homme d'État anglais et un protestant dévot qui n'hésita pas à combattre pour l'émancipation des catholiques. Il fut un adversaire résolu de la Révolution française — «that putrid carcass, that mother of all evil». (1729-1797).

(9) Charles James Fox, chef du parti whig. Admirateur de la Révolution et ami de la France et des États-Unis, il se brouilla avec Burke par suite de leurs divergences d'opinions au sujet des événements de France (1759-1806).

(10) William Pitt, le célèbre homme d'État, adversaire irréductible des idées révolutionnaires. Il avait restauré les finances et l'industrie anglaises après la guerre avec les colonies américaines. Il mourra en 1806 à peine âgé de 47 ans.

(11) Thomas Paine, célèbre pamphlétaire. Chassé d'Angleterre, il passa en France où il se fit naturaliser et devint membre de la Convention (1737-1809).

(12) Ouvrage de Jeremy Banthem, économiste anglais (1748-1832).

(13) Marcel TRUDEL, *L'Influence de Voltaire au Canada*, Montréal, 1945, Vol. I, p. 46: «Nos étudiants qui allaient en France se lièrent d'amitié avec les gens de bon ton, alors tous impies. Au retour ils se faisaient gloire d'être gens sans religion».

(14) En 1794, Mgr Hubert, dans un Mandement, tonnera contre la corruption des mœurs qui depuis trente ans «fait de terribles ravages dans les villes». *Mandements des Evêques de Québec*, Québec, 1888, Vol. II, p. 488.

(15) *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. III, p. 161.

(16) «En voyant les dessous de l'élection de 1804, on constate que les Canadiens n'avaient pas pris de temps à se mettre au fait des luttes politiques et à imiter ce qui se pratiquait en Angleterre, et même à faire mieux». *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1936, p. 699.

De son côté, l'abbé Alb. TESSIER écrira: «Une fois adaptés aux rouages de la démocratie, (électeurs et candidats) y allèrent à pleins pieds!», L'abbé Albert TESSIER, *Trois-Rivières*, 1935, p. 141.

(17) S. MARION, *Les Lettres canadiennes d'autrefois*, Ottawa, 1939, Vol. I, p. 105.

(18) Épuisé, perclus d'infirmités, Mgr Briand avait cédé la place à Mgr d'Esglis en novembre 1784. Ce dernier décédera en 1788 et Mgr Hubert lui succédera. Mgr Briand mourra en juin 1794. On lui avait donné le titre de Monseigneur l'ancien depuis qu'il avait résigné son siège.

(19) J.-E. ROY, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, Lévis, 1904, Vol. IV, p. 251.

(20) «... il attaqua l'évêque de la manière la plus indigne dans un long mémoire qu'il fit imprimer et mettre en vente chez les libraires (octobre 1790) ». Mgr Henri TETU, *Les Evêques de Québec*, Québec, 1889, p. 397. Le peintre Louis-Chrétien de Heer nous a laissé un portrait de Mgr Bailly de Messein, peint à la demande de lady Dorchester, en souvenir du temps où il était précepteur de ses enfants. Cette toile est conservée à l'Hôpital-Général de Québec. Cf. G. MORISSET, *Peintres et Tableaux*, Québec, 1936, Vol. I, p. 92.

(21) *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1911: Lettre de messire Vincent-Charles Fournier, pp. 5-7.

(22) *Political and Historical account of Lower Canada*, by a Canadian, Londres, 1830, pp. 116-117. L'abbé H.-R. Casgrain pensait beaucoup de bien de cet ouvrage de P. de S. Laterrière fils: «Ce livre où la largeur des vues le dispute aux élans du patriotisme, fit sensation dans notre province, et contribua à retarder l'union des deux Canadas...»

H.-R. CASGRAIN, *Oeuvres complètes*, Québec, 1875, Vol. II, p. 68.

(23) Au théâtre Haymarket, coin des rues des Jardins et Sainte-Anne.

(24) Cf. Gérard MORISSET, *Peintres et Tableaux*, Québec, 1936-37, 2 vols.

(24a) François Huot, marchand de la Haute-Ville, se fit élire dans Hampshire. Ryland a dit de lui: «Valet chez les Lanaudière pendant des années, il les quitta pour ouvrir boutique. Quand il eut été élu (en 1796), il suivit les cours du séminaire pendant trois mois pour apprendre à écrire son nom». *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1931, p. 701.

(25) Il ne sera créé duc de Kent qu'en 1799.

(26) «Au sortir du pensionnat Mlle Guichaud, qui était assez jolie personne, fut une des premières à adopter les modes anglaises, et à étaler ces fantasques chapeaux de satin qui donnaient aux jeunes filles des airs d'amazones, et qui ne servaient qu'à fomentier la vanité... M. Fargues (son premier mari), riche huguenot, et le plus impitoyable railleur des choses saintes que l'on eût encore vu à Québec, ne put jamais la détourner d'une seule des pratiques de sa religion». Cf. *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. III, p. 226.

(27) M. Grant avait épousé en 1770 la veuve du 3e baron de Longueuil et, onze ans plus tard, son neveu épousera la fille unique de la baronne, héritant ainsi du titre.

(28) Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1930, p. 702.

(29) Sur tous ces personnages, on consultera avec profit le Panthéon Canadien, de Maximilien BIBAUD, Montréal, 1881, le *Dictionnaire général du Canada*, du R. P. L. LEJEUNE, Ottawa, 1931, la collection du *Bulletin des*

Recherches Historiques, 1895-1948, P.-G. ROY, *Les juges de la Province de Québec*, Québec, 1933.

(30) Cette maison était à courte distance de la porte Saint-Jean, hors les murs, côté sud. Elle appartenait au chirurgien Dénéchaud. Loyer 15 louis pour six mois. Dénéchaud habitait lui-même à l'encoignure des rues Saint-Jean et Collins. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1917, pp. 147-150.

(31) *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1940, p. 34.

(32) Cf. J.-M. LEMOINE, *Monographies et Esquisses*. On consultera cet ouvrage sur toutes les résidences hors les murs à la fin du XVIII^e siècle: Woodfield, Belmont, Marchmont, Wolfefield, Beauvoir, Sans Bruit, etc.

(33) Le juge William Smith, fameux loyaliste, nommé juge-en-chef en 1785. Il fut le père de l'historien William Smith.

(34) *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. III, p. 265.

(35) Mme Baby était la tante de P.-A. de Gaspé.

(36) L'église des Récollets s'élevait à peu près dans l'espace libre qui se trouve actuellement entre le Palais de Justice et la cathédrale anglicane, en bordure du trottoir, soit un peu plus près du monument de la Foi que ne l'est la cathédrale.

(37) Le futur évêque de Québec était alors âgé de 28 ans.

(38) Mgr Jean-François Hubert, né à Québec en 1739, ordonné en 1766, sacré à Québec par Mgr Briand en 1786, évêque de 1788 à 1797.

(39) En français dans le texte.

(40) Sur le Père de Berey, lire le chapitre «Les Récollets» dans les *Mémoires* de P.-A. de Gaspé.

(41) En français dans le texte.

(42) En français dans le texte.

(43) Isaac Weld, *Voyage au Canada* dans les années 1795, 1796 et 1797, Paris, An X, Vol. II.

(44) Rapport des Archives publiques pour l'année 1913, Ottawa, 1915, Correspondance de John Inglis, 1^{er} évêque de la Nouvelle-Écosse, pp. 243 et 247.

(45) Cf. Lettres et journal de la baronne de Riedesel.

(46) Cf. *Dramatic Episodes in Canada's Story*, by C. W. JEFFERYS, Toronto, 1930.

(47) La grand'mère de Sir Leonard Tilly dira de son arrivée dans les forêts de l'Ontario: «Un tel sentiment de solitude s'abattit sur moi que, bien que je n'eusse pas versé une larme de toute la guerre, je me laissai tomber sur la mousse humide avec mon bébé dans les bras et je pleurai».

(48) J.-G. BARTHE, *Le Canada reconquis par la France*, Paris, 1855, p. 90.

(49) Cf. J. ROSS ROBERTSON, *Préface au journal de Mrs. Simcoe*.

(49a) Parlant d'un certain nombre de ses tenanciers, Philippe-Ignace Aubert de Gaspé écrira, en 1796: «... ils étaient des plus animés la première fois que les poteaux ont été jetés, car ce sont eux qui criaient vive la liberté, nous sommes de la convention nationale, nous brisons tout ce que nous rencontrons.» Cf. *Le Bulletin des Recherches Historiques*, Année 1936, p. 379.

(50) Cf. S. MARION, *Les Lettres Canadiennes d'autrefois*, Hull, 1939, Vol. I.

(51) *Le Bulletin des Recherches Historiques*, année 1928, p. 10, cite cette anecdote empruntée à Alphonse Lusignan. On y reconnaît facilement le style ampoulé des écrivains de l'école de 1860 et la façon dont on «imaginait» l'histoire à cette époque.

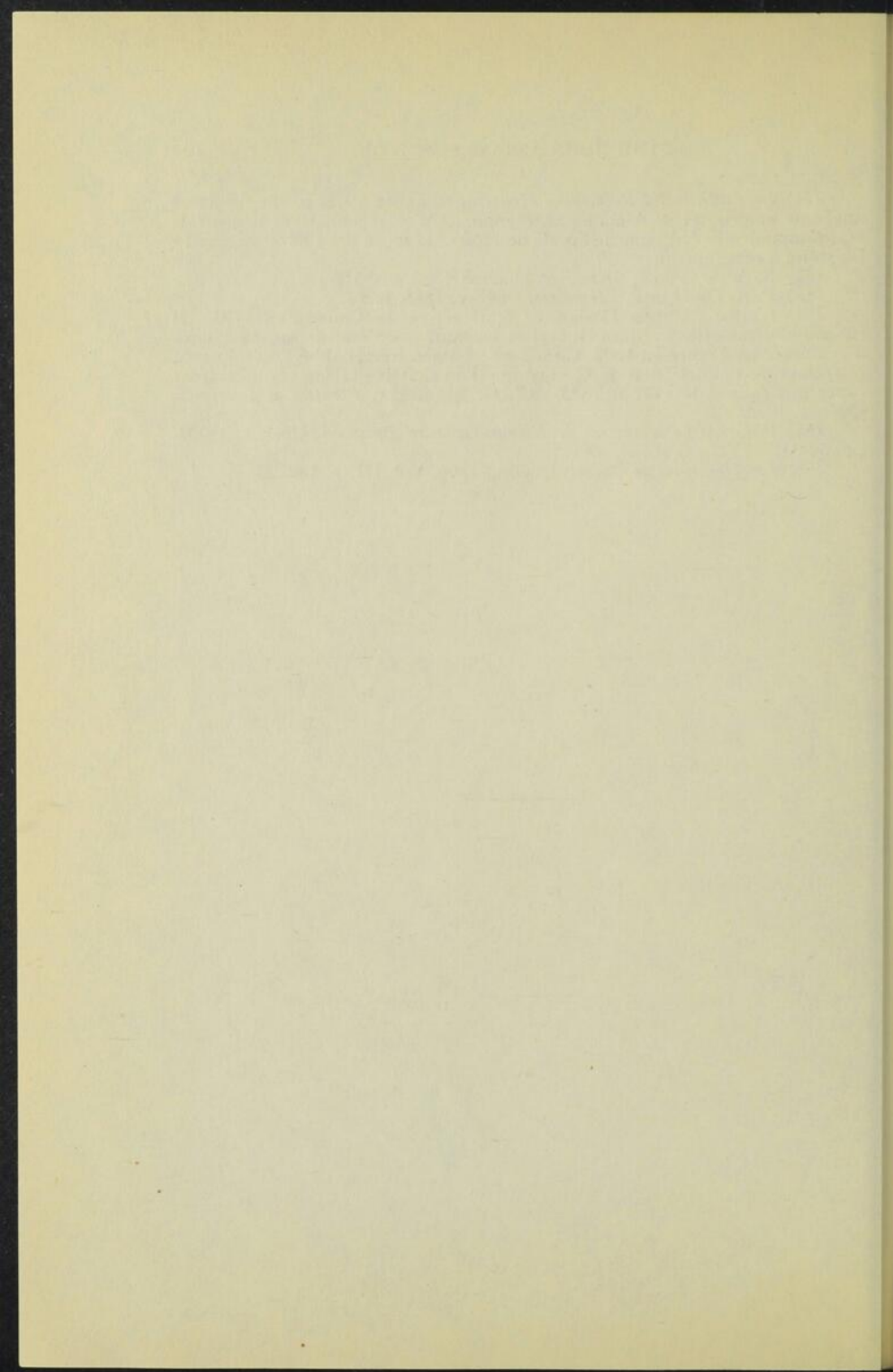
(52) P.-A. de GASPÉ, *Mémoires*, Québec, 1885, pp. 312-13.

(53) P.-A. DE GASPÉ, *Mémoires*, Québec, 1885, p. 13.

(54) L'abbé Philippe Desjardins était arrivé au Canada en 1793. Il fut grand vicaire des évêques Hubert et Denaut. Son état de santé l'obligea à retourner en France en 1802. C'est à lui et à son frère, l'abbé Louis-Joseph, chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec que l'on doit les tableaux qui vinrent orner nos églises de 1817 à 1823. Cf. G. MORISSET, *Peintres et Tableaux*, Québec, 1936.

(55) P.-G. ROY, *Mémoires de Nicolas-Gaspard Boisseau*, Québec, 1907, pp. 32-33.

(56) *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. III, p. 182.



INTERMÈDE

*Derrière la médiocrité de ces
vies de femmes, qui sait ce qui
se cacha d'élans réprimés, de
sacrifices consentis.*

M. HEYMANN.

DEUX CANADIENNES

De 1763 à 1796, nous avons vu arriver au Canada, puis en repartir: Frances Brooke, Frederica de Riedesel et Élizabeth Simcœ. Grâce à elles, nous avons essayé, de notre mieux, de faire revivre ces années si peu connues. Si nous y sommes parvenus, c'est à ces trois femmes que nous le devons.

Mais, à la suite de ces pionnières, qui trouverons-nous? Des hommes. Isaac Weld en 1795, John Lambert en 1806, Francis Hall en 1816, Benjamin Silliman en 1819, John Mac-Taggart en 1826. De femmes, plus une seule, ou plutôt plus une seule jusqu'en 1830, alors que nous ferons la rencontre de lady Aylmer. Cependant, en cherchant bien, peut-être trouverions-nous, au pays même, quelque canadienne, capable de soulever pour nous un coin du voile, sur les trente-quatre ans, qui s'écouleront entre le départ de Mme Simcœ et la venue au Canada de lady Aylmer, et cela sans avoir recours aux voyageurs mentionnés plus haut? Peut-être...

Nous avons cherché et nous croyons avoir trouvé. En 1947, le *Bulletin des Recherches Historiques* révélait aux amateurs de la petite histoire, l'existence d'un journal, rédigé en 1822, par la seigneuresse de Métis, Mrs. John Macnider. Ce journal est, malheureusement, très bref, mais nous essaierons de le

compléter avec les souvenirs d'une autre canadienne, Mrs. Daniel Macpherson, dont les *Reminiscences of old Quebec* ont été publiées en 1890. Ce petit livre a, depuis longtemps, disparu des tablettes de nos librairies et nous ne sommes pas loin de croire qu'il n'est guère plus connu que ses devanciers, passés en revue dans les études précédentes.

Nous allons donc nous en remettre à la seigneuresse et à la grande bourgeoise de nous conduire à travers ce premier quart du XIXe siècle, dans l'espoir que les extraits que nous leur emprunterons, seront toute une révélation pour le lecteur que passionne les moindres détails de la vie de nos ancêtres.

Angélique Macnider ou la seigneuresse

La seigneurie de Métis, bien qu'octroyée dès 1675 par Frontenac au sieur Jean-Baptiste de Peiras, devait avoir le sort de bien d'autres concessions, ce qui veut dire qu'aucune tentative ne sera faite, pas plus par son premier propriétaire que par ses successeurs, pour y installer des colons et en assurer le développement.

Cent vingt-sept ans plus tard, soit en 1802, le dernier des héritiers de Peiras se débarrassera de ce domaine encombrant en le vendant à Matthew Macnider qui, tout comme ses prédécesseurs, ne se donnera pas même la peine d'aller voir la seigneurie qu'il vient d'acquérir.

Ce Matthew Macnider était, semble-t-il, un des neveux du premier député du comté de Hampshire, à la Chambre d'assemblée créée en vertu de la Constitution de 1791 et qui portait le même nom que lui. Il allait garder la seigneurie pendant quelques années à peine et, en 1807, à la suite de déboires financiers, elle sera vendue par le shérif à un de ses cousins, John, pour la somme dérisoire de 105 livres (environ \$400).

John, né en 1760, était le fils de William Macnider, lui-même frère du député. Il fit rapidement fortune dans le commerce et, en 1823, il sera élu vice-président de la première institution bancaire québécoise, la Banque de Québec, fondée quelques années plus tôt.

Ce ne fut qu'en 1818 qu'il s'avisa de s'occuper sérieusement de sa seigneurie et qu'il y installa de nombreuses familles, venues d'Écosse et d'Angleterre, et dont les descendants se retrouvent encore dans ce coin du pays.

John Macnider avait épousé Angélique Stuart, née en 1767, fille de Murdock Stuart et d'Angélique Cartier, une grand-tante de Georges-Étienne Cartier. Angélique, anglo-canadienne et protestante, en était à son troisième mari ; John à sa première femme. Ils décéderont tous les deux en 1829 et ce sont deux neveux de Macnider qui hériteront, à leur tour, de la seigneurie de Métis.

En juin 1822, le seigneur et son épouse quittèrent Québec pour se rendre à Métis, afin de voir comment leurs censitaires se tiraient d'affaires et aussi pour percevoir les redevances de ces derniers. M. Macnider, qui a dépensé sans compter pour l'aménagement de son domaine, commence sans doute à penser qu'il est temps de voir à la rentrée de ses fonds.

Dès son départ de Québec et jusqu'à son retour, Mrs. Macnider tiendra un journal presque quotidien, sans aucune recherche d'orthographe ou de ponctuation, mais avec lequel il nous sera possible de reconstituer ce que pouvait être la vie d'un grand propriétaire terrien à cette époque.

Le premier Annuaire de Québec

Cependant, avant d'ouvrir ce journal, voyons d'abord ce Québec, de juin 1822, que les deux époux vont quitter pour plus

de deux mois. La capitale du Bas-Canada était alors la ville la plus importante de l'Amérique britannique du Nord et comptait environ 20,000 habitants, plus une garnison de 3,000 soldats. Quelques semaines plus tôt, MM. Neilson et Cowan, imprimeurs et libraires, avaient mis en vente le premier annuaire de la ville, suivant en cela l'exemple donné par Montréal, trois ans auparavant. Consultons ce précieux petit bouquin, préparé par Thomas Henry Gleason, professeur de sténographie: il nous sera d'une aide précieuse.

Dans son avant-propos, le compilateur nous apprendra, tout d'abord que, pour être de quelque utilité, un *Annuaire* doit être publié au plus tard le 1er juin; et il se plaindra que plus de 300 déménagements, aux environs du 1er mai, ont rendu son travail d'une difficulté presque incroyable. Pour l'orthographe des noms français, il avouera s'en être remis à une personne compétente et, quant aux numéros des maisons, «aucune attention a été donnée à ceux déjà en place, à moins d'avoir été trouvés exacts. La majorité en est inexacte, mais les numéros qu'on relèvera dans l'*Annuaire* seront trouvés bons quand on se décidera à faire un numérotage général des maisons . . . »

L'annuaire s'ouvre sur une liste des sociétés, parmi lesquelles nous retiendrons les suivantes:

The Humane Society; elle dispose de tous les appareils nécessaires pour repêcher les noyés;

The Female Compassionate Society, fondée deux ans plus tôt, pour venir en aide aux femmes enceintes;

The Vaccine Institution, fondée en 1817, pour combattre la picote, ce fléau de la nature humaine;

The Quebec Fire Society ; société d'assurance contre le feu;

The Quebec Fire Society; société d'assurance contre le feu;

The Quebec Benevolent Society (1808), qui vient en aide à ses membres infirmes, à leurs veuves et à leurs enfants;

The Quebec Friendly Society (1810), qui s'occupe du bien-être des petits marchands et hommes de métier;

The Quebec Emigrants Society, qui voit au confort des émigrants;

The Quebec Agricultural Society.

La ville compte 41 avocats dont 24 de langue française et 23 notaires, dont 18 Canadiens; 57 mesureurs de bois; 300 charretiers, dont quelques femmes: Geneviève Touchet, Catherine Gingras, Marie Lionais, Marie Gagné, Marie Leroux dite Cardinal, Magdeleine Letarte... Suivent des renseignements hétéroclites, parmi lesquels nous retiendrons qu'il ne s'expédie presque plus de blé du Canada, — que les cultivateurs du Bas-Canada sont presque tous Canadiens; qu'ils sont d'heureux et loyaux sujets, fortement attachés à leur religion, à leurs lois et à leurs coutumes et qu'ils sont définitivement opposés à toutes les innovations; — que les anciennes fortifications françaises sont à peu près en ruines, que les ingénieurs royaux vont transformer tout cela et faire de Québec la forteresse la plus formidable au monde; — que seules les principales rues sont pavées; la plupart des maisons sont en pierres et les toitures de fer-blanc ou de tôle.

On découvre encore que l'Hôtel-Dieu compte une supérieure et trente-quatre religieuses; les Ursulines, une supérieure, 50 religieuses, 350 externes et 70 pensionnaires; l'Hôpital-Général, une supérieure et 50 religieuses.

Aux dires du compilateur, le nouvel édifice de la Quebec Fire Assurance Company, construit entre les rues Saint-Pierre et Sault-au-Matelot, avec façades sur ces deux rues, promet d'être la plus belle bâtisse de la ville. Québec a trois hôtels: l'Union Hotel, élégante bâtisse à deux étages, Place d'Armes; l'Hôtel Malhiot, 40 rue Saint-Jean et le City Hotel, 10 rue Saint-Jean. Deux journaux bi-hebdomadaires: *The Quebec Gazette* et *The Quebec*

Mercury, comptant chacun quelques centaines de lecteurs. Québec possède deux bibliothèques publiques, l'une à la Basse-Ville dans l'édifice de la Quebec Fire Ass. Co., et l'autre rue Desjardins. On nous assure que «les livrés sont chastes et les termes raisonnables». Les institutions enseignantes sont plus nombreuses que n'importe où au Canada. Quant aux endroits d'amusements, on regrette qu'il n'y ait pas de véritable théâtre à Québec, mais les officiers de la garnison offrent des spectacles de temps à autre au bénéfice des pauvres. Le corps de police comprend quarante-sept constables, douze pour la Haute-Ville, 13 pour la Basse-Ville, et onze dans chacun des faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch. On traverse à la Pointe-Lévy par le bateau à vapeur «Lauzon», qui fait un voyage par heure. Enfin, les nouveaux bateaux à vapeur, qui font le service entre Québec et Montréal, depuis quelques années, accostent au quai Goudie. Finis les voyages interminables et aléatoires entre ces deux villes.

La construction des navires et le commerce du bois sont les principales sources de prospérité de la ville et c'est, en cette même année, que James George, un habile négociant, se fera traiter de toqué, pour avoir suggéré qu'on écluse la rivière Saint-Charles... (1)

Les boutiquiers vendent un peu de tout. On trouve du tabac à priser chez Tom Nentz, 14 Buade; des épées, des rasoirs, des instruments de chirurgie chez John C. Nixon, 39 rue Des Glacis; des chapeaux de castor et autres chez Arthur Wickstead, 1 de la Fabrique; de la porcelaine et de la vaisselle chez Archibald Wilson, 6 Desjardins; des livres et des articles de librairie chez William Cowan, 34 Sault-au-Matelot; des montres et des horloges chez Thomas Gathro, 15 rue Notre-Dame; des chandelles et du savon chez Andrew Cambridge, 2 des Barraques; des remèdes et des pilules, chez John Musson, 3 rue Buade, etc., etc.

Les grands magasins sont tous à la Basse-Ville près des quais. Ces grands magasins, comme d'ailleurs les petites boutiques, sont presque tous entre les mains des Écossais et des Anglais.

Voilà pour l'annuaire.

Une soirée chez M. Perrault

Mais il n'y a pas que des négociants et des boutiquiers à Québec et l'on voit souvent, le soir venu, des bourgeois et même des prêtres sortir de la ville, par la porte Saint-Louis, et s'acheminer par petits groupes vers une maison que l'on aperçoit, à quelque distance, tout au sommet des Buttes à Nepveu. Ils se rendent chez M. le protonotaire Joseph-François Perrault, pour y déguster, avec leur hôte, un de ces plantureux dîners dont il a le secret et qui sera, comme toujours, accompagné de bons vieux vins et de liqueurs choisies. Après quoi, on écouterà quelquefois de la musique, on discutera de l'éducation, marotte du maître de l'*Asile Champêtre*, on s'entretiendra des sciences, de littérature, d'apiculture même. On parlera aussi et surtout de politique, mais avec certaines précautions, car il y a là des partisans de l'apaisement, tout comme il s'y trouve de chauds partisans de Papineau et de Viger, et l'on sait que le maître de la maison exècre ces derniers.

Suivons donc ces messieurs, par un brusque crépuscule d'octobre 1822, calme et clair, précurseur d'une forte gelée blanche, et faisons en sorte d'assister à une de ces réunions intimes, si prisées de ceux que M. Perrault juge digne d'y prendre part.

Avant d'entrer, donnons d'abord un coup d'œil à la maison. Elle a «un étage avec une mansarde sur la façade et deux à l'arrière, dans le style du XVIII^e siècle... Un mur de pierre, surmonté d'une balustrade de fer forgé, isole la propriété du

chemin, près duquel s'élève un gracieux petit pavillon. L'avenue est bordée de plates-bandes entre de grandes corbeilles, maintenant dégarnies de leurs fleurs. La résidence s'élève au centre d'un jardin de 4 acres. Quelques marches conduisent à la porte. Au dessus de celle-ci, en lettres dorées: *Asyle champêtre*. La vue est attrayante dans toutes les directions. A l'arrière de la maison, il y a un étang en miniature avec des tortues, des oiseaux aquatiques et des plantes d'eau..." Mais entrons à la suite des invités de M. Perrault. "La salle de réception a 24 pieds carrés; le parquet du grand salon est recouvert d'un tapis tissé par ses élèves, avec le lin semé près de son école. Un chandelier à six branches est suspendu au plafond, et deux grands miroirs ovales, l'un concave, l'autre convexe, avec des appliques de chaque côté, ornent deux des angles de la pièce. Deux grandes statues de bronze, portant des flambeaux, gardent l'entrée du salon. A gauche de cette pièce s'ouvre la bibliothèque de M. Perrault. On y trouve des ouvrages en grec, en latin, en anglais, en français et en espagnol; traitant de philosophie, d'histoire et de belles-lettres. Les Odes d'Horace, les poèmes de Virgile, les discours de Cicéron lui étaient familiers ainsi que Bossuet et Racine. A droite, une autre pièce avec un piano et un orgue..." (2)

Tous les invités étant arrivés, on passe dans la salle à diner. Pendant que couteaux et fourchettes s'affairent et que les verres se vident pour être aussitôt remplis, les conversations vont bon train autour de la table où sont réunis la quinzaine d'invités du protonotaire.

«Notre constitution a été mal calculée pour le génie des Canadiens, mon cher ami. Elle n'a d'autre effet réel que de rendre les administrés insolents envers les administrants. Vous ne pouvez nier que l'esprit de démocratie et d'indépendance a gagné le peuple et est passé de là au clergé. Vous en voyez

les fruits . . . » (3) Qui dit cela? Messire Chs.-Frs Painchaud, dont on assure, qu'en politique, il partage entièrement les vues de Mgr Plessis . . .

«Sa Seigneurie (le comte de Dalhousie) a offert d'ouvrir les terres de la Couronne à nos habitants. Si la Chambre d'assemblée laisse passer une pareille offre sans y donner suite, elle aura une fois de plus manqué grandement à son devoir . . . » (4)

Cette fois, c'est M. Joseph Bouchette que nous venons d'entendre et ses voisins opinent de la tête.

A ce moment M. Perrault élève quelque peu la voix et les convives se tournent de son côté.

«Mon ami, continue-t-il, vous savez tout aussi bien que moi que nos braves habitants ne veulent pas qu'on touche à leur argent pour l'instruction de leurs enfants. Si, à cette apathie plus ou moins blâmable, vous ajoutez qu'ils désirent que les écoles soient presque gratuites, et que le curé paye une partie des pensions, afin d'y attirer les enfants, vous demeurerez convaincu que nous ne sommes pas encore près de voir l'éducation dominer dans nos paroisses. » (5)

«Mais que faudra-t-il faire? d'interroger son voisin. Nous avons des collèges pour faire des prêtres, cela est fort bon, mais il en faudrait aussi pour faire des citoyens, des hommes de société, des hommes d'État!» (6)

A l'autre bout de la table, on parle à voix plus basse des ennuis que le curé de Longueuil, messire Chaboillez, M. Roux et quelques autres prêtres causent en ce moment à l'évêque au sujet de la paroisse de Montréal. «M. Roux veut garder le premier rang dans la ville et pour cela il en chasserait au besoin l'évêque Lartigue. Il me paraîtrait que les prêtres de Saint-Sulpice devraient témoigner plus de reconnaissance à Mgr de Telmesse, après tout ce qu'il a fait pour eux» (7), de conclure François Baillairgé.

Mais on parle surtout, à la ronde, du danger que le Canada vient de courir et auquel on n'est pas encore certain qu'il a échappé: l'union des deux Canadas. Les opinions sont partagées. Papineau n'est-il pas allé trop loin dans ses attaques contre les Conseils et le gouverneur, et réussira-t-on à éloigner définitivement le danger?

Un des convives s'informe auprès de son voisin s'il n'a pas entendu parler, à la Basse-Ville, de certaine rumeur au sujet de John Caldwell? On dit que ses affaires sont loin d'être brillantes; on va même jusqu'à prétendre qu'il se serait approprié des fonds appartenant à la province. Calomnie d'envieux ou médisance? L'avenir le dira (8).

Le dîner terminé, on passe au salon. Il est temps, croyons-nous, de vous présenter les invités du protonotaire. Il y a là l'abbé Jérôme Demers, Jean-Baptiste Duberger, Louis Plamondon, Bernard-Antoine Panet, Pierre Chasseur, François Blanchet (qui aime mieux les dîners de M. Perrault que ses idées politiques), Joseph Bouchette, François Baillairgé, Charles-Michel de Salaberry, Rémi Vallières, Charles-Louis Frémont, Frédéric Glackmeyer, les abbés Charles-Joseph Deschenaux et Charles-François Painchaud.

Voici que le maître de la maison réclame l'attention générale. Les conversations s'interrompent.

«Messieurs et chers amis, j'ai reçu, la semaine dernière, de notre jeune ami, Barthélémi Faribault, une lettre de Paris, où il habite, comme vous le savez, depuis deux ans déjà. Il a eu l'amabilité d'y joindre quelques gazettes et trois ou quatre ouvrages que je l'avais prié de me procurer là-bas. Dans une de ces gazettes, j'ai trouvé la liste des membres de l'Académie française.

«En la relisant, ces jours-ci, il m'est venu l'idée d'un petit jeu, auquel je voudrais vous inviter à participer ce soir. Voici

en quoi il consisterait . . . Je vais vous nommer, les uns après les autres, les noms de ces illustres personnages et chacun de vous, à tour de rôle, devra dire ce qu'il sait de l'académicien dont j'aurai prononcé le nom . . . Si vous êtes d'accord, installez-vous confortablement, remplissez vos verres à ces carafes, allumez pipes et cigares et je commencerai ! »

L'histoire ne nous dit pas comment les invités de M. Perault se tirèrent de ce guêpier (9), mais, à peine ce petit jeu terminé, l'abbé Demers en proposa un autre. «Messieurs, vous venez de constater que nous connaissons assez bien les grandes gloires de l'Académie française et que les œuvres, merci auxquelles ils ont vu s'ouvrir devant eux les portes de l'immortalité, ne nous sont pas inconnues. Je voudrais, à mon tour, et avec la permission de notre hôte, vous proposer un autre jeu, que vous trouverez sans doute beaucoup plus facile. Comme vous le savez, tout aussi bien que moi, on ne se prive pas dans certains milieux, de répéter à tous les échos que les Canadiens sont ignorants et que l'on compte tout au plus, parmi eux, trois ou quatre individus dont le savoir dépasse la moyenne la plus ordinaire.

«Eh bien ! moi, messieurs, je prétends que nous avons, parmi nos seuls compatriotes, de très belles intelligences fort bien meublées et quelques savants, qui feraient honneur à des nations policées, dont la population est dix ou vingt fois plus considérable que la nôtre.

«Je vous propose donc, mes amis, de choisir, dans les rangs de nos compatriotes, quarante lettrés ou savants, dignes d'être l'ornement d'une Académie des Arts, Sciences et Belles-Lettres, . . . si nous en avons une ! »

Il serait fastidieux de raconter par le menu comment on parvint, enfin, à compléter cette liste, mais, deux heures plus tard, les trois rapporteurs, chargés de compiler les suggestions,

donnaient lecture d'une liste de quarante noms, que nous compléterons de quelques renseignements indispensables à sa compréhension, du moins de nos jours. On nous permettra d'ajouter qu'il eut peut-être été difficile, quarante ans plus tard (à cette époque que l'on nous assure pourtant avoir vu l'éclosion des sciences et des lettres au Canada français), de dresser un palmarès plus brillant.

Voici donc nos «Immortels» (10), choisis par les invités de M. Perrault, en cette soirée d'octobre 1822 (11):

Président: Mgr Joseph-Octave Plessis, 59 ans. Littérateur, théologien et philosophe.

François Baillairgé, 63 ans. Notre premier peintre et sculpteur canadien.

Thomas Baillairgé, fils du précédent, 31 ans. Architecte de très grand mérite.

Joseph-Marie Bellenger, 34 ans. Mathématicien et agronome. Poète à ses heures.

Amable Berthelot, 45 ans. Antiquaire (archiviste) et bibliophile. Il est en ce moment en France, tout comme Faribault. Il profitera de son voyage pour acheter de nombreux ouvrages sur l'histoire du Canada.

Michel Bibaud, 38 ans. Historien, poète, grammairien. Il sera notre premier historien canadien.

François Blanchet, 46 ans. Chimiste, auteur d'un ouvrage sur la médecine. Un des grands médecins de l'époque. Il enseigne également l'anatomie.

Joseph Bouchette, 48 ans. Notre premier géographe et géologue. Auteur de la célèbre *Topographie du Canada* (1815).

L'abbé Louis-Marie Cadieux, 37 ans. Polémiste et docteur en droit canonique.

Pierre Chasseur, 44 ans. Naturaliste et fondateur de notre premier musée d'histoire naturelle.

Augustin Cuvillier, 43 ans. Expert en questions financières et commerciales.

L'abbé Jérôme Demers, 48 ans. Un de nos plus grands savants. Philosophe et théologien.

L'abbé Chs-Jos. Brassard Deschenaux, 70 ans. Littérateur et bibliophile (12). Il avait une bibliothèque de quelques milliers de volumes qui faisait l'envie de ses amis.

Charles Delaurier. Inventeur et arpenteur (13).

Jean-Baptiste Duberger, 55 ans. Ingénieur et dessinateur. Auteur du célèbre modèle en relief de la ville de Québec, terminé quelques années plus tôt. Il mourra en 1823.

L'abbé Amable Duchaine, 48 ans. Astronome et physicien.

Barthélemi Faribault, 33 ans. Historien et littérateur.

Charles-Pierre Frémont, 51 ans. Érudit et traducteur.

L'abbé Félix Gatian, 46 ans. Historien et érudit.

Frédéric Glackmeyer, 71 ans. Musicien et compositeur.

Louis Guy, 54 ans. Archéologue.

L'abbé Jean Holmes, 23 ans. Naturaliste et linguiste. Il promet beaucoup.

Jacques Labrie, 39 ans. Historien. Tout comme Bibaud, il travaille à une histoire du Canada, dont on dit déjà beaucoup de bien.

Marc-Paschal Laterrière, 30 ans. Médecine et chirurgie.

Joseph Légaré, 33 ans. Peintre. Il est le successeur tout indiqué de François Baillairgé.

L'abbé Thomas Maguire, 46 ans. Critique et littérateur. Il laissera une étude acerbe de l'Histoire du Canada de Wm. Smith.

Joseph Marcoux, 31 ans. Spécialiste des langues indiennes.

Louis Moquin, 35 ans. Un des plus beaux cerveaux de cette époque. Il mourra trop jeune.

L'abbé Frs.-Xavier Noiseux (doyen), 74 ans. Biographe de mérite.

Charles-François Painchaud, 39 ans. Physicien et philosophe (14).

Bernard-Antoine Panet, 42 ans. Légiste et érudit.

Joseph Papineau, 71 ans. Légiste.

Joseph-François Perrault, 69 ans. Agronome et éducateur. Le Père de l'Éducation au Canada.

L'abbé François Pigeon, 44 ans. Artiste et éducateur. Il publiera un journal à Saint-Philippe-de-Laprairie en 1826.

Louis Plamondon, 37 ans. Droit romain. En 1826, il dotera Québec de sa première école de Droit.

Frédéric-Auguste Quesnel, 37 ans. Philologue et orateur.

Louis Quevillon, 73 ans. Architecte et sculpteur.

Charles-Michel de Salaberry, 44 ans. Stratège et tacticien.

Rémi Vallières de Saint-Réal, 35 ans. Jurisprudence et éloquence.

Jacques Viger, 35 ans. Numismate, héraldiste, antiquaire. Qui n'a entendu parler de sa célèbre *Saberdache* ?

Ainsi qu'on peut le voir, nous ne manquions pas, en 1822, de compétences dans toutes les branches des connaissances humaines. Si ces hommes avaient cru pouvoir atteindre un public assez considérable, nul doute qu'ils ne se seraient pas fait faute de publier des ouvrages dignes de retenir l'attention. Mais à quoi bon faire éditer un livre, ce qui coûte cher, si l'on sait à l'avance qu'il se trouvera à peine une centaine de lecteurs pour l'acheter ? Ce sont ces derniers qui étaient rares à cette époque — non pas ceux qui auraient pu et su écrire . . .

Signalons, pour terminer, que pas un seul seigneur ne figure parmi cette élite intellectuelle (15). Qu'est donc devenue cette

noblesse, que trente ans plus tôt, nous avons vu se presser aux bals et aux réceptions de la capitale? Son rôle est terminé: elle achève de disparaître dans l'indifférence générale.

De Québec à Métis et retour

Il est temps, cependant, d'aller retrouver nos personnages, M. et Mme Macnider et, pour cela, revenons quelques mois en arrière.

Le vendredi, 21 juin 1822, à sept heures du matin, le seigneur et son épouse montent à bord de la goélette «Rebecca» et, grâce à un bon vent, ils atteignent les *Brandy Pots* (à la hauteur de la Rivière-du-Loup) dès le premier soir. Le samedi, on restera à l'ancre toute la journée, à cause de la brume et de la pluie. Le beau temps revient le dimanche et, lundi, à trois heures du matin, nos voyageurs descendent à terre à Rimouski. On repart bientôt dans un autre voilier, pour atteindre enfin Grand-Métis à dix heures.

Le cottage, que le seigneur s'était fait construire à cet endroit, parut tout d'abord assez lugubre à Mme Macnider.

«*Mardi (25 juin).*— Me suis levée bien reposée, me suis occupée de notre installation afin d'avoir plus de confort. M. Macnider (son mari) est allé à la pêche, il a pris quelques petites truites pour le déjeuner; notre domestique a abattu un canard pour le dîner, et une de nos anciennes servantes qui habite maintenant à Métis, nous a apporté des pigeons, du pain excellent et du beurre frais, toutes choses fort acceptables. M. Macnider a pris plusieurs truites au cours de l'après-midi et j'ai commencé à regarder autour de moi avec plaisir, admirant les beautés de la nature et l'endroit le plus agréable au monde pour un cottage, comme je le croyais, jusqu'à ce que j'aie vu Petit-Métis où nous allâmes par la suite».

« Mercredi matin, à sept heures, dans le bateau de M. Brisebois, nous avons fait un magnifique voyage et sommes descendus sans encombre au Manoir où nous fûmes reçus cordialement. Dans le cours de la journée un grand nombre de nos tenanciers sont venus nous présenter leurs hommages; Petit-Métis est un des endroits les plus jolis que j'aie jamais vu; on dirait d'une île — la maison est construite sur une pointe, et toutes les bâtisses construites autour la font ressembler à une petite villa entourée d'eau. Il n'y a cependant pas de jardin, ce qui est une honte, car le sol paraît être très fertile. M. Macnider avait pris ce matin une truite, pesant trois livres, que nous avons apportée pour le dîner. Nous sommes revenus au cottage à Grand-Métis à sept heures dans notre propre calèche, par une mauvaise route; avons pris un autre gros poisson, pesant six livres, avons pris notre souper et sommes allés nous coucher aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde troublé ».

Le 28 juin, M. Macnider présidera à la pose de la première pierre du futur moulin banal de sa seigneurie. Les jours suivants, il sera question de pigeons, de pêche, d'orages électriques et d'un bonhomme qui viendra présenter une pétition au seigneur pour obtenir la permission de se séparer de sa femme . . .

« Mercredi (3 juillet). — Beaucoup de maringouins, une vraie peste; quatre beaux saumons dans le filet; un homme, sa femme et ses enfants ainsi que des voisins, s'adressent à M. Macnider pour qu'il rétablisse la paix parmi eux; ai essayé de faire du beurre; n'ai pu réussir à faire des crêpes avec la crème; ai pris la calèche pour faire une promenade et rendre visite aux tenanciers demain ».

Le 5 juillet, elle ira, en effet, chez les tenanciers, qui seront très heureux de voir leur seigneuresse . . . « Tous les colons sont « en bon point », aucun besoin de médecins à Métis, je n'ai jamais été en meilleure santé de toute ma vie (je mange du

poisson deux fois et, quelquefois, trois fois par jour... Ai pris l'inventaire de notre vin dans l'après-midi; ai constaté la disparition d'un grand nombre de bouteilles et en ai trouvées plusieurs remplies d'eau; nous avons laissé le soin de nos choses à des gens bien honnêtes (!) Le vin de Porto, à Petit-Métis, a tout été bu pendant l'hiver, il n'en reste plus pour M. Macnider; le thé et le sucre dans le coffre ont disparu...»

Mais la seigneuresse commence à en avoir assez de cette existence bucolique, où il n'est question que de pigeons sauvages, de saumons, de truites, de réparations aux bâtiments, de construction d'un moulin.

Le 12 juillet, elle constate que voila trois semaines qu'ils ont quitté Québec. Le notaire (16) est enfin arrivé et l'on va pouvoir s'occuper des redevances des tenanciers.

«*Dimanche (14 juillet).*— Ai passé une journée bien agréable, et j'ai eu le plaisir de la compagnie de M. Macnider; avons eu un très bon dîner. Morue fraîche, porc rôti, tartes aux groseilles & fraises...»

Le lendemain, on apprend que l'évêque (Mgr Plessis) et sa suite arriveront à Grand-Métis le soir même ou le lendemain. «Suis en grande détresse de savoir où les loger; la chance a voulu qu'ils n'arrivent pas et je me suis couchée».

Le mardi, M. Gagnon, curé de Rimouski (17), s'amène pour être là à l'arrivée de l'évêque. Le lendemain, aux environs de six heures «Son Éminence a fait son apparition dans sa barge (18) accompagné de quatre prêtres; ils ont tiré du canon, et nous avons répondu de notre port. Comme la marée était basse, nous avons envoyé une voiture pour Sa Seigneurie, qui est arrivée sans accident. Jamais encore on avait vu pareil spectacle à Métis. Toutes les Dames du voisinage, dans leurs plus belles toilettes, sont venues rendre hommage et demander la bénédiction de l'évêque et c'est à genoux, en grande humilité, qu'elles

l'ont reçue. Quelques-unes avaient des enfants dans leurs bras pour les faire baptiser, mais aucun des prêtres n'était prêt pour cette cérémonie; elle fut donc remise à plus tard. Sa Seigneurie et sa suite ont pris le thé, ont mangé de la morue fraîche et des fraises, etc., et se sont rembarquées vers huit heures ».

Ce soir là, le notaire et le curé de Rimouski resteront au cottage. On veillera tard et la seigneuresse ne pourra dormir, à cause du bruit que les invités feront, dans le grenier, avant de s'endormir . . .

Le jeudi, 17 juillet, le seigneur et son notaire en finiront avec les tenanciers. M. le curé ira baptiser les enfants. Une femme viendra se confesser. A la fin de la journée, Mme Macnider sera heureuse de se retrouver enfin seule avec son mari. «J'ai découvert une faute dans mon journal, notera-t-elle; me suis couchée tôt, ai mal dormi à cause du grand nombre de mouches dans notre chambre et il faisait très chaud ».

Les jours suivants, il ne sera question que de visiteurs, du menu des repas, de promenades, de pêche, de cueillette de coquillages, de pigeons pris au filet. Mais il faut songer à regagner Québec et on va voir comment on voyageait, de Métis à Québec, par terre, au début du siècle dernier.

Le mercredi, 31 juillet, on prend enfin le chemin du retour. «Avons envoyé notre calèche et les bagages par terre à la Pointe-aux-Snelles, avons nous-mêmes traversé dans le bateau et pris notre calèche; route bien mauvaise; diné chez Carrier; avons voyagé tout l'après-midi; sommes arrivés chez M. Trudelle à six heures. Très chaud, le visage en feu, avons rendu visite au curé de Rimouski; nous sommes couchés tôt. Ai mal dormi ».

«Jeudi, 1er août.— Grand vent contraire. Très déappointés, car nous espérions nous rendre à Trois-Pistoles par eau. Nous sommes promenés dans le jardin avant le déjeuner.

La paroisse de Rimouski est très belle et pittoresque. Avons quitté Mme Trudel à neuf heures en calèche, avons atteint la rivière Natté vers dix heures, dîner à midi, de nos provisions froides; de fraises et de crème dans l'après-midi et de thé le soir. Sommes montés dans une charrette pour continuer notre voyage, magnifique randonnée dans les bois. De temps à autre le terrain se dégageait et des espaces nous apparaissaient avec les arbres sombres et lugubres comme fond et, alors, pour reposer la vue, des fleurs et des fruits et, de temps à autre, des cabanes bien pires qu'à Métis. En effet, les habitations des humains dans ces régions reçoivent moins d'attention que celles destinées au bétail. Le grain est très beau et les prairies sont magnifiques. Avons descendu la côte et atteint la rivière Bic. Une belle et impressionnante cataracte, une vraie surprise». On passe la nuit au Bic mais sans pouvoir dormir.

Le lendemain, vendredi, on traverse le Portage en charrette pour atteindre enfin Trois-Pistoles. Orage dans la soirée. Le samedi, on dîne à l'Isle-Verte, traversée de la rivière en calèche, ce qui a pour effet d'effrayer la seigneuresse. Elle remarque, en passant, que le pays est beau et bien cultivé. A sept heures on arrive chez le colonel Fraser (19), à la Rivière-du-Loup. Beaucoup de monde au manoir...

«Dimanche, nous nous levons tôt, déjeunons deux lieues plus loin; bien belle promenade. La région de Rivière-du-Loup est charmante; avons continué notre voyage et traversé Saint-André, comme les gens se rendaient à l'église; ils étaient tous très bien vêtus. La pluie commença de tomber pour continuer jusqu'à notre arrivée à Kamouraska (20), où nous sommes descendus trempés. Nous avons logé à l'Hôtel où nous nous sommes habillés, avons dîné, pour faire ensuite des visites, un monsieur ayant été assez bon de mettre sa calèche couverte à ma disposition. Nous sommes passés chez la seigneuresse (21) et chez d'autres

personnes, après quoi nous sommes revenus à l'Hôtel pour y prendre le thé. Longue promenade dans la soirée, puis au lit. J'ai bien dormi.

«*Lundi (5 août).*— Beau matin. Debout très tôt, avons déjeuné, sommes montés dans une bonne calèche, tirée par deux beaux chevaux et avons continué notre voyage très rapidement. Nous avons traversé la belle paroisse de Rivière Wells (Ouelle), admirant toute chose et en particulier la rivière; il y a des maisons fort élégantes en cet endroit, avec de merveilleux jardins tout autour. Nous avons ensuite traversé Sainte-Anne et Saint-Roch; ces deux paroisses sont bien cultivées. Dîner à Saint-Jean, chez une connaissance (22), un très bon dîner. Nous sommes repartis et avons continué jusque chez M. Harrower à Saint-Jean-Port-Joli (23), où nous nous sommes arrêtés pour admirer l'endroit. Arrivée à Saint-Thomas (Montmagny) à 8 heures, où nous avons passé la nuit; bons lits et toutes choses à l'avenant. J'ai bien dormi et je me suis levée assez tard le lendemain matin.

«Mardi, matin très froid, avons continué notre voyage. Nous nous sommes arrêtés à Beaumont pour prendre un peu de repos. Avons diné à la Pointe-Lévy, arrivons à Québec à quatre heures en très bonne santé et disposition ».

Tout comme Cyrano à de Guiche, nous serions tentés de dire à Mme Macnider: «Ah ! non, c'est un peu court !» Il reste tout de même que le paysage, vu de cette fenêtre entrouverte un instant sur le passé, a son charme et nous fait regretter que notre seigneuresse n'ait pas cru devoir prolonger son journal au-delà de ces quelques semaines et, cela, malgré son style télégraphique et son ignorance à peu près complète de la ponctuation.

Puisqu'elle laisse tomber la plume pour ne plus la reprendre, tournons-nous donc vers une autre femme, qui saura, elle, et

encore mieux que le vieil annuaire de 1822, ressusciter pour nous le Québec de ce premier quart du XIXe siècle: Mme Daniel Macpherson.

**Charlotte Macpherson
ou la grande bourgeoise**

Charlotte Holt Gethings avait épousé Daniel Macpherson, fils de Laughlin Thomas Macpherson, notaire à Québec et lui-même frère cadet de John Macpherson, seigneur de l'île-aux-Grues (24). De ce dernier, le *Bulletin des Recherches Historiques* nous dira qu'il «semble avoir toujours été en excellents rapports avec ses censitaires canadiens français et catholiques. On dit même qu'il aida généreusement les habitants de l'île à bâtir leur église et qu'il obtint de l'évêque de Québec un curé résidant pour l'île».

M. Macpherson mourut au manoir de l'île-aux-Grues, le 7 mars 1847. Sa femme et lui-même reposent aujourd'hui dans le petit cimetière protestant des Trois-Saumons. Une de ses filles, Sophia-Eliza, épousera Benjamin-Henri LeMoine; ils auront plusieurs enfants, parmi lesquels James Macpherson LeMoine, auteur des *Maple Leaves, Quebec, past and present, Picturesque Quebec, l'Album du Touriste, Monographies et Esquisses*, etc.

Les *Reminiscences of old Quebec*, de Mme Daniel Macpherson, ne furent publiées qu'à la fin du siècle dernier, mais les souvenirs qu'on y trouve remontent beaucoup plus haut, alors qu'elle était une toute petite fille.

Dès les premières pages, elle nous invite à la suivre autour de la Place d'Armes. Au no 1, c'est l'Hôtel Union, qui existe toujours à l'encoignure des rues du Fort et Sainte-Anne; la maison voisine est la résidence de nul autre que Rémi Vallières

de Saint-Réal, puis c'est celle de John Charlton Fisher, éditeur du *Quebec Mercury*, suivie de celle de M. Fortier, constructeur, au coin de la rue du Trésor. On remonte ensuite vers la rue Saint-Louis et c'est, à l'est de la maison Kent, les bureaux du Commissariat, après quoi il y a un terrain vacant, puis la résidence et l'étude de l'hon. Louis Panet, conseiller législatif et notaire public. La maison attenante est celle de Berthelot d'Artigny, député et avocat, puis c'est le vieux château ou Château Haldimand. Un haut mur et un poste de garde viennent ensuite; à l'intérieur de ce mur, c'est le manège ou salle d'équitation. Ce manège sera, plus tard, transformé en salle de concert, qui sera détruite par le feu en 1846; quarante-six personnes perdront la vie au cours de ce sinistre.

Ses tout premiers souvenirs se rattachent, cependant, au Couvent des Ursulines, où, bien que protestante, elle fit ses études:

«A huit heures précises, raconte-t-elle, les grosses portes de fer étaient poussées par Madame la Supérieure et une autre religieuse; deux par deux nous entrions en passant entre elles. Les portes se refermaient alors pour ne plus s'ouvrir qu'à notre sortie, car l'ordre des Ursulines est un des plus sévères au Canada. J'aimais passionnément ma classe, mes leçons et mes professeurs; en fait c'était là mon véritable foyer . . . » Et elle ajoute: «Ce grand établissement était alors le séminaire par excellence des demoiselles de Québec».

Il y avait maintenant un second couvent à Québec, celui de la Congrégation de Notre-Dame (25), coin des rues Saint-Pierre et de la Montagne. Voici un détail amusant, noté par Mme Macpherson: «Ce couvent était alors si près de l'eau que les matelots, pas toujours très polis, accostaient leurs bateaux si près que leurs voiles venaient battre les fenêtres du couvent».

Quittons maintenant la vieille ville et suivons Mme Macpherson hors les murs, en direction du pont Scott (26). «En ce temps, le sommet de la côte d'Abraham n'était que champs verdoyants. Cette côte conduisait (par la rue Saint-Vallier) à la maison «bleue» et à la maison «rouge» (27).

«Du côté sud du pont s'élevait *Poplar Grove*, où mon mari avait passé sa jeunesse. Après être entré sur la propriété, par une vieille poterne de bois, on arrive, par une allée bordée de peupliers français, devant une pelouse circulaire où nous avons dansé bien des quadrilles. Une «galerie» s'étend sur toute la façade d'une maison d'apparence peu prétentieuse, à la fois grande, basse et très propre, et nous entrons dans un passage carré et spacieux, meublé d'une horloge grand-père, d'un sofa confortable et de quelques fauteuils; à gauche un joli salon et, à l'arrière, une salle à dîner. Si vous continuez tout droit, en suivant ce passage, une porte vous conduit dans un très grand salon où une dame, au visage doux, est assise et fait du filet. Le filet est une forme presque disparue des travaux féminins.

«Tout un côté de cette belle vieille pièce est pris par un *bowwindow*, assez spacieux pour contenir une table et deux chaises et d'où l'on a vue sur un jardin de tulipes;... du côté opposé, une porte vitrée conduit à un porche avec des chaises, et dont la toiture est cachée sous des gloires du matin et des chèvrefeuilles. Dans le jardin, sous un immense noyer, nous trouvons des sièges et une table construite autour du tronc de l'arbre».

Continuons, à sa suite, en direction de Charlesbourg. La promenade en vaudra la peine, car nous allons assister à une noce canadienne:

«Au pied de la côte de Charlesbourg, une route tourne à droite pour nous conduire au petit village de Sainte-Angèle... La première maison à l'entrée de cette route, une jolie résidence, appartenait à la famille de l'hon. Jonathan Sewell, juge en

chef. Venait ensuite la maison de M. Giroux, gros habitant, puis les Bourret, les Villeneuve, les Le Claire et ainsi de suite pour une douzaine d'autres fermes, toutes exquisement propres.

«Le vieux Bourret n'avait que deux filles et, depuis plusieurs années, c'est chez lui que nous passions la belle saison. Nous fûmes donc tout naturellement invités à la noce, pour laquelle de grands préparatifs étaient en cours et dont la célébration allait entraîner la réquisition d'au moins quatre maisons. Les Le Claire étaient les violoneux attitrés de tout le pays d'alentour et leur jeu brillant électrifiait les danseurs. Une maison devait servir uniquement pour y danser, et, pendant trois jours et trois nuits, le son de souliers battant le plancher rapidement allait se faire entendre pendant que les danseurs se démenaient, aux prises avec les «reels», les giges et les cotillons. Une maison était réservée au sommeil, où chacun pouvait aller se reposer, s'il trouvait un lit disponible, pour revenir bientôt se joindre encore aux danseurs, pendant qu'un autre prenait sa place. Une maison servait de cuisine et de salle à manger et les longues tables, remplissant trois côtés de la pièce principale, croulaient littéralement sous les victuailles, remplacées à mesure que dévorées... Il y avait là des jambons à la douzaine, du gibier, de l'agneau, du porc, du bœuf, des pâtés de viande, avec des montagnes de «chrochinolles».

Pendant les vacances, on ira soit à Kamouraska, la grande plage à la mode, ou bien à l'Ile-aux-Grues, chez le seigneur John.

«Une ample et rude robe de nuit de flanelle rouge servait de costume de bain; sa seule vue suffirait à faire évanouir n'importe quelle jeune fille moderne» (Mme Macpherson écrivait cela il y a près de trois-quarts de siècle; aujourd'hui c'est elle, sans doute, qui s'évanouirait à la vue des soi-disant costumes de bain féminins). «Un grand chapeau de paille tressée, comme

en portent les habitants, servait de coiffure aux baigneuses. Nous nous donnions la main et entrions dans l'eau huit ou dix à la fois ».

Puis, l'automne venu et Charlotte Holt Gethrings ayant fait ses débuts, ce seront les bals et les réceptions de toujours qui vont commencer pour elle.

« Quel bon temps nous avons au vieil hôtel Payne (rue Sainte-Anne), où notre maîtresse de danse renommée, Mlle Aspinall, tenait sa cour royale; c'était une reine très pointilleuse dans son propre domaine et elle avait une horreur excentrique des pastilles de menthe. C'est là qu'avaient lieu les assemblées... (28) ». Un peu plus loin, elle dira que, dans sa jeunesse, « les gens dansaient en toute occasion, même en prenant le thé ».

On en vint même à se poser cette question de toute première importance: Devait-on, oui ou non, s'arrêter de danser à l'entrée du Lord Bishop? (29)

Les Macpherson possédaient, dit-on, un tableau que l'on attribuait à Van Dyck. Il avait été apporté au Canada par un noble anglais, qui l'aurait donné ou vendu à un négociant québécois de ses amis, de qui M. Daniel Macpherson l'aurait acheté; il représentait, paraît-il, Henriette de France. *Le Canadien*, qui nous fournit ces détails, lui consacra un billet bien des années plus tard. Le critique amateur de ce journal écrira sans sourciller: « Il est impossible de le voir sans être convaincu que si ce n'est pas là un Van Dyck, c'est du moins l'œuvre d'un artiste supérieur » (30).

Il ne peut s'agir là que du Van Dyck dont le peintre allemand, William von Moll Berzcy, de passage à Québec en 1808, signalait ainsi la découverte, dans une lettre adressée à sa femme:

« Il y a déjà quelque temps que Dr Longmore et quelques autres personnes m'ont parlé d'un beau tableau de Van Dyck

qu'un maître d'école Mr. Jackson a acheté parmi les effets qui se sont vendus à la Banqueroute de Mons. Lester, mais j'y ai fait si peu d'attention qu'il ne m'est pas même venu l'envie de le voir ne pouvant m'imaginer qu'une peinture de ce grand maître pût s'être égarée en Canada pour y être vendue au chétif prix de 5 Louis, tandis qu'il y a pourtant quelques amateurs ici qui prétendent au rang de connoisseurs . . . »

Mais cédant aux instances de Mr. Jackson, il se rend enfin chez ce dernier :

« Quel fut ma surprise quand voyant ce tableau je vis, je vis effectivement un des plus beaux chefs-d'œuvre de Van Dyck. C'est une demi-figure avec deux mains représentant la femme de Charles 1er, roi d'Angleterre. J'ai vu beaucoup de plus beaux ouvrages de cet admirable artiste, mais rarement j'en ay vu un si parfait et jamais un qui l'ait surpassé; c'est une pièce qui à Londres ou à Paris se vendrait comme rien à 300 Louis. Mons. Lester l'a acheté par hasard pour 25 guinées à Lisbonne et depuis ce tans il est resté ici sans avoir attiré l'attention . . . Si j'avais été ici ce tableau ne m'auroit pas échappé, si j'avais même dû questée l'argent pour l'acquérir » (32).

Qui nous dira ce qu'est devenu ce tableau ?

Deux hautes personnalités

1. Mgr J.-O. Plessis

On ne saurait parler du Québec de 1822, sans s'arrêter un instant à deux personnages éminents qui, chacun dans sa sphère, dominant toute cette époque: l'évêque et le gouverneur.

Ce n'est guère la place ici de refaire la biographie de Mgr Joseph-Octave Plessis. On nous permettra, cependant, de regretter que l'un de nos plus grands Canadiens, soit aujourd'hui

oublié au point que, sur dix passants interrogés dans la rue à son sujet, il ne s'en trouverait peut-être pas deux pour dire ce qu'il fut.

Pourtant, si l'on fait exception pour Mgr Briand, on peut affirmer qu'il a peut-être été, de tous nos évêques, le plus grand. A son accession au trône épiscopal, en 1806, il va se trouver tout de suite en face du triumvirat Mountain-Ryland-Sewell (32); mais, très habile et parfait diplomate, il saura temporiser avec eux jusqu'à l'arrivée de Sir James Craig, en 1807.

Celui-ci, bien que fort instruit et bon officier, n'avait à peu près aucune des qualités, qu'il aurait fallu, pour se faire aimer des Canadiens. Pendant son séjour au pays, il n'aura qu'une crainte, qu'un cauchemar: la crainte que les États-Unis s'allient à la France et envahissent le Canada; le cauchemar de voir partout des espions de Napoléon (32a) et des complices de ceux-ci, chez tous ceux des nôtres qui n'ont pas l'heur de lui plaire ou qui refusent de courber l'échine devant lui. Il est constamment entouré par les bureaucrates et quelques Choua-yens (33), ayant à leur tête le juge Amable de Bonne.

De concert avec Ryland, Sewell et l'évêque Mountain, il voudra faire plier sous sa dictature le nouvel évêque de Québec, et lui faire accepter la suprématie royale.

Mgr Plessis nous a conservé le récit de ses dramatiques rencontres avec Craig. En lisant ces pages, «on croit entendre un cliquetis d'armes, a écrit M. Chapais. Les paroles se croisent comme des lames d'épées. Les ripostes et les répliques se heurtent et s'entrechoquent » (34).

Ces dialogues devraient être lus, chaque année, dans nos écoles par tous nos jeunes, qui y découvriraient de nouvelles raisons d'aimer leur langue et leur foi. Si on s'avise jamais d'élever un monument à Mgr Plessis, il faudrait graver sur le socle cette dernière riposte, qu'il fit au gouverneur furieux et qui en était venu aux menaces: «Il ne me coûterait pas d'être

mis à bord d'un vaisseau de guerre plutôt que de trahir ma conscience » (35).

Ces conversations sont de 1810. En 1811, Craig, vaincu en Chambre et aussi par l'évêque, dira à Charles de Lanaudière, avant de se rembarquer, qu'il avait été bien mal renseigné par son entourage. Ce qui n'était pas un compliment pour Lanaudière... (36).

Le général Prévost, nommé gouverneur en remplacement de Craig, s'occupera aussitôt de calmer les esprits. Abandonnant la politique de tracasseries de son prédécesseur, il fera tout d'abord confiance à Mgr Plessis, puis à la Chambre d'assemblée et, enfin, à la population tout entière.

Le Congrès américain ayant déclaré la guerre, le 18 juin 1812, Mgr Plessis publiera un mandement, véritable appel aux armes qui, mieux écouté que celui de Mgr Briand, en pareille circonstance, vaudra, par la suite, au prélat la reconnaissance officielle de son titre d'évêque catholique de Québec, par lord Bathurst et, aux Canadiens, la belle victoire de Châteauguay, remportée en septembre 1813.

La paix signée, Mgr Plessis va pouvoir se consacrer entièrement à son immense diocèse, et, dès 1815, il entreprendra sa première tournée pastorale qui le conduira jusqu'à Halifax. En 1816, ce sera au tour du Haut-Canada à recevoir sa visite. Cette même année, Sherbrooke viendra remplacer Prevost, dénigré par le parti anglais. Il appellera Mgr Plessis à siéger au Conseil législatif. De là, nouveaux sursauts de colère et nouvelles protestations à Londres des Ryland et des Sewell, mais en vain; lord Bathurst maintiendra sa décision. Au Conseil il aura surtout à lutter contre la froide animosité de Jacob Mountain, l'évêque anglican, qui sortira souvent éclopé et rageur de ses rencontres avec le prêtre canadien.

Son énorme correspondance, que l'on connaît à peine (37), le récit de ses visites pastorales de 1811 et 1812 (38), le journal de son voyage en Europe en 1819-20, petit chef-d'œuvre d'humour et de bonhomie, tel est son bagage littéraire. Le "Voyage en Europe" est un tableau, comme il n'en existe peut-être pas un autre, du monde catholique en Angleterre, en France et, particulièrement, en Italie à cette époque. Prenons-y au hasard une anecdote: «Au petit jour nous débarquons à Nevers... Nous nous rendons à l'ancienne cathédrale supprimée par le concordat de 1801. Nous tournons autour de cette église sans en trouver l'entrée, ni personne pour nous l'indiquer. Il était près de 6 heures. C'était le dimanche des Rameaux. Personne dans les rues: prêtres et fidèles, tout le monde dormait. Quel scandale au Canada, si, à pareil jour, les églises n'étaient pas ouvertes, et les prêtres à l'ouvrage à cette heure.

«Après plusieurs recherches du lieu où pouvait être le clergé de cette église, l'évêque (Mgr Plessis) ayant sonné une clochette dont le cordon pendait auprès d'une porte de cour, il se présenta une servante, qui lui dit que c'était là que logeait le curé de Saint-Cyr; mais qu'ayant été fatigué d'un long sermon qu'il avait prêché le soir précédent, il était encore au lit...» (39)

Que ce journal de voyage, publié en 1903 par Mgr Henri Têtu, n'ait jamais été réédité ou que personne ne se soit encore avisé de nous en donner une édition critique, c'est là une de ces anomalies dont notre histoire littéraire nous donne tant de malheureux exemples. Il y a enfin ses célèbres conversations (bien qu'à peu près inconnues !) avec Craig, que l'on ne peut trouver nulle part ailleurs, croyons-nous, que dans le *Recueil des Mandements* de nos évêques.

Mgr Plessis excellait encore «dans un genre d'éloquence qui lui était pour ainsi dire particulier. Il y avait chez lui une absence totale de geste oratoire... Cependant lorsque ses

yeux expressifs s'animaient du feu divin qui brûlait dans son âme, il lançait de ces traits enflammés qui portent la conviction dans les cœurs » (40).

Il continuera de se dépenser sans songer à sa santé. Son inlassable activité le portera, tour à tour, à s'occuper de l'instruction de la jeunesse, du recrutement du clergé, des missions, de combattre les prétentions des Sulpiciens et de cent autres questions, dont les principales seront la division du diocèse et une lutte de tous les instants contre des adversaires anglais et canadiens, toujours aux aguets pour tenter de le prendre en défaut.

En 1818, Sherbrooke était remplacé par le duc de Richmond, auquel Dalhousie succédera en 1820. En juillet 1819, Mgr Plessis quittait sa petite chambre du séminaire de Québec et partait pour l'Europe, d'où il reviendra en août 1820. C'est Rémi Vallières qui l'accueillera au nom de la foule, massée devant la cathédrale, pour lui souhaiter la bienvenue et l'acclamer.

Vallières devait à l'évêque d'avoir pu compléter ses études et d'être devenu l'un de nos plus brillants orateurs. Celui-ci eût sans doute donné les quelques années qui lui restaient à vivre, pour voir son cher Rémi supplanter cette mauvaise tête de Louis-Joseph, à la tête de la majorité brouillonne qui, à chaque session, et un peu plus à chaque nouvelle élection, se retrouvait plus têtue et plus intransigeante, et faisait de son mieux pour tourner la tête à nos bonnes gens, en agitant devant eux l'épouvantail de nos droits menacés par la « perfide Albion ». Mais cette majorité avait avec Papineau des affinités qu'elle ne retrouvait pas en Vallières. La plus grande partie de nos députés patriotes, étrange coïncidence, partageait, avec son chef, une admiration sans bornes pour les « grands principes de 89 » et elle faisait de son mieux, en ce moment, pour imiter ici l'opposition libérale.

qui, en France, menait le bon combat contre les vieilles superstitions et l'obscurantisme, et sapaît, par tous les moyens, le trône et l'autel. Ajoutons que, tout comme leurs modèles français, bon nombre de nos députés se targuaient de leur voltairianisme, de leur anticléricalisme (41) et avaient toujours à la bouche les mots sonores et à effet de nation, liberté, tyrannie !

Voici le portrait de Mgr Plessis, à cette époque, tel que l'a tracé un de ses contemporains :

« D'une stature peu élevée, mais fortement prise dans sa taille, avec une physionomie imposante et des traits caractéristiques, il faisait un portrait très avantageux, bien que son teint un peu bistré et sa figure très grave, demandassent d'être vus d'une certaine portée pour leur donner tout l'avantage avec lequel les gravures du temps, du reste très fidèles qui nous sont restées de lui, le font apparaître; c'est-à-dire, avec une certaine majesté d'attitude et de physionomie qui règne toujours dans toute sa personne. Mais c'était plutôt l'ensemble des traits du visage et des lignes de sa physionomie qui en constituaient la distinction que l'éclat rayonnant de sa carnation. L'œil surtout qui répandait tant de lumière sur cette grande figure était irrésistible à ceux qu'il fixait ». (42).

Au mois de janvier 1821, il a le grand bonheur de consacrer Mgr Lartigue, qui exercera à Montréal les fonctions d'évêque suffragant. Mais celui-ci n'en a pas fini avec « Nos Messieurs » les Sulpiciens, qui se refusent à lui abandonner la paroisse de Notre-Dame. Au cours de l'été 1822, il ira, une fois de plus, visiter le district de Gaspé, d'où il reviendra harassé. Enfin, il fera intervenir ses puissants amis, en Angleterre, contre le projet d'union, dont nos députés « patriotes » étaient les premiers responsables par leur opposition à toute entente.

Depuis son retour d'Europe, il avait eu quelques occasions de rencontrer le nouveau gouverneur en chef, Dalhousie. Les

deux hommes avaient éprouvé, l'un pour l'autre, une grande estime, mais notre évêque restera sur ses gardes.

L'année suivante, il entreprendra une nouvelle tournée pastorale de dix semaines du Cap Saint-Ignace jusqu'à Matane.

2. Le comte de Dalhousie

On a cru, bien longtemps, que nos pires adversaires, pendant les soixante-dix années qui suivirent le Traité de Paris, furent tout d'abord les ministres à Londres, puis les gouverneurs qu'ils nous expédiaient. En fait, ceux-ci comme ceux-là, à quelques exceptions près, se montrèrent presque toujours assez bien disposés envers les Canadiens, et bien des malheurs auraient été évités, si nous n'avions pas eu ici, en permanence, tout un groupe d'importés qui, non contents d'avoir en main tous les postes de commande, cumulaient encore de nombreuses charges lucratives et voulaient faire tout plier devant eux.

Cette clique a joué au Canada un rôle néfaste et l'on ne dira jamais assez tout le mal que les Ryland et les Sewell nous ont fait. Captant l'esprit des gouverneurs, dès leur arrivée au pays, ils faisaient en sorte de les convaincre qu'eux seuls savaient comment s'y prendre, pour gouverner les Canadiens et il était bien difficile aux nouveaux venus d'échapper à cette ambiance empoisonnée. Ceux d'entre eux, qui ont tenté d'échapper à leur influence, se sont vus aussitôt en butte à leurs accusations sournoises et ils ont dû, bientôt, retourner en Angleterre, pour s'expliquer et souvent même se défendre.

Que nos députés n'aient pas compris, qu'au lieu de s'en prendre aux gouverneurs, ils auraient dû, d'abord et toujours, diriger leurs coups contre ces éminences grises, pourrait, à juste titre, leur être imputé comme une sérieuse erreur de tactique,

s'ils avaient eu vraiment à cœur le seul bien du pays, sous l'hégémonie de l'Angleterre. Mais nous verrons qu'ils visaient à autre chose.

Les malheureux événements de 1837-38 paraissent bien avoir decoulé du fait que, des deux hommes, capables de diriger les nôtres de 1820 à 1836, Papineau et Vallières, le premier se soit imposé, tandis que le second, renonçant à la lutte céda la place au terrible ambitieux; car il le savait prêt à écraser quiconque oserait se dresser à côté de lui!

A toute autre époque antérieure, le comte de Dalhousie eût été un gouverneur-général aussi estimable et estimé que le furent Murray ou Carleton (43). Dès son arrivée, il tentera de s'entendre avec la Chambre d'assemblée sur la fameuse question des subsides; mais Papineau, flairant aussitôt en lui un adversaire dangereux, fera en sorte de rompre tous les ponts. Dalhousie, de son côté, se laissera prendre au piège tendu à la fois par ses conseillers immédiats et par son redoutable antagoniste, et il s'aliénera définitivement notre population quand, exaspéré, il recommandera l'union des deux Canadas au ministère anglais, comme seul moyen de mater les patriotes. Papineau exploitera sans tarder ce geste auprès du peuple, à qui il représentera le gouverneur comme son pire ennemi.

Sir George Ramsay, comte de Dalhousie, était âgé de 50 ans quand il arriva à Québec, accompagné de sa distinguée et charmante épouse, qui devait gagner rapidement le respect et l'affection de tous. Notre nouveau gouverneur était bel homme, de haute stature, portant bien l'uniforme, quelque peu gourmé, mais intelligent, racé, instruit, érudit même. Il pouvait également, et à l'occasion, se montrer très affable; c'était un bourreau de travail (44).

Dès le début de la guerre avec la France, en 1793, il sert aux Antilles où il est grièvement blessé; en 1799 il est en Hollande et prend part à tous les combats de cette campagne.

On le retrouve en Égypte en 1801. De 1803 à 1808, il habite en Écosse, où il se livre à l'agronomie, qu'il aime beaucoup. Il retourne au service actif en 1809 et combat à Walcheren; de 1812 à 1814, il commande une division en Espagne sous Wellington et il s'empare de Bordeaux (45), pour prendre enfin part à la bataille de Waterloo. Créé, à cette occasion, grand-croix de l'Ordre du Bain, il sera nommé gouverneur de la Nouvelle-Écosse (46) en 1816. C'est ce poste qu'il abandonnera, en 1819, pour devenir, l'année suivante, gouverneur-général et commandant-en-chef du Canada.

On peut dire de Dalhousie que, de tous nos gouverneurs, il a été l'un des plus éclairés et des mieux disposés à tout entreprendre pour faire du Canada un pays prospère. Il créa notre première société d'agriculture (47), fit construire un hôpital pour les émigrants (rue Saint-Jean), un asile pour les aliénés, route de la Petite-Rivière. Québec lui est encore redevable de sa Société historique et littéraire et du monument à Wolfe et à Montcalm.

C'est sous son administration que furent percés les canaux de Rideau, de Lachine et de Beauharnois et il fondera, de concert avec le colonel By, la future capitale du Canada. Voilà ce que Dalhousie parvint à accomplir en moins de huit ans de séjour au Canada, et cela au milieu des luttes les plus acrimonieuses avec la Législature.

On a dit qu'il avait également songé à doter le pays de son premier chemin de fer, mais nos députés feront en sorte qu'il soit rappelé et nos bonnes gens ne garderont de lui que le seul souvenir des diatribes et des injures dont on l'aura couvert, au cours de la campagne électorale qui précéda son départ en 1828.

Un écrivain, qui vécut au Canada de 1819 à 1828, John McGregor, dira de lui: «Je n'ai aucun doute que le comte de

Dalhousie ait eu le cœur à la bonne place, qu'il ait déployé la plus grande sollicitude pour la prospérité du beau pays dont il était le gouverneur — j'en suis pleinement convaincu. Il était ardemment incliné à encourager et à voir prospérer l'agriculture, le commerce et particulièrement l'éducation de la jeunesse; mais il échoua dans sa tentative d'amener les députés à agir conformément à ses désirs, probablement — et c'est ce qui me paraît le plus vraisemblable — parce qu'il voulut imposer les instructions, qu'il tenait du Bureau Colonial, de façon impraticable. Qu'il ait voulu persister dans une pareille attitude est regrettable, car s'il s'est trompé, ce fut une erreur de jugement, peu d'hommes étant plus foncièrement honnêtes que lui » (48). Dalhousie mourut en mars 1838 et sa femme le suivit dans la tombe moins d'un an après.

La peinture et la gravure nous ont conservé l'effigie de Mgr Plessis et du comte de Dalhousie. Arrêtons-nous un instant devant ces portraits. Celui de Mgr Plessis fut peint, quelques mois seulement avant sa mort, par Antoine Plamondon. Ce jeune peintre, à peine âgé de 23 ans, affichait déjà une facilité qui faisait l'orgueil de son maître, Joseph Légaré. Cette petite toile n'a rien d'un chef-d'œuvre; c'est de la peinture étriquée et à fleur de toile, mais l'artiste, malgré son inexpérience, n'a pas manqué d'être frappé par l'inoubliable regard de son modèle et il a fait de son mieux pour rendre la douceur de ces yeux bien ouverts et qui regardent droit jusqu'au fond des consciences.

Le visage gras et blanc laisse à peine soupçonner la tristesse d'un homme d'action qui se sent mortellement atteint, mais dont l'âme est en paix. Tout le portrait reflète l'humilité, mais aussi la très grande dignité du prélat (49).

Si Watson Gordon n'a pas été un élève de Lawrence, il connaissait du moins ses œuvres, tout comme celles de Raeburn et de Romney, et il s'était assimilé tous ses trucs. Son portrait

de Dalhousie est parfaitement peint, son personnage bien campé et on a l'impression d'une absolue ressemblance, mais qui se limite aux traits du visage.

Cette toile d'apparat, un peu trop théâtrale même, nous présente au très bel homme, sûr de lui, au front intelligent et aux traits nobles. C'est le gentilhomme qui, grâce à une naissance heureuse, à de beaux dons et à une éducation raffinée, a su atteindre aux plus hauts postes et s'en rendre digne. On reconnaît là le grand seigneur qui, à Bordeaux, sut charmer les Français par sa courtoisie, ses belles manières et sa connaissance parfaite de leur langue. On devine aussi en lui l'homme sans compromission, que devaient exaspérer les palinodies de certains politiciens, dont il devinait les intentions révolutionnaires derrière le loyalisme de façade.

NOTES ET RÉFÉRENCES

- (1) J.-M. LEMOINE, *Picturesque Québec*, Montréal, 1882, p. 103.
- (2) L'Asile Champêtre s'élevait du côté nord de la Grande-Allée, entre les rues Scott et Claire-Fontaine actuelles. Cf. J.-M. LEMOINE, *Picturesque Québec*, pp. 321-23.
- (3) *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1928-29*. Inventaire de la correspondance de Mgr Plessis, *Lettre à Mgr Lartigue*, p. 174.
- (4) Michel BIBAUD, *Histoire du Canada et des Canadiens, sous la domination anglaise*, Montréal, 1844, p. 218. Bibaud ajoute: «À peine les Chambres, trop occupées de questions qui leur semblaient plus importantes, parurent-elles y faire attention».
- (5) Cf. *La Gazette de Québec*, 26 décembre 1825, citée par M. S. MARION dans les *Lettres Canadiennes d'autrefois*, Ottawa, 1942, Vol. III, p. 128.
- (6) Comme ci-dessus: *Le Canadien*, 22 janvier 1823, p. 149.
- (7) *Rapport de l'Archiviste*, 1928-29, correspondance de Mgr Plessis, lettre du 17 décembre 1822, p. 164.
- (8) Receveur-général, John Caldwell, au mois d'août 1823, se déclarera incapable de solder les dépenses administratives. Le déficit se chiffrait à 96,000 louis. Il sera convaincu de péculat. Cf. R.P. L. LEJEUNE, *Dictionnaire général du Canada*, Ottawa, 1931: J.-Edm. ROY, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, Vol. IV, Lévis, 1904.
- (9) Voici qui étaient les Immortels français en 1822: Marquis de Pastoret, F.-J.-M. Raynouard, J.-B. d'Aguesseau, Picard, Cardinal de Bausset, vicomte de Bonald, Destutt de Tracy, Baour-Lormian, Népomucène Lemerrier, comte Ferrand, Bigot de Préameneu, P. Desèze, Lally-Tollendal, Lacuée de Cessac, duc G. de Lévis, Andrieux, J.-L. Laya, abbé Villar, Parseval-Grandmaison, F. de Neufchâteau, Lacretelle jeune, Et-Aignan, Campenon, J.-F. Michaud, Mgr Frayssinous, Chateaubriand, comte Daru, Alex. Duval, Lémontey, baron B.-J. Dacier, Villemain, abbé F.-X. de Montesquiou-Fezensac, L.-S. Auger, Lainé, Roger, Lacretelle aîné, DeJouy, comte Ls.-Ph. de Ségur, Laplace, Cuvier. Enlevons de cette liste une douzaine de noms et nous nous trouverons en face de gens dont on serait bien incapable de nous dire à quoi ils doivent leur immortalité.
- (10) Tout comme l'Académie compte les Lacretelle père et fils, notre académie de 1822 aurait eu les Baillairgé, père et fils.
- (11) On y trouve les noms de plusieurs prêtres, ce qui réfute tant de calomnies sur la prétendue ignorance de notre clergé à cette époque.
- (12) Son père avait été le grand ami de Bigot.
- (13) Grand-père de Sir Wilfrid Laurier.
- (14) Il avait été le précepteur des enfants du gouverneur Robert Shore Milnes.
- (15) Pas même Vallières de Saint-Réal, qui s'appelait tout uniment Rémi Vallières, jusqu'à son mariage. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*.
- (16) Le notaire Joseph Deguise, de Kamouraska, où il exerça sa profession de 1817 à 1827.

(17) Il ne peut s'agir ici que de l'abbé Antoine Gagnon (1785-1849), curé de Shédiac. Cf. L'abbé J.-B.-A. ALLAIRE, *Dictionnaire du Clergé Canadien français*, Montréal, 1910.

(18) Dernière visite pastorale faite par Mgr Plessis, qui devait mourir trois ans plus tard. Voir son *Mandement* du 6 mai 1822, annonçant sa troisième visite du diocèse. *Mandements des Evêques de Québec*, Québec, 1888, Vol. III, p. 162.

(19) Le colonel Malcolm Fraser. Il prit part à la bataille des plaines d'Abraham. Demeuré au Canada, il épousa Marie Allaire, de Beaumont. Il reçut de Murray la nouvelle seigneurie de Mount-Murray, puis il acquit celle de l'Islet-du-Portage (St-André de Kamouraska). Pendant trente ans, il exerça également les droits seigneuriaux à la Rivière-du-Loup en vertu d'un bail. Son fils Alexandre acquit cette dernière seigneurie à sa mort. Un des fondateurs de la Compagnie du Nord-Ouest, ce dernier avait d'abord épousé une sauvagesse qui lui avait sauvé la vie, puis, en secondes noces, Pauline Michaud, dont il eut sept enfants. Il mourut en 1857. Cf. Rev. Père L. LEJEUNE, *Dictionnaire général du Canada*.

(20) Kamouraska fut notre première plage à la mode. On s'y rendait prendre des bains de mer dès les débuts du XIXe siècle. Plusieurs hôtels accueillaient les touristes de l'époque.

(21) En 1822, Pascal-Jacques Taché, veuf, et son fils Pascal Taché, notaire, sont co-seigneurs. C'est donc de l'épouse de ce dernier qu'il s'agit ici. Cf. L'abbé Alex. PARADIS, *Kamouraska, 1674-1948*, Québec, 1948.

(22) Sans doute chez le notaire Simon Fraser, car s'il se fût agi d'Ignace de Gaspé, Mme Macnider aurait parlé du seigneur et non d'une connaissance. Cf. Gérard OUELLET, *Ma Paroisse*, Lévis, 1946.

(23) Il s'agit ici des Trois-Saumons, plutôt que de Saint-Jean-Port-Joli. Les frères Harrower, David, Robert et Charles, y avaient construit une distillerie en 1810. Cf. Gérard OUELLET, *Ma Paroisse*, Lévis, 1946.

(24) Il avait reçu cette seigneurie en héritage de son père, ardent loyaliste, arrivé au Canada pendant la Révolution américaine. C'est en 1802 que celui-ci l'avait achetée de la veuve de Louis Liénard de Beaujeu. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*.

(25) Ce couvent déménagera au faubourg Saint-Roch en 1842.

(26) Le pont Scott avait été jeté sur la rivière Saint-Charles en 1790; en 1818 il menaçait ruine, quand on se décida enfin à le réparer. Plus près de la ville, le pont Dorchester, au pied de la rue Craig (maintenant du Pont) avait été inauguré en 1821. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*.

(27) La maison Bleue, coté nord de la rue Saint-Vallier, plus loin que l'actuel Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, était l'auberge à la mode. On s'y rendait pour danser, jouer aux cartes. L'hiver c'était le rendez-vous des promeneurs et des raquetteurs. La maison Bleue existait déjà en 1775. Quant à la maison Rouge, c'était l'asile des aliénés, fondé en 1821 par Dalhousie. Cf. Geo. GALE, *Quebec twixt Old and New*, Québec, 1915.

(28) Réunions dansantes auxquelles ne prenaient part que les souscripteurs.

(29) J.-M. LEMOINE, *Picturesque Quebec*, Montréal, 1882, p. 91. De Salaberry, le vainqueur de Châteauguay, mourut lui-même en dansant dans un bal à Chambly.

(30) Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1924, p. 30.

(31) *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1940-41*, Québec, 1941. Correspondance de W. von Moll Berczy, pp. 50-51.

(32) L'évêque anglican Jacob Mountain; Herman-Witsius Ryland, secrétaire de tous les gouverneurs depuis 1796; Jonathan Sewell, juge-en-chef, orateur du Conseil législatif. C'est Sewell qui achètera le cirque Royal en 1832 et fera construire à sa place le théâtre Royal (rue Saint-Stanislas).

(32a) Craig dira de nos députés: «bande d'avocats et de notaires sans principes... Ces hommes sont graduellement devenus plus audacieux à mesure qu'ils ont considéré la puissance française établie plus solidement par les succès de Bonaparte en Europe... ils s'efforçaient de préparer les voies à un changement d'allégeance et à un retour au régime français». Dépêche de mai 1810, citée par T. CHAPPAIS, dans son *Cours d'Histoire du Canada*, Montréal, 1919, Vol. II, p. 213.

(33) Les Canadiens surnommaient Chouayens leurs compatriotes qui s'étaient ralliés au «parti anglais», en souvenir de la bande de traîtres qui s'étaient fait un triste nom à la prise de Chouagen en 1756. On avait aussi donné le nom de «fort Chouayen» à un quartier du faubourg Saint-Jean où il y avait beaucoup de filles publiques. *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1897, p. 93.

(34) T. CHAPPAIS, *Cours d'Histoire du Canada*, Vol. II, p. 62.

(35) *Mandements des Evêques de Québec*, Vol. III, p. 71.

(36) B. SULTE, *A History of Quebec*, 1908, p. 348. P.-A. de Gaspé, cité par N.-E. Dionne, dira de Lanaudière, qui était son oncle: «... haut tory, il approuvait tous les actes arbitraires de l'oligarchie», il admirait Craig et croyait en son bon cœur. Cf. N.-E. DIONNE, *Pierre Bédard et ses fils*, Québec, 1909, p. 109.

(37) Un inventaire succinct en a été publié par l'abbé Ivanhoe Caron, dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1928-29.

(38) Publiés dans *Le Foyer Canadien*, 1865.

(39) *Journal d'un Voyage en Europe*, par Mgr J.-O. Plessis, Québec, 1903, p. 377.

(40) *Les Ursulines de Québec*, Québec, 1866, Vol. IV, p. 584.

(41) Papineau se plaignait un jour de la difficulté qu'il avait eu à se cacher en 1837. «C'était pourtant facile», dit une dame de la compagnie où il se trouvait.—«Comment, facile?» dit M. Papineau.—«Eh oui, vous n'aviez qu'à vous mettre dans un confessionnal et personne ne se serait douté que vous fussiez là». On sait qu'il refusa de mourir dans la religion catholique. *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1929, p. 33.

(42) J.-G. BARTHE, *Souvenirs d'un demi-siècle*, Montréal, 1885, p. 38.

(43) «Avec des ministres responsables, (Dalhousie) eut été un gouverneur de premier ordre...» L'abbé Auguste GOSSELIN, *Le Docteur Labrie*, Québec, 1907, p. 181.

(44) Il écrivait avec facilité et plusieurs grandes revues britanniques étaient fières de le compter au nombre de leurs collaborateurs.

(45) «Sa façon de traiter les habitants fut si honorable que les autorités de la ville lui présentèrent un sabre d'honneur». *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1926, p. 454.

(46) Il avait fondé l'Université d'Halifax en 1818.

(47) «Ce n'est qu'à grand'peine qu'elle pouvait faire accepter de temps en temps des habitants un conseil timidement donné parce qu'il avait été repoussé tant de fois». J.-Edm. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, Lévis, 1904, Vol. IV, p. 183.

(48) John MCGREGOR, *British America*, Londres, 1832, Vol. II, p. 401.

(49) Cette peinture est conservée au séminaire de Nicolet. Mgr Plessis s'était déjà laissé portraiturer en 1818 par J.-B. Roy-Audy, peintre nomade, et, en 1824, par J. James. Cf. G. MORISSET, *Peintres et Tableaux*, Québec, 1937.

LADY LOUISE-ANNEAYLMER OU LA FEMME CHRÉTIENNE

*Son âme fut forte, douce et
haute...*

J. LEMAITRE.

On peut dire de Matthew Aylmer et de son épouse qu'ils furent des types parfaits de cette haute aristocratie anglaise, qui allait être un des ornements de l'ère victorienne. Ces grands personnages, héritiers de la société dissolue du XVIII^e siècle, ont fait leur dur apprentissage de la vie sur les champs de bataille des guerres de la Révolution et de l'Empire, ou en parcourant les sept mers du globe, pour y trouver de nouvelles terres afin d'y planter l'Union Jack, ou encore, en combattant à Ouessant, à Aboukir et à Trafalgar.

Revenus dans leurs foyers, ils ont tout d'abord songé à prendre un repos bien gagné, mais, presque tous, consentiront à servir de nouveau, soit comme ministres, soit comme ambassadeurs ou gouverneurs des lointaines colonies. Ce sont, pour la plupart, des hommes de valeur, assez pénétrés, d'ailleurs, de leur propre importance, mais qui ne reculeront devant aucun labeur, quelque ardu qu'il soit, pour se faire bien voir du roi et mériter la reconnaissance de la nation anglaise.

Ce sont encore et presque toujours des hommes profondément chrétiens, qui veulent croire que Dieu a donné la puissance à l'Angleterre pour qu'elle serve de modèle aux autres nations. Il n'en est pas un, parmi eux, qui ne se croie, pour cette raison, d'une essence bien supérieure à celle de toutes les autres races. Trop intelligents pour penser que des titres et une grosse fortune peuvent

tenir place de tout le reste, ils sont, en général, très au fait des grandes questions d'administration; ils se targuent d'avoir beaucoup lu, d'avoir voyagé par toute la terre et d'agir toujours en vue de la plus grande gloire de la mère-patrie, dont ils sont les dévoués serviteurs.

Quand le comte de Dalhousie partira du Canada, en 1828, pour avoir exécuté trop à la lettre les ordres et les directives du ministère, il ira continuer sa carrière administrative dans un plus haut poste encore, aux Indes. Tandis que Sir James Kempt fait l'intérim, on songe pour le remplacer à lord Aylmer, dont on a apprécié les excellents services, pendant les dix ans qu'il a passés en Irlande. On le sait d'ailleurs plus diplomate et beaucoup plus conciliant que Dalhousie; sans doute réussira-t-il à ramener le calme dans ce Bas-Canada, si difficile à amadouer...

Né en 1775, Matthew Aylmer entra jeune dans l'armée et prit part aux premières campagnes contre la France révolutionnaire. En 1801, il avait épousé Louise-Anne, fille cadette de Sir John Cald; ils ne devaient pas avoir d'enfants. Lady Aylmer sera pour son mari une confidente, une inspiratrice et une consolatrice. Femme très pieuse, elle aura toujours une confiance inébranlable en la Divine Providence, dans les bons comme dans les mauvais jours.

A la suite de leur long séjour en Irlande, ils voyageront sur le continent pendant plusieurs années et c'est au retour de l'un de ces voyages qu'Aylmer apprendra qu'on l'a choisi pour aller au Canada.

Pendant cet été de 1830, alors qu'il est à préparer son départ, voyons ce qui se passait en Angleterre.

L'Angleterre de 1830

Maîtresse incontestée des mers, Albion se sert de sa puissance maritime pour maintenir la paix, agrandir encore ou consolider ses positions aux quatre coins du globe, tout en assurant de nouveaux débouchés à son industrie, qui ne cesse de se perfectionner. Le pays est à la fois très riche et très pauvre et l'on commence à s'inquiéter sérieusement, dans tous les milieux, de cette classe ouvrière que les progrès du machinisme acculent au chômage et à la misère.

La Grande-Bretagne est, en effet, à un tournant important de son histoire et aux débuts d'une ère nouvelle. L'opinion publique s'affirme, un peu plus chaque jour, comme une force avec laquelle il faudra compter désormais et elle va jouer un grand rôle, tout particulièrement dans le domaine de la politique et des problèmes sociaux. Le peuple anglais se découvre un goût, qu'il avait ignoré, jusque là, pour des questions dont il s'était toujours désintéressé.

Des prêtres anglicans, de nobles seigneurs, des députés ambitieux vont découvrir et visiter les taudis des grandes villes, constater la nécessité de conditions plus hygiéniques, d'aqueducs plus modernes, et le problème des égouts va passionner ces nouveaux sociologues. Le besoin d'hôpitaux plus modernes, la nécessité de corriger les abus qui se pratiquent dans les asiles d'aliénés et les «workhouses», l'importance de la ventilation, autant de questions qui agiteront l'opinion publique. On s'intéressera encore à la question de l'éducation des masses: est-il possible que l'Angleterre, le pays le plus riche au monde, compte encore tant de milliers de sujets qui croupissent dans une ignorance crasse?

Nous sommes donc aux premiers jours d'une grande époque de rénovation sociale, mais là ne s'arrêtera pas l'activité des

Anglais. C'est, en effet, en 1830 qu'aura lieu l'inauguration du premier chemin de fer, le «Liverpool and Manchester». Ce sera indubitablement le grand événement de l'année et comme le symbole de la nouvelle orientation de l'initiative britannique, avec le pont suspendu que l'ingénieur Telford vient de lancer par-dessus le détroit de Menai, afin de faciliter les communications entre l'Irlande et l'Angleterre.

Pour sa part, le français Marc-Isambard Brunel, arrivé en 1789, dote sa nouvelle patrie d'un tunnel sous la Tamise, d'inventions pratiques et de machines qui révolutionneront l'industrie.

A Londres, on vient de terminer l'agrandissement du «British Museum,» pour y loger les antiquités égyptiennes, les marbres grecs de lord Elgin et les 65,000 volumes de la bibliothèque de Georges III, que son fils, Georges IV, a légués à la nation en 1823. On a également inauguré, deux ans plus tôt, la nouvelle Université londonienne.

Mais comme les progrès réalisés dans l'industrie privent des milliers d'ouvriers de leur gagne-pain, on songe à ouvrir de nouveaux territoires à la colonisation, afin d'y déverser le trop-plein de la population. On fonde, en 1819, les premiers établissements de l'Australie occidentale et nombreuses sont les familles qui s'embarquent vers la nouvelle colonie australe, en attendant qu'on fasse de même pour la Nouvelle-Zélande, au cours des années qui vont suivre. La charte de la Compagnie des Indes Orientales est sur le point d'expirer et le droit de commercer avec cet immense empire sera accordé à tous les sujets britanniques. Enfin l'Angleterre a fait la conquête de l'Assam (1826), après avoir acheté, deux ans plus tôt, l'île de Singapour du sultan de Johore.

Des explorateurs se lancent à l'assaut de l'Afrique centrale, pendant que la Colonie du Cap commence à se peupler. Ross

et Parry vont en vain chercher le passage du Nord-Ouest et John Franklin essaiera d'atteindre le Pôle Nord. A Londres, l'année 1830 marque encore la fondation de la *Royal Geographical Society* et, dans quelques années, les premiers «steampackets» de Cunard assureront un service régulier et rapide entre la métropole et l'Amérique.

Dans le domaine littéraire, Alfred Tennyson publie ses *Poems, Chiefly Lyrical*; il n'a que vingt-et-un ans, mais un critique dira de lui qu'il «sera probablement le plus grand poète de sa génération». Deux ans plus tôt Edward Bulwer Lytton a donné *Pelham*, son premier roman, qui sera suivi de tant d'autres. Le premier poème dramatique de Browning, *Pauline*, verra le jour en 1833. Le plus célèbre auteur de l'heure n'est autre que Thomas Babington Macaulay, dont le premier essai important a paru en 1824 dans l'*Edinburgh Review*. Thomas Carlyle, ce génie fumeux, inégal et incompris, a déjà publié sa *Vie de Schiller*, et *Sartor Resartus* paraîtra en feuilleton dans le *Fraser's Magazine*, où il passera d'ailleurs inaperçu.

Un jeune étudiant, qui a d'abord songé à être médecin, puis à entrer dans les ordres, Charles Darwin, partira dans quelques mois, comme naturaliste, avec une expédition en route vers l'Amérique du Sud. C'est là qu'il trouvera sa voie et l'on pourra dire, plus tard, qu'il a donné son nom au XIXe siècle. Toujours en 1830, John Stuart Mill a 24 ans, Charles Dickens 18 ans, John Ruskin 11 ans, Herbert Spencer 10 ans et Thomas Henry Husley 5 ans.

A Abbotsford, Sir Walter Scott, achève sa carrière dans une auréole de gloire. L'an prochain, un navire de guerre sera mis à sa disposition pour le conduire en Italie, dans un effort pour lui rendre une santé délabrée par des années d'un labeur incessant (1). Malheureusement, il est déjà trop tard et l'auteur des *Waverley Novels* reviendra en Écosse, en 1832, pour y rendre le dernier soupir.

Au théâtre, Edmund Kean achève sa carrière météorique et il y a deux ans déjà que le fameux clown Grimaldi a dit adieu à son public. Maria Tree a débuté en 1818. Madame Pasta est revenue à Covent Garden et l'on dit d'elle qu'elle est la Siddons de l'opéra. En 1827, on a assisté à l'apparition fulgurante de Madame Sontag, suivie bientôt par celle de la Malibran. En 1830, enfin, c'est Lablache et Madame Vestris qui viennent se faire applaudir à Londres, et, un an plus tard, le célèbre Rubini.

La National Gallery a ouvert ses portes en 1824, mais la peinture anglaise est en décadence depuis la mort de Reynolds et de Romney. Sir Thomas Lawrence décède en cette même année 1830, pendant que John Constable achève sa carrière et que Turner passe aux yeux des critiques pour être un peu toqué. Il faudra attendre 1848 pour assister à la grande réaction des Préraphaélites. Comme on peut le voir l'époque est surtout aux ingénieurs, aux sociologues, aux inventeurs et aux explorateurs.

Guillaume IV vient de succéder à son frère Georges IV et l'on songe aussitôt à la possibilité d'une Régence, car le roi est vieux et la princesse Victoria trop jeune pour régner. Le duc de Wellington, le grand héros anglais de Waterloo, est premier ministre, mais il fera la sottise de précipiter une crise qui le renversera. Le comte Charles Grey le remplacera en novembre; son programme: réforme du Parlement, économie et paix. Le fameux bill de Réforme sera présenté quelques mois plus tard et ne passera que par une voix, en première lecture. Des élections auront lieu et, en seconde lecture, il obtiendra une majorité de 136 voix.

Mais au moment de la chute de Wellington, lord et lady Aylmer sont déjà en route pour Québec où ils arriveront le 13 octobre 1830. Assermenté une semaine plus tard, lord Aylmer

voudra tout de suite prendre contact avec les chefs canadien et il invitera Papineau à sa table, pour lui faire part de ses bonnes intentions et du grand désir de conciliation qui l'anime. Papineau restera froid et fermé, se refusant à tout engagement. En fait, son parti était déjà pris et il a dû regarder ce nouvel émissaire d'Albion, lui qui avait vaincu Dalhousie, comme le chat regarde la souris, avec laquelle il jouera quelque temps, pour ensuite se jeter dessus et la dévorer. Aylmer n'aura pas longtemps à attendre pour constater à quel terrible adversaire il va avoir à faire face . . .

Peut-être a-t-il déjà pris connaissance, à ce moment, d'un Mémoire, sur la situation au Canada, rédigé à l'adresse de son prédécesseur, Sir James Kempt en 1829 ? En ce cas, il y aura lu que trop de ses prédécesseurs s'étaient laissé influencer par leur entourage; qu'il n'y a plus guère à compter sur l'ascendant de la noblesse qui, «poussée par le manque de ressources pécuniaires, s'est retirée à la campagne. Blessée dans son amour-propre, mais trop loyale pour prendre part aux questions d'intérêt public . . . Le manque de culture littéraire et de connaissance du monde, a plongé la génération suivante au-dessous de son niveau normal ».

Sans doute intéressé par ces remarques, il lira encore que: «une autre catégorie inférieure de Canadiens trouvant le champ libre est surgie à leur place. Élus membres de la Chambre d'assemblée, ils sont devenus des bousilleurs en politique. Ils sont imbus du «Spirit of the Age». Les révolutions et contre-révolutions de France les ont profondément influencés . . . Il a été facile pour eux d'arriver à la popularité en clamant contre l'oppression et les abus du gouvernement et en s'affirmant champions du peuple.»

Il apprendra en outre que le parti de Papineau et de Viger domine complètement la Chambre, et que, si jamais ces deux-

là deviennent les maîtres, les officiers du gouvernement seront sous le contrôle de ce parti. Et le rapporteur d'ajouter: «Ils veulent s'assurer pour eux-mêmes des charges lucratives et honorables... Le peuple croit que c'est grâce à eux s'il est préservé des taxes».

Et pour terminer, cette remarque significative: «Le prélat qui a succédé à Mgr Plessis est un vénérable vieillard. Sa vie retirée, son âge l'empêchent de supprimer l'esprit d'intrigue que les artifices et les ambitions ont introduit dans les corps ecclésiastiques. Il n'est pas le titulaire requis pour exercer cette charge» (1a).

Qui est donc le rédacteur de ce apport? Un Anglais? un bureaucrate? Non, c'est un notable Canadien, l'honorable Toussaint Pothier, propriétaire des seigneuries de Lanaudière et de Carufel, marchand de pelleteries, membre du Conseil législatif, un des fondateurs de la Compagnie du Nord-Ouest.

Le journal de lady Aylmer

Une maladie soudaine empêchera, cependant, lord Aylmer de s'occuper immédiatement des affaires et sa femme le veillera sans un instant de répit. Ce n'est qu'au début de janvier 1831 qu'elle commencera la rédaction de ses souvenirs sur le Canada. Ouvrons ce journal, si joliment illustré des dessins du colonel James Pattison Cockburn:

«Les premières lignes de mon journal privé, contenant mes souvenirs du Canada, seront consacrées à l'adoration et à la prière; alors que je sais avoir tant de raisons d'être reconnaissante et tant de choses à demander dans mes prières, je ne puis mieux commencer mon journal canadien:

Prière pour demander à Dieu qu'il aide mon mari dans sa tâche de gouverner le Canada.

O Seigneur, de qui nous viennent toutes les bonnes choses, fais que ton humble serviteur, grâce à ta sainte inspiration, puisse penser à ces choses qui sont bonnes et que, par ta miséricordieuse direction, il parvienne à les réaliser. Toi qui as promis d'envoyer ton Esprit-Saint à ceux qui le demandent de Toi, laisse l'Esprit-Saint, ô Seigneur, être auprès de ton serviteur dans toutes ses épreuves et dans toutes ses difficultés — qu'il invoque l'Esprit de Conseil et de direction dans tous ses doutes — de Courage dans tous les dangers — de Constance dans toutes les persécutions. De plus, je t'en conjure, qu'il fasse preuve de patience sous toutes les croix et devant toutes les provocations que les hommes agités et turbulents peuvent lui préparer — Je prie, ô Dieu, pour toutes ces influences bénies et j'espère que dans ta bonté Tu les lui accorderas.

*Par Notre Divin Rédempteur,
Jésus Christ ! Amen !*

C'est sur cette humble prière que s'ouvre le journal de lady Aylmer, mais alors même que Dieu, dans sa divine sagesse, ne croira pas devoir l'exaucer, elle ne laissera jamais échapper une parole d'amertume, du moins dans cette partie de ses souvenirs qui a été retrouvée.

Lady Aylmer explique ensuite comment elle se propose de rédiger ses *Recollections of Canada*. Chaque fois que des lettres écrites par elle, à des parents et amis, contiendront des renseignements intéressants sur le Canada, elle les copiera en tout ou en partie dans son journal. Elle termine par ces mots: «Les beaux dessins de notre excellent et charmant ami, le colonel Cockburn, feront que ces souvenirs seront, pour toujours, des

plus intéressants et je veux espérer que je parviendrai à augmenter cet intérêt ». Tout de suite elle transcrit une lettre adressée à ses nièces deux mois plus tôt. Mais au lieu de suivre l'ordre (ou désordre) dans lequel elle a rédigé son journal, nous y puiserons ici et là les passages se rapportant au même sujet. Ceci aura l'avantage de rendre plus facile la lecture des nombreux extraits qui nous ont paru particulièrement dignes de retenir l'attention. Au vrai, le journal tout entier mériterait d'être traduit (2).

Revenons donc en arrière, au moment où lord et lady Aylmer entreprenaient la traversée de l'Atlantique:

« Je ne veux pas oublier ma promesse de vous faire un court récit de notre voyage et de notre arrivée. Après deux jours d'une température magnifique, qui nous fit aimer la mer et le «Herald», et fort satisfaits de nos appartements, de tout le monde et de toute chose, et pendant lesquels nous fûmes très occupés à ranger nos livres, à écrire et à décider d'une variété de choses à faire et des règlements à observer pendant la traversée, pour passer notre temps de façon profitable et agréable, la scène entière changea. Pendant le reste de notre traversée de six semaines, jusqu'à ce que nous fussions bien engagés dans la charmante rivière St-Laurent, nous n'eûmes pour tout divertissement que les plaisantes variations des vents contraires, des brumes de Terre-Neuve, des calmes plats ou des bourrasques. Une indisposition extrême devint le lot de la plupart d'entre nous... Je ne dînai pas une seule fois à table pendant tout un mois, et je ne pus que rarement monter sur le pont. Vous pourrez facilement comprendre notre joie quand, grâce à un vent favorable, nous remontâmes le magnifique St-Laurent, dont j'espère pouvoir un jour vous donner une idée d'après des dessins; les fermes de chaque côté ressemblent à un vaste camp, les maisons et les toits étant blancs, mis en relief par la masse sombre

des forêts de sapins et d'érables, avec d'autres arbres d'un vert plus clair ici et là ».

Mais voilà nos voyageurs devant Québec et l'on se hâte de revêtir uniformes et toilettes pour le débarquement. L'équipage est monté dans les vergues pour la cérémonie et des hourrahs se mêlent aux coups de canon.

« Sir James Kempt s'était rendu au débarcadère avec son nombreux état-major pour nous recevoir, et des chevaux de selle avaient été amenés pour lord Aylmer et sa suite. Sir James me conduisit, dans son phaéton à quatre chevaux, par la côte escarpée qui mène au Château St-Louis, résidence du gouverneur. C'était un bien beau spectacle et nous avons trouvé l'intérieur et l'extérieur beaucoup plus agréables que nous l'avions espéré, de bonnes grandes pièces, un beau jardin, une serre, un manège, etc. . . . Nous avons acheté tout ce que Sir James Kempt avait laissé, tout son approvisionnement mort et vif, meubles de maison, chevaux, vaches, etc. Les vins, la literie, un piano, les voitures, la porcelaine, etc., etc., et comme chaque article de ces vieux meubles avait été évalué à un prix énorme, nous fûmes presque ruinés. Nos propres effets de France arrivèrent trop tard à Londres pour être embarqués sur les navires d'automne et nous les aurons au printemps seulement. J'ai fait recouvrir de crin tous les sofas; un grand nombre de fauteuils, que je découvris dans différentes parties de la maison, ont été réunis et tous recouverts de toile rayée que nous avons apportée d'Angleterre. Maintenant, je puis me flatter (même si notre résidence n'a rien de particulièrement royal) que vous la trouveriez très confortable, parce que nous avons ajouté plusieurs poêles, de sorte que toutes les pièces sont bien chaudes. Croiriez-vous qu'il n'y avait pas un seul miroir dans aucun des salons, pas le moindre ornement; mais tout est déjà bien changé et le billard est tellement utile !

«Les salons, la salle de billard, l'étude de lord Aylmer et sa bibliothèque, notre chambre à coucher et ma salle de bain sont en enfilade, et j'ai heureusement trouvé toutes les pièces peintes en beige, ce qui est exactement ce que j'aurais désiré. Notre suite de chambres prend jour du côté du magnifique St-Laurent, en ce moment recouvert de glace, ce qui se produit, dit-on, chaque fois qu'un nouveau gouverneur arrive et cela est supposé être de bon augure. Nous nous y promenons en voiture et à pied. Il n'y a pas en Europe (peut-être au monde) un Corso aussi magnifique que ce Fleuve-Lac, avec des milliers de personnes, des cabanes et des carrioles (ces dernières sont la voiture du pays) qui sont de jolis phaétons doubles sur des lisses ou patins de fer; c'est en ce moment un spectacle bien gai, tout en mouvement . . . »

Arrivé au Canada quelques mois avant les Aylmer, un émigrant du nom d'Alfred Hawkins, vient de s'établir marchand de vin, avec boutique rue Saint-Louis. Il s'intéressera, presque tout de suite, à l'histoire de Québec et il entreprendra bientôt de rédiger un guide illustré de la ville. Cet ouvrage, fort bien fait, paraîtra en 1834, sous le titre de *Picture of Quebec*. Il avait obtenu la collaboration de plusieurs personnalités importantes, dont Barthélémi Faribault et J. Charlton Fisher.

Nos Institutions religieuses en 1831

C'est dans une lettre d'avril 1831, que lady Aylmer va nous décrire le Québec qu'elle a découvert, à son arrivée au pays; et c'est par les communautés religieuses qu'elle commencera:

«Vous savez peut-être que la population canadienne du Bas-Canada était catholique romaine. Depuis la cession de cette province aux Anglais, leur religion a non seulement été

tolérée, mais l'Église a conservé tous ses droits et privilèges sur un plan très libéral. Comme je sais que vous êtes devenue complètement catholique dans vos sentiments tout autant que j'ai pu l'être moi-même dans le passé (quand j'avais entrepris de justifier quelques-unes de ces doctrines qui vous déplaisaient alors ainsi qu'à plusieurs autres) je vais vous faire une description des institutions religieuses de Québec. Le premier établissement des Français à Québec consistait en huttes érigées par les Jésuites à l'endroit où s'élève maintenant le couvent de l'Hôtel-Dieu, qui est aussi un Hôpital desservi par les religieuses Hospitalières de St-Augustin, dont la première était venue de Dieppe. Il y a une colonie de cet Hôpital de l'Hôtel-Dieu à quelque distance de la ville, occupant une grande bâtisse dont Charlevoix (le vieil historien du pays) dit: «c'est la plus belle maison de tout le Canada», mais il faut regretter qu'un Couvent, ou Hôpital, ait été construit dans un marécage... Le côté intéressant des deux établissements que je viens de mentionner est que, dans ces deux Hôpitaux, les excellentes religieuses se dévouent entièrement à leurs devoirs religieux et à une attention active aux malades; les salles de l'Hôpital, qui sont ouvertes à l'inspection de ceux qui sont admis à voir l'Établissement, sont dans l'ordre le plus parfait, et l'attention la plus douce et la plus affectueuse pour les malades, indique bien le dévouement de ces êtres excellents, dans leur occupation charitable et chrétienne.

«Je suis, à cause de mon rang ici, toujours admise quand je vais leur rendre visite et je me sens un peu honteuse de la façon si distinguée dont ces bonnes sœurs me reçoivent, moi qui me sais comparativement si peu digne de pareilles attentions. A l'Hôtel-Dieu, où je vais souvent, je vois la Supérieure (qui est une personne très délicate et portée à la consommation), prendre son tour pour surveiller les malades pendant la nuit;

elles se lèvent toutes à quatre heures du matin, dans ce froid climat, observent leurs jeûnes très régulièrement, et elles emploient leurs heures de récréation à faire des travaux d'ornement pour les autels, ou des ouvrages de fantaisie destinés à être vendus. Tous les autels de l'église ont été dorés par les religieuses, qui exécutent ce travail de façon vraiment remarquable. A l'Hôpital-Général on reçoit aussi les enfants trouvés; ils y sont élevés et éduqués, et les malades sont admis sans distinction de religion.

✓ «Les Ursulines sont un autre couvent de Québec que je visite souvent. La Supérieure, Sr Saint-Henri, est une femme très intelligente et très bonne; de visage elle me rappelle la mère d'Aylmer, bien que moins élégante dans sa personne et ses manières. C'est la propre sœur du Dr Maclaughlin, et c'est ma grande amie. Les Ursulines dirigent plusieurs écoles et la plupart des jeunes Dames, dont les parents sont canadiens, reçoivent là leur éducation, mais selon les principes les plus libéraux, car les Protestantes sont aussi admises. Ces dernières, cependant, sont surtout des externes, mais aucune tentative n'est faite pour les convertir au catholicisme. La supérieure a, dernièrement, désigné un uniforme que toutes les petites doivent porter pendant qu'elles sont au couvent. Je viens de placer là une jeune Canadienne, fille de la veuve d'un officier laissée avec dix enfants, sans la moindre ressource. La dépense totale, y compris la nourriture, est 25 louis par année et la moitié de cette somme pour les élèves de jour, de sorte qu'une famille de filles (sans musique, dessin ou danse), peut être élevée pour un prix modique. Quand je vais chez elles, on me montre tant d'affection que vous ne pourriez croire que je suis considérée comme une hérétique. On a ajouté au couvent une école pour les enfants des immigrants et des pauvres; des religieuses françaises et irlandaises leur enseignent des notions utiles. C'est de toutes

les façons un couvent bien intéressant, tout comme le Séminaire, un couvent pour hommes, où les enfants de famille ou des classes moyennes sont éduqués. Les Professeurs sont tous attachés au Couvent. Lors de notre première visite, nous fûmes, en cérémonie, inspecter ces Institutions et écouter des compliments en vers français en honneur de notre arrivée au Canada, dont quelques-uns très gentiment tournés. Si nous avons été ici, parmi eux, depuis un an, il pourrait y avoir un certain danger que pareilles louanges aient pu engendrer en nous un orgueil ridicule; mais comme nous avons compris que toutes les vertus qu'on nous attribuait ainsi, n'étaient qu'un préjugé des objets de tous ces éloges, nous ne nous en sommes pas enflés, bien qu'il soit toujours agréable de se sentir l'objet de la bienveillance de ceux dont vous estimez le caractère. Le seul reproche que je puisse faire aux Ursulines et aux religieuses de l'Hôtel-Dieu c'est qu'elles ne cessent de m'envoyer des présents de fleurs naturelles et artificielles (elles réussissent très bien ces dernières) et quand j'ai été malade, elles m'ont envoyé des œufs frais et elles ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour me montrer leur amitié, priant constamment pour nous. Elles font tout cela et elles ont si peu de besoins, que je ne sais que faire en retour pour elles.»

Dans ce même mois d'avril, elle assistera à l'examen des élèves et à la première communion de quelques-unes d'entre elles:

«Je m'y rendis sur invitation afin de juger des progrès des jeunes dames. Elles furent examinées devant moi sur l'Histoire, la Géographie, la Grammaire, la traduction anglaise et française, l'Histoire Sainte, les événements chronologiques, etc. Dans toutes ces matières, elles m'ont paru répondre avec facilité et je fus particulièrement contente de l'aisance qu'elles montrèrent à traduire couramment l'histoire ancienne, à première vue, du

français en anglais et vice-versa, car c'est là la meilleure preuve qu'elles comprennent une langue. C'est un exercice excellent pour des élèves. Comme on me demanda ensuite d'attribuer les prix et que quatre jeunes Dames avaient été choisies, toutes dignes de l'honneur des deux couronnes de fleurs, avec lesquelles je devais couronner les plus méritantes, je me trouvai prise au dépourvu. N'ayant rien de la sagesse de Salomon, et n'aimant pas à décider, alors que toutes pouvaient avoir des droits égaux à cette distinction, je m'avisai donc d'un expédient pour laisser au hasard le soin de décider; il fut entendu que les quatre aspirantes devaient tirer quatre bouts de papier de longueurs inégales, les deux plus longs donnant droit à la récompense ».

Puis c'est la cérémonie de la première communion :

« J'ai vu, ce matin, une cérémonie très intéressante, au couvent des Ursulines, alors que douze jeunes filles éduquées là, reçurent leur première communion. Cet événement est considéré comme une fête et il fut célébré de façon très gentille, à mon goût. Je fus requise par la Supérieure Saint-Henri de bien vouloir être présente et, après notre service religieux, je m'en fus donc au Couvent accompagnée de deux dames. Nous nous rendîmes à la chapelle, où je dus m'asseoir sur le fauteuil d'État, que j'essaie toujours d'éviter, mais que la Supérieure insiste pour me faire occuper. Les jeunes Communiantes étaient toutes vêtues de mousseline blanche, avec des gants blancs et des voiles rejetés en arrière, avec de jolies coiffes garnies de dentelles, sous leurs voiles. Elles se tenaient six de chaque côté, se faisant face, et celles du premier couple, les mains jointes comme en prière et les yeux baissés, s'approchèrent l'une de l'autre et s'embrassèrent, puis elles défilèrent devant chacune des autres petites filles, s'inclinant puis passant leurs bras autour de leur cou, les embrassant d'abord sur une joue puis sur l'autre, chacune des communiantes répétant cette cérémonie à tour de rôle. Pen-

dant cette cérémonie, les religieuses chantèrent un verset ou un psaume en latin, choisi pour l'occasion, et les petites filles répondaient. Elles étaient accompagnées au piano par deux religieuses. Le tout aurait été très imposant et intéressant si les religieuses n'avaient pas toutes chanté de cet affreux ton nasillard, que le vieil évêque de Québec et tous les autres évêques catholiques ou prêtres, considèrent comme partie méritoire de la dévotion ».

Plaisirs de l'hiver et de l'été

« L'hiver, à Québec, n'est pas sans charme. Je croyais, après avoir passé deux hivers dans le sud de l'Europe, que je ne pourrais jamais supporter le froid extraordinaire de cette partie du Canada, mais sous certains aspects c'est un peu ici comme en Europe; les maisons sont si complètement réchauffées par les poêles dans tous les corridors, que l'on ne se rend pas compte de la température qu'il fait au dehors. Les Canadiens chauffent leurs maisons avec ces poêles jusqu'à un degré que peu d'Européens peuvent endurer. Nous avons placé des thermomètres dans toutes les principales pièces et fait installer des poêles un peu partout dans les corridors. Depuis notre arrivée, nous avons réussi à maintenir tout le château à une température de 64°, ce qui est très agréable et hygiénique et je puis assurer que je n'ai pas ressenti la moindre sensation de froid depuis le début de l'hiver. Quand on sort, la coutume générale est de s'envelopper tellement de fourrures, de vestons de cuir, etc., que l'on est entièrement protégé contre la sévérité du froid, et bien que l'on ne se serve que de voitures ouvertes, le matin, pendant l'hiver, on est complètement à l'abri de ses effets désagréables. J'ai un chariot sur lisses, mais je ne m'en suis servie que pendant le temps où je n'étais pas assez bien pour aller dans ma voiture ouverte, appelée une carriole.

«Le magnifique fleuve Saint-Laurent, que l'on peut voir de nos fenêtres, est maintenant entièrement gelé, ce qui est un grand événement à Québec et l'on peut traverser le fleuve, dans n'importe quelle direction, en carrioles; le spectacle, dimanche dernier, dépassait de beaucoup ce que l'on peut voir dans Hyde Park et votre rivière Serpentine aurait l'air quelque peu mesquin à côté de notre Saint-Laurent. Un plus beau Corso que celui dont nous jouissons en ce moment ne pourrait certainement se trouver nulle part au monde. Des milliers de personnes patinent, glissent et conduisent; la plupart des gens conduisent en tandem à Québec et filent à une vitesse étonnante. Le pays d'alentour est pittoresque et beau. Il y a de belles chutes à courte distance, particulièrement celles de Montmorency qui, pendant l'hiver, présentent un phénomène curieux. L'écume de cette cataracte prodigieuse se congèle, en effet, et forme ce que l'on appelle un cône ou pain de sucre qui, au cours de certains hivers, atteint une hauteur énorme en face de la cascade.

«Les communications par le pont de glace, entre Québec et la rive opposée (tout près d'un mille) sont très favorables aux habitants de la campagne; elles leur permettent d'apporter leurs produits aux marchés de Québec et les traîneaux chargés de bois profitent de ces communications. Cette facilité de transport a pour effet de faire baisser les prix aux marchés; elle est donc accueillie avec joie, mais les pauvres chaloupiers qui tombent en chômage, ne saluent pas l'établissement du «Pont» avec plaisir et la police dut, en une occasion, intervenir dans leurs tentatives pour briser la glace près du «bordage».

Mais le printemps est venu et, à la fin de mai, lady Aylmer acceptera l'invitation de Sir John Caldwell (3) de se rendre visiter ses établissements de la rivière Chaudière.

«La marée et la température étant propices, nous remon-
tâmes le Saint-Laurent sur une distance d'environ neuf milles.
M. Dennis . . . s'est montré un rameur expert, chantant tout le
long du trajet les si vivantes, et pour moi, si plaisantes chansons
des voyageurs canadiens; nous abordâmes à quelques trois milles
des chutes (de la Chaudière) et grâce aux excellentes dispositions
prises par Sir John Caldwell, de petites voitures nous atten-
daient pour nous conduire aux chutes, à travers un joli pays
de petites fermes, intéressantes parce que habitées par une
population patriarcale industrielle et heureuse, consistant de
familles apparentées entre elles et où l'on trouve des pères, des
fils, des neveux et autres parentés, descendant de la même
souche et possesseurs de maisons propres, modestes et jolies;
tous paraissent satisfaits et heureux de leur sort. Nous étions
conduits par un jeune homme qui, (lui ayant demandé les noms
des habitants de plusieurs maisons,) me répondait toujours, Ma-
dame, c'est mon père, mon frère, mon oncle ou mon cousin,
et ainsi de suite. En passant devant une très belle maison
neuve, nous entendîmes un violon et c'était, cette fois, chez
«mon neveu», qui s'amusait tout en se préparant, dit-il, à remplir
le rôle de musicien, pendant les Fêtes que les mois d'hiver ra-
mènent toujours pour les Canadiens, qui ont alors le temps et
l'inclination de se rendre visite et de danser . . .

«Les chutes de la Chaudière sont magnifiques et nous les
avons vues dans toute leur perfection. Sir John Caldwell, qui
est possesseur des terres qui leur sont contiguës, a fait ouvrir
dernièrement une route, qui permet maintenant d'en approcher
dans une voiture du pays . . . La rivière Chaudière coule à
travers une forêt et se précipite par-dessus une chaîne de roc
granitique d'une hauteur perpendiculaire de plus de cent pieds
dans un bassin, d'où elle est de nouveau précipitée, ou poussée,
par une succession de rapides, jusqu'à ce qu'elle se réunisse enfin

au Saint-Laurent. Après être demeurés quelque temps sur la pointe ou terrasse de rochers, d'où l'on voit le mieux les chutes (et alors que la chaleur nous oppressait), nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé les voitures . .

«Nous reprîmes la même route jusqu'au bateau et continuâmes, par eau, jusqu'au quai où Sir John Caldwell a construit de grands moulins à scie. Ses terres, qui bordent les rivières Etchemin et Chaudière, lui fournissent une immense quantité de bois, le produit naturel de l'intérieur du pays et que ses hommes coupent pendant l'hiver; le bois est flotté sur les rapides de ces rivières, quand la débacle des glaces le permet, et c'est un spectacle bien curieux que de voir tous ces billots précipités dans les chutes. De cette manière tout ce bois atteint la rivière Saint-Laurent, où il est rassemblé en grands radeaux pour être conduit jusqu'à destination. Nous fûmes ensuite voir un très beau pont de bois, récemment érigé sur la Chaudière, près de sa jonction avec le Saint-Laurent . . . Nous atteignîmes les moulins de Sir John Caldwell, après avoir traversé l'Etchemin sur un très joli pont érigé par lui et d'où nous vîmes les arbres abattus dégringolant des cascades de moindre importance; tout le paysage autour de cette rivière est pittoresque et charmant.

«Les moulins de Sir John sont très grands et les immenses plateformes de bois érigées sur un plan incliné, tout autour de la bâtisse, afin d'y hisser le bois hors de l'eau et pour l'y lancer de nouveau, lorsqu'il a été scié, offrent un spectacle bien curieux pour un oeil européen, accoutumé à considérer chaque pied de planche comme si précieux. Les moulins à scie sont tous mus par l'eau, qu'on a ici en abondance. . .

«Après avoir visité les moulins, nous remontâmes dans les petites voitures qui nous attendaient et traversâmes un pays agréablement boisé, pour atteindre la maison de Sir John, une jolie résidence dans le style des villas, merveilleusement située,

et dont les alentours nous offrent de jolis points de vue sur le fleuve, en direction de Québec, avec les belles montagnes qui ferment l'horizon. Un excellent dîner n'était pas de refus et, après un repos de deux heures, nous allâmes nous promener dans les bois autour de la maison. Aucune tentative n'a été faite pour policer la Nature, mais celle-ci a tant fait dans les environs de Québec, qu'il n'est besoin d'aucun art pour l'embellir. Nous continuâmes bientôt notre route jusqu'à un point vis-à-vis Québec et, le bateau de Sir John étant prêt à partir, nous traversâmes aussitôt. Je fus rapidement de retour au Château, enchantée de mon excursion.)

Et ce sera, dès les jours suivants, une excursion aux chutes Montmorency, dont lady Aylmer rapportera, tout comme ses devancières, une impression de grandeur et de majesté. Après avoir admiré les chutes, la femme du gouverneur et sa suite reviendront sur leurs pas, jusqu'à une petite auberge. « Nous y trouvons le charmant fils du colonel Cockburn et son frère aîné, très occupés à cuisiner pour nous, et, après le dîner, nous nous rendons, pour revoir les chutes de nouveaux points d'observation, avec comme guide, le colonel Cockburn, dont l'admiration enthousiaste de tous ces paysages n'a pas d'égale, et dont les dessins exacts de ces belles scènes ornent mon album (4). Avec lui nous étions certains de ne pas oublier un seul endroit d'où l'on peut voir ces merveilleuses cataractes de façon avantageuse. Nous sommes revenus à Québec, par un beau clair de lune, agréablement fatigués et heureux de notre excursion ».

Ce sera enfin la venue au Château d'une délégation de Hurons de Lorette:

« Nous avons un village sauvage, appelé Lorette, à neuf milles de Québec, où les Indiens, bien qu'ils aient pris quelques-unes des habitudes et un plus grand nombre des vices de leurs voisins plus civilisés, n'en sont pas moins suffisamment extraordinaires

pour être très amusants; leurs vêtements et leurs coutumes sont très barbares et, quand j'assistai à une espèce de réception, au cours de laquelle lord Aylmer et moi-même accueillîmes une députation venue du village de Lorette, où habitent ces Indiens, leurs visages brunis et peints au vermillon et leurs vêtements malséants, ou plutôt leur absence de vêtements, me parut si nouveau et si peu semblable à tout ce que j'avais vu jusque là, sur la scène ou dans les mascarades, que j'en fus bouleversée. Ces pauvres gens parlent le français qui, comme vous le savez naturellement, est le langage des habitants ou Canadiens. Comme ce n'est pas tout à fait le français qui se parle de nos jours, on m'assure que cela nous reporte au temps de Louis XIV ou de Louis XV, tant les coutumes du Bas-Canada n'ont pas changé depuis la venue des Français dans cette partie du pays ».

Ici et là, au cours de ses lettres, lady Aylmer s'arrête à méditer et ses réflexions prennent toujours une tournure religieuse qui laisse voir la profondeur de ses sentiments chrétiens. En mars 1831, elle écrivait :

« Acceptons notre belle Religion de Miséricorde par l'Amour, comme il nous est permis de le faire, en nous agenouillant devant Jésus, pour écouter ses divins accents, tout en mouillant ses pieds de nos larmes. Je me représente toujours cette charmante anecdote de Marie, aux pieds du Christ, pendant que Marthe s'affaire aux travaux domestiques, comme l'image véridique de nos propres cœurs, et je découvre toujours en moi cette Marthe alors que je désirerais y trouver cette Marie... Il faut trouver le moyen de s'isoler du Monde, c'est-à-dire des amusements vains et frivoles de la masse des gens. Mais ce n'est pas le grand nombre de personnes assemblées qui constitue, en lui-même, le péché ou le danger de péché de ce que nous nommons le Monde, car chaque être humain a un petit cercle autour de lui-même, qu'il peut et doit considérer son Monde. Quelle que

soit l'étendue de ce cercle, il est rempli d'êtres semblables à nous-mêmes, destinés à être sauvés, admis à la même grande Rédemption et participant à la même charité et au même pardon . . . »

Séjour à Montréal

Au début de juin, le gouverneur et son épouse, accompagnés de leur suite, feront une visite officielle à Montréal, et lady Aylmer en gardera un agréable souvenir, comme on va le voir :

« La semaine dernière, nous avons assisté à plusieurs fêtes données en notre honneur, à notre arrivée à Montréal et comme il est plutôt inusité que des prêtres de la Religion Catholique donnent des réceptions pour des hérétiques tels que nous, il me paraît amusant d'en donner ici la relation. Comme la règle très stricte du séminaire (de Saint-Sulpice) ne permet pas au Supérieur et aux Messieurs d'adresser des invitations, afin de leur être agréable et de surmonter cette difficulté, il fut entendu que le Gouverneur exprimerait le désir de visiter leur établissement et je devais alors ajouter que j'aimerais l'accompagner. Ce point d'étiquette arrêté, je fus fière d'inviter des Dames à se joindre à moi, et je fis en sorte de choisir, de préférence, des Canadiennes et des Catholiques. Le groupe choisi pour nous accompagner, se réunit à onze heures et trente et nous partîmes, dans des voitures ouvertes, pour la ferme des prêtres à environ deux milles de Montréal, au pied de la colline appelée ici « la Montagne » . . . La ferme des prêtres est une très belle maison de campagne, agréablement située, où ces pauvres hommes ont l'avantage de venir en « relâche », une fois la semaine et où de bonnes chambres meublées sommairement les attendent ; ils y trouvent, parmi d'autres avantages, de l'ombrage et un billard. C'est là qu'ils passent une journée chaque semaine, et les élèves du séminaire s'y rendent à bonne heure le matin,

deux fois la semaine, pour y dîner et passer la journée à s'amuser comme les enfants aiment à le faire.

« Nous fûmes reçus par Monsieur Quiblier (5), le Supérieur, que nous connaissions déjà, puisqu'il avait dîné avec lord Aylmer et m'avait rendu visite à deux reprises. C'est un homme très agréable et intelligent et il serait un grand favori dans toute société, par la bonté et la grâce de ses manières. L'Évêque de Telmesse (6), avait été invité et, comme il a le titre de Monseigneur (bien qu'il ne soit pas reconnu comme évêque par le gouvernement), il a la préséance par courtoisie. Je fus conduite par le Directeur du Séminaire, Monsieur Quiblier, à la salle de billard où toutes les dames prirent des sièges; la température était excessivement chaude et ce fut un grand luxe pour nous de découvrir que toutes les pièces étaient protégées des rayons du soleil et qu'un courant d'air frais les traversaient toutes. Nous fûmes bientôt invitées à une collation préparée dans le réfectoire où, parmi d'autres ornements, on pouvait voir une profusion de petits drapeaux de soie portant les noms de « Vittoria », Talavera », « Fuentes d'Oro », etc., batailles de l'Espagne, du Portugal ou d'ailleurs, auxquelles le gouverneur avait participé, et placés, en compliment pour lui, sur des montagnes de pâtisserie en forme de tours, de trophées, etc. Sur les gâteaux, les drapeaux portaient les armes d'Angleterre très bien peintes et le tout était agité par l'air venu des fenêtres, présentant un très joli effet, tout en faisant, d'un déjeuner substantiel, une fonction pas du tout déplaisante, contrairement à ce que cela eût été dans une salle trop chaude .

« Quand le repas fut terminé, nous nous rendîmes à la maison où les élèves étaient réunis, pour attendre notre arrivée. Nous nous installâmes sous les arbres, après quoi l'un des garçons lut une adresse, préparée à l'intention du gouverneur, et qui se terminait par la requête d'un congé. Ceci fut accueilli par de

grands applaudissements, comme on peut se l'imaginer, et j'ajoutai ma propre requête pour un second congé avec le résultat que notre visite dut être agréable à ces jeunes gens, un beau groupe de garçons, que le Supérieur paraît aimer beaucoup... Je comprends que cette institution est très riche et comme elle est très attachée au Gouvernement anglais, des raisons politiques lient le Gouverneur de cette colonie à cet établissement, qui a une telle influence sur la future génération... Il paraît que l'évêque de Telmesse et les Sulpiciens ne s'entendent guère; M. Lartigue ambitionne d'être reconnu évêque de Montréal et chef de l'Église ici; or, les Sulpiciens s'opposent à ce que leur séminaire passe sous l'œil et le contrôle d'un chef qui leur tient de si près; en ce moment ils ne relèvent que du seul évêque de Québec. Ce conflit, ces sentiments humains, dans les affaires spirituelles, nous démontrent, si la preuve en était à faire, que les passions humaines et la vanité s'introduisent partout (7).

«Les routes (autour de Montréal) sont si mauvaises qu'on ne peut se promener qu'à cheval aux environs qui sont jolis. Mais je ne puis me sentir émerveillée par ce pays qui est bien ordinaire, comparé à Québec...»

«Le mercredi, nous fûmes invités à déjeuner, à neuf heures, par l'évêque de Telmesse qui a une bonne maison, juste en dehors de la ville, près de laquelle sont les écoles qu'il a fondées pour l'instruction des pauvres, et une grande église qu'il a fait construire, mais qui n'a pas encore été décorée; l'orgue, qui n'est pas mal, a été construit à Montréal...»

Après le déjeuner, qui avait consisté de biftecks, ragoûts et boudin, etc. lady Aylmer, accompagnée des deux Dames Viger et de Madame Papineau, se rend à l'église, mais elle n'a pas cru devoir nous la décrire. Elle rendra aussi visite aux «Sœurs de la Congrégation» et elle passera une soirée à leur ferme où un goûter lui sera servi. «C'était très amusant de

voir les visages heureux et joyeux de ces bonnes et innocentes sœurs, déambulant à travers les grandes herbes et agitant de longues branches devant moi pour tenir mouches et moustiques à distance ». Elle ira encore chez les Sœurs Grises et à l'Hôtel-Dieu, mais elle nous dira seulement que la règle y est très stricte et qu'elles ne sortent jamais hors des murs de leur couvent ou de leur jardin.

Réception chez L.-J. Papineau

Avant de quitter Montréal, lord et lady Aylmer acceptèrent l'invitation de Louis-Joseph Papineau de passer une soirée à sa maison de campagne. Le chef des patriotes recevra le gouverneur d'égal à égal et en songeant, sans doute, que le citoyen canadien qui reçoit cet ancien général, vaut bien le président Washington qui, quelques années plus tôt, faisait un accueil à peu près semblable au général LaFayette. Qui sait si un jour tout cela ne deviendra pas réalité . . .

«A huit heures et demie, nous arrivons pour trouver le parc et le portique de la maison très joliment illuminés avec des girandoles de couleur; la fanfare, du 15^e était là et un grand nombre de Dames et de Messieurs canadiens étaient réunis, tout cela nous promettant une fête brillante et une soirée dansante. Cette surprise nous fut d'autant plus agréable, venant de Monsieur Papineau et de son épouse, qui ne se mêle pas à la société de Montréal (où les gens mêlent un peu trop les sociétés). Elle n'en reçut pas moins ses invités avec beaucoup d'aise et fit les honneurs de façon remarquable. Il est certainement dans le caractère d'une française, quels que soient sa naissance et son rang social, de montrer beaucoup de tact en société et de se conduire comme s'il était tout naturel pour elle de vivre en «évidence»; elles sont très maîtresses d'elles-mêmes

et elles sont en général très gracieuses. Les nuances dans les manières, entre les différents échelons de la vie, sont moins prononcées que parmi nous. Une femme française, qui n'est pas affectée et qui incline à plaire, réussira généralement à être agréable . . . »

Et elle ajoute cette petite phrase: «Je puis dire que je m'entends beaucoup mieux ici avec les Canadiennes françaises qu'avec les femmes de ma propre nationalité, tout comme je le faisais d'ailleurs en France ».

Après le bal, souper debout «et comme chaque transparent, chaque ornement répétait les armes de lord Aylmer, on peut dire que rien n'avait été oublié par notre hôte de ce qui pouvait être agréable à ceux en l'honneur de qui la fête était donnée ».

Puisque lady Aylmer n'a pas cru devoir nous laisser un portrait de son hôte d'un soir, arrêtons-nous un instant à scruter la gravure que nous avons de lui à cette époque.

Papineau s'était fait peindre à Londres, vraisemblablement, et c'est ce portrait qu'il fera ensuite graver à New-York en 1832, pour qu'il soit distribué à ses fidèles dans la province. Ce n'est certainement pas sans intention qu'il s'est fait représenter en législateur, tenant à la main un document intitulé: «Actes pour les dépenses civiles du gouvernement — 1825 ». Dans le décor classique des lourdes draperies, de la colonne de marbre et des gros in-folios, c'est déjà le portrait de celui qui se croit appelé à être le LaFayette ou le Washington canadien.

A première vue, ce portrait surprend. Tête de faucon, physionomie rusée et quelque peu vulgaire, mâchoire dure, les yeux à fleur de peau; ce personnage tiré à quatre épingles, pompeux et guindé et que les scrupules ne gênent pas, c'est le Papineau de la quarantaine, à la chair ferme mais blême, aux longs cheveux noirs. La patine du temps ennoblira ces traits, mais l'homme demeurera dans sa vieillesse ce qu'il était en 1830.

Avant de quitter Montréal, lady Aylmer notera avec un peu de tristesse, semble-t-il: «Nous partons satisfaits de notre court séjour et nous avons raison de croire que nos nouveaux amis ont été satisfaits de nous, bien que les gens me parurent bien peu démonstratifs, à l'exception cependant des communautés religieuses . . . »



Chaque fois qu'elle parle de son mari, c'est pour nous dire toute l'admiration qu'elle a pour lui et comme elle souhaite le voir réussir, là où ses prédécesseurs immédiats ont, les uns après les autres, piteusement échoué; on sent, cependant, qu'elle redoute l'échec . . .

«Nous nous sentons tous en ce moment comme des enfants en vacances, car le Parlement a été prorogé hier et, après deux mois de durs labeurs, la Session s'est terminée avec plus de succès que nous avions osé l'espérer, si l'on tient compte des difficultés auxquelles le gouverneur a eu à faire face . . .

«D'après nos lois, le Roi ne peut se tromper, ce sont ses conseillers qui sont responsables, alors qu'ici c'est tout le contraire. Le gouverneur trouva le Conseil exécutif déjà formé et composé de personnes avec lesquelles il peut fort bien ne pas s'entendre et dont les opinions ne lui inspirent aucune confiance . . . Je dois dire que, comme politique, il m'a beaucoup surpris. Je savais que l'on pouvait avoir confiance en sa justice et qu'il agirait avec bonne foi, mais je ne l'aurais pas cru capable de faire preuve d'autant de fermeté et de vision en décelant les subterfuges . . . alors que ceux qui devaient être ses conseillers, tentaient, pour des raisons d'intérêt, de lui faire abandonner le droit chemin . . . » Quelques mois à peine avaient suffi à lady Aylmer pour voir clair dans le jeu de la coterie des bureaucrates !

Au hasard des "Recollections"

Encore quelques tableaux, pris au hasard de ces Souvenirs. D'abord l'ouverture de la Session en novembre 1831: «Lord Aylmer s'y rendit (8) dans un carrosse à quatre chevaux, accompagné de ses secrétaires militaire et civil; deux aides-de-camp suivaient dans une barouche. Les dames étaient toutes assises avant l'arrivée du gouverneur; j'avais un siège près du trône et les dignitaires, tant civils que militaires, se tenaient debout de chaque côté. Quand le gouverneur quitta le château, il fut salué par une salve de canons et quand il entra dans la salle, les membres du Conseil législatif se levèrent des chaises où ils étaient assis de chaque côté de la pièce, jusqu'à la barre, derrière laquelle (quand ils sont appelés) les députés de la Chambre d'assemblée viennent se ranger (leur président en tête). Les dames sont placées derrière les membres du Conseil législatif; il y a de chaque côté du trône un portrait, grandeur nature, de Georges III et de Georges IV qui, avec le trône, forment le côté imposant de la salle... Aylmer lut son discours avec beaucoup d'effet et je n'ai pu m'empêcher d'être émue tant je le sentais sincère...»

Puis c'est une tranquille soirée au château: «(Aylmer) joue au whist avec le colonel Glegg, son secrétaire militaire, qui est un joueur enragé, Georges Mackinnon ne déteste pas cela lui non plus et il ne reste qu'à trouver un quatrième. Le capitaine Airey ne joue pas et je ne suis considérée que comme un pis aller. Nous jouons quelquefois aux échecs, ou je chante, ce qu'Aylmer aime bien, pendant qu'il joue au whist. Nous avons commencé dernièrement à lire des pièces, une fois la semaine, et nous invitons autant de personnes qu'il y a de rôles à jouer; chacun a son livre et lit un des rôles et, de cette façon, nous avons lu toutes les comédies de Sheridan avec beaucoup de plaisir; c'est

une grande distraction pour Aylmer, qui réussit particulièrement bien le rôle de Sir Pater Teagle, lord Ogilvie et quelques rôles comiques d'Irlandais . . . »

Un peu plus loin, elle nous entretient de la société canadienne et des bals du château: « Nous avons un dîner de 22 couverts deux fois la semaine et une danse de 240 personnes une fois par semaine ou par quinzaine . . . La société, ici, est bien tolérable et on y compte des personnes agréables et intelligentes. Les dames s'habillent beaucoup mieux que l'on me l'avait laissé entendre et plusieurs d'entre elles font venir une partie de leurs toilettes de Londres et de Paris; je suis assurée qu'il y a un progrès marqué dans ce domaine d'année en année ».

Du français, elle dira: « Je préfère tellement plus la langue française à la nôtre, quand elle est parlée par les classes populaires, que je suis tout heureuse que la population soit française. En société, on parle généralement anglais, mais plusieurs des dames canadiennes sont bien contentes quand vous causez avec elles en français et quelques-unes ne parlent pas un mot d'anglais, ce qui prouve bien qu'elles n'ont aucune inclination à s'anglifier . . . »

Nous terminerons cet aperçu rapide du journal de lady Aylmer, par cette charmante description de la ville de Québec vue de Lévis:

« Hier soir, nous avons pris sur le balcon notre dessert, le vin, etc., et la meilleure crème glacée qui soit. Comment décrire l'enchantement d'un splendide coucher de soleil, derrière les montagnes en face de nous et les clochers des églises de Québec avec les autres édifices et leur accompagnement de jardins et de bocages, le tout mis en relief par le cap Diamant? Puis la jeune lune, dansant sur les eaux du fleuve, les vaisseaux à l'ancre et d'autres glissant comme sur les rayons lunaires, pendant que les clairons des casernes de l'artillerie et, peu après, la Retraite

et le canon de neuf heures, lancent leurs échos comme les roulements lointains du tonnerre, autour de toutes les montagnes de chaque côté de la rivière. Tout cela formait une telle coïncidence de délicieuses choses à voir et à entendre, qu'elles ajoutaient encore à la perfection du climat... Je rappelai à lord Aylmer ce qu'il m'avait dit un jour, afin de me consoler d'avoir à quitter la Suisse: «Nous essaierons de faire une Suisse du Canada».

En ce calme soir, lady Aylmer pressentit-elle que c'était là l'ultime crépuscule de leurs beaux jours au Canada et que, dès l'année suivante, allait s'engager pour son mari le combat suprême avec Papineau; pendant qu'elle-même se dévouerait pour les victimes de notre première épidémie de choléra? (8a)

Avant de voir le rideau tomber sur ce quatrième acte, et, en attendant qu'il se lève sur le cinquième, où nous ferons connaissance avec notre dernière épistolière, Anna Brownell Jameson, peut-être aura-t-on remarqué qu'un personnage n'a pas quitté la scène depuis le début et, bien qu'il soit muet, il n'en a pas moins dominé toute l'action? Ce personnage c'est la ville de Québec elle-même!

Sans doute aimeriez-vous, avant de la quitter, car Mme Jameson ne nous en dira mot, y faire une tournée rapide comme ces touristes qui, arrivés le matin, repartent le soir? Si le cœur vous en dit suivez-nous à travers la ville qu'ont connue Mme Macnider, Mme Macpherson et lady Aylmer:

Le Québec de 1825-1830

A l'intérieur des murs, on se serait cru dans une petite ville provinciale de France ou d'Angleterre. Les maisons, presque toutes de pierre, datent en grande majorité, de la domination française mais, à l'intérieur, elles ont été entièrement rénovées

depuis le siège de 1759, et elles sont très confortables. Les temples et dessertes des différentes sectes protestantes (9) dressent un peu partout leurs clochers ou clochetons. Le commerce britannique y règne en maître et les plus belles résidences sont celles des négociants écossais ou anglais, des fonctionnaires de Sa Majesté George IV et des officiers supérieurs des régiments en garnison.

Devant le château du gouverneur-général et commandant-en-chef, sur la Place-d'Armes, aux portes de la ville, autour des casernes, rue de la Fabrique, c'est une allée et venue continuelle d'officiers et de soldats.

A la porte des hôtels Union et Malhiot (10), où stationnent quelques calèches, ce sont souvent des visiteurs des États-Unis, et même d'Europe, que l'on voit entrer et sortir. Le Cirque Royal (11) offre au public des écuyères et des acrobates, des mélodrames et des farces joués par des acteurs anglais ou américains.

De beaux carrosses remontent la rue Saint-Louis: c'est la comtesse Dalhousie qui, accompagnée de quelques dames, s'en va herboriser du côté du bois Gomin et de Sillery, ou bien se rend tout simplement chez ses bonnes amies les Ursulines.

Parmi ces juges, «barristers» et avocats, qui entrent au Palais de Justice (12), il y a bon nombre de Canadiens, au milieu desquels on reconnaît tout de suite Vallières de Saint-Réal, parlant politique ou procédure, avec ses confrères les Vanfelson, les Stuart, etc.

Monseigneur le Bishop anglican sort de sa belle résidence, rue St-Louis, et se dirige, à pas lents, vers la chapelle St-John (13) que l'on vient d'ouvrir au culte. Dans la rue, les gentlemen sont coiffés de hauts chapeaux de castor gris ou noirs; ils ont le cou engoncé dans une large cravate, et leurs redingotes, aux boutons d'or ou d'argent, s'entrouvent sur un gilet de couleur;

qu'orne une lourde chaîne de montre; les pantalons sont bleus ou gris, à pont et à sous-pieds.

Ces freluquets anglais, qui passent à cheval, accompagnent de jolies amazones, dont plusieurs sont canadiennes; ils les épouseront demain, au grand scandale des bonnes gens, car il y en a encore que choquent ces mariages mixtes.

Mais que reste-t-il donc, direz-vous, du Québec de 1758? Peu de chose. La ville, aux trois-quarts démolie ou incendiée, s'est lentement relevée de ses cendres. L'église et le collège des Récollets ont disparu; l'église des Jésuites a été rasée, leur collège est devenu une caserne; le château Saint-Louis (14) sert de résidence au gouverneur et à son état-major; de nouvelles maisons se sont élevées sur les décombres du siège de 1759.

Mais non ! tout n'a pas disparu. Si l'on veut retrouver, en 1825, le Québec d'il y a soixante-cinq ans, c'est d'abord devant la cathédrale catholique qu'il faut s'arrêter. Car c'est là le cœur de la vieille ville. Tout à côté, il y a le Séminaire, dernier refuge de la culture française, où habite l'évêque catholique de Québec.

Devant la Basilique s'étend le marché de la Haute-Ville (15), où nos braves et apathiques habitants viennent offrir leurs produits. La plupart portent la tuque rouge. Ils sont vêtus d'une chemise de grosse laine du pays, d'un pantalon d'étoffe grise et chaussent des bottes de cuir mou; une ceinture fléchée complète leur accoutrement. Tout le monde fume la courte pipe, tout le monde y compris quelques bonnes vieilles... Sur la place du marché, on entend parler français comme au temps jadis.

Tout à l'heure, ce sera la sortie des externes, et l'on verra cette bande de grands et de petits diables s'égailler au milieu de la foule, rire et crier, sous l'œil amusé ou réprobateur de quelques prêtres ou ecclésiastiques qui s'entretiennent entre eux.

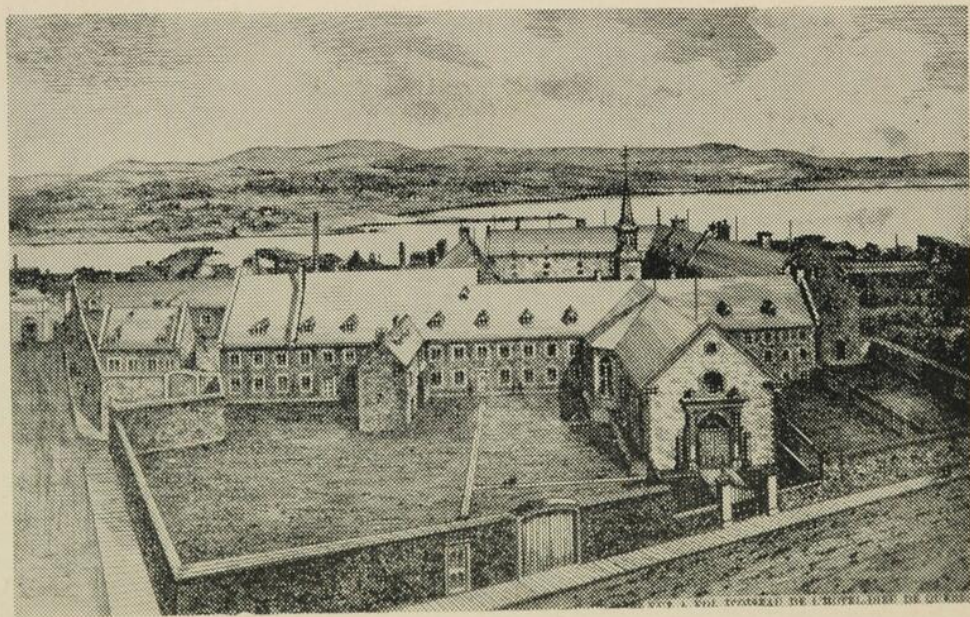
Le Séminaire, dernier refuge de la culture française ? Non pas. Il y a encore quelques îlots du parler de France à l'intérieur des murs, mais celles qui les habitent ne se montrent pas dans les rues; de hauts murs de pierre entourent le monastère des Ursulines et l'Hôtel-Dieu des Augustines. Enfin tout au bout de la rue basse Sainte-Anne, face à l'Esplanade, il y a encore la chapelle de la Congrégation.

Vous vient-il à l'idée d'acheter un livre ? Trois ou quatre librairies vous offriront un choix hétéroclite de bouquins anglais et français. Voulez-vous savoir ce qui se passe dans le reste du monde ? Gagnez alors la rue Buade ou la côte de la Montagne, et entrez chez Cary ou Neilson et on vous remettra le dernier numéro du *Mercury* ou de la *Gazette*. Cette dernière contient plusieurs colonnes de nouvelles et «avertissements» en français. Si, de là, vous continuez de descendre vers la Basse-Ville, le vieil édifice, à gauche, est le Parlement. Passez sous la porte Prescott et vous apercevrez, travaillant à la réfection des remparts, des équipes de terrassiers et de maçons, s'affairant sous l'œil flegmatique des ingénieurs royaux qui, plans à la main, dirigent ces travaux, entrepris depuis plusieurs années, et qui ne seront terminés qu'en 1832. A votre droite, cet escalier de bois dégingole vers le Cul-de-Sac . . .

La Basse-Ville. Ici nous sommes dans un port de mer et ce sont des quais, des jetées, des entrepôts et des estacades, depuis l'Anse des Mères jusqu'au fond de l'estuaire de la rivière Saint-Charles. Là où les grèves persistent encore, on voit des navires en construction et d'énormes échafaudages de madriers de toutes dimensions, qui attendent d'être chargés pour l'Angleterre. Juste au-dessous du Château Saint-Louis, entre les quais du Roi et de la Reine, une plage, le Cul-de-Sac, où les navires avariés s'échouent à marée basse, pour être mis en état de reprendre la mer. De l'autre côté du quai de la Reine, c'est



Lady Aylmer, épouse de lord Matthew Aylmer, gouverneur-général du Canada (1831-1835). En 1832, elle se dévoua pour les victimes de l'épidémie de choléra. Ses «*Recollections of Canada* » ont été publiés pour la première fois, en 1935, dans le Rapport de l'Archiviste de la province de Québec.



L'Hôtel-Dieu de Québec aux environs de 1825. Au premier plan, l'église conventuelle reconstruite en 1800. Toutes nos voyageuses, de Mrs Brooke à Lady Alymer, ont voulu visiter les institutions religieuses de Québec: les Ursulines, l'Hôpital-Général et l'Hôtel-Dieu. Malgré leurs préjugés, il n'en est pas une qui ne se soit pas sentie remuée jusqu'au fond de l'âme par le dévouement et la piété de nos religieuses.

le débarcadère des *steam-boats* et des traversiers. A l'ancre au large, ou amarrés aux quais, brigs, packets, bricks et sloops venus d'Angleterre, des États-Unis ou des Antilles. Ici et là, on aperçoit l'épaisse fumée, mêlée d'étincelles, qui s'échappe des longues cheminées de ces nouveaux venus les bateaux et les remorqueurs à vapeur. Il y a là deux traversiers qui assurent le service entre Québec et la Pointe-de-Lévy depuis 1818; il y a là le *Hercules*, qui a remorqué vers le Golfe le *Baron de Renfrew*, le plus gros navire à voiles encore jamais vu et que l'on a lancé d'un chantier maritime de l'île d'Orléans. C'est encore le *Swiftsure* ou le *Lady Sherbrooke* qui arrivent de Montréal ou s'apprentent à y retourner.

Dans les rues étroites, sales et malodorantes, une foule affairée se hâte; matelots, négociants, charretiers, *rafters*, chaloupiers, manœuvres, habitants et commis, s'interpellent, crient, jurent et se bousculent. Les innombrables tavernes regorgent de clients toujours assoiffés et les entrepôts débordent de caisses, de barriques, de «pipes» et de ballots. Suivez la rue Saint-Pierre et vous verrez, au-dessus des lourdes portes, les enseignes des négociants écossais et anglais qui, depuis la conquête, ont fait de la petite ville provinciale de Québec le véritable «emporium» de l'Amérique Britannique du Nord.

Un peu plus loin, voilà les bureaux de la Banque de Québec et la succursale de la Montreal Bank; les locaux des compagnies d'assurances, les comptoirs des agents de change. La plupart des chefs et des employés de ces établissements logent au-dessus de leurs bureaux ou entrepôts, sans doute pour éviter la pénible montée de la Côte de la Montagne et, aussi, pour être plus tôt à la besogne dès les premières lueurs de l'aurore. En effet, d'avril à décembre, il ne s'agit pas de flâner et il en sera ainsi, jour après jour, jusqu'à la tombée de la nuit. On aura, d'ailleurs,

plus de quatre mois d'hiver pour se divertir, festoyer et faire la grasse matinée !

Dans ce quartier, si l'on fait exception de la Chapelle de Notre-Dame et de quelques vieilles maisons privilégiées, il ne reste rien de la ville basse de 1758. Les sièges de 1759 et de 1775 ont tout ravagé.

Puisque nous voici rue Saint-Paul, longons les quais, passons la côte de la Canoterie et entrons dans le faubourg Saint-Roch. Là, nous sommes dans un quartier vraiment neuf: les boulets rouges de Murray n'avaient rien laissé de la petite agglomération, qui s'étendait au-delà du Palais et des jardins de l'Intendance. Saint-Roch s'était, tant bien que mal, relevé de ses cendres, quand il fut de nouveau occupé par la soldatesque déguenillée d'Arnold. Encore une fois les canons anglais, tirant cette fois-ci des murs de la ville, vont tenter de déloger les Bostonnais et ce qui reste du Palais de l'Intendant sera réduit en ruines. Il faudra plus de vingt-cinq ans pour effacer les traces de ce dernier siège.

La grande majorité des habitants de langue anglaise vit à l'intérieur des murs ou à la Basse-Ville, mais, avec Saint-Roch, c'est la population canadienne que nous retrouvons et, même si les rues portent des noms anglais, les maisons sont habitées par les descendants de ceux qui, en 1760, ont dit aux Anglais: «Nous restons!»

Cette population, déjà aussi considérable que celle de la ville (Haute et Basse), ne connaît plus le chômage et la misère. Tout le monde, les enfants compris, trouve à travailler été comme hiver. Menuisiers, mesureurs de bois, constructeurs de bateaux, forgerons, terrassiers, maçons, peintres, tanneurs, cordonniers, selliers, brasseurs, taverniers, chaloupiers, débardeurs, voituriers n'arrêtent guère de besogner que le dimanche... et encore!

Quand on traverse ce faubourg poussiéreux et malpropre, on s'étonne, soudain, de constater que les rues s'entrecroisent à angle droit et qu'on en a fini avec les rues tortueuses, étroites et escarpées de la vieille ville. Ne cherchons pas ici d'édifices dignes de retenir l'attention. Presque toutes les maisons sont de bois et l'église de Saint-Roch n'est qu'un bien pauvre édifice de pierre, reconstruit à la suite de l'incendie de 1816. Un bon conseil, en passant: visitez Saint-Roch pendant le jour; le soir venu, des bandes de jeunes sacripants, la canaille quoi! pourraient bien vous rosser. Les tavernes pullulent dans les rues obscures. Au-delà de la rue Crown, c'est «la Vacherie», immense pâturage qui s'étend jusqu'à l'Hôpital-Général...

Notre promenade nous ayant conduit au pied du coteau Sainte-Geneviève, escaladons la côte à Coton (15a)—c'est une véritable escalade—qui nous conduira dans le deuxième faubourg de Québec, le St. John's suburb ou «fauxbourg» des Anglais.

Ici encore, c'est une population presque entièrement d'origine française, qui s'est installée partout où les autorités militaires lui ont permis de le faire. En effet, défense formelle de construire à proximité des fortifications, pour ne pas nuire au tir éventuel des batteries en direction des buttes à Nepveu.

Celà n'a pas empêché le faubourg de s'étendre lentement mais sûrement et d'atteindre bientôt le chemin de la Grande-Allée. Mais au sud de cette voie d'accès et au nord, jusqu'à plusieurs arpents des murs et des défenses extérieures, les ingénieurs royaux sont demeurés intraitables et le terrain est vierge de tout abri où pourraient s'abriter des troupes assiégeantes.

Si Saint-Roch est exclusivement le quartier des artisans, le faubourg Saint-Jean, qui en compte, lui aussi, sa bonne part, ne prétend pas moins, à cause, peut-être, de sa situation dominante, à une certaine supériorité, dont il n'est pas prêt de se

départir. La rue principale n'est-elle pas, en effet, le prolongement de la grande artère commerciale de la Haute-Ville? Déjà on y trouve nombre de magasins de nouveautés, des bijouteries, des buanderies, des épicerie, et les gens de Saint-Roch, qui se piquent d'acheter ce qu'il y a de meilleur, n'hésitent pas à venir y faire leurs emplettes de temps à autre. Un joli bracelet acheté chez François Delagrave ou une leçon de piano forte donnée par M. Philippi, voilà, tout de même, qui vous classe bien au-dessus de vos voisines!

Dans ce faubourg Saint-Jean, le plus récent de Québec, les maisons de pierre sont beaucoup plus nombreuses qu'à Saint-Roch. On ne voit, cependant qu'un édifice, digne d'attention et c'est l'Hôpital des Émigrants, sis côté nord, à quelque distance du cimetière et de la chapelle des protestants. Mais déjà les nouvelles constructions se rapprochent de cet hôpital et de ce cimetière; aussi, bientôt, les bonnes gens ne se gêneront pas pour réclamer à grands cris le déménagement de l'un et de l'autre, en quelque endroit plus éloigné...

Il ne nous reste plus qu'à traverser le «fort Pique» (16), pour atteindre les buttes à Nepveu et à nous y arrêter pour souffler et regarder le spectacle qui s'offre alors à la vue. Nous sommes sur les Plaines d'Abraham. A notre droite, cette coquette maison entourée de dépendances, c'est l'Asile Champêtre. Tout le long du chemin, qui traverse les plaines, on aperçoit, de distance en distance, jusqu'au bois de Sillery, les belles villas et les maisons d'été des notables de la ville (17).

Voilà, tracé à grands traits, le tableau de ce Québec que va quitter, le 20 juin 1831, un jeune Canadien en route pour l'Europe, où il restera deux ans. Il a nom François-Xavier Garneau. Il séjournera à Londres, où il fera la connaissance d'un groupe de patriotes polonais en exil et il se rendra, à deux reprises, à Paris, où il ne manquera pas de visiter les bibliothèques. S'il

est allé au théâtre, il a pu entendre l'*Antony* de Dumas ou la *Marion Delorme* de Hugo, deux jeunes romantiques dont on parle beaucoup. Peut-être a-t-il acheté *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, qui vient de paraître en librairie. Il se peut aussi que, plus féru de politique que de théâtre ou de littérature, il ait préféré se rendre à la Chambre des députés, écouter Casimir Périer dire leur fait à ses adversaires? (17a)

Chez nos voisins du sud, le vieil Andrew Jackson joue au sectaire, et sa politique douanière menace de créer une scission entre les états du nord et ceux du sud. Daniel Webster prononce ses grands discours et, quand il proclame que c'est le peuple qui a fait l'Union, ses paroles ne passent pas inaperçues dans le Bas-Canada . . .

o o o

Nous ne saurions terminer cette revue du journal de lady Aylmer, sans faire mention ici que c'est grâce à l'inlassable labeur de M. Pierre-Georges Roy, alors archiviste de la province, que nous sommes redevables de connaître les *Recollections of Canada* (18), comme, d'ailleurs, tant d'autres documents inestimables, qui dormiraient encore au fond des cartons d'archives, sans les constantes recherches de ce fouilleur infatigable. Sans ses *Rapports annuels* et aussi sans le *Bulletin des Recherches Historiques*, recueil qu'il publie, contre vents et marées, depuis plus de cinquante ans, que de renseignements précieux, que d'anecdotes inédites, que de lettres et documents de toute première importance seraient demeurés ignorés.

Son fils (19) a pu écrire, avec un orgueil bien justifié, que le *Bulletin* est un outil de travail indispensable pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire du Canada (20).

M. P.-G. Roy nous permettra de proclamer ici que pour ces études nous lui sommes beaucoup redevables.

NOTES ET RÉFÉRENCES

(1) Bien qu'il n'y fût pas tenu, Walter Scott avait écrit comme un mercenaire, pour rembourser une somme de 120,000 livres, aux créanciers d'une entreprise d'édition, à laquelle il était intéressé.

(1a) *Rapport des Archives Publiques* pour 1913, Ottawa, 1915, p. 92 et suivantes.

(2) Ajoutons que notre épistolière paraît avoir été en froid à la fois avec la ponctuation et la syntaxe et qu'elle ne consent à employer le point qu'en désespoir de cause ou quand elle est à bout de souffle !

(3) Voir «Intermède—Deux Canadiennes», note 8.

(4) Ces dessins ont été reproduits dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1935.

(5) Joseph-Vincent Quiblier, né en France en 1793, ordonné prêtre en 1819. Il entra chez les Sulpiciens en 1824 et fut envoyé au Canada en 1825; professeur de philosophie de 1825 à 1828, directeur du petit séminaire de 1828 à 1830, supérieur des Sulpiciens du Canada de 1831 à 1846. Il quittera le Canada pour l'Angleterre en cette dernière année et décédera en France en 1852. Cf. L'abbé J.-B.-A. ALLAIRE, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Montréal, 1910.

(6) Jean-Jacques Lartigue, naquit à Montréal en 1777 et fut ordonné prêtre en 1800. Il entra chez les Sulpiciens en 1806, vicaire à Notre-Dame de Montréal de 1806 à 1819, auxiliaire de l'évêque de Québec dans le district de Montréal de 1821 à 1836, sous le titre d'évêque de Telmesse. Il décéda en 1840. Cf. L'abbé J.-B.-A. ALLAIRE, ouvrage cité.

(7) Cette longue lutte entre Mgr Lartigue et les Sulpiciens ne prendra fin qu'en 1836, malgré tous les efforts faits par Mgr Plessis pour faciliter une entente.

(8) Le Parlement occupait l'ancien Palais épiscopal situé là où se trouve maintenant le parc Montmorency, en face du palais archiépiscopal actuel.

(8a) Dès le printemps de 1832, des milliers d'immigrants irlandais arrivèrent au Canada. «Ils remontèrent la vallée du Saint-Laurent comme une armée désorganisée, écrira un contemporain, laissant aux habitants le soin de soigner leurs malades et d'ensevelir leurs morts.» Plus de trois mille personnes, à Québec seulement, moururent victimes de l'épidémie, de juin à octobre. Cf. A. GÉRIN-LAJOIE, l'abbé J.-B.-A. FERLAND, *Le Foyer Canadien*, Québec, 1865.

(9) On trouvait à l'intérieur des murs trois temples protestants: la cathédrale anglicane, St. Andrew, et Holy Trinity ainsi que la chapelle St. John. Les catholiques avaient la cathédrale et la chapelle de la Congrégation, construite en 1817, ainsi que les chapelles des Ursulines et de l'Hôtel-Dieu. L'église Saint-Roch était la seule construite en dehors des murs. Les protestants avaient encore une chapelle sur le site actuel de l'église St. Matthew.

(10) L'hôtel Union, Place d'Armes, édifice de trois étages, salles publiques spacieuses; l'hôtel Malhiot, rue Saint-Jean, était plus moderne; 3

étages également. En 1821, le propriétaire avait érigé à l'arrière une maison de bains, qui fit sensation. Il y avait encore l'hôtel Payne, rue du Palais, les hôtels Blanchard et Neptune.

(11) Le Royal Circus, rue St-Stanislas, en arrière de l'hôtel Malhiot. Construit en 1824, il sera remplacé en 1832 par le théâtre Royal.

(12) Le Palais de Justice, vaste édifice en pierre de taille à deux étages, construit en 1803 par Pierre-Florent Baillairgé.

(13) La chapelle St. John s'élevait sur la rue St-François, aujourd'hui rue Ferland. C'était une desserte de la cathédrale anglicane.

(14) Sur le Château Saint-Louis et le Château Haldimand, voir la très intéressante et très complète étude d'Ernest GAGNON, *Le Fort et le Château Saint-Louis*, Montréal, 1908.

(15) Une halle avait été construite sur la place du marché en 1818. Elle mesurait 116 x 24 pieds et 11 pieds de hauteur.

(15a) Un nommé David McLane ayant été exécuté sur les glaces, au sommet de la côte à Coton, en juillet 1797, les Anglais donnèrent à cette côte, par la suite, le nom de Gallow's Hill. McLane avait été condamné à mort pour avoir tenté de soulever les Canadiens, en leur faisant croire que les Jacobins de France, aidés par les États-Unis, allaient bientôt envahir le pays. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, Mémoires de Philippe Aubert de Gaspé.

(16) Dès 1776, on appelait «fort Pique», les quelques maisons, sises au sud de la rue Saint-Jean, hors les murs. Cf. *Le Foyer Canadien*, 1865, p. 39.

(17) Sur le Québec du premier quart du XIXe siècle, on consultera avec profit les ouvrages suivants: *The Quebec Directory or Strangers' Guide*, T. CARV, Free Masons Hall, Québec 1826; Alfred HAWKINS, *Picture of Quebec*, 1834; J.-M. LEMOINE, *L'Album du Touriste*, Québec, 1872, *Quebec past and present*, Québec, 1876; George GALE, *Historic Tales of old Quebec*, Québec, 1923.

(17a) Garneau nous a laissé un récit de son voyage en Europe. On y trouve quelques portraits intéressants (Viger, O'Connell, Roebuck, McGregor, etc), mais l'ouvrage dénote l'inexpérience et la jeunesse de son auteur. Les descriptions des villes et de leurs monuments sont dans le meilleur style «Baedeker». On relève, ici et là, des phrases amusantes:

«M. Berthelot était un ancien avocat de Québec... qui avait abandonné depuis longtemps la pratique pour mener une vie plus chrétienne...

«Son léger embonpoint relevé par un coloris brillant, donnait un air élevé à sa figure...

«Je me délectais dans les sentiments qu'inspirent les restes des grands hommes...

«Sa figure plus longue que large, annonçait l'homme qui a pris son parti sur les revers de la fortune...»

Cf. F.-X. GARNEAU, *Voyage en Angleterre et en France* dans les années 1831, 1832 et 1833, Québec, 1881.

(18) Cf. *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec* pour 1934-35.

(19) M. Antoine Roy, qui a succédé à son père comme archiviste de la province et qui continue l'œuvre paternelle.

(20) Antoine ROY, *L'Oeuvre historique de Pierre-Georges Roy*, Paris, 1928, p. 234.

ANNA BROWNELL JAMESON OU LA FÉMINISTE

*Se hâtant par de mauvais et
dangereux sentiers, il courut aux
abîmes, alors qu'il croyait con-
quérir les cimes.*

Émile GABORY.

Mme Anna Jameson, cette femme de lettres, qui fut un critique d'art averti à une époque où l'art du moyen-âge revenait à la mode, une féministe convaincue en ce temps de féminisme intégral et une inlassable voyageuse alors que l'on voyageait comme jamais encore, cette femme, disons-nous, attachait sans doute très peu d'importance à ces notes de voyage, rapportées du Canada, et qui détonnaient dans la suite de ses œuvres, presque toutes consacrées soit à glorifier la femme, soit à populariser les chefs-d'œuvre de la peinture. De toute façon, le petit livre qu'elle allait publier à Londres, en 1838, sous le titre de *Winter Studies and Summer Rambles in Canada*, ne devait jamais perdre de sa popularité en Ontario, où il fut immédiatement connu et où il a déjà été réédité deux fois au cours du dernier quart de siècle.

En effet, Mme Jameson y raconte le voyage qu'elle fit dans le Haut-Canada en 1837 et l'on retrouve, dans son récit, bien des noms de familles, dont les descendants habitent encore la province voisine. Pour nous, il nous permet de refaire connaissance avec les fils de ces Français et de ces Canadiens, coureurs de bois, qui, alors que tout ce pays immense appartenait

encore à la France, n'avaient pas craint d'aller vivre, à la suite des missionnaires, au milieu des tribus sauvages de l'ouest.

Mais que venait donc faire au Canada cette femme dans la quarantaine, que rien dans ses goûts, ses occupations et ses habitudes ne paraissait devoir inciter à entreprendre un pareil voyage ? Les nombreux renseignements que l'on a sur sa vie auront vite fait de nous renseigner sur ce point.

Anna Brownell Murphy avait vu le jour, à Dublin, le 17 mai 1794. Elle était la fille d'un peintre et miniaturiste d'un certain talent, mais qui devait végéter toute sa vie. A l'âge de quatre ans, elle suivra ses parents en Angleterre, où on la retrouve, douze ans plus tard, déjà gouvernante des enfants du marquis de Winchester; elle gardera ces fonctions jusqu'à l'âge de 20 ans. A ce moment, son père était veuf depuis plusieurs années et il semble que c'est sa fille qui assurera sa subsistance jusqu'à sa mort.

A 27 ans, elle fait la rencontre de son futur mari, Robert Jameson, jeune avoué, qui partageait ses goûts artistiques. Les deux jeunes gens se fiancèrent; mais soit qu'Anne hésitât à sacrifier sa liberté, soit une autre raison, il y eut rupture bientôt après, et Mlle Murphy reprit son rôle de gouvernante, dans la famille d'un M. Littleton, chez qui elle demeurera jusqu'en 1825. Au cours de cette dernière année, elle accompagnera sa jeune élève en France et en Italie, où elle séjournera pendant plusieurs mois.

C'est pendant ce voyage sur le continent qu'elle va préluder à sa carrière littéraire. Elle se servira, à son retour à Londres, des notes prises pendant sa randonnée, pour en tirer une espèce de roman à la Werther, dans lequel elle se fait elle-même mourir à Autun. Elle offrit son manuscrit, sous le titre de *A Lady's Diary*, à un libraire qui le revendit à un éditeur pour L50. Ce dernier publia ce roman-journal, en 1826, sous le titre de *The*

Diary of an Ennuyée. Le succès fut immédiat, et l'on peut se demander si ce premier ouvrage d'Anna Brownell Murphy n'est pas encore ce qu'elle a fait de mieux. On y trouve bien des naïvetés et les défauts inhérents à une œuvre de jeunesse, mais elle avait mis, dans ce petit ouvrage, ses déboires, ses désillusions et la désespérance qu'elle avait gardée, au fond du cœur, de sa malheureuse expérience sentimentale avec Jameson. Ses œuvres subséquentes afficheront une maturité beaucoup plus marquée et des connaissances livresques étendues, mais on n'y retrouvera que bien rarement la spontanéité et le charme de ces premières pages, écrites loin de son pays, dans la solitude de villes étrangères et inhospitalières.

À peine revenue en Angleterre, elle revit Robert Jameson et, cédant à ses instances, elle l'épousa enfin. Quelques mois suffirent aux jeunes époux pour en venir à la conclusion qu'ils ne seraient jamais heureux ensemble. Elle dira de son mari qu'il était d'une froideur et d'une réserve qui pouvaient lui laisser croire qu'il ne voulait voir en elle qu'une domestique, vouée seulement aux soins du foyer. Mais est-ce là fiction ou réalité ? Quoiqu'il en soit, il appert que Jameson négligea complètement sa femme, et les amis de celle-ci lui conseillèrent de reprendre sa carrière, trop tôt interrompue. En 1829 ou 1830, Jameson partira pour la Dominique, où il avait été nommé juge, et les liens, déjà si minces, qui les unissaient encore, l'un à l'autre, seront rompus de mutuel accord.

Anna Jameson n'avait pas attendu le départ de son mari pour se remettre à écrire. En 1829, elle publie *Loves of the Poets* et, en 1831, elle consacre deux volumes aux souveraines célèbres, de l'antiquité jusqu'à nos jours. (*Celebrated Female Sovereigns*). Son principal ouvrage paraîtra l'année suivante, sous le titre de *Characteristics of Women*, deux volumes d'essais fort bien

réussis, sur les principaux personnages féminins du théâtre shakespearien.

En 1833, grâce aux amis influents dont elle avait su s'entourer, elle obtiendra un poste important pour son mari, à Toronto. Pendant que Jameson prendra la route du Haut-Canada, elle traversera de nouveau la Manche pour se rendre, cette fois-ci, en Allemagne, où elle fera rapidement la conquête des sommités littéraires de l'époque: Guillaume von Schlegel, Louis Tieck, Retzach, Ottilie von Goethe, les chefs du mouvement romantique. Elle rapportera, de ce premier voyage outre Rhin, un volume de *Visits and Sketches*, qui paraîtra en 1834. Après quelques mois de séjour en Angleterre, où elle dût s'occuper de son père, qui venait d'être frappé de paralysie, elle repartira pour l'Allemagne où elle va demeurer jusqu'en 1836.

Elle n'a cessé, pendant tout ce temps, de correspondre avec son mari, qui la presse maintenant de le rejoindre. Sans doute a-t-il besoin de quelqu'un pour tenir sa maison, car sa situation financière et sociale s'est considérablement améliorée, puisqu'il est devenu Chancelier de la province du Haut-Canada. Bien qu'elle n'eût en lui qu'une confiance relative et regrettant fort d'avoir à dire adieu à la brillante société intellectuelle, où elle se meut comme poisson dans l'eau, elle consentira enfin et, en septembre 1836, elle s'embarquera pour l'Amérique. Arrivée à New-York, elle en repartira aussitôt pour atteindre Toronto au début de décembre.

De ce voyage, accompli au commencement de l'hiver, retenons cette description amusante de la diligence, qui assurait le service entre Hamilton et Toronto: «C'est un lourd édifice de bois, à peu près de la forme et de la dimension du carrosse du lord-maire de Londres, monté sur des lisses d'acier et soulevé d'environ un pied au-dessus du sol; le tout peinturé d'un rouge voyant, avec de longs glaçons pointus qui pendent de la toiture.

Cette machine monstrueuse dégagea de son portail huit créatures enveloppées de peaux d'ours... et coiffées de casques de fourrure qui leur descendaient sur le nez, les faisant ressembler à une procession d'ours dressés sur leurs pattes de derrière et échappés à la caravane de quelque cirque ambulant. »

Quelques jours lui suffirent pour constater que rien n'est changé et qu'elle aurait mieux fait de demeurer en Angleterre. Elle cachera soigneusement sa déception et, peut-être aussi son chagrin, devant les nouveaux amis qu'elle s'est faits à Toronto; mais, dès l'été venu, elle invoquera le prétexte d'une visite à rendre à des connaissances de vieille date, pour, une fois de plus, se mettre en route; cette fois-ci, cependant, c'est vers le Sault-Sainte-Marie qu'elle va diriger ses pas!

Ce que Mme Jameson n'a pas vu

Nous ne nous proposons pas de refaire ici l'histoire des troubles de 1837-38, mais puisque Mme Jameson a cru plus prudent de paraître tout ignorer de ces événements, auxquels il est d'ailleurs possible qu'elle n'ait rien compris, on nous permettra d'en donner un bref aperçu.

Le Bas-Canada, tout particulièrement, allait connaître, en ces années néfastes, l'aboutissement de vingt ans de luttes parlementaires autour de la fameuse question des subsides et de l'éligibilité du Conseil législatif. La campagne, entreprise de bonne foi par le plus grand nombre de nos députés, pour le contrôle effectif des dépenses et des salaires des fonctionnaires ou «bureaucrates», avait graduellement dégénéré en un conflit, où quelques-uns de nos chefs politiques — et particulièrement Papineau et Viger, voltairiens et anticléricaux notoires (1), — ne brandissaient plus l'épouvantail des subsides et du Conseil, qu'afin de mieux cacher leurs véritables visées.

Exagérations, penserez-vous. Ecoutez plutôt ce qu'en dira, quelques années plus tard, un contemporain, pourtant favorable aux patriotes: «Il convient ici d'examiner si ceux qui préparaient la rébellion étaient bien justifiables, et si la rébellion elle-même était devenue nécessaire. A ces questions nous répondons sans hésiter que non. L'Angleterre, il est vrai, se montrait injuste envers les Canadiens et le gouvernement provincial commit de nombreux actes de tyrannie et d'arbitraire, mais c'était une tyrannie politique qui ne s'étendait que dans les régions gouvernementales, et qui ne se traduisit alors par aucun fait ou acte de violence sur les individus... Au reste on n'avait pas épuisé les moyens constitutionnels» (2).

On voyait ces mêmes députés réclamer des places, pour nos compatriotes, dans l'administration de la province, mais si quelqu'un d'eux se risquait à en accepter une, il était traité aussitôt de bureaucrate et accusé de s'être vendu au parti anglais.

Après le départ de Dalhousie, Sir John Kempt (1764-1854) tentera, pendant deux ans, d'amadouer ses adversaires, mais sans y réussir. En 1830, lord Aylmer arrivera à son tour, avec des ordres très précis de tout tenter pour ramener la paix. Il ne tardera pas à comprendre que les patriotes ne veulent qu'une chose: le départ des Anglais et l'indépendance complète.

Nous aurons la preuve des véritables ambitions de Papineau, quand lord Aylmer, après avoir obtenu l'assentiment du cabinet britannique, consentira à céder sur toute la ligne et offrira à la Chambre d'assemblée de lui abandonner le vote de tous les subsides, à la seule exception d'une somme de L6,000 (environ \$25,000), réservée aux appointements du gouverneur, de son secrétaire et de trois autres fonctionnaires.

Si, à ce moment, Papineau eût été sincère, il aurait accepté cette capitulation comme une grande victoire, et l'on peut croire que le calme serait assez vite revenu dans les esprits, échauf-

fés par des années de lutte; même si nos gens, endoctrinés par d'habiles politiciens, en fussent venus à croire qu'il ne s'agissait de rien moins pour eux que sauver leur langue et leurs droits.

Mais Papineau fera rejeter l'offre d'Aylmer par la Législature (3) et, désormais, «la majorité allait tenir en laisse l'opinion publique», dira le Père LeJeune (4).

Que les Canadiens aient eu des griefs sérieux, cela ne fait pas de doute; mais pas un de ces griefs méritait qu'on lui sacrifie la vie d'un seul des nôtres, même pour triompher de la clique anglaise qui, depuis 1760, et bien plus que l'Angleterre elle-même, demeurait la grande responsable de tous nos tracasseries.

Le clergé, et tous ceux qui voyaient clair dans le jeu de nos démagogues, s'en éloignaient de plus en plus; ceux-ci voyant le danger qui pouvait venir de ce côté, n'hésitèrent plus à calomnier sans aucune retenue, auprès des électeurs, leurs adversaires, acculant ainsi le gouverneur à dissoudre la Chambre.

Quant aux survivants de la noblesse, réfugiés au Conseil législatif, nos politiciens avaient réussi à les déprécier complètement aux yeux du peuple.

On verra Mgr Plessis s'inquiéter, dès 1820, des campagnes injurieuses entreprises par les gazettes «patriotes», contre tous ceux qui refusaient de voir en Papineau le «sauveur de la race». Ce sera pis encore après la mort du grand prélat. La région de Montréal, plus près des États-Unis d'où nous venaient tant de doctrines libertaires, se laissera séduire plus que toute autre.

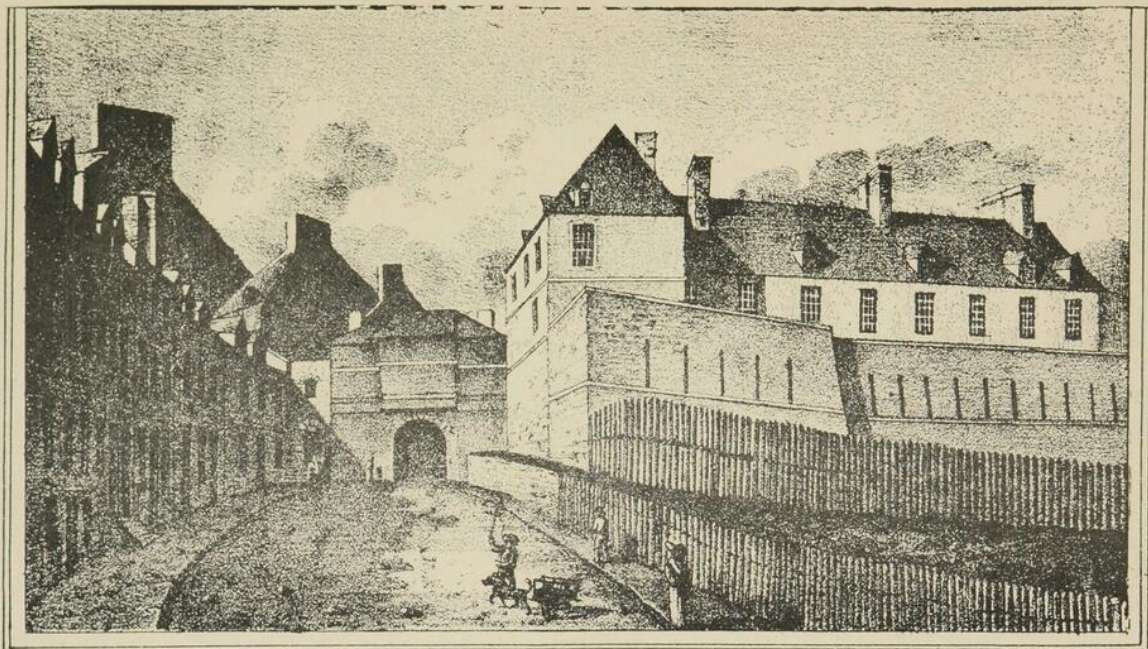
Au lendemain de la Révolution de 1830 et de l'avènement de la royauté bourgeoise en France, on peut croire que Papineau s'était décidé à passer le Rubicon. Des sociétés secrètes (5) surgiront un peu partout, où l'on emploiera la bonne vieille phraséologie de la «Grande Révolution de 89» (6); on plantera des arbres de la Liberté; les feuilles publiques (7) et les orateurs,

ceux-ci surtout, parce que moins exposés aux sévices, reprendront contre Aylmer, mais en les aggravant encore, toutes les basses injures et toutes les calomnies dont on s'était servi contre Dalhousie. Et l'on terminait par quelque phrase comme celle-ci: «Si les Anglais ne s'en vont pas, nous les chasserons ! Si la République canadienne risque, à elle seule, de ne pouvoir se défendre, les États-Unis ne demanderont pas mieux que de lui venir en aide; ne nous ont-ils pas déjà, à deux reprises, offert la liberté !»

Toutes les armes seront bonnes pour en arriver là. Nos orateurs raconteront, du haut des «hustings», les horreurs et les grandes infamies perpétrées depuis 1760, par Murray, le bourreau du pauvre Nadeau; par ce satrape de Haldimand, le tortionnaire du grand Pierre du Calvet et de sa pauvre femme, morte de douleur et de désespoir; par Craig, que Papineau père, le Mirabeau de son temps, savait si bien foudroyer de ses terribles philippiques; par Dalhousie, ce «complice des malversateurs publics», qu'on accusera encore «d'emprisonnements arbitraires». On insinuera enfin que les nobles et le clergé, préoccupés avant tout de conserver leurs «privilèges», sont de connivence avec les bureaucrates pour asservir le peuple !

Encore une fois, si tout cela paraît exagéré, qu'on relise ces paroles que Papineau, après avoir rappelé tous nos «griefs» et fustigé Aylmer, lançait en plein parlement: «J'espère, mais avec crainte, que l'Angleterre nous rendra justice. Dans cette confiance, nous ne ferons rien pour hâter notre séparation de la métropole; nous ne ferons que préparer le peuple à cet effet. Mais j'espère, de toute la sincérité de mon âme, que l'Europe ne donnera plus de monarchies à l'Amérique, mais que l'Amérique donnera des républiques à l'Europe !» (8).

Si ces paroles ne sont pas une incitation voilée à la révolution, on se demande ce qu'elles signifient.



on Stone by Spruile from an Original by A. T. Russell.

for Hawkins Picture of Québec

La porte Prescott, érigée en 1797 au sommet de la côte de la Montagne, telle qu'on pouvait la voir aux environs de 1830, après sa reconstruction. A droite, le Parlement du Bas-Canada, ancien palais épiscopal, où siégeaient les députés depuis 1792. D'après une gravure empruntée au livre d'Alfred Hawkins «Picture of Quebec».



Mme Anna Brownell Jameson, critique d'art et féministe. Elle séjournera au Canada de décembre 1836 au printemps de 1838 et rapportera, de son voyage, un livre qui sera publié à son retour à Londres, sous le titre de «Winter Studies and Summer Rambles in Canada».

Quand Gosford (9) viendra remplacer Aylmer, en 1835, il ignorera systématiquement ce dernier et n'assistera même pas à son départ, dans son désir de tout tenter pour amadouer les extrémistes. Il nous arrivait, lui aussi, avec des intentions droites et conciliantes, mais les « patriotes » le prendront à partie avant même qu'il ait eu le temps de souffler (10). Un seul homme, à ce moment, aurait peut-être pu tenir tête à Papineau: Vallières de Saint-Réal (11). Il ne le voulut pas et ce sera la fin de sa carrière politique.

A partir de ce jour, les ambitions de quelques politiciens vont nous être représentées comme les aspirations et les vœux de tout le peuple, et ceux qui hésiteront à le croire, ou qui refuseront d'aller plus avant, se verront dénoncer, par toute la province, à la vindicte populaire.

Dans les rues de Montréal, on entendra la jeunesse brailler des chansons comme celle-ci:

*Si le clergé Canadien
Est redevenu Chouayen
Et si le bill de Fabrique (12)
A changé la politique
Du curé et du bedeau
C'est la faute à Papineau (ter)*

*Si les Français Sulpiciens
Trahissent les Canadiens
S'ils vendent à l'Angleterre
Tous les biens du Séminaire
S'ils emportent le magot
C'est la faute à Papineau (13).*

Constatant qu'il ne pouvait rien faire, Gosford donnera sa démission, peu de temps avant la rébellion. On l'a accusé

d'avoir quitté le Canada «dans un flot de sang»; c'est bientôt dit. Encore faudrait-il prouver qu'il en était responsable. A cela encore les faits répondent négativement.

Enthousiasmés, électrisés par les discours et les tirades du tribun et de ses lieutenants, quelques milliers de "patriotes" du district de Montréal (14), prêts à toutes les aventures pour leur idole, décideront, eux, que le moment est venu de «la séparation d'avec la métropole». Ils n'ignorent pas, d'ailleurs, que deux mille soldats à peine gardent la province (14a) et les chances de piller et de vaincre leur paraissent bonnes.

Passant outre aux objurgations et aux supplications de Mgr Lartigue (15) et de la plupart de leurs curés, les «Fils de la Liberté» iront se faire tuer pour des chefs qui, soudainement dégrisés, devant ce brusque recours à «l'action directe», trouveront plus prudent de passer la frontière en toute hâte.

Chose plus atroce encore, ce sera de voir les mêmes chefs, malgré l'échec sanglant de 1837, et alors qu'ils sont à l'abri, inciter de nouvelles fournées de jeunes et braves habitants à se faire tailler en pièces dès l'année suivante (16). Ils devaient pourtant comprendre que c'était là sacrifier en pure perte des vies précieuses et inviter le vainqueur à sévir avec une brutalité encore plus grande.

Qu'on ait tout tenté, depuis cent ans, pour faire des héros de gens qui conduisirent notre province à un cheveu de la ruine, c'est une autre des surprises de notre histoire, qui en compte plusieurs (17). En bons Canadiens que nous sommes, ne faut-il pas que tous nos aïeux aient été des héros sans peur et sans reproches et leurs adversaires de scélérats et crapuleux personnages? Oser prétendre que tout cela n'est pas d'une exactitude éblouissante, c'est s'exposer, comme certain de nos historiens l'a appris à ses dépens, à se voir traiter d'anglophile, de contempteur de la race canadienne française.

Au fait, nous voilà bien loin du livre de Mme Jameson. Il est temps d'y revenir, même si ce n'est que pour la remercier de n'avoir pas voulu voir cette page si trouble de notre histoire.

Ce que Mme Jameson a vu

De tous les récits de voyage que nous avons passés en revue jusqu'ici, nous avons retenu surtout ce qu'on pouvait y trouver se rapportant au Canada français. Avec Mme Jameson, nous paraîtrons nous éloigner de cette ligne de conduite, mais en apparence seulement. En effet, grâce à elle et, peut-être, un peu malgré elle, nous allons retrouver, ceux des nôtres qui, comme nous le disions au début de cette étude, depuis plus d'un siècle, avaient quitté Québec et Montréal, pour s'enfoncer dans l'immense forêt, par les rivières et les lacs, pour atteindre Détroit et la baie Georgienne, le lac Supérieur, le Mississippi, le lac Manitoba et d'autres endroits encore plus lointains.

La randonnée que Mme Jameson entreprendra, pendant l'été de 1837, n'aura certainement pas pour but la recherche des Canadiens français, dispersés dans tout l'ouest du Haut-Canada, mais il reste qu'elle en a rencontré un bon nombre et qu'elle a même fait la plus grande partie de ce voyage en compagnie de «voyageurs» de notre race.

Regrettons, seulement, que Mme Jameson, les événements politiques mis à part, n'ait pas cru devoir noter les impressions de son séjour dans le Bas-Canada, car il semble bien que ce soit à Québec qu'elle s'est rembarquée pour l'Angleterre, au printemps de 1838 (18).

Partir de Toronto pour se rendre au Sault-Sainte-Marie, représente aujourd'hui une simple course, que l'on peut accomplir confortablement et en quelques heures — ou tout au plus quelques jours, — selon que l'on choisira le rapide avion, le confor-

table chemin de fer ou le navire luxueux. Mais, en 1837, c'était une tout autre affaire et il ne sera pas surprenant, qu'à son retour à Toronto, on regarde Mme Jameson comme une espèce de curiosité. Jamais, croyons-nous, une femme n'avait encore entrepris pareille aventure, sans y être obligée et pour son seul plaisir.

Avant de partir à sa suite, vers le Sault-Sainte-Marie, laissons-la, tout d'abord, nous décrire le Toronto de cette époque et les mœurs, quelque peu primitives, des habitants du Haut-Canada. Le 20 décembre 1836, elle écrit :

«Toronto — tel est maintenant le nom sonore de notre sublime capitale — était, il y a trente ans, un désert hanté par les ours et les chevreuils, avec un petit fort, laid et inefficace qui, cependant, ne pouvait être plus laid et plus inefficace que le fort actuel. Il y a dix ans, Toronto était un village, avec une seule maison de briques et quatre ou cinq cents habitants; il y a cinq ans ce village est devenu une cité, contenant environ cinq mille âmes et portant alors le nom de Little York; aujourd'hui c'est Toronto, avec un commerce grandissant et une population de dix milles personnes . . .

«Ce que Toronto peut être, en été, je l'ignore; on dit que c'est un joli endroit. En ce moment, son apparence, pour moi, une étrangère, est, de façon curieuse, à la fois médiocre et mélancolique. Une petite ville mal bâtie sur un sol marécageux, tout au fond d'une baie gelée, avec une seule église très laide, sans tour ou clocher; quelques bureaux du gouvernement construits d'une vilaine brique rouge, dans le style le plus vulgaire et le plus dépourvu de goût qu'on puisse imaginer; trois pieds de neige à la ronde; et ce lac hivernal gris, triste, et le crépuscule morose de la forêt d'épinettes qui borne la vue; tel m'apparaît Toronto en ce moment.»

Tout comme de la ville, Mme Jameson n'aura guère de choses agréables à dire des habitants de Toronto et du Haut-Canada (19), mais, plutôt que d'exprimer sa propre opinion, elle invoquera le témoignage d'un Canadien, à qui elle fera dire:

«Il évalue la moralité de la population à un niveau terriblement bas; le mensonge et l'ivrognerie sont presque universels; les hommes, qui arrivent ici avec des habitudes de sobriété, ont vite fait de choir dans le vice du pays; et ceux qui ont la moindre tendance à boire, trouvent facilement le moyen de gratifier leur penchant, sans avoir à s'inquiéter de l'opinion publique . . . »

Quelques pages plus loin, elle citera ce jugement d'un ministre protestant, renseigné par plusieurs années de ministère:

«Quant à la moralité de la population, il me parla de deux choses qui lui paraissaient particulièrement lamentables; les ravages de l'ivrognerie et la rupture trop hâtive des liens familiaux; la première due en grande partie au bas prix du whisky, l'autre au coût élevé de la main-d'œuvre, qui incitait les jeunes gens des deux sexes à quitter leur foyer et à se tirer d'affaire, le plus tôt possible, par leurs propres moyens. Ce fait et ses conséquences l'impressionnaient d'autant plus péniblement, par le contraste qu'ils offraient avec les fortes affections familiales et le respect pour l'autorité paternelle, auxquels, même au milieu de la misère pailleuse et de la ruine, il avait été habitué dans la pauvre Irlande. La conduite des femmes lui paraissait infiniment supérieure à celle des hommes; et au milieu des affreux exemples et des tentations — pourrait-on ajouter: des provocations, qui se multipliaient autour d'elles — leurs habitudes étaient généralement bonnes . . . »

Un peu plus loin, elle rapportera ces paroles d'un autre de ses compatriotes:

«Dans les cantons éloignés, pas une seule personne, sur vingt ou trente, ne sait lire ou écrire, ou a les moyens de se pro-

curer ces connaissances. » Croyant qu'il exagérerait, elle répétera ces paroles à un Canadien de vieille date, qui s'exclamera en riant, nous dit-elle: « Pas un sur vingt ou trente? Madame, pas un sur cent ! »

Mme Jameson ajoutera, pour son propre compte:

« Il ne m'est pas souvent arrivé, dans ma vie, de rencontrer des femmes contentes de leur sort et d'humeur agréable, mais il ne m'a jamais été donné de rencontrer un plus grand nombre de femmes hargneuses et mécontentes qu'au Canada. Je n'ai pas trouvé une seule femme, établie depuis peu au Canada, qui se soit considérée comme heureuse et satisfaite de son nouveau pays. Celles qui sont nées ici, ou sont venues au pays toutes jeunes, avec leurs parents, m'ont paru, par contre, très heureuses.

« Je me dois de faire mention que, dans les districts de Niagara et de Gore, il y a un grand nombre de colons hollandais et allemands, qui se distinguent favorablement par leurs habitudes de sobriété, d'entreprise et de travail. On les distingue toujours, par leur allure et leur costume, des colons anglais; leurs maisons, ainsi que leurs églises et, par-dessus tout, leurs cimetières, ont un aspect spécial et caractéristique. »

Voici comment évolue un nouveau village: « ... tout d'abord, le long d'une rivière, on érige un moulin à scie et un moulin banal, pour répondre aux besoins des colons dispersés aux alentours; puis, quelques huttes de "bois rond" pour les ouvriers; ensuite, un magasin-général, enfin, une taverne, une chapelle, et, par exception, une école ... »

En voilà assez, croyons-nous, pour nous assurer que les Canadiens du Bas-Canada n'avaient pas grand'chose à envier à leurs nouveaux voisins, tant au point de vue des mœurs que de l'instruction.

De Toronto au Sault-Sainte-Marie

En juin 1837, Mme Jameson se met en route. Après avoir visité le sud de l'Ontario, Niagara et Buffalo, elle gagnera Woodstock, sur la rivière Thames, en passant par Hamilton et Brantford. Son véritable voyage d'exploration va commencer. Écoutons-la nous décrire cette première étape, parcourue par une route en pleine forêt :

«Quiconque a le moindre atome d'imagination, ne peut voyager par ces routes forestières du Canada, sans être profondément impressionné et remué. La ligne interminable des arbres devant vous, la solitude sauvage qui vous entoure de partout; les mystérieuses profondeurs, sous le feuillage innombrable, où le pied de l'homme n'a jamais pénétré, — et que quelques rayons du soleil de midi, entrevu un instant, perdu l'instant d'après, viennent éclairer d'une beauté magique et changeante — la splendeur merveilleuse et la nouveauté des fleurs — le silence, rompu seulement par le cri sourd d'un oiseau, le bruissement des insectes ou le plongeon et le coassement de quelque grosse grenouille — la solitude au milieu de laquelle nous avançons pendant des milles et des milles, sans aucun être humain, aucune habitation humaine en vue, — sont tous, ou très excitants pour l'imagination, ou opprimants pour le cœur, selon les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons . . .

«De Brantford nous arrivâmes à Paris . . . puis à Woodstock; une distance de dix-huit milles. Le long de cette route, il n'y a pas un village; seulement quelques auberges isolées et très éloignées les unes des autres. Dans l'une d'elles, tenue par un Français (entendez un Canadien français), j'ai dîné de lait, d'œufs et de pain excellent. Je trouvai là tous les signes de la prospérité et de l'abondance. L'hôtesse, une Américaine, me dit qu'ils étaient venus là, vingt ans plus tôt, alors

qu'il n'y avait pas une autre ferme à moins de cinquante milles. Ils avaient élevé et établi confortablement plusieurs fils et filles . . . »

Malheureusement, tout ce charme sylvestre est dangereusement compromis, quand il faut remonter en voiture :

« Les routes sont, d'un bout à l'autre, si effroyablement mauvaises, qu'il n'y a pas de mot pour en donner une idée exacte. Nous enfoncez dans des trous de boue jusqu'au-dessus des essieux; pour avancer ensuite sur des troncs d'arbres étendus en travers des marais, ce qu'on appelle ici des routes de « corduroy »; mes pauvres os en furent disloqués. Ici et là, le long du chemin, une roue ou un essieu brisés nous rappelaient de précédents désastres. En quelques endroits on avait, de désespoir, précipité d'énormes branches de chêne, dans l'abîme de boue, pour les recouvrir ensuite de glaise et de tuf, l'opulent feuillage vert débordant de chaque côté. Cette sorte d'installation illusoire peut s'effondrer à tout moment et nous fûmes sur le point d'être nous-mêmes précipités au beau milieu . . . Je n'avais jamais vu ou imaginé pareilles routes . . . il n'y a pas de fossés, aucune tentative de nivellement n'a été faite et l'on n'a pas même songé aux fondations . . . Neuf heures pour parcourir 25 milles . . . »

Et, cependant, dans une maison où elle s'arrêtera, Mme Jameson découvrira, avec stupéfaction, des « vues de Rome et de Naples; des marbres et des sculptures taillées dans des morceaux de lave ou d'albâtre; des copies, en miniature, de l'éternelle Sibylle ou d'une madone de Raphaël, toutes choses ordinaires en elles-mêmes; l'extraordinaire c'est de les trouver ici ». (20)

Elle s'arrêtera encore quelques jours chez le colonel Talbot qui, venu au Canada en même temps que le colonel et Mme Simcoe, s'était établi dans ce district, dont il fut le grand colonisateur. Talbot lui avouera que c'est la lecture de Charlevoix qui l'avait incité à s'installer dans ce que l'historien avait sur-

nommé «le paradis des Hurons». «Comme je veux, avait ajouté le colonel, aller au ciel par n'importe quel moyen, je suis venu ici !»

«Les berges de la Thames sont parsemées d'une succession de fermes, cultivées par les descendants des premiers colons français — précisément de la même origine que les habitants du Bas-Canada. Ils continuent de faire exactement ce que leurs ancêtres faisaient il y a déjà cent ans, cultivant ces riches terres fertiles tout juste pour leur subsistance, dépourvus de toute instruction, ne parlant qu'un patois français, sans la moindre idée d'avancement ou de progrès de quelque sorte, soumis à leurs prêtres, gais, satisfaits, courtois et conservant, de toute évidence, le goût de leurs ancêtres pour la danse, le chant et les fleurs . . .»

Mme Jameson atteint enfin le lac Saint-Clair; elle n'est plus qu'à une courte distance de Détroit, quand elle fait la rencontre d'un vieux Canadien :

«Le petit hameau, en face de Détroit, s'appelle Richmond... Il est certainement curieux de trouver, dans un endroit si isolé, un spécimen aussi parfait d'un paysan normand de l'ancien temps, tout saluts, courtoisie et bonne humeur. Il s'en allait à Sandwich, avec une charrette pleine de cerises. Quand je lui demandai de faire un bout de chemin avec lui, le petit vieillard canadien français s'inclina et sourit; puis il me gratifia d'un discours volubile dans lequel les mots *enchanté*, *honneur* et *madame* furent tout ce que je parvins à comprendre; mais ils étaient suffisants . . . Quand les Français pénétrèrent dans ces régions, il y a un siècle, ils apportèrent avec eux, non seulement leur courtoisie nationale, mais encore quelques-uns de leurs arbres fruitiers — pruniers, cerisiers, pommiers, poiriers, de la meilleure qualité — des raisins excellents, aussi; et il y a aujourd'hui une telle abondance de ces fruits, qu'ils n'ont presque

plus de valeur. Pour sa charge de cerises, mon vieux compagnon n'espérait pas obtenir plus de deux chelins. »

Mais voici notre voyageuse à Détroit. Cette petite ville de frontière a eu une existence très agitée, au cours de sa courte histoire. Elle a changé bien souvent de mains; elle a été assiégée plusieurs fois, brûlée et «seule sa vieille grand'mère, Québec, assise, l'air méfiant, au sommet de son rocher, peut se vanter d'un passé plus guerrier et plus tragique. »

Le premier dimanche qu'elle passe à Détroit (nous sommes en juillet), Mme Jameson assiste aux services religieux des quatre églises de la ville. Voici ce qu'elle nous en laisse entrevoir:

D'abord l'église catholique. «La congrégation catholique est, de beaucoup, la plus nombreuse et elle se compose principalement des basses classes et des descendants des colons français. Sous le porche, je vis un tableau suspendu à un clou, sur lequel étaient écrits des règlements à l'effet que les Chrétiens, de quelque secte qu'ils fussent, étaient les bienvenus; mais il était stipulé que tous devraient observer le cérémonial extérieur et que les messieurs voudraient bien laisser leurs pipes et leurs cigares de côté, enlever leurs chapeaux et essuyer la semelle de leurs chaussures avant d'entrer . . .

«L'intérieur de l'église était semblable à celui de plusieurs autres églises catholiques romaines de campagne, exposant à la vue l'assortiment habituel de cierges, de dorures, de fleurs artificielles et de madones peinturlurées. La musique et le chant étaient bien pauvres. Au cours de la cérémonie, l'officiant se promena du haut en bas des allées, lançant de l'eau bénite des deux côtés, avec un goupillon à poignée d'argent. J'en ai eu ma part, bien qu'indigne de cet arrosage, après quoi je quittai l'église, où la chaleur et l'odeur de l'encens étaient trop fortes pour moi. Sur les marches, et dans l'espace libre devant la

porte, il y avait une foule de paysans, parlant tous en français — riant, fumant, chiquant, et caetera, et caetera. Un ou deux s'étaient agenouillés sous le porche.»

C'est ensuite le tour de la chapelle méthodiste: «Petite congrégation des classes inférieures. Un homme à l'aspect peu engageant, pérorait sur un ton nasillard et lugubre; les pauvres gens qui l'entouraient se mirent bientôt à sangloter et à vociférer, ce qui devint bientôt une espèce de hurlement général. Au milieu de cette assemblée douloureuse, je remarquai un petit garçon qui souriait furtivement, frappant ses talons l'un contre l'autre, et tirant de sa poche des morceaux de pomme qu'il engouffrait aussitôt. Incapable d'endurer cela plus longtemps, avec le sérieux nécessaire, j'abandonnai la place.»

Le Temple baptiste: «Un des plus spacieux de la ville... Il y a là des gens très respectables, sérieux, bien mis. Comme j'entrais, le prédicateur s'en donnait à cœur joie sur le péché impardonnable, de façon incohérente et inintelligible...»

Et, enfin, pour conclure la tournée, le temple épiscopal, «très spacieux et élégant... "En entrant, je perçus d'un seul regard que j'étais là dans l'église fashionable de l'endroit. Elle était complètement remplie; les femmes bien mises... mais un peu trop pour le bon goût et la vraie mode... L'idée que l'on se fait, en Angleterre, de l'apparence extérieure d'un évêque est d'un vieux «gentleman» avec perruque et manches bouffantes: les deux absolument de rigueur; je fus donc surprise de voir, en l'évêque du Michigan, un jeune homme d'apparence très élégante, satisfait de sa propre chevelure blonde et vêtu d'une simple soutane de soie noire. Le sermon fut sur le sujet bien usé de la charité...»

Mme Jameson profitera du passage, à Détroit, d'un navire à vapeur se rendant à Chicago, pour s'y embarquer et gagner ainsi l'île de Mackinaw; elle s'en remettra à la chance pour

atteindre le Sault-Sainte-Marie, où elle compte retrouver des amis. Nous négligerons cette partie du voyage, qui ne prit que deux ou trois jours. A Mackinaw, elle prendra contact, pour la première fois, avec les Indiens et nous décrira longuement leurs coutumes. Le 29 juillet, nous la retrouvons en route vers le Sault.

«Où étais-je ? Où m'étais-je arrêtée, dans ces notes, il y a quatre jours ? Oh, à Mackinaw, cette île féérique, que je ne reverrai plus jamais, et que j'aurais tant aimé subtiliser aux Américains pour vous l'apporter . . . Je reprends mon récit à cent milles de l'île . . . Je n'avais eu qu'une heure pour préparer mes colis, mes provisions, tout; et au bout d'une heure j'étais prête.

«Ce voyage de deux jours allait se faire dans un petit bateau canadien, avec cinq voyageurs du Sault comme rameurs. Le bateau aurait pu transporter quinze personnes, tout au moins, et il était d'une forme peu élégante. Les deux extrémités en étaient réservées aux rameurs, aux bagages et aux provisions; il y avait à son centre un endroit libre, avec une petite armoire de chaque côté, sur lesquelles nous pouvions nous asseoir ou nous appuyer, après y avoir enfermé nos colis les plus précieux.

«La distance à parcourir pour atteindre le Sault ou, comme l'appelle les Américains, le Sou, n'est que de 30 milles par terre ou à vol d'oiseau, mais cette région tout entière n'étant qu'une masse de forêts et de marais, infestée d'ours et de moustiques, elle n'est rarement traversée qu'en hiver et avec des raquettes. La route maritime, couramment employée, est de 94 milles. . . .

«A trois heures de l'après-midi, avec une brise favorable, nous nous mîmes en route; après avoir ramé jusqu'à environ un mille du rivage, la petite voile carrée fut hissée, et nous nous mîmes à cingler joyeusement sur les eaux bleues.

«Les voyageurs de notre bateau n'étaient pas des spécimens engageants de cette classe à la fois amusante et particulière... Dès que la voile eut été hissée, deux d'entre eux se mirent à jouer aux cartes sur un baril et les deux autres s'endormirent. Le plus jeune et le plus intelligent de la bande, un métis débrouillard de dix-huit ans, prit le gouvernail. Il nous raconta, en se donnant beaucoup d'importance, qu'il était le capitaine et que c'était la troisième fois qu'il était élevé à cette dignité par ses camarades...»

Le soir venu, on abordera pour le souper, puis on s'éloignera un peu du rivage, pour la nuit, afin de se protéger des moustiques.

«Je me souviens être demeurée éveillée pendant quelques minutes, levant les yeux vers les calmes étoiles, pour ensuite porter mon regard sur les eaux noires du lac et sur la lune déclinante, suspendue juste au-dessus de l'horizon. Je la vis s'enfoncer, s'enfoncer dans le sein du lac, comme pour s'y reposer, et alors, après une pensée adressée à tous mes lointains amis et une fervente prière, je m'endormis...»

Ajoutons ici, en passant, que presque tous les endroits, mentionnés par Mme Jameson dans cette partie de son récit, portaient encore, à cette époque, des noms bien français,—nous n'en citerons que quelques-uns: le fort Gratiot, la pointe aux Barques, l'île de Bois Blanc, la mission de l'Arbre Croche, etc.

Il n'y avait, au Sault-Sainte-Marie, en 1837, qu'un petit fort de la Compagnie du Nord-Ouest et quelques huttes, occupées par des Canadiens français et des «voyageurs» au service de la Compagnie. A quelque distance se dressait un village de Chipewas. C'est à proximité de ce village que Mme Jameson retrouvera ses amis, le Révérend McMurray et sa famille.

Le voyage de retour

Après un séjour de quelques jours seulement, elle repartira, en compagnie de M. et de Mme MacMurray, de leur jeune fils et de deux Indiennes.

« Nous avons un bateau petit mais compact et bien construit, dont les sièges étaient recouverts de nattes, de couvertures, de peaux de bûfle, de manteaux, de shawls, etc. Nous avons quatre voyageurs, Masta, Content, LeBlanc et Pierrot, un équipage bien différent de celui avec lequel j'étais venue de Mackinaw; ils étaient, tous les quatre, de la véritable race des voyageurs canadiens, c'est-à-dire des métis laissant voir leur sang indien tout aussi bien que français. Pierrot, qui portait bien son nom, était un garçon très comique; Masta, un grand parleur, m'amusait beaucoup; Content était notre homme de gouvernail et notre capitaine; quant à LeBlanc, le meilleur chanteur des quatre, il entonnait les chansons auxquelles les autres répondaient en chœur.

« Ils avaient leur ration quotidienne de lard, de pemmican et de tabac; mais, ayant remarqué que la fumée me déplaisait, bien que j'aie pris grand soin de ne pas me plaindre, ils faisaient toujours en sorte, avec une politesse innée, de ne fumer qu'avec le vent de côté pour ne pas m'incommoder. »

Le premier jour, on fera quarante-cinq milles et on passera la nuit sur le rivage; le voyage se continuera sans incident. On longera les îles Saint-Joseph, Manitoulin et Grand Manitoulin. C'est en approchant de cette dernière île, que nos voyageurs apprendront, de l'équipage d'un autre bateau, la mort de Guillaume IV et l'accession au trône de la reine Victoria.

Mme Jameson passera quelques jours au Grand Manitoulin et elle assistera à la cérémonie annuelle de la remise des cadeaux aux Indiens, par les agents du gouvernement, cérémonie qui

sera suivie par des danses et des jeux. Elle y fera également la rencontre d'un missionnaire:

«J'ai conversé, écrira-t-elle, avec le Père Crue (21), le missionnaire catholique romain, un homme très intelligent, très zélé et encore jeune. Voilà deux ans qu'il est ici. Il est infatigable dans l'exercice de son devoir, et, comme me le disait le major Anderson, «toujours prêt à partir pour un bout du lac ou l'autre, pour tout endroit où il espère pouvoir être utile». J'ai entendu les Méthodistes et les Anglicans se plaindre grandement de ses interventions, mais s'il croit vraiment en sa religion, son zèle actif est tout à son honneur, je crois...

«Les Ottawas catholiques ont érigé une grande chapelle temporaire, faite de piquets, lambrissée d'écorce, le sol étant recouvert de branches feuillues et de nattes, avec un autel et un crucifix, à l'une des extrémités. Devant la chapelle, une cloche est suspendue à la fourche d'une épinette. Je les ai entendu chanter la messe, avec toutes les marques de la décence et de la piété.»

Le 6 août, Mme Jameson dira adieu aux MacMurray, pour continuer son voyage en compagnie du surintendant des Indiens. Il faudra encore quatre jours de navigation pour atteindre Pénétanguishene, au fond de la baie Georgienne. Deux canots d'écorce de vingt-cinq pieds de longueur, légers, élégants et qui semblent glisser sur les eaux, serviront aux passagers.

«Mes couvertures et mes vêtements de nuit, roulés en boule, me servent de siège et j'ai un oreiller pour m'y appuyer; c'est ainsi qu'étendue au fond du canot, comme dans une litière, je suis très à mon aise. Mes compagnons sont installés presque aussi confortablement que moi. J'ai près de moi mon manteau, mon parapluie et une ombrelle, mes carnets de notes, mes cahiers

de dessin, ainsi qu'un petit panier, toujours à mes côtés, contenant de l'eau de Cologne et tous ces petits luxes nécessaires, dont on peut avoir besoin à tout moment...

«Les voyageurs étaient installés sur des sièges de bois, suspendus aux membrages du canot, à l'exception de notre pilote indien, Martin, Celui-ci, avec sa chemise de coton, les bras nus jusqu'aux épaules, un grand pantalon, une ceinture écarlate richement brodée de verroterie autour de la taille et ses longs cheveux noirs flottants, prit place à l'arrière, avec un aviron deux fois plus long que les autres.

«La façon dont il se tenait, se tournant et se retournant avec la souple agilité d'un serpent, et frappant l'eau d'un côté, puis de l'autre, était à la fois gracieuse et pittoresque. L'habileté, la dextérité et l'intelligence de ces pilotes comptent pour beaucoup et ils reçoivent toujours double salaire. Les autres canotiers étaient tous des hommes triés sur le volet, de jeunes métis canadiens, beaux garçons, joyeux et aimables, possesseurs de bras infatigables, de poumons et de bonne humeur encore plus infatigables; un mouchoir enroulé autour de la tête, une chemise et un pantalon, avec une ceinture voyante, forment leur costume ordinaire...

«Nous partîmes rapidement et de façon fort galante; l'air important et officiel, le drapeau britannique flottant à la proue. Le major Anderson et ses gens, de même que l'équipage du schooner, poussèrent trois hourras retentissants. Les Indiens lancèrent leurs cris sauvages et déchargèrent leurs fusils tout le long du rivage. A notre sortie de la baie, je comptai soixante-douze canots devant nous, déjà en route pour le voyage de retour, quelques-uns vers les eaux du haut du lac, quelques autres vers les rivages du nord. A mesure que nous passions près

d'eux, ils nous saluaient par des décharges de fusil: il n'y avait pas un nuage au ciel, et cette scène était à la fois animée et magnifique. »

Le jour suivant, Mme Jameson notera: «Les voyageurs mesurent la distance par pipes. Au bout d'un certain temps, il y a une pause et ils allument leurs pipes et fument pendant environ cinq minutes, puis ils se mettent à avironner de plus belle, à raison d'environ cinquante coups à la minute; on dirait vraiment que nous volons au-dessus de l'eau. Trois pipes sont environ douze milles. » Le lendemain, on déjeune dans une petite île. «Je trouvai le déjeuner installé sur un rocher, avec mon oreiller et un manteau disposés gentiment, et un bouquet de fleurs placé dessus. C'était là une galanterie jamais oubliée, quelquefois de l'un, quelquefois de l'autre de mes nombreux *cavaliers*.

«... Les hommes chantaient leurs gaies chansons françaises, ceux de l'autre canot reprenant le refrain en chœur.

«Ces chants singuliers ont souvent été décrits; ils sont très animés, sur l'eau et en plein air, mais pas toujours harmonieux. Les voyageurs chantent à l'unisson, élevant la voix et marquant la mesure avec leurs avirons. Un seul entonne toujours la chanson, mais en cela ils manifestent une diversité de goût et de talent. Si je désirais entendre *En roulant ma boule, roulant*, je m'adressais à LeDuc. Jacques excellait dans *La belle rose blanche* et Louis était délicieux dans *Trois canards s'en vont baignant*. » (22)

«Ils m'amusaient souvent par un tour d'adresse... Ils se mettaient à avironner vers le rivage à une vitesse telle que je m'attendais chaque fois à voir le canot se briser sur les roches et, alors, en un instant, par un coup d'aviron simultané, ils stoppaient le canot si brusquement, que j'en avais la respiration coupée. »

Le voyage se continuera rapidement, à travers les milliers d'îles et de rochers qui parsèment l'entrée de la baie Georgienne. Au crépuscule, on s'arrêtera sur l'une de ces îles. « Je voudrais pouvoir vous donner une faible idée de la beauté de cette soirée; mais alors que j'essaie de traduire par des mots le spectacle que j'avais sous les yeux, la sensation de son ineffable beauté s'empare de moi maintenant, tout comme alors. Le soleil s'était couché dans une splendeur sans nuage, dans ce mélange particulier de lumière rose et ambrée, qui n'appartient qu'à ces climats et à l'Italie; le lac dormait sous ce ciel d'occident, comme un bain d'or en fusion; les îles rocheuses qui en parsèment la surface, étaient d'un pourpre profond, excepté là où leurs pointes paraissaient être frangées de feu. Elles prenaient, pour l'œil et l'imagination, des formes étranges... Le feuillage qui les recouvrait ressemblait à une arête dorsale et, quelquefois, à des touffes de plume. Puis, comme les ombres empourprées montaient, en s'assombrissant, de l'orient, le jeune croissant de la lune fit son apparition, jetant une pâle splendeur sur les eaux. »

Et Anna Jameson contempera longtemps ce spectacle à la fois immobile et changeant, qu'elle n'oubliera plus et qu'elle a, sans doute, en ce moment, désiré ne jamais voir finir...

Le lendemain, nouveau départ... On débarquera sur l'île des Crânes, ancienne nécropole des Hurons; on doublera la Pointe-aux-Français, on passera à quelques encablures de la rivière des Français et on pénétrera, enfin, deux jours après, dans la baie Georgienne...

« A travers l'atmosphère brumeuse, j'entrevis une terre, qui paraissait s'élever graduellement à une hauteur considérable. Dupré me dit que je voyais là l'île des Chrétiens, qu'il y avait déjà eu en cet endroit un grand établissement des Jésuites et

qu'on pouvait y voir encore les ruines d'«une grande cathédrale»... Le voyage avait duré neuf jours.

On s'arrête deux jours à Pénétanguishene, où se trouve un petit poste de soldats de la garnison de Toronto et quelques jolies maisons, habitées par des officiers ou des vétérans des guerres napoléoniennes, qu'on avait induits à venir s'installer là, Dieu sait pourquoi. De ces derniers, Mme Jameson nous dit :

«C'étaient là les hommes qui avaient combattu pour nous en Égypte, en Espagne et en France, et le récit de leurs déboires ajouterait une nouvelle page à *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny ».

De Pénétanguishene, on gagne le lac Simcœ par un long portage de seize milles; ce lac traversé, on fait le reste du voyage en voiture.

«A trois heures, ce matin, juste comme la lune allait se coucher sur le lac Ontario, j'arrivai à la porte de ma propre maison, à Toronto, ayant été absente deux mois. »

James Logan, Esquire

Mme Jameson n'ayant pas cru devoir pousser plus loin, peut être pourrions-nous, avant de la suivre en Europe, nous adresser à un autre voyageur, pour lui emprunter la description de Québec à ce moment de son histoire ? Il en est un tout indiqué pour cela. Ouvrons les notes de voyage de James Logan (23), jeune avocat d'Edimbourg et nous serons servis à souhait.

Arrivé à Québec le 14 juillet 1836, il n'y restera qu'une semaine: voici le souvenir qu'il en a gardé:

«La Basse-Ville est sans rivale par sa malpropreté et ses inconvénients de tous genres. Les rues sont très étroites, les trottoirs à peine assez larges pour une personne; aussi quand deux personnes se rencontrent, l'une d'elles doit en descendre;

et les charrettes, les calèches et autres embarras retardent encore votre avance, au point que l'on est content de sortir de là le plus vite possible. Les habitants m'ont paru être extrêmement pauvres et l'on entend continuellement jacasser en français où que l'on aille . . .

«La montée à la Haute-Ville est très mauvaise, le principal passage étant semé d'ornières et le plus étroit étant un escalier de bois, bien pires tous les deux que Libberton ou St. Mary's Wynds à Edinbourg, auxquels ils ressemblent quelque peu en ce que de vieux vêtements sont suspendus à toutes les portes et à toutes les fenêtres. Je me rendis avec Stewart et Scott à l'hôtel London, dans le Cul-de-Sac et dont le propriétaire est un M. McLean; il nous avait été recommandé par notre capitaine. La pension coûtait cinq shillings par jour, comprenant le déjeuner, le dîner, le thé et le lit.»

Le lendemain de leur arrivée, nos voyageurs refuseront d'accepter les sous qu'on leur remit après qu'ils eurent payés leur déjeuner. «Sur ce M. McLean fit son apparition, se conduisit de la façon la plus insolente et refusa de nous remettre des pièces d'argent. Notre hôte nous fit observer que nous n'étions plus en Grande-Bretagne, mais dans le pays de la liberté et de l'égalité . . . Il nous dit encore d'aller où bon nous semblerait, ce que nous fîmes aussitôt, pour nous rendre à l'Albion, tenu par un M. Hoffman. La pension était de 7 shillings 6 pences, avec déjeuner à huit heures, lunch de midi à deux heures, dîner à six heures et le thé à huit heures.

«Dans la soirée nous fîmes au théâtre (24), qui est bien mesquin. Les sièges de loge coûtent cinq shillings, les sièges du parterre 2 ch. 6 pences. M. Abbott, de Londres, jouait le rôle de Beverley dans *The Gamester*, et M. Ward, d'Édinbourg, dans celui de Stukeley (25). Le premier, qui est un bon comédien, fut bien accueilli, car le moindre de ses gestes est plein

de vie. Une Mme Greene, de New-York, a joué le rôle de Mrs Beverley avec un succès considérable; les autres acteurs, cependant, étaient bien inférieurs. Il y avait peu de monde, une cinquantaine de personnes dans les loges et quelques-unes seulement au parterre. Les habitants de Québec ne patronnent guère le théâtre . . . »

Le lendemain, de bon matin, il va chercher ses valises à bord du brig qui l'a amené au Canada et l'officier de la douane, à sa grande surprise, ne prendra même pas la peine de les ouvrir. Le soir, il dînera à la table d'hôte en compagnie de l'acteur Abbott et de ses deux compagnons. On restera à table jusqu'à une heure avancée à écouter discourir le comédien qui était, paraît-il, très spirituel.

« Le 16 juillet, après le déjeuner, nous décidâmes d'aller voir les Chutes de Montmorency. Nous y fûmes à quatre, dans une barouche. Nous avons traversé la rivière Saint-Charles sur un pont de bois, après avoir payé 1s 3d pour ce faire . . . Les maisons, par leur apparence générale et leur propreté, avec un jardin en avant et des fleurs dans les fenêtres rappellent à l'esprit celles de la mère-patrie, la France . . . »

Des habitants, il dira que « par leur taille, leur disposition enjouée, leurs vêtements et leurs manières, ils sont encore, et jusqu'à ce jour, décidément bien Français. Ils se sont séparés des Britanniques, refusant de se mêler à eux, et cela depuis quelques années; ils n'ont presque plus de rapports avec eux, par suite d'opinions politiques différentes . . . »

Logan s'arrête ensuite à comparer les maisons des Canadiens à celles des Irlandais. « Il y a un contraste frappant entre leurs maisons et celles des Irlandais, qui viennent tout de suite après eux par le nombre. Nous avons vu, dans presque chaque maison française, une jolie fille, l'image même de la gaieté et l'intérieur était toujours bien tenu et propre.

«La bâtisse a un étage et consiste presque toujours en une simple pièce, avec un grand poêle au milieu et des lits de bois dans les coins; de temps à autre on trouve une chambre à coucher à part. Les maisons irlandaises, bien que de la même grandeur et construite des mêmes matériaux — elles sont de bois, recouvertes de bardeau — sont beaucoup moins bien tenues et moins propres . . . Les enfants irlandais eux-mêmes, que l'on peut voir autour des maisons, ont une apparence bien différentes de celle des Français, ceux-là étant réservés et hargneux, alors que ceux-ci sont pleins de vie et de gaillardise».

Après toutes ces considérations, Logan revient à son excursion: «A environ un quart de mille des chutes, nous avons traversé la rivière Montmorency, pour découvrir, de l'autre côté une petite auberge dont le propriétaire était un Canadien-français.» Celui-ci, bien qu'il ne sût pas un mot d'anglais, servira de guide aux voyageurs et leur fera voir les chutes, qui étaient à peu près à sec, par suite d'une longue sécheresse, puis il les conduira aux «marches naturelles». Logan remarquera que «ce paysage est tellement singulier et pittoresque qu'on pourrait demeurer des jours à l'admirer, pour lui découvrir, chaque jour, de nouvelles beautés. Nous avons donné un demi-dollar à notre guide et nous avons repris le chemin de Québec, où nous sommes arrivés à temps pour le dîner».

Le lendemain, qui était un dimanche, Logan, accompagné de son ami Stewart, ira à l'église presbytérienne, rue Sainte-Anne, où il entendra un M. Cooks prêcher un sermon assez bien tourné.

«Comme on nous avait dit que le village indien de Lorette était le lieu de rendez-vous des gens fashionables, je m'y rendis en compagnie de M. Stewart et de M. Hawkins, l'auteur de *Picture of Quebec*, dont j'avais fait la connaissance au souper donné par M. Abbott.

«Notre propriétaire nous approvisionna de gibier froid, de jambon, de vin et de cognac, tout en nous informant que nous pourrions avoir de la difficulté à trouver à manger à Lorette, par suite de l'absence d'un hôtel et du grand nombre de gens qui s'y rendent le dimanche... A Lorette, nous traversâmes la rivière Saint-Charles sur un pont de pierre, sous lequel se trouvent les rapides, pour nous arrêter ensuite à une maison devant laquelle s'élevait un long mât; c'était la maison du capitaine de milice, que M. Hawkins connaissait bien. Après avoir pris un peu de vin, nous sortîmes pour nous rendre à l'église, où la messe finissait, ce qui nous donna l'occasion de voir, à la fois, les Indiennes et les femmes du pays d'alentour. Je fus désappointé de l'apparence des premières, qui n'ont à peu près rien qui les distingue des Canadiennes, sinon leur toilette. Elles portent une couverture autour des épaules et sur la tête et un pantalon étroit de toile ou de flanelle, brodé de fil de couleur et, quelquefois, orné de grains de verroterie. Leur teint est clair, mais leurs yeux et leurs cheveux sont noirs, et plusieurs d'entre elles semblent plus Canadiennes qu'Indiennes, bien que l'on dise qu'elles appartiennent à la tribu huronne...» et Logan d'ajoute: «Leurs mœurs sont aussi libres que celles des Françaises (!) »

«Après avoir visité deux ou trois de leurs maisons, qui étaient tout aussi propres et assez semblables à celles des Canadiens, nous sommes allés voir un chef nommé Louis qui, avec trois autres Indiens, s'était rendu à Londres où il avait été gracieusement reçu par Georges IV, qui avait fait remettre une médaille aux quatre délégués... Nous sommes revenus à Québec enchantés de notre promenade. Je me suis servi du livre de Hawkins pour me rendre compte de la position des deux armées sur les plaines d'Abraham.

«Le 19 juillet, je me suis rendu aux bureaux du gouvernement, rue Sainte-Anne, où les commis ont une collection d'animaux et de minéraux. Je visitai ensuite le musée de M. Chasseur, qui n'a pas d'égal à Québec et que l'on doit bientôt déménager dans une salle du Parlement . . .

«Le 20 juillet, j'ai parcouru la ville en compagnie de M. Wilson, l'un des commissaires chargés de la construction d'un chemin de fer de Québec à Saint-André. Les rues sont bien étroites, et, à la Basse-Ville, un grand nombre de maisons sont en bois, bien que les entrepôts soient en pierre. Nous avons traversé la rivière dans un bateau dont les aubes sont actionnées par des chevaux . . .

«Le jour suivant, j'ai repris mes promenades à travers la ville; l'irrégularité, l'étroitesse et le mauvais état des rues me frappèrent encore davantage. De profondes ornières se rencontrent fréquemment et les trottoirs sont bien mal faits, les pierres plates étant placées sans aucun égard à l'uniformité de leur surface, avec le résultat que, si l'on ne fait pas attention où l'on pose le pied, on risque de buter presque à chaque pas.

«J'ai été au Cirque, nombreux public, et j'ai vu Cole monter deux chevaux. Bien qu'il soit un homme très fort, il est inférieur à Ducrow. Un chien grimpa à une échelle et un petit poney ramassa un panier aussi souvent qu'on le voulut, et fit le choix d'une certaine carte sur six lorsque demandée par quelqu'un de la compagnie. A huit heures du soir, j'ai quitté Québec par le steamer Canadian Eagle pour Montréal . . . »

Logan s'arrêtera aux Trois-Rivières où il ira aux courses. Il y verra lord Gosford, notre nouveau gouverneur. A Montréal, il notera que l'église Notre-Dame est maintenant terminée. La vue de l'Hôtel-Dieu lui rappellera le souvenir d'un livre infâme publié par une espèce de détraquée, Maria Monk, et dont les protestants faisaient grand état. Avant de gagner le

Haut-Canada, il dira sa pensée sur la politique canadienne et il terminera par ses paroles prophétiques: «L'état présent de la colonie indique que, dans un avenir peu éloigné, elle aura recours à ses propres ressources et dira adieu à sa parente. Il est probable que la rupture aura lieu dans la colère, et non pacifiquement, et qu'elle sera suivie par la haine et l'animosité.» Ce qui prouve que M. Logan, même s'il n'est demeuré que quelques jours parmi nous, savait voir juste . . .

• • •

Nous avons assisté au retour de Mme Jameson à Toronto. Elle n'y restera pas longtemps; ayant obtenu de son mari une pension annuelle de 300 louis, qui lui permettrait de vivre confortablement; elle se rembarquera pour l'Angleterre au début de 1838. A partir de ce moment, la vie de Mme Jameson sera celle d'un auteur infatigable et d'une compilatrice inlassable (26).

Elle traduira, les uns après les autres, les drames de la princesse Amélie de Saxe, sous le titre de *Social Life in Germany* (1840); l'année suivante, elle entreprendra la longue série de ses publications artistiques. Elle écrira successivement son *Companion to the Public Picture Galleries of London*, des articles sur la peinture italienne, un guide des principales collections privées en Angleterre, des *Memoirs of the Early Painters*.

Elle visitera de nouveau l'Allemagne, puis retournera en Italie, d'où elle rapportera *Sacred and Legendary Art*, une véritable histoire picturale de l'Église catholique, des catacombes au XVIII^e siècle. De 1848 à 1852, elle donnera encore *Legends of the Saints*, *Legends of the Monastic Orders* et *Legends of the Madonna*. Elle entreprendra également une *Histoire de Notre-Seigneur*, qu'elle n'aura pas le temps de terminer elle-même. Elle voyagera encore et les principales capitales de l'Europe verront passer

cette femme déjà âgée, mais toujours prête à pousser plus loin, à la recherche de nouvelles sensations d'art et de renseignements pour ses monographies. Elle mourra le 17 mars 1860 (27).

Si on voulait chercher un écrivain français à qui la comparer, c'est sans doute à Delphine Gay qu'il faudrait s'arrêter. Toutes deux ont eu d'illustres amis, toutes deux ont exploité inlassablement un facile talent de plume et, toutes deux, elles ont été oubliées presque aussitôt après leur mort . . .

NOTES ET RÉFÉRENCES

(1) *Le Canadien* du 4 août 1837, rapportait ces paroles de Papineau: «Il y a quatre abus dont il faut s'affranchir: 1° du gouvernement anglais; 2° de l'Exécutif; 3° du Conseil; 4° du clergé, corps composé de sujets extrêmement minces et qui pour la plupart ne sont distingués que par la coupe de leur habit». Cf. Marcel TRUDEL, *L'Influence de Voltaire au Canada*, Montréal, 1945, Vol. I, p. 140.

(2) T.-P. BÉDARD, *Histoire de Cinquante ans*, Québec, 1869, p. 403.

(3) De nouveaux députés, la plupart très jeunes, très exaltés et sans aucune expérience, ont graduellement remplacé les anciens députés, hommes beaucoup plus pondérés, qui auraient sans doute refusé de suivre Papineau aussi loin. Cf. F.-X. GARNEAU, *Histoire du Canada*, Montréal, 1882, Vol. III, p. 292.

(4) R. P. L. LEJEUNE, *Dictionnaire général du Canada*, Ottawa, 1931, article Aylmer, Vol. I, p. 106.

(5) «La formule de serment des francs-juges était une douceur auprès de celle des Fils de la Liberté». T.-P. BÉDARD, Op. cité, p. 402.

(6) On condensera les fameuses Résolutions en 92 articles, pour «faire» Révolution 17 (92). Parlant contre ces résolutions, M. Guzy, s'était écrié: «Je me doutais qu'elles seraient violentes, emportées, mais je ne croyais pas qu'elles le seraient jusqu'à l'exaspération et la démence!» Les députés qui refusèrent de suivre Papineau furent dénoncés comme des traîtres.

(7) *La Minerve*, en particulier, se montrera très anticléricale. «Le clergé, qui... paraissait autant préoccupé de questions temporelles que des intérêts spirituels, faisait cause commune avec l'administration», écrit en 1855, un survivant de cette époque, «il dénonçait sans ménagement l'organe libéral qui, de son côté, frondait sans merci le ministère, son protégé». Cf. J.-G. BARTHE, *Le Canada reconquis par la France*, Paris, 1855, p. 213. Un journaliste, Étienne Parent, essaiera de faire entendre raison à nos extrémistes, mais on le traitera de «mou» et de vendu.

(8) Paroles rapportées par J.-G. BARTHE, *Le Canada reconquis par la France*, p. 134.

(9) Sir Archibald Acheson, deuxième marquis de Gosford (1776-1849), gouverneur en chef du Canada, 1835-37, avait commencé sa carrière politique en 1798. Il se proposait de poursuivre au Canada une politique de conciliation sans concessions. En fait, il réussit à se mettre à dos la population anglaise, sans parvenir à se concilier les extrémistes canadiens. Cf. *Canadian Encyclopedia*, article Gosford.

(10) En 1840, de retour en Angleterre, il manifesterait sa sympathie aux Canadiens dans un mémorable discours contre le bill d'Union. Cf. R. P. L. LEJEUNE, Ouvrage cité, article Gosford, Vol. I, p. 794.

(11) Nous avons un portrait de Vallières à cette époque, œuvre de quelque peintre anglais de passage. Le large front est déjà dégarni, tout autant par l'étude que par une vie menée à bâtons rompus. Ce beau garçon, aux sourcils bien dessinés, à l'œil vif et moqueur, aux lèvres gourmandes et rieuses, est encore jeune; il a le teint frais, indice d'une santé vigoureuse. C'est,

malgré tous ses efforts pour paraître sérieux et réfléchi, un gai luron qui boit sec et qui serait devenu facilement un dangereux Don Juan pour les belles de son temps, si de solides sentiments religieux et le souci de sa dignité ne l'avaient retenu à temps sur cette pente dangereuse. Cet homme d'un beau talent, orateur de grande classe, est «une des plus belles intelligences de son temps», dira de lui T.-P. Bédard dans son *Histoire de cinquante ans*. Il se séparera de Papineau et, dégoûté de la politique, acceptera une charge de juge... et ce sera tant pis pour la politique canadienne.

(12) Le clergé avait présenté, en 1831, une requête sur les affaires de fabrique. Papineau, en plein parlement, osa dire: «Cette requête prouve jusqu'à quel point l'amour du pouvoir en a aveuglé les auteurs... Le clergé se croit encore le maître de l'autorité civile... Louis XIV et son clergé commirent la barbarie d'expulser deux millions de protestants français de leur patrie et, alors même, le clergé ne fut plus qu'une puissance secondaire, un agent du pouvoir temporel... (La population de nos campagnes) ne peut pas se garantir de l'influence dangereuse du clergé». Cf. M. TRUDEL, *Op. cité*, Vol. I, p. 139. Cette même année, la législature votera l'émancipation des juifs...

(13) *Le Bulletin des Recherches Historiques*, année 1918, p. 86.

(14) Les habitants des districts des Trois-Rivières et de Québec refusèrent de se laisser entraîner dans la bagarre. «Les ouvriers et les cultivateurs, écrira T.-P. Bédard, ne comprenaient pas bien le prétendu joug de la tyrannie britannique; ils vivaient tranquilles à leurs travaux». *Histoire de cinquante ans*, Québec, 1869, p. 393.

(14a) C. R. TUTTLE, *An Illustrated History of the Dominion*, Montréal, 1877, Vol. I, p. 376. «Les insurgés faisaient alors du pillage leur principale occupation... Ces hommes ne reconnaissaient aucune règle, ils se croyaient maîtres de faire tout ce qui leur plairait.» Paroles d'un témoin oculaire citées par L.-N. CARRIER, *Les Événements de 1837-38*, Québec, 1877, p. 87.

(15) Un historien des troubles de 37-38 a cru devoir reprocher à Mgr Lartigue son appel au calme et à la prudence, sous prétexte qu'il allait être ignoré des rebelles et faire de la sorte du tort à la religion. Voilà une doctrine pour le moins étrange. Mgr Briand n'aurait certainement pas pris pareil conseil, surtout s'il lui avait été donné par un de ses prêtres. D'ailleurs Papineau et la plupart de ses lieutenants, n'avaient pas attendu que Mgr Lartigue condamnât la rébellion pour afficher ouvertement leur haine de la religion et des prêtres.

(16) «On s'attendait à des secours venant des États-Unis... On promettait son concours de peur de passer pour bureaucrates. Beaucoup s'abstenaient de prendre part au mouvement, à cause de la défense faite par le clergé, qui luttait avec un courage admirable contre les entraînements du temps, bravant l'impopularité au dehors et au dedans». Cf. F.-X. PRIEUR, *Notes d'un condamné politique de 1838*, Montréal, 1884. Voir aussi L.-N. CARRIER, *Les Événements de 1837-38*, Québec 1877, et les *Mémoires* de Robert-S.-M. BOUCHETTE, *La Revue Canadienne*, 1903.

(17) «Il s'agit de savoir non pas si les insurgés avaient un noble but et ont montré un héroïsme admirable, mais si, en fait, ils ont pu effrayer l'Angleterre et la forcer à se montrer plus libérale. Tous nos désirs ne change-

ront rien à l'histoire qui dit: non... En résumé, nous avons à peu près tout perdu, constitution, influence dans l'administration, moyens légaux de réformes, fruits de 75 ans de lutte». Cf. L'abbé Pascal POTVIN, *Les Patriotes de 1837-38*, Le Canada Français, 1938.

(18) Dans une note, elle parlera du village de Lorette, «which I visited subsequently».

(19) Il en sera de même de Talbot, de McTaggart et de plusieurs autres voyageurs qui parcourront le Haut-Canada de 1800 à 1835.

(20) Elle était chez l'amiral Vansittart, qui avait déjà dépensé plus de vingt mille livres pour son établissement, dans le district de London.

(21) Mme Jameson a écrit ce nom comme elle l'a compris: Crue prononcé à l'anglaise donne «crou»; en fait, il s'agit de l'abbé Jean-Baptiste Proulx, né à Lachine en 1808, ordonné en 1835 et missionnaire à l'île Manitoulin de 1837 à 1846. Cf. *Repertoire général du Clergé canadien*, par l'abbé C. TANGUAY, Québec, 1868, p. 195.

(22) Elle dira plus loin que «Si mon moine voulait danser» était sa chanson favorite.

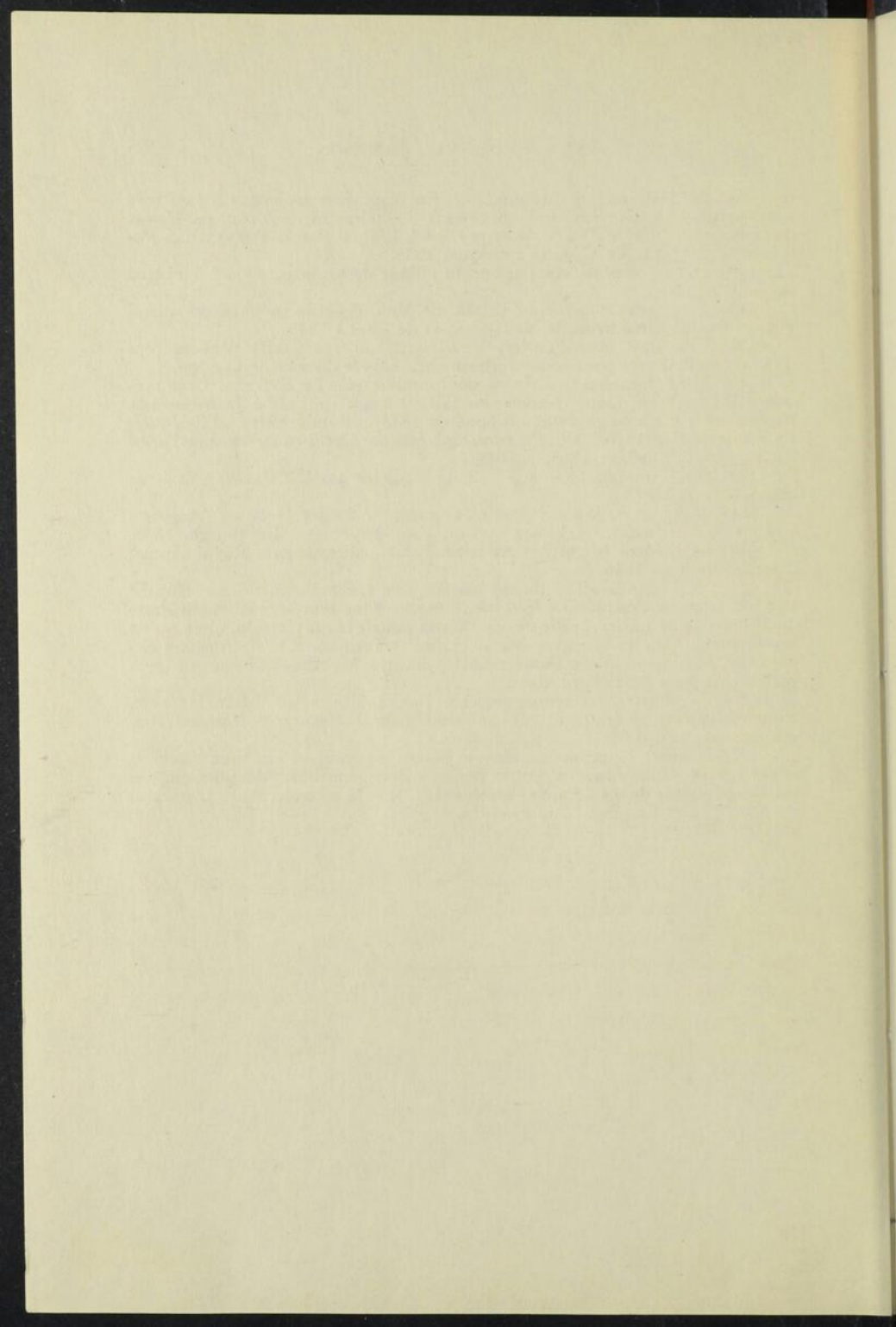
(23) *Notes of a Journey through Canada, the United States of America, and the West Indies*, by James LOGAN, Esq. Advocate. Edinburgh, 1838.

(24) Le théâtre Royal rue Saint-Stanislas, successeur du Royal Circus; il sera démoli en 1846.

(25) M. Logan a-t-il vraiment assisté à ce spectacle au théâtre Royal? Les journaux de l'époque ne font mention d'aucune représentation théâtrale du 19 juin au 20 juillet, veille de son départ pour le Haut-Canada, alors qu'on représentera *The Stranger* avec Mmes Haller et Terman. Cf. *Bulletin des Recherches Historiques*, année 1936, p. 661. Quant à M. Abbott, c'est en juin qu'il avait paru au théâtre Royal.

(26) La plupart des renseignements biographiques sur Mme Jameson, contenus dans cette étude, ont été empruntés au *Dictionary of National Biography*, Londres, 1908.

(27) Il existe deux biographies de Mme Jameson: la première *Memoirs of the life of Anna Jameson*, écrite par sa nièce Gerardine Macpherson, qui fut la confidente de ses dernières années (1878), et la seconde, *Anna Jameson*, de Mme Stuart Erskine, Londres, 1915.



EPILOGUE

*"La pacification de mon pays
est ma première pensée."*

LAFONTAINE

Le rideau tombe . . . Et ainsi se termine ce périple de soixante-quinze ans sur une mer tour à tour calme, brumeuse, agitée, courroucée et tempétueuse d'où allait sortir, comme d'un creuset le peuple canadien.

Pendant ces trois quarts de siècle, nous avons vu les quelques soixante mille Canadiens de 1760 atteindre et dépasser le demi-million. Nous les avons vus, non pas tels que certains de nos écrivains ont voulu nous les dépeindre : masse amorphe d'abord, pliant l'échine sous la botte de quelques brutes, venues d'Angleterre, puis, dix ans après, et sans qu'on nous explique ce brusque revirement, se portant au secours de cette marâtre, afin de sauver le Canada envahi par les Américains; pour réclamer ensuite, en 1791, un parlement qui lui servira à se faire octroyer, grâce aux troubles de 1837-38, le gouvernement responsable, but poursuivi avec acharnement, nous dit-on, par tous ses chefs politiques, particulièrement de 1820 à 1837.

Non, ce n'est pas tout à fait ainsi que nous les avons vus, mais bien plutôt tels qu'ils furent vraiment, croyons-nous, c'est-à-dire masse vivante, agitée par tous les courants d'idées du temps, quelquefois divisée contre elle-même, n'acceptant souvent les directives de ses chefs religieux qu'à contre-cœur, bien que demeurant foncièrement religieuse; nous l'avons vue encore frondeuse, tapageuse, aimant à s'amuser, à danser et à boire,

satisfaite de peu, s'emballant facilement aux discours des beaux parleurs, et prête à s'embarquer dans les pires aventures, pour se faire confirmer des droits acquis, que l'Angleterre, moins que personne, ne songeait à lui disputer.

Avec Mrs. Brooke, nous avons eu le spectacle de nos Canadiens acceptant, d'assez bonne grâce, une conquête qui allait leur permettre, ils voulaient du moins le croire, de vivre enfin en paix avec leurs voisins du sud. Pour eux, les intendants français et les gouverneurs anglais étaient gens de même farine, bons tout au plus à exiger des corvées ou à vous obliger à prendre le fusil.

On l'a constaté, à la suite de la baronne de Riedesel, en 1775-76, quand Carleton voulut les appeler sous les armes. Quoi? Se battre encore? Et pour qui? Jamais de la vie! Que l'Angleterre se débrouille avec ses colonies... Et ils songèrent sérieusement à se joindre à ces dernières.

En 1791, par le truchement de Mme Simcoe, nous avons observé nos Canadiens acceptant avec hésitation une Constitution, dont ils se demandent si elle est un bienfait des dieux ou un piège qu'on leur tend pour les dépouiller de leur foi et de leur langue. Pendant ce temps, ils ne perdent pas de vue les événements qui se déroulent en France, et une bonne partie des nôtres flirtera ouvertement avec les idées révolutionnaires.

Après le grand débat de 1792, assurant la reconnaissance de notre langue, nous avons vu notre population tout entière prendre graduellement goût aux campagnes électorales, goût qu'elle ne perdra plus, et se laisser acheminer, après les guerres napoléoniennes, vers des revendications de plus en plus outrées, que lady Aylmer a fait revivre pour nous dans ses *Souvenirs du Canada*.

Ce fut, enfin, l'appel aux armes lancé par quelques démagogues, la proclamation de la République et l'atroce fiasco

de 37-38, toutes choses absentes du récit de voyage de Mrs Jameson, parce qu'elle n'a pas voulu les voir, tout en nous incitant à les évoquer, comme fond de scène à ses pérégrinations à travers le Canada.

Ces jours de malheur passés, une nouvelle équipe, dirigée par Lafontaine, tentera de réparer les dégâts et sauver ce qu'elle pourra du désastre. Qu'elle y soit parvenue, malgré les injures ou les dénonciations des «patriotes» et les embarras de tous genres qu'on lui suscitera, c'est peut-être là le véritable miracle de la survivance de notre race.

Notre but, en publiant ces quelques études, a été, tout d'abord, de rendre accessibles aux nôtres les meilleures pages de quelques vieux bouquins rarissimes, de quelques pièces d'archives, et d'ouvrages demeurés à peu près inconnus, parce que publiés en anglais et jamais traduits.

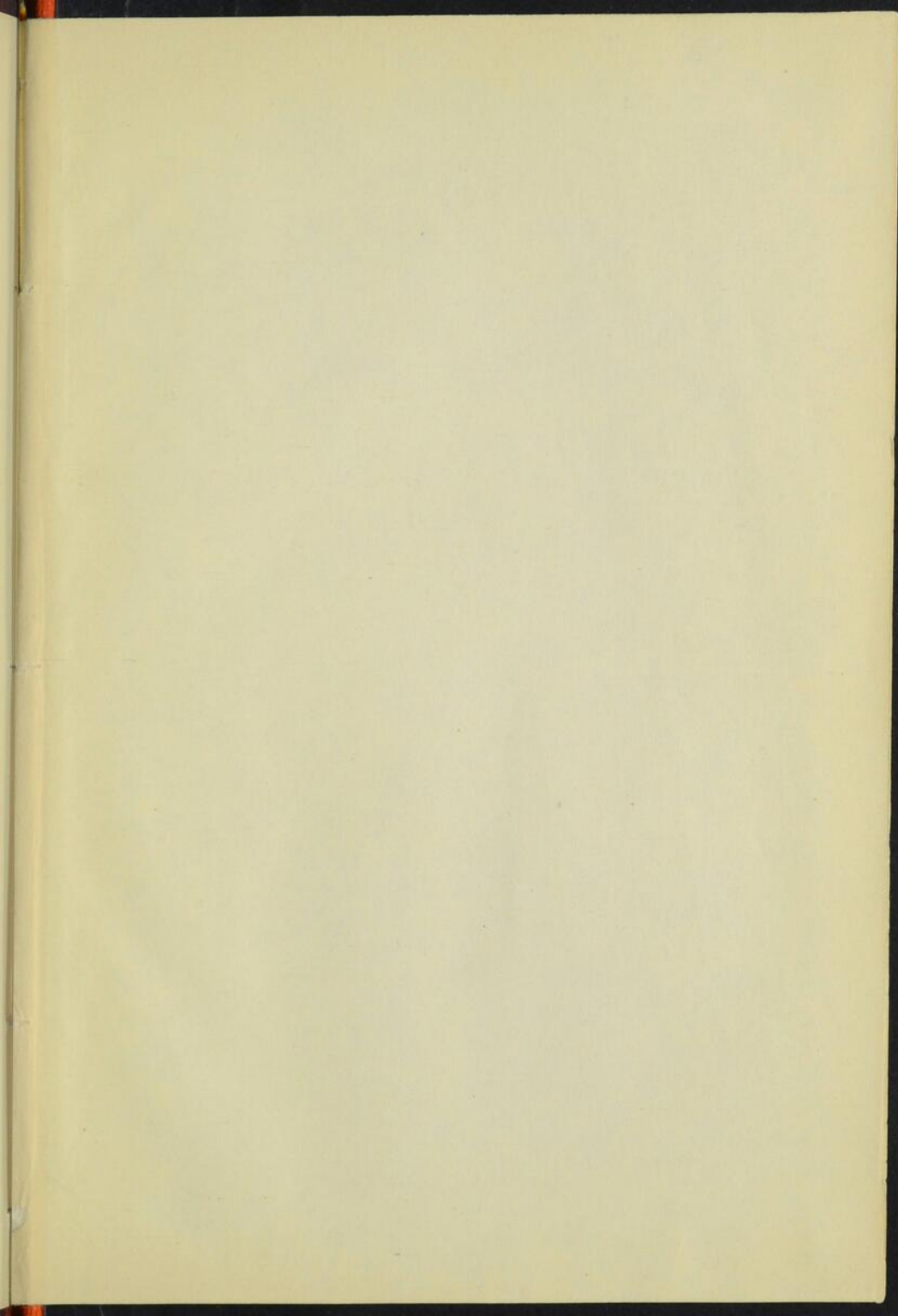
Nous nous sommes également efforcé de replacer chacune de ces œuvres dans le milieu qui l'a vue naître, même s'il a fallu, pour cela, abandonner quelque peu les sentiers battus, et trop souvent trompeurs, de l'histoire populaire.

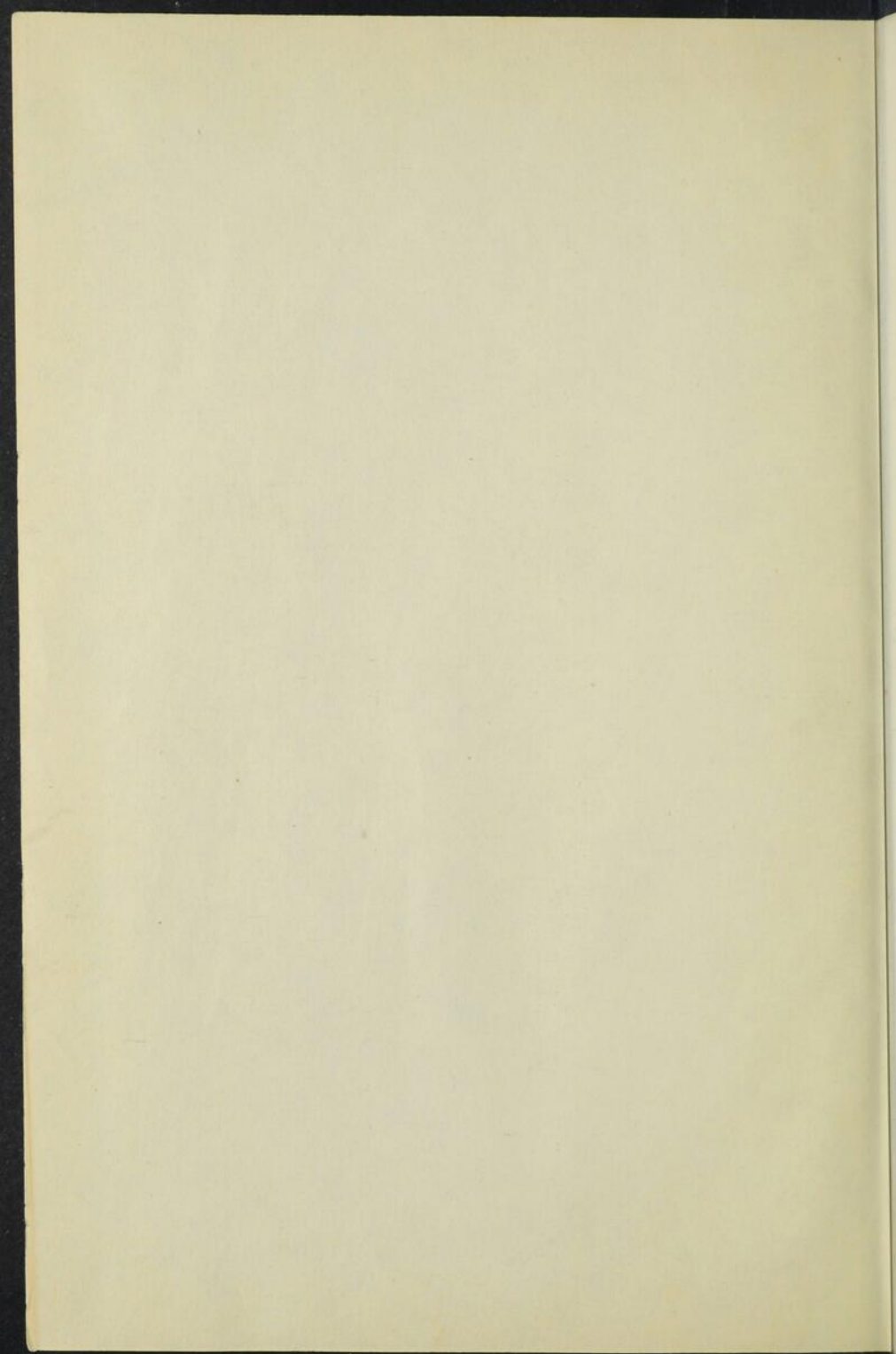
Nous laissons au lecteur impartial et averti le soin de juger si nous avons atteint ce but, tout en entretenant l'espoir qu'il aura acquis, à la lecture de ces pages, une meilleure connaissance d'une époque encore si obscure de notre histoire.

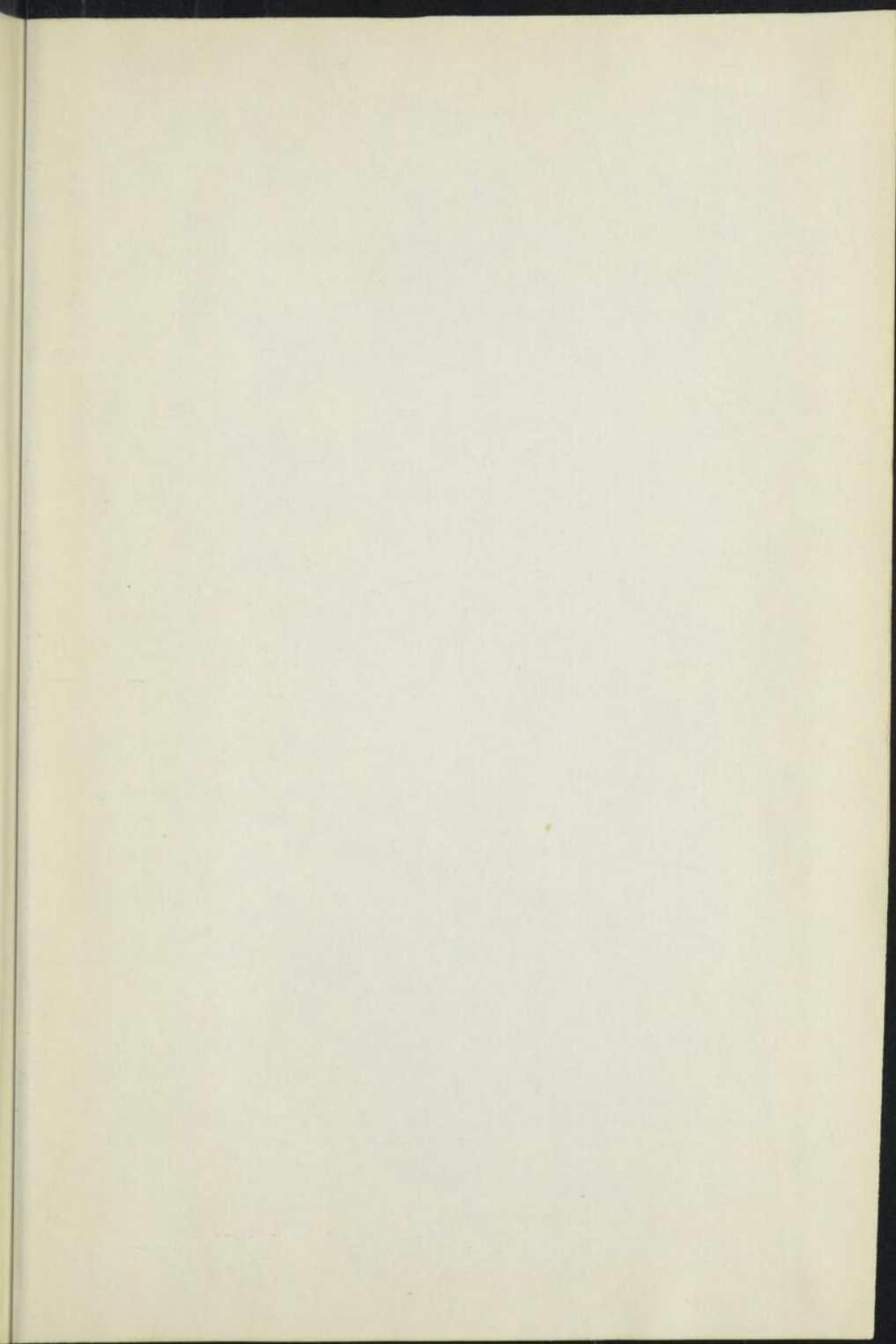
LVII

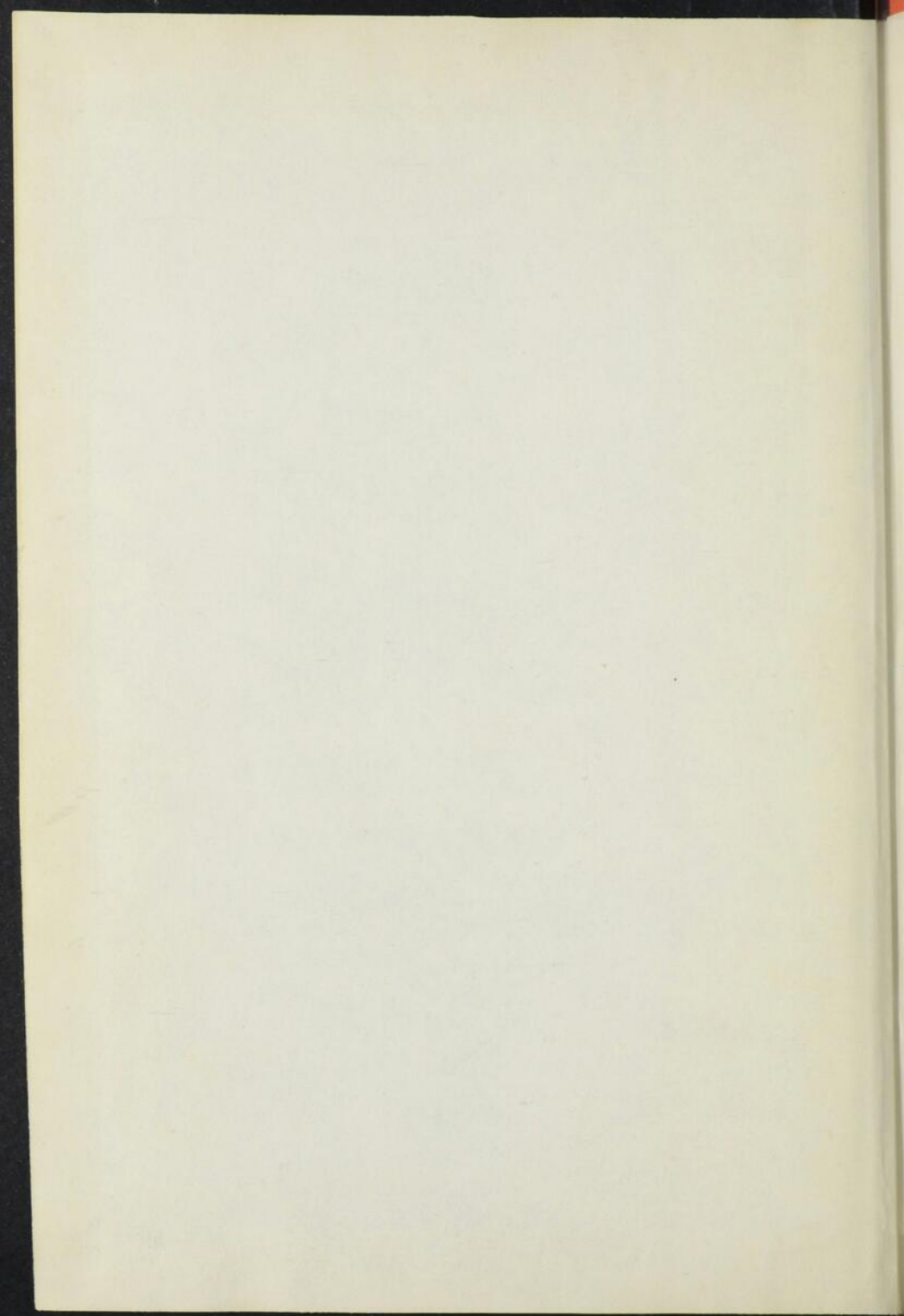
BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

3U09HTOL888
309112-TMA2









LES RELIURES B.M.
ENRG.
BROWNSBURG, QUE.

BNQ



000 334 150